



121 D

32

LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS.

Volume XVII

8

VOYAGEUR

PARIS



100 RUE DE LA HARPE

H- 18290

R- 39449

ATV  
11.680

LE

VOYAGEUR

FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE

DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE;

*Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.*

NOUVELLE ÉDITION.

---

TOME XVI.

---

*Prix 3 liv. relié.*



A PARIS;

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire,  
rue Dauphine.

---

M. DCC. LXXVII.

*Avec Approbation, & Privilege du Roi.*



LE  
VOYAGEUR  
FRANÇOIS,  
OU  
LA CONNOISSANCE  
DE L'AMÉRIQUE

ET DU NOUVEAU MONDE,  
MISE AU JOUR PAR M. L'ABBÉ DE LA POURCELLE,  
NOUVELLE ÉDITION.

---

TOME VII

---

Paris, chez la Citoyenne.

1788

A PARIS,

Chez L. GARNOT, Imprimeur - Libraire,  
rue Dauphine.

M. DCC. LXXVII.

avec Approbation & Privilège du Roi.



LE

VOYAGEUR  
FRANÇOIS.

---

LETTRE CXCII.

L'ESPAGNE.

S'IL est une occasion où les livres soient nécessaires pour dissiper l'ennui d'une longue route, c'est principalement quand on voyage en Espagne. Le peu de monde qu'on trouve sur les chemins, la lenteur des voitures, & le défaut de société dans les Villes où l'on passe, ne laissent aux Voyageurs, de ressource que dans la lecture. Aussi m'étois-je muni, en partant de Lisbonne, de plusieurs livres, & entr'autres d'un grand ouvrage intitulé *Annales Espagnoles*. J'y ai puisé des connoissances

A ij

que le voyage seul ne donne pas, & sans lesquelles néanmoins une relation de voyage est un ouvrage imparfait. Le soir je réduisois en sommaire ce que j'avois lu dans ma litiere pendant le jour; & c'est, Madame, par cet abrégé, que je commence cette lettre.

Peu de Nations font remonter plus haut que les Espagnols, l'ancienneté de leur origine. Si l'on en croit leurs imaginations, Tubal, un des fils de Japhet, Iberus, Hispal, Hesper & Gérion ont regné dans ce pays; & le Patriarche Noë a honoré la Galice & les Asturies de ses visites. Tubal y apporta la vraie Religion, la fit observer par ses Enfans; & après sa mort, ses Descendans peuplerent l'Espagne par une heureuse fécondité.

Le premier Roi, dont il soit parlé dans leur histoire, se nommoit Gargoris. Abidis, son Successeur, leur apprit à labourer la terre, leur donna des loix, les engagea à se bâtir des demeures fixes. A cette même époque, les peuples éprouverent, dit-on, une sécheresse de dix-sept années, pendant lesquelles il n'y eut pas une goutte de pluie. Un événement non moins extraordinaire & qui arriva presque en même tems, est l'ou-

verture du détroit de Gibraltar , qui détacha l'Europe de l'Afrique , & unit la Méditerranée à l'Océan.

L'Espagne fut découverte par les Phéniciens , comme l'Amérique par les Espagnols. Animés de l'amour du commerce , les Tyriens y fondèrent une Colonie , & bâtirent la ville de Cadix. Les mêmes vues y attirèrent d'autres peuples : les Carthaginois y exploiterent des mines aussi riches que celles du Mexique & du Pérou , mais que le tems a épuisées , comme il épuifera celles du Pérou & du Mexique. Bientôt on vit s'élever de toutes parts des villes florissantes ; & l'Espagne se peupla de nouvelles Colonies. Toutes ces choses se passoient avant la fondation de Rome ; mais depuis , les Espagnols s'allierent avec cette Puissance , pour empêcher les Carthaginois de pénétrer trop avant dans leurs terres.

Les Généraux que Carthage employa en Espagne , sont Amilcar , Astrubal , Annibal , un autre Astrubal & Imilcon. Les deux premiers y périrent : l'un , après la défaite de son armée , poursuivi par un détachement ennemi , se jetta dans l'Ebre , & s'y noya : l'autre fut poignardé par le Domestique d'un Prin-

ce Espagnol qu'Astrubal avoit tué dans un combat.

Les Romains envoyèrent les deux Scipions au secours de leurs Alliés. Vous connoissez les expéditions de ces deux Capitaines, qui moururent en combattant pour la défense des Espagnols. Un troisieme Scipion, vengea leur mort, & délivra ce pays du joug des Carthaginois, pour le soumettre à celui de Rome. Les Celtibériens, peuples d'Aragon & de Catalogne, se souleverent; & cette révolte suscita une guerre nouvelle; mais après la prise & la destruction de Numance, Scipion força l'Espagne à recevoir la loi, & en fit une province Romaine.

Elle ne fut pas plus tranquille sous ces nouveaux Maîtres, & devint le théâtre de presque toutes les guerres civiles, qui désolèrent la République. Sertorius, pros crit par Sylla, y forma un parti puissant, & se défendit long-tems contre Metellus & Pompée. Ce dernier y rétablit le bon ordre, & en eut le commandement général; mais lorsque César eut entrepris d'être le seul Maître, il vint l'y attaquer, le vainquit, & obligea cette province à se déclarer en sa faveur. Elle jouit dès lors

des mêmes privileges que les Habitans de Rome : car on trouve un Espagnol nommé Balbus , né à Cadiz , qui fut élevé au Consulat. Ce fut vers le même tems , que Seneque le pere , natif de Courdoue , vint s'établir en Italie avec ses trois Fils , pour y professer l'éloquence.

Après que les Apôtres eurent composé le Symbole qu'ils devoient enseigner aux Nations , il se disperserent dans les différentes parties du monde , & Saint Jacques , dit le Majeur , eut le département de l'Espagne. Le fruit de sa mission ne répondit pas à l'ardeur de son zele ; & désespéré de son peu de succès , il quitta le pays , y laissa quelques Disciples , & alla souffrir le martyre à Jérusalem. On veut que son corps ait été apporté en Galice , où son tombeau est encore l'objet de la vénération des Pélerins. Ses Disciples se firent sacrer à Rome par Saint Pierre , qui les renvoya dans leurs pays. Ils y fonderent des églises , y ordonnerent des Prêtres , y sacrerent d'autres Evêques ; & la multitude des Chrétiens devenant plus nombreuse , l'Espagne vit , comme le reste de l'Empire , le sang des

Fideles couler de toutes parts , pour obéir aux édits des Tyrans.

Les Ecrivains Espagnols qui fleurirent alors , furent Senèque le Philosophe , Columelle, Lucain , Quintilien , Martial & Florus. Quel est le Royaume de l'Europe , dont les fastes littéraires , durant le même période , pourroient offrir de pareils noms ? Senèque & Lucain son neveu , étoient de Cordoue , & Columelle de Cadiz. Quintilien , natif de Calahorra , suivit à Rome l'Empereur Galba , lorsque ce Prince quitta l'Espagne pour aller prendre possession du trône. Martial étoit né à Bibilis , aujourd'hui Calatayud en Arragon. L'amour de la Patrie lui fit quitter Rome , où il avoit passé une partie de sa vie ; & il vint mourir dans son pays. L'Espagne se glorifie aussi d'avoir donné des Chefs à l'Empire : Trajan , Adrien & Maxime étoient Espagnols.

Les Vandales , les Alains , & les Sèves , profitant de l'occupation que les Goths donnoient aux armes Romaines , envahirent ce beau Royaume. Les Historiens nous font une peinture affreuse de la dissolution qu'y causerent ces hommes féroces. Les Habitans n'eurent de tranquillité , qu'en se jetant à ces

nouveaux venus ; & Rome perdit une de ses plus belles provinces. Devenus Chrétiens , mais toujours barbares , les Goths chasserent les Vandales , & choisirent Toledé pour Capitale de leur Monarchie.

Parmi ces hommes , quoique en effet très-barbares , on en trouve pourtant qui se piquent de philosophie. On veut élire pour Roi un nommé Wamba , recommandable par sa naissance , son âge , son intégrité , sa valeur. Wamba refuse la couronne ; les Grands se jettent à ses pieds ; le conjurent de l'accepter. Sa résistance est si opiniâtre , qu'un d'entr'eux tire son sabre , & menace de le tuer , s'il persiste dans son refus. « Quiconque , dit-il , s'obstine à » ne pas contribuer au bien de l'Etat , » est autant l'ennemi de la Nation , que » celui qui conspire contre elle ».

Convertis à la foy par des Missionnaires Ariens , les Goths suivirent d'abord les erreurs de cette secte. Leurs Rois ignorans , superstitieux , & conséquemment intolérans , persécuterent les Orthodoxes ; & au milieu des guerres & des combats , ils s'occupoient à faire des Protelites. Ariens ou Catholiques , les Goths avoient le même extérieur de



dévotion , qu'ont aujourd'hui les Espagnols ; leur respect pour les Prêtres étoit sans bornes ; & les Evêques devinrent presque les maîtres de l'Etat. Ils prenoient connoissance des affaires politiques ; & chacun d'eux , dans son diocèse , étoit une espece de Viceroy , qui avoit inspection sur les Comtes , les Viguiers & autres Magistrats , dont il évoquoit les jugemens à son Tribunal. Mais cette autorité sur les Séculars étoit foible , en comparaison de celle d'un Evêque sur son Clergé. Il pouvoit interdire , enfermer , & faire fustiger les Ecclésiastiques. Heureusement pour l'Espagne , qu'il se trouva des Prélats vertueux & respectables , tels que Saint Isidore , Saint Ildefonse & quelques autres , qui , loin d'abuser de leur pouvoir , travaillèrent eux-mêmes à le resserrer dans de justes bornes.

Les richesses des Evêques répondoient à l'étendue de leur puissance. Ils jouissoient du tiers des revenus de chaque église de leur diocèse ; le reste étoit destiné à la subsistance du Prêtre & à l'entretetien des édifices ; mais il arrivoit le plus souvent , que les Prélats s'en emparoiert. Aussi les plus grands Seigneurs s'empressoient-ils de faire en-

rer leurs enfans dans un état , qui avoit de si beaux privilèges ; & la faveur de la Cour les élevant à l'épiscopat , ils acheverent de rendre le Clergé tout-puissant. Les loix du Royaume les obligeoient d'aller à la guerre , & d'armer la dixieme partie de leurs Esclaves. Leurs exemples influerent tellement sur le bas Clergé , que dans tous les Conciles , il n'étoit question que de son avidité , de son incontinence & de ses débauches.

La Couronne , qui sembloit avoir été héréditaire pendant quelque tems , redevint élective ; c'est à-dire , que les Grands ne firent que se remettre en possession d'un droit , dont leurs Ancêtres , le plus libre de tous les Peuples , avoient constamment joui. Si l'on vit des Princes succéder à leurs peres , c'est que les Electeurs , gagnés par des présens , les associoient à la Couronne , du vivant même du Monarque. Il est inutile de vous dire à quels troubles , à quels défordres , à quelle anarchie cette constitution donna lieu. De trente-cinq Rois qui gouvernerent cette Monarchie , quinze périrent de mort violente , quatre furent déposés ; & si les autres moururent tranquillement , c'est qu'ils furent ou assez heureux ou assez habiles ,

pour découvrir les conjurations ou pour les prévenir.

Les Rois d'Espagne, de la race des Goths, jouirent long-tems d'une autorité arbitraire ; mais l'abus qu'ils en firent, donna lieu à des changemens qui la ramenèrent à un pouvoir limité. Les Princes nouvellement élus, pour s'affermir sur le trône, consentirent qu'on diminuât leur puissance ; & à force d'affoiblir le Gouvernement, ils dégradèrent leur dignité. Ils s'imposèrent la nécessité de ne point lever d'impôts sans le consentement de leurs Sujets, ni de créer de nouvelles loix, qu'elles n'eussent été ou concertées, ou approuvées dans les Conciles.

Outre les tributs que le Monarque exigeoit de ses Peuples, il jouissoit des plus belles terres unies au domaine de la Couronne. Les contributions énormes qu'il levoit sur les Juifs, les profits sur la monnoie, & ses richesses paternelles augmentoient encore son revenu. Il fournissoit, pendant la guerre, à la subsistance du Soldat, qui ne lui coûtoit rien, chaque Goth étant tenu à plusieurs années de service.

Les Ducs & les Comtes, étoient, après le Roi, les premiers Citoyens de

l'Etat. Les Ducs gouvernoient une grande province, avec une autorité presque sans bornes sur les troupes, les finances & les monnoies. De-là vient, dit-on, le mot de *Ducat*, qui est encore en usage en Espagne. La principale fonction des Comtes étoit d'administrer la justice. Ils possédoient aussi des emplois à la Cour, & avoient même le commandement d'un corps de troupes pendant la guerre. Les Viguiers étoient comme leurs Lieutenans dans les charges municipales. Ces dignités, long-tems amovibles, devinrent héréditaires; mais on en restreignit l'autorité.

Les Goths, en conquérant l'Espagne, s'emparèrent des deux tiers du bien de chaque Citoyen, & le laisserent jouir paisiblement de l'autre tiers. Les deux Peuples firent, dans la même Monarchie, deux Nations, dont chacune avoit son culte, ses loix, ses coutumes, son habillement, son langage. Les anciens Habitans étoient Catholiques, parloient Latin, & s'habilloient à la Romaine. La religion des Goths étoit l'Arianisme; leur langue, la celtique; leurs habits, des peaux & des fourrures. Une chevelure longue & épaisse passoit, parmi eux, pour une marque de distinction,

Point d'humiliation plus flétrissante pour un Goth, que d'avoir la tête rasée ; toute dignité alors lui étoit interdite ; on ne le comptoit même plus au nombre des Citoyens. Les Espagnols au contraire portoient les cheveux courts ; & cette différence de deux Peuples dans une même Patrie, subsista jusqu'à la promulgation de la loi qui permit le mariage entr'eux, & ordonna qu'ils fussent jugés par les mêmes Magistrats, selon le code des Visigoths.

Les Espagnols furent d'abord exempts du service ; les Goths les estimoient trop peu, pour les admettre dans leurs armées : mais dans la suite, on fit cesser ce mépris outrageant, en leur imposant, comme aux autres, la nécessité de porter les armes.

Pour mettre une armée sur pied, le Roi donnoit lui-même ses ordres aux Ducs & aux Comtes qui publioient, chacun dans son district, le ban des Officiers subalternes, parcouroient les Provinces, hâtoient la marche des Milices, se mettoient à leur tête, & joignoient le Monarque au quartier général. Quiconque manquoit de s'y trouver, étoit puni, les Grands par la confiscation de leurs biens, les autres par

l'amende, la perte de leurs cheveux, ou le fouet.

Les Goths n'estimoient que l'Art Militaire : la Théologie, la Jurisprudence & la Médecine étoient le partage des Espagnols. Avant que d'entreprendre une guérison, on convenoit du prix ; & si l'homme mouroit, le Médecin perdoit son salaire. S'il estropioit son Malade en le saignant, il payoit une amende ; il subissoit l'esclavage, si l'Homme périssoit de sa blessure.

Lorsqu'on avoit quelque affaire en justice, on se rendoit au Tribunal des Comtes dans la place publique, où chacun, jusqu'aux femmes, plaidoit lui-même sa propre cause. Le Roi & les Evêques, vul'excellence de leur dignité, avoient seuls le droit de se servir d'Avocats. Une audience ou deux terminoient tous les procès.

L'empire des Goths se soutint jusqu'au commencement du huitième siècle, où l'on vit naître une des plus grandes révolutions qui soient arrivées dans ce Royaume. Voici comme on raconte cet événement.

Le Prince Rodrigue, amoureux de la fille, d'autres disent de la femme du Comte Julien, en avoit arraché, de for-

ce, les dernières faveurs. Furieux de cet affront, le Comte résolut de s'en venger. Il avoit défendu les domaines du Roi en Afrique, contre Muza, Général des armées du Calife; mais, par ressentiment, il engagea ce même Officier à recommencer la guerre, & lui promit la conquête de l'Espagne. Le Général Maure saisit cette occasion d'agrandir les Etats de son Maître; & ses mesures furent si bien prises, que les Infidèles pénétrèrent, sans obstacles, dans l'intérieur du Royaume. Rodrigue voulut s'opposer à leurs armes; mais les ayant joints, il fut défait, & alla, dit-on, finir ses tristes jours dans un hermitage. D'autres prétendent qu'il mourut sur le champ de bataille; & tel fut le sort du dernier des Rois Goths, que, par sa mort ou par sa fuite, il laissa son Royaume en proie aux fureurs des Sarrasins.

Peut-être l'aventure de la fille malheureusement célèbre du Comte Julien, est-elle copiée, en partie, sur celle de Lucrece, sans être appuyée sur de meilleures preuves. Pour appeler les Africains en Espagne, on n'avoit pas besoin du prétexte d'un viol, aussi difficile à prouver qu'à exécuter. L'Archevêque de Seville, qui fut le principal instru-

ment de cette révolution , parce qu'il étoit fils de Vitiza détrôné & assassiné par l'Usurpateur Rodrigue , avoit des intérêts plus chers à soutenir , que ceux de la pudeur d'une fille.

Les Maures subjuguèrent l'Espagne avec cette impétuosité rapide , qui distingue toutes les opérations de leurs armes. Ils y introduisirent la religion Mahométane , la langue Arabe , les mœurs de l'Orient , ainsi que le goût des arts , le luxe & l'élégance que les Califes avoient commencé à cultiver dans leurs Etats. Les Nobles qui refusoient de se soumettre au joug de ces Infidèles , se réfugièrent dans les montagnes inaccessibles des Asturies. Contens d'avoir conservé l'exercice de leur religion , & l'autorité de leurs loix , ils formerent de petits partis , qui alloient fondre à l'improviste sur les établissemens les plus voisins des Maures ; mais dans ces courtes & fréquentes incursions , ils cherchoient plus à piller qu'à conquérir.

Cependant leurs forces s'accrurent par degrés ; leurs vues s'agrandirent ; & ils formerent un gouvernement régulier. Le Goth Pélage , parent de Rodrigue , le dernier Roi , se mit à leur tête ; & on



lui déféra la Couronne. Il prit le titre de Roi des Asturies & de Léon; & les Nobles lui prêterent ferment sur leurs boucliers, en criant à haute voix: « Voilà » le véritable Roi de la Nation ».

Ce Prince, dont toute la souveraineté se bornoit d'abord à n'être point esclave, rétablit, en quelque façon, le gouvernement Gothique. Ses Peuples continuerent leurs attaques avec une ardeur toujours croissante, animée par le zèle de leur religion, par la soif de la vengeance, par l'espérance de délivrer leur pays du joug de l'oppression & de la tyrannie. Leurs opérations furent conduites avec le courage naturel à des hommes qui n'avoient d'autre occupation que la guerre; & une partie de l'Espagne fut soumise au nouveau Roi. Les deux Puissances vécutent rarement en paix; & l'histoire n'offre plus qu'un affreux tableau de guerres & de cruautés exercées contre les Chrétiens par les Infidèles, & par les Goths contre les Maures. Pélage tint le sceptre pendant dix-neuf ans; & sa mémoire est d'autant plus chère aux Espagnols, qu'ils le regardent comme l'auteur de leur Monarchie.

Les Grands élurent Favilla son fils

pour lui succéder ; car ce Royaume n'étoit point héréditaire ; & les Souverains , comme du tems des Goths , se faisoient par élection. Favilla ne gouverna que deux ans , & fut tué par un ours dans une partie de chasse.

Alphonse , surnommé le Catholique , parce qu'il sacrifioit inhumainement à sa religion tous ceux qui n'avoient pas le bonheur d'en être , eut un regne plus heureux. Les conquêtes qu'il fit sur les Maures , étendirent les limites de ses États. Mais il se forma alors une nouvelle révolution : Abderame , gouverneur pour le Calife , jetta les fondemens d'une Monarchie indépendante , se fit proclamer Roi de tous les pays que les Sarrasins possédoient en Espagne ; & après plusieurs combats , il enleva à son Maître une des plus belles portions de son empire. Voilà donc l'Espagne partagée entre deux Rois puissans , l'un Chrétien , l'autre Maure , qui se font une guerre continuelle. Les Chrétiens ont presque toujours l'avantage ; mais on ne sauroit disputer à Abderame la gloire d'avoir été le plus magnifique , le plus juste , le plus modéré , le plus généreux des Princes de son tems. Le courage , l'industrie , la prudence , l'activité

& la douceur formoient son caractère. Il instruisit , enrichit & embellit l'Espagne. Cordoue lui dut son éclat , ses palais , ses mosquées , ses trésors , ses Savans , ses Artistes.

Froila , fils & successeur d'Alphonse , fouilla son regne par un fratricide , & fut à son tour assassiné. Aurele , Silo , & Alphonse dit le Chaste , pour avoir refusé un tribut annuel de cent jeunes filles pour le ferrail du Prince Maure , & renoncé lui-même au commerce des femmes , occuperent successivement le trône d'Espagne. Alphonse essuya de fréquentes contradictions , fut deux fois contraint de quitter la Couronne , la reprit deux fois , & mourut vieux & sans postérité.

L'événement le plus mémorable de ce regne , est l'érection de deux nouvelles principautés. Aïnar fut le premier Comte de Navarre ; il avoit enlevé cette province à Pepin qui en étoit possesseur. Barcelone appartenoit aussi à la France , qui y entretenoit des Gouverneurs. Ces derniers s'en rendirent maîtres ; & l'Espagne fut divisée en quatre souverainetés : Cordoue , gouvernée par les Maures ; Leon & les Asturies sous la domination de Ramire ; la Navarre , qui fut

depuis changée en Royaume; & enfin, le comté de Barcelone.

Les Infideles possédoient la plus grande partie de ces beaux pays. Les sciences fleurissoient dans leur Capitale; les plaisirs recherchés, la magnificence, la volupté régnoient à la Cour des Rois Maures; & ces Monarques, entourés de tous les arts, se montroient dignes de leurs hommages, en leur offrant les événemens de leur regne pour objets de leurs travaux. Ils avoient des spectacles, des tournois, des théâtres même, qui, tout grossiers qu'on les suppose, marquoient néanmoins une extrême supériorité sur leurs voisins. Des Barbares étoient devenus la Nation policée de l'Espagne, & les Espagnols des Barbares. Ceux-ci ignoroient les arts qui embellissent les Peuples civilisés, & n'avoient pas même les vertus qui distinguent les Peuples sauvages. Cordoue étoit le seul pays de l'Occident, où la Géométrie, l'Astronomie, la Chymie, la Médecine fussent cultivées. Un Roi de Leon fut obligé de s'aller mettre entre les mains d'un Médecin Arabe, qui, invité de venir trouver le Roi, voulut que ce fût le Roi qui vînt à lui.

On peut placer ici les tems florissans

de la galanterie Maure & Grenadine. Ces hommes voluptueux mettoient de l'art jusques dans leurs amours, & y joignoient de la contrainte pour en rendre les plaisirs plus piquans. Malgré cette recherche, cette étude de la volupté, ils furent les premiers, les seuls peut-être, qui, au lieu de se laisser amollir par les femmes, n'en devinrent que plus courageux & plus actifs. Ils ne s'attachoient aux actions d'éclat, que pour être plus dignes de leurs Maîtresses. Il y avoit des honneurs pour ceux qui se distinguoient par leur légèreté, par leur adresse; & les Femmes étoient les spectatrices & les juges de ces sortes d'exercices. De leur côté, elles étudioient tous les moyens de relever l'éclat de leur beauté. Elles portoient de longs cheveux treffés avec des rangs d'ambre & de corail, se couvroient le sein de grands colliers, qui tomboient en demi-cercles, & mettoient à leurs faveurs un prix si haut, qu'il falloit les solliciter long-tems pour les obtenir. Ces Peuples étoient tout à la fois galans jusqu'à l'adoration, braves jusqu'à la fureur; & on les regarde encore aujourd'hui, comme les fondateurs & les modeles de la galanterie & de la chevalerie.

Dès que les Arabes se virent maîtres des plus belles Provinces de ce beau Royaume, ils sentirent qu'il étoit de leur intérêt d'en cultiver sans relâche le terrain, tant pour fournir à leur propre subsistance, qu'afin d'acquérir les moyens de s'opposer aux entreprises des Espagnols pour recouvrer leurs anciens Domaines. Pour satisfaire à cette double nécessité, ils crurent devoir composer un code d'Agriculture, le plus parfait, peut-être, qui eût jamais existé. Ils passerent en revue tout ce qui avoit été écrit sur ce sujet par les Chaldéens, les Grecs, les Latins, les Arabes eux-mêmes, sans oublier les Espagnols, dont ils conserverent plusieurs maximes. Mais au lieu de s'en rapporter aveuglément aux avis de tous ces Auteurs, les Maures ne firent usage de toutes leurs recherches, que pour former & établir plus sûrement des principes analogues au climat, & à chaque portion de terrain qu'ils avoient à cultiver.

L'Espagne, partagée entre quatre Souverains, étoient livrée à des troubles continuels, par les jalousies & la rivalité de ses Maîtres. Les Tyrans mourroient, & faisoient place à de nouveaux Tyrans, sans que le sort funeste du der-

nier , qui périffoit toujours par une mort violente , effrayât celui qui lui fuccédoit ; & comme ils avoient moins d'autorité que d'ambition , ils mettoient en œuvre tout ce qui pouvoit fuppléer à la force. Les furprifes , les perfidies , les empoifonnemens , les affaffinats étoient communs parmi ces Princes foibles , voifins & rivaux. Si dans cette populace de monftres couronnés , il s'élevoit quelques Souverains qui vouluffent être des hommes , ils étoient bientôt la victime de la méchanceté & de la trahifon. De-là cette ignorance , cette barbarie des Peuples , qui , privés d'un gouvernement réglé , & de la fûreté personnelle qui en eft une fuite , ne pouvoient ni s'appliquer aux fciences , ni cultiver les arts , ni épurer leur goût , ni polir leurs mœurs dans ces tems de troubles , d'oppreffion & de rapines , fi contraires à la perfection des lumieres & à la fociabilité.

Alphonfe II , furnommé le Grand , quoique fa vie ne fût qu'un tiffu de cruautés & de perfidies , venoit de fe signaler par des conquêtes fur les Maures , lorfqu'un orage domestique lui enleva fon Royaume. Sa femme & fes enfans conspirèrent contre lui ; & Garcie ,

Yainé de ses fils , l'obligea de lui céder le Trône. Le jeune Prince avoit été élevé par des Précepteurs Mahométans ; & Alphonse n'étoit pas le premier Roi chrétien , qui leur eût confié l'éducation de son fils. Cet art de n'être plus à soi pour être tout à son Éleve , de ne se permettre pas une parole qui ne soit une leçon , pas une démarche qui ne soit un exemple , de concilier le respect dû à l'Enfant qui sera Roi , avec le joug qu'il doit porter pour apprendre à l'être , de le blâmer souvent sans perdre sa confiance , de le punir quelquefois sans perdre son amitié ; cet art enfin , si nécessaire & si difficile , de former un Prince pour le Trône , étoit déjà connu parmi les Maures , que la plupart des Chrétiens d'Espagne ne sçavoient pas encore que les enfans des Rois dussent être élevés autrement que ceux du Peuple.

Fortifiés dans leurs châteaux , les Grands rendoient leurs Sujets esclaves , mettoient à contribution les Voyageurs , désoloient les terres de leurs Voisins , brûloient leurs maisons & dépeuploient leurs villages. Las d'être opprimés , les Habitans de la campagne opprimoient à leur tour : tantôt Soldats , tantôt Bri-



grands, ils savoient également se faire redouter. Persuadés que, lorsque les Peuples sont malheureux, ceux qui les gouvernent sont coupables, les Rois vouloient en vain s'élever contre ces défordres; la crainte d'être renversés d'un Trône chancelant, les forçoit de dissimuler. Les loix subsistoient encore, il est vrai; mais quel secours pouvoit-on en espérer, quand le Souverain, chargé de les protéger, étoit sans pouvoir, les Magistrats sans considération, & que les Grands fouloient aux pieds la justice, ou n'en faisoient sentir que la rigueur? Convainçus que les prieres des Moines rachetoient leurs iniquités, d'une main ils pilloient la Veuve & l'Orphelin, pour verser, de l'autre, les richesses dans les Monasteres, où l'on menoit une vie molle, sans s'inquiéter des malheurs qui désoloient ailleurs l'espece humaine.

*Je suis, &c.*

*A Madrid, ce 29 Janvier 1755.*



## LETTRE CXCIII.

## SUIVE DE L'ESPAGNE.

Vous venez de voir, Madame, quelle a été la situation de cette Monarchie jusqu'au commencement du dixième siècle. Les conquêtes des Chrétiens sur les Mahométans se firent ensuite sous différens Chefs ; chacun d'eux se forma une souveraineté, du territoire qu'il avoit enlevé à l'Ennemi ; & l'Espagne se trouva divisée en autant d'Etats particuliers, qu'elle contenoit de provinces. Chaque ville même, un peu considérable, eut un Monarque qui y établit son Trône, & y déploya tout l'appareil de la royauté.

Parmi les Princes qui porterent successivement toutes ces Couronnes, Sanche III, dit le Grand, titre trop prodigué aux Usurpateurs, est celui dont le regne présente le plus d'événemens. Un des principaux est la réunion de la Castille à la Navarre, & la distribution des Domaines de ce Prince entre ses fils, qui fut l'origine des nouveaux Royaumes de Castille & d'Aragon.

Celui de Cordoue, partagé en plusieurs branches, donna naissance à d'autres souverainetés. Elles prirent le nom de Seville, de Tolède, de Valence & de Sarragoce; & ces quatre Etats furent possédés par les Sarrasins. Mais à mesure que la puissance Mahométane se divisoit par l'ambition, les Princes chrétiens acquéroient plus de facilité à la détruire.

Le fameux Rodrigue, surnommé le Cid, que Corneille nous a rendu si intéressant dans sa Tragédie, fit pour son Maître, le Roi de Leon, la conquête du Royaume de Valence, & en eut seul la principauté jusqu'à sa mort. Les Ecrivains, pour relever la gloire de ce Héros, en ont dit des choses incroyables; & les fables ont terni ses actions les plus éclatantes.

Le Cid étoit de Burgos, d'une race illustre du Royaume de Castille. Attaché à la fortune de Don Sanche, il l'accompagna dans ses expéditions militaires, & épousa cette fameuse Chimene, fille d'un Seigneur des Asturies, dont il avoit tué le pere. Ayant eu quelque mécontentement de la Cour, il quitta la Castille, & fit des courses contre les Mahométans. Il y trouva des occasions de se signaler; mais ce qu'il fit de plus glo-

rieux pour lui, de plus avantageux pour les Chrétiens, fut de s'emparer de la ville & du Royaume de Valence. Dès-lors il y eut peu de Rois plus puissans que lui en Espagne ; mais il affecta de n'en pas porter le titre, soit qu'il préférât celui de Cid, que ses exploits avoient rendu si célèbre, soit que l'esprit de chevalerie, qu'on pouffoit alors jusqu'à l'enthousiasme, le rendit fidele à son Roi. Rodrigue gouverna ses États avec l'autorité d'un Souverain, reçut des Ambassadeurs, & fut respecté de toutes les Nations. Tel étoit ce Guerrier fameux ; aussi connu en France par les beaux vers de Corneille, qu'il le fut en Espagne par ses combats & par ses triomphes.

Il y eut alors plus de vingt Rois, Chrétiens ou Musulmans, outre un très-grand nombre de Seigneurs indépendans, qui venoient à cheval, armés de toutes pieces, offrir leurs services aux Princes & Princesses qui étoient en guerre. Cette coutume, de-là répandue en Europe, ne fut nulle part aussi accreditée qu'en Espagne. Les Princes auxquels ils s'engageoient, leur ceignoient le baudrier, & leur donnoient une épée dont ils les frappoient sur l'épaule. Les Chevaliers chrétiens ajoutoient d'autres cérémo-

nies à l'accolade, & faisoient des armées devant un autel de la Sainte Vierge; les Mahométans se contentoient de recevoir le cimenterre. Ce fut l'origine des Chevaliers errans, & de tous ces combats particuliers, dont nos duels sont l'affreuse image.

Les incursions des Maures sur les terres des Chrétiens, firent naître aussi l'Ordre de Calatrava. Des Moines assez puissans pour fournir aux frais de la défense de cette ville, armerent leurs Freres convers avec plusieurs Écuyers qui combattirent en portant le scapulaire de Cîteaux. De-là se forma cet ancien Ordre de Chevalerie, qui n'est aujourd'hui ni Militaire, ni Religieux, dans lequel on peut se marier, & qui ne consiste plus guère que dans la jouissance de quelques riches Commanderies.

L'Ordre de Saint Jacques fût fondé vers le même tems. Une partie de l'Espagne étoit soumise aux Maures, & l'autre exposée aux ravages d'une troupe de Brigands qui arrêtoient les Voyageurs & dépouilloient les Pèlerins: un Ordre institué pour combattre les Infideles & assurer la tranquillité publique, ne pouvoit manquer de trouver un encouragement général. Aussi devint-il si riche,

si puissant, que le Grand-Maitre étoit, après le Roi, l'homme de ses Etats qui avoit le plus de considération & d'autorité. Les Chevaliers faisoient vœu d'obéissance, de pauvreté & de chasteté conjugale. L'Ordre fournissoit mille hommes d'armes, qui, accompagnés de leurs Suivans, selon l'usage de ce siècle, formoient une Cavalerie formidable. Il possédoit vingt-quatre Commanderies, deux cents Prieurés, & un grand nombre d'autres bénéfices. Vous concevez combien devoit être redoutable dans un Royaume, un Sujet qui commandoit à tant de Troupes, avoit l'administration de tant de revenus, dispoisoit de tant de charges & de bénéfices. Quand il n'y eut plus en Espagne d'infidèles à combattre, la superstition offrit aux Chevaliers de Saint Jacques un nouvel objet, pour la défense duquel il s'engagerent à déployer tout leur courage. Ils ajoutèrent à leur serment accoutumé, la formule suivante : « Nous jurons de croire & de » soutenir, en public & en particulier, » que la Vierge Marie, mere de Dieu, » a été conçue sans la tache du péché » originel ».

Dans cette foule de Rois, qui régnerent successivement en Espagne, & dont

on connoît à peine les noms, on distingue Alphonse X, surnommé le Sage, qui publia un excellent recueil de loix, & écrivit, en langue vulgaire, la première histoire générale du pays. L'Europe se souvient, avec reconnoissance, qu'elle lui doit les belles tables astronomiques, appelées de son nom. Il eut part à d'autres ouvrages, parmi lesquels on a conservé deux livres sur la pierre philosophale, écrits en caractères hiéroglyphiques.

Malgré les troubles où les différens Royaumes d'Espagne furent plongés pendant plusieurs siècles; malgré les circonstances successives, qui préparoient visiblement la réunion de tous ces États en une seule & vaste Monarchie, les autres Souverains de l'Europe ne purent pas donner beaucoup d'attention à une révolution si importante. Ils virent tranquillement s'élever & se fortifier, par degrés, une Puissance qui devint formidable à tous ses Voisins.

Le cruel Dom Pedre portoit le sceptre de Castille au milieu du quatorzième siècle. L'histoire de son regne n'est qu'un tissu d'inhumanités, dont il fut enfin lui-même la victime, ayant été assassiné par Henri de Transtamare, son frere natu-

rel. On raconte qu'un Prêtre étant venu lui annoncer, de la part de Saint Dominique, qu'il seroit poignardé de la main de Henri, « il faut, répondit ce Prince » froidement, que vous alliez rendre » compte de votre mission à ce grand » Saint » ; & sur le champ il le fit jeter dans un bûcher allumé.

La mort de ce Roi cruel mit fin à la branche légitime des Rois de Castille. Une tige bâtarde lui succéda ; & c'étoit à elle qu'étoit réservée la gloire de ne faire, de toute l'Espagne, qu'une seule & même Monarchie par le mariage de Ferdinand & d'Isabelle, & par l'union solide & durable des Couronnes de Castille & d'Aragon.

Mais ne prévenons pas les événemens. Henri IV, un des Descendans de Trans-tamare, commença son regne malheureux vers le milieu du quinziesme siècle ; & ce regne fut à la fois le théâtre & le triomphe du crime & de la débauche. Le Roi lui-même, la Reine son Épouse, les Favoris, les Ministres, les Evêques, tous les Grands enfin regardoient, comme de vains noms, la vertu, la décence, l'équité, la religion & la pudeur. La Reine sur-tout ne couvroit ses galanteries d'aucun voile ; peu de femmes, dans



leurs amours , eurent moins de respect pour les bienfaisances. Henri passoit les jours avec les Amans de sa femme ; ceux-ci avec les Maîtresses du Monarque ; & tous vivoient ensemble dans une intelligence scandaleuse , rivaux & rivales les uns des autres , sans jalousie , comme sans délicatesse , ne faisant que rire de leurs infidélités , & donnant aux Espagnols l'exemple des plus honteux débordemens.

Cette conduite infame ne pouvoit manquer de soulever la Nation : les Mécontents prirent ce prétexte pour se révolter , & les Evêques se mirent à la tête des Mécontents. On voit alors naître dans ce Royaume , les mêmes désordres qui avoient affligé le regne de Louis le Débonnaire , les mêmes qu'on vit reparaître ensuite en France sous Henri III , & qui désolèrent l'Angleterre sous Charles I. Les Rebelles , devenus puissans par la foiblesse du Maître , s'arrogerent le droit de juger leur Souverain ; & afin de rendre l'exercice de ce pouvoir aussi public , que leur prétention étoit hardie , ils inviterent tous ceux de leur parti à s'assembler à Avila. On éleva un vaste théâtre dans une plaine hors des murs de la ville ; & l'on y plaça l'effigie

du Roi affis fur fon Trône, la couronne fur la tête, le fceptre à la main, l'épée de Justice à fon côté, & revêtu des habits royaux. L'accufation contre le Monarque fut lue à haute voix; & la fentence qui le dépofoit, fut prononcée devant une nombreufe afsemblée. Lorfqu'on eut lu le premier chef d'accufation, l'Archevêque de Toledé s'avança, & ôta la couronne de deffus la tête de l'effigie. Après la lecture du fecond chef, le Comte de Plaiſance détacha l'épée. On lut le troiſieme; & le Comte de Bérévent arracha le fceptre; après le dernier article, on renverſa la figure. Un jeune frere de Henri, qui ne lui survécut que quelque tems, reçut la couronne fur ce même échafaud; & cette comédie fut accompagnée de toutes les horreurs tragiques des guerres civiles. L'Archevêque & fon parti déclarerent le Roi impuiffant, dans le tems même qu'il étoit entouré de ſes Maîtrefſes; & par une procédure inouïe, mais par une conféquence juſte, il prononcèrent que ſa fille Jeanne étoit bâtarde, née d'adultere, & incapable de porter le fceptre de Caſtille.

Les Chefs de faction les plus audacieux n'auroient jamais ofé en venir à

de semblables extrêmités, s'ils n'avoient été encouragés par les idées que le Peuple même s'étoit formées de la dignité royale, ou si la nature du Gouvernement Espagnol n'avoit pas préparé les esprits à approuver ces démarches extraordinaires. Le Roi exerçoit la puissance exécutive, mais avec une prérogative extrêmement limitée. L'autorité législative résidoit dans les États Généraux, connus sous le nom de *Cortès*, composés de la Noblesse, des Ecclésiastiques, & des Représentans des villes. Les membres de ces trois Ordres, qui avoient droit de suffrage, s'assembloient dans un lieu convenu; & leurs décisions étoient formées par les avis du plus grand nombre. Les droits de lever des impôts, de faire des loix, & de réformer les abus, appartennoient à cette Assemblée. Nulle part les Nobles ne se sont distingués comme en Castille, par l'esprit d'indépendance, & la hardiesse des prétentions. L'histoire de cette Monarchie offre les exemples les plus frappans de leur vigilance à observer toutes les démarches de leurs Souverains, & de la vigueur avec laquelle il s'opposoit à leurs entreprises, lorsqu'ils les croyoient contraires à leurs droits. Ils

avoient une si haute opinion de leur rang, que même, dans le commerce particulier avec le Monarque, les Grands de la première Classe regardoient comme un de leurs privilèges, de se couvrir en sa présence, & s'approchoient de lui plutôt comme les Égaux, que comme ses Sujets.

« Si vous vous rappelez, me disoit  
 » un Politique Anglois, les divers évé-  
 » nemens qui se sont succédés en Espa-  
 » ne, depuis l'invasion des Maures jus-  
 » qu'à la réunion de ses différens Royau-  
 » mes sous Ferdinand & Isabelle, vous  
 » découvrirez aisément la cause de cette  
 » forme de Gouvernement. Ce ne fut  
 » qu'avec peine & par degrés, que les  
 » Espagnols parvinrent à délivrer leurs  
 » provinces conquises du joug des Ma-  
 » hométans. Les Nobles, en suivant  
 » dans les guerres l'étendard d'un Chef  
 » distingué, ne combattoient pas pour  
 » lui seul; ils vouloient partager les  
 » fruits de la victoire. Ils exigèrent donc  
 » une portion des terres qu'ils avoient  
 » arrachées des mains de l'Ennemi; &  
 » leur pouvoir augmenta, à mesure que  
 » les Domaines du Prince s'étendirent.  
 » Obligés d'avoir recours aux services  
 » de la Noblesse, les Rois sentirent la

» nécessité de se l'attacher par des hon-  
 » neurs & des privileges. D'ailleurs les  
 » souverainetés qui se formoient ainsi  
 » dans les différentes parties de l'Espagne,  
 » étoient peu considérables ; & le Mai-  
 » tre d'un de ces petits Royaumes n'é-  
 » toit guere distingué de ceux qui l'a-  
 » voient aidé à le conquérir. Il n'osoit  
 » donc, ni demander beaucoup de sou-  
 » mission, ni exercer un grand pouvoir ;  
 » & la Noblesse, qui voyoit si peu de  
 » distance du Trône à elle, ne pouvoit  
 » traiter ses Rois avec le respect que les  
 » autres Monarques inspirent à leurs  
 » Sujets.

» D'autres circonstances contribue-  
 » rent à donner aussi aux villes d'Es-  
 » pagne, de la considération & de l'au-  
 » torité. Pendant les guerres avec les  
 » Maures, le pays étant sans cesse exposé  
 » aux incursions de l'Ennemi, les per-  
 » sonnes de tous les rangs se voyoient  
 » forcés de fixer leur résidence dans les  
 » Cités, où un grand nombre d'hommes  
 » se réunissoient pour la défense com-  
 » mune. Les Espagnols qui se déroboient  
 » au joug des Vainqueurs, alloient y  
 » chercher un asyle ; & c'étoit dans  
 » leur enceinte, que se réfugioient les  
 » familles de ceux qui prenoient les ar-

» mes contre les Infideles. Ces villes,  
 » devenues insensiblement très-peu-  
 » plées, se chargerent de l'entretien des  
 » Troupes nécessaires pour la sûreté pu-  
 » blique; & le Roi qui se trouvoit obli-  
 » gé de s'adresser à elles pour avoir des  
 » subsides, cherchoit à se les attacher  
 » par des immunités qui augmente-  
 » rent leur puissance.

» Telle étoit la constitution du Royau-  
 » me de Castille; & il n'étoit guere plus  
 » difficile au Monarque de chasser les  
 » Maures de ses États, que de dompter  
 » ses propres Sujets. Si vous jetez les  
 » yeux sur l'Aragon, vous y verrez des  
 » Rois qui n'ont pas même l'ombre du  
 » pouvoir souverain. C'étoit aux Cor-  
 » tès, c'est-à-dire, aux États Généraux,  
 » qu'appartenoit l'exercice réel de la  
 » royauté. Eux seuls imposoit les ta-  
 » xes, déclaroient la guerre, faisoient la  
 » paix, préfidoient aux monnoies, ré-  
 » voyoient les jugemens des Tribunaux,  
 » veilloient sur les départemens de l'ad-  
 » ministration, & réformoient les abus.

» Non contents d'avoir élevé cette  
 » barriere contre la puissance royale, les  
 » Aragonnois élurent entr'eux un Juge  
 » suprême, qui, sous le nom de Grand  
 » Justicier, semblable aux Ephores de

42 SUITE DE L'ESPAGNE.

» Sparte , ou aux Tribuns de Rome , fai-  
 » soit les fonctions de Surveillant du  
 » Prince & de Protecteur du Peuple. Sa  
 » personne étoit sacrée, & sa juridiction  
 » presque sans bornes. Il interprétoit les  
 » loix ; & non-seulement les Juges infé-  
 » rieurs , mais le Souverain lui même ,  
 » devoient se conformer à sa décision. Il  
 » pouvoit , sans qu'il y eût d'appels in-  
 » terjettés , évoquer à lui toutes les af-  
 » faires , défendre au Juge ordinaire d'en  
 » poursuivre l'instruction , réformer  
 » l'administration du Gouvernement ,  
 » régler le cours de la Justice , exami-  
 » ner les Ordonnances du Prince, les ad-  
 » mettre ou les rejeter à sa volonté. Il  
 » n'avoit à rendre compte qu'aux Etats ,  
 » de sa conduite dans l'exercice de sa  
 » charge. Par les loix d'Aragon , les  
 » Nobles de la premiere Classe n'étant  
 » point sujets aux peines capitales , la  
 » sûreté publique exigeoit que ce Ma-  
 » gistrat fût choisi dans la Noblesse du  
 » second Ordre ; car , comme il devoit  
 » répondre de l'autorité qui lui étoit  
 » confiée , on vouloit le contenir dans  
 » le devoir , par la crainte de toute la  
 » rigueur de la justice. Dans chaque as-  
 » semblée des Etats Généraux , on tiroit  
 » au sort dix-sept personnes qui for-

» moient un Tribunal, où chacun avoit  
 » droit d'aller porter des plaintes contre  
 » le Grand Justicier. Ces Juges don-  
 » noient leurs sentences par serment,  
 » & pouvoient punir le Coupable par  
 » la confiscation de ses biens, la dégra-  
 » dation, ou la mort. La crainte conti-  
 » nuelle de ces informations sévères &  
 » impartiales, étoit un puissant motif  
 » pour engager ce Magistrat à remplir  
 » exactement les devoirs de sa place.

» Les Aragonnois s'étoient tellement  
 » appliqués à faire sentir à leurs Maîtres  
 » l'état d'impuissance où ils vouloient  
 » les réduire, que dans le serment d'o-  
 » béissance qu'on prêtoit au Souverain,  
 » ils avoient inventé une formule pro-  
 » pre à lui rappeler sa dépendance. Sou-  
 » venez-vous, lui disoit le Grand Justi-  
 » cier, au nom de ses fiers Barons, que  
 » nous qui sommes autant que vous,  
 » nous vous faisons notre Roi, à condi-  
 » tion que vous maintiendrez nos loix  
 » & nos privilèges; autrement nous se-  
 » rons dispensés de vous obéir.

» En vertu de ce serment, les Nobles  
 » établirent comme un principe fonda-  
 » mental de la Monarchie, que si le Roi  
 » violoit leurs droits, la Nation pou-  
 » voit légitimement en élire un autre.



» On ne voit pourtant pas d'exemple ;  
 » qu'elle ait usé de ce pouvoir ; mais la  
 » cérémonie n'en étoit pas moins humili-  
 » liante. A force de prieres & de nou-  
 » veaux privileges , Pierre I obtint des  
 » Etats Généraux l'abolition de cet usa-  
 » ge. A peine lui eut-on remis l'original  
 » de cette loi injurieuse , qu'il tira son  
 » poignard , s'en frappa la main , & l'i-  
 » nonda de sang , en disant : qu'une loi  
 » qui donne aux Sujets le pouvoir d'é-  
 » lire un Roi , devoit être effacée avec  
 » le sang des Rois.

» Les Aragonnois ne laisserent pas  
 » de la rétablir , & d'en jouir encore  
 » pendant plusieurs siècles. Le Grand  
 » Justicier conserva toute son autorité  
 » jusqu'à Philippe II. Ce Prince , indi-  
 » gné que ce Magistrat eût osé s'oppo-  
 » ser à ses volontés , lui fit faire son pro-  
 » cès comme à un Criminel ordinaire.  
 » Cette action vigoureuse contint les  
 » Aragonnois ; mais à l'avènement de  
 » Charles II à la Couronne , se flattant  
 » que dans une minorité ils pourroient  
 » se mettre en possession de ce privilege,  
 » ils sommerent le jeune Prince de venir  
 » prêter le serment ordinaire à Sarra-  
 » gosse. Toute la réponse qu'ils reçurent  
 » de la Cour , fut qu'on traiteroit com-

» me rebelle, quiconque feroit la moins  
 » dre démarche en faveur du Justicier.  
 » Depuis ce tems là, cette dignité n'est  
 » plus qu'un vain titre ».

Après avoir déclaré Henri IV déchu de la Couronne de Castille, les Grands élurent sa sœur Isabelle pour leur Reine; & ce ne fut qu'à condition qu'Henri la reconnoîtroit pour son héritière légitime, au mépris des droits de sa fille, qu'ils voulurent bien lui laisser encore le nom de Roi. Il fallut, pour conserver leur ouvrage, donner à Isabelle, âgée alors de dix-sept ans, un époux qui fût en état de soutenir son parti. Ils jetterent les yeux sur Ferdinand, héritier d'Aragon; & ce mariage, fait sous des auspices si funestes, fut cependant la source de la puissance & de la grandeur de l'Espagne.

La découverte du Nouveau Monde, la conquête du Royaume de Grenade, & la réunion de la Navarre à la Castille, sont les événemens les plus mémorables du regne de Ferdinand & d'Isabelle. Vous savez quelles furent les suites heureuses de l'entreprise de Colomb, & que la gloire en est due principalement à la Reine. Tandis qu'elle soumettoit tant de pays à la domination Espagnole, le Roi

son époux, se rendoit maître du Royaume de Grenade. Ce Prince fit en personne le siège de la Capitale; & après bien des actions de valeur, les Maures céderent enfin aux efforts des Chrétiens. Ce fut au mois de Janvier 1492, que Ferdinand & Isabelle prirent possession de cette ville, & qu'ils y firent leur entrée. Dès que le Roi Sarrasin vit approcher son Vainqueur, il vint au-devant de lui; & quand il fut en sa présence, il voulut lui baiser la main; mais Ferdinand le traitant en Roi, pour la dernière fois, lui tendit les bras & l'embrassa. Le Prince Mahométan présenta lui-même les clefs de la ville à son Vainqueur. Les Chrétiens y entrèrent, & allèrent aussi-tôt arborer la croix au haut des tours les plus élevées; pendant ce tems-là, un Hérault d'armes crioit à haute voix: « Castille, Castille! Grenade pour les invincibles Rois Ferdinand & Isabelle ».

A l'aspect de la Croix, la Reine & toute l'armée se prosternerent le visage contre terre, répandirent des larmes de joie, & rendirent à Dieu des actions de grâces, de ce qu'il avoit bien voulu les employer pour faire triompher l'étendard de notre Religion dans un Royau-

mè , où l'impïeté avoit regné durant tant de siècles. Après cette cérémonie , l'infortuné Roi Maure se retira avec toute sa famille. Arrivé sur un coteau d'où l'on appercevoit la ville de Grenade , il se détourna pour y jeter un dernier regard. Il tint long-tems les yeux fixés sur les tours & les palais superbes , qu'il venoit de perdre pour toujours. Cette vue le toucha si vivement , qu'il soupira & versa des larmes , en s'écriant : *ô Seigneur , Dieu des batailles !* « C'est avec raison , lui dit sa mere , » que tu pleures maintenant comme une » femme , puisque tu n'as pas su , en homme brave , conserver ton propre » pays ». Ce Prince , ne pouvant vivre en simple Particulier , dans des lieux où il s'étoit vu le Maître , passa en Afrique avec une partie de ses Sujets. Le bruit de la conquête de Grenade se répandit dans toutes les contrées du Monde Chrétien ; & ces victoires , jointes au zele de Ferdinand & d'Isabelle pour la conversion des Maures , méritèrent aux deux Epoux le nom de *Rois Catholiques* , que leurs Successeurs ont conservé.

Ferdinand ne se fit pas tant d'honneur , lorsqu'il ajouta le Royaume de Navarre à ses autres Couronnes. Jean

d'Albret, qui occupoit ce Trône, s'étoit joint au Roi de France, contre l'Espagne, l'Angleterre & le Pape, réunis. Jules II, qui portoit alors le sceptre pontifical, excommunia le Navarrois comme schismatique, délivra ses Sujets du serment de fidélité, & donna ses Etats au premier qui pourroit s'en emparer. Ferdinand entra à main armée dans ce Royaume, & l'enleva à son légitime Possesseur. Cette injuste conquête acheva de lui soumettre toute l'Espagne. En effet, maître de la Castille par sa femme, de l'Aragon par sa naissance, de Grenade par ses armes, de la Navarre par usurpation, il jouissoit, comme vous voyez, à toutes sortes de titres, de la plénitude de la royauté. Dès-lors il fut regardé, dans l'Europe, comme le vengeur de la Religion, & le restaurateur de la Patrie.

Cependant les privilèges excessifs de la Noblesse, & la puissance extraordinaire des villes, resserroient encore son autorité; le grand objet de ce Prince fut de les réduire dans de justes bornes. Sous différens prétextes, quelquefois par la force, le plus souvent en vertu de sentences portées par les Tribunaux de Justice, il dépouilla les Nobles d'une

partie des terres qu'ils avoient obtenues de la générosité ou de la foiblesse des anciens Monarques. Il traita & conclut souvent, sans leur participation, des affaires de la plus grande importance, & éleva plusieurs fois à des places éminentes, des hommes nouveaux, dévoués à ses intérêts. Il introduisit dans sa Cour un appareil d'étiquette & de dignité, inconnu en Espagne tant qu'elle fut divisée en petits Royaumes, mais qui accoutuma la Noblesse à approcher du Trône avec plus de cérémonie, & inspira au Peuple plus de respect pour ses Rois. Il réunit à la Couronne les dignités de Grand-Maître de Saint Jacques, de Calatrava & d'Alcantara, & augmenta par là les revenus & la puissance du Souverain. Ces trois dignités, les plus importantes de l'Etat, tant pour le crédit, que pour les richesses, élevaient ceux qui en étoient revêtus, presque au niveau du Monarque.

La Jurisdiction absolue que les Nobles exerçoient dans leurs terres, étoit la distinction qui flattoit le plus leur orgueil. Ils attachoient tant d'importance à ce privilège, qu'ils l'auroient défendu les armes à la main, si l'on eût tenté de les en priver. Ferdinand chercha les

moyens de miner sourdement ce qu'il ne pouvoit emporter par la force ; & pour dépouiller ses Barons , d'une autorité qui nuisoit à la sienne , il fut profiter habilement de cette fameuse Confrairie , connue en Espagne dès le treizieme siecle , sous le nom de la *Sainte-Hermandad*. Voici ce qui donna lieu à son établissement.

Les ravages continuels des Maures , le défaut de discipline des Troupes qu'on oppofoit à ces Infideles , les divisions meurtrieres qui se renouvelloient sans cesse entre le Prince & les Nobles , la fureur avec laquelle ces derniers se faisoient la guerre , remplissoient de troubles & de confusion toutes les Provinces. Le pillage , les insultes , les meurtres devinrent si communs , qu'il resta à peine quelque communication sûre d'un lieu à un autre. Le mal parut intolérable ; & l'intérêt de leur propre conservation força les Peuples à recourir à un remede extraordinaire. Les villes d'Arragon , & , à leur exemple , celles de Castille se réunirent , & formerent une association , qui prit le nom de la *Sainte-Confrairie*. Chacune d'elles fournit une certaine contribution ; on leva des corps de Troupes destinés à poursuivre les

Criminels ; & l'on nomma des Juges qui ouvrirent leurs Tribunaux en différentes parties du Royaume. Tout homme convaincu de meurtre , de vol , ou d'autre délit contraire au repos public , étoit amené devant ces Magistrats , qui , sans égard aux prétentions du Seigneur du lieu , jugeoient & condamnoient le Coupable. Bientôt on vit renaître l'ordre & la tranquillité intérieure. Les Nobles seuls se plaindirent de cette innovation , comme d'une infraction à leurs droits. Ferdinand , qui sentit que la Sainte-Hermandad étoit non-seulement très-utile au maintien de la police , mais qu'elle tendoit encore à affoiblir , à détruire même la Jurisdiction territoriale des Barons , employa , pour la soutenir , toute la force de son autorité. On en a si bien reconnu les avantages , qu'elle subsiste encore aujourd'hui , quoiqu'elle ne soit plus nécessaire , ni pour modérer le pouvoir des Grands , ni pour étendre celui de la Couronne.

Ferdinand & Isabelle ne trouverent l'Espagne ni dans l'état où on la voit maintenant , ni même comme elle fut depuis sous le regne de Charles-Quint. Ce mélange d'anciens Visigots , de Maures , de Chrétiens & de Juifs , dévastoit la



52. SUITE DE L'ESPAGNE.

terre qu'ils se disputoient ; & le pays , stérile sous les flots de sang dont ils l'avoient inondé , étoit devenu cruel & barbare comme les hommes qui le ravageoient. Il ne paroissoit fertile que sous les mains des Mahométans. Les Maures vaincus étoient les fermiers des Vainqueurs ; & les Chrétiens ne subsistoient que du travail de leurs ennemis. D'un autre côté, tout le commerce se faisoit par des Juifs , malheureusement trop nécessaires chez un Peuple fier , qui ne savoit que combattre. Ils attiroient à eux tout l'argent de l'Etat par le négoce & par l'usure ; & comme on voit en France les grands Seigneurs , pour réparer ce que leur coûte leur prodigalité , épouser des filles de Publicains , de même les Nobles d'Espagne , auxquels il ne restoit plus que des titres , ne rougissoient pas de chercher , dans les familles hébraïques , des ressources contre l'indigence. De-là ces expressions aussi usitées qu'en Portugal , d'Anciens & de Nouveaux Chrétiens , pour distinguer les familles qui se sont entées sur les races juives ou mahométanes , de celles qui ne se sont jamais méallées.

C'est ici le lieu de rappeler les diverses persécutions que cette Nation

active & commerçante , a effuyées en Espagne depuis le commencement de la Monarchie , jusqu'à l'époque dont nous parlons. Dès le septieme siècle , un Roi Goth publia une Ordonnance , qui obligeoit les Juifs à se faire baptiser , sous peine de mort. La crainte fit parmi eux beaucoup de faux profélites , & en éloigna du pays un plus grand nombre , qui , comme nos Religionnaires après la révocation de l'Edit de Nantes , allerent porter dans les Etats voisins , leurs richesses & leur industrie. Il paroît néanmoins que cette loi sanglante ne fut pas exécutée à la rigueur ; car trente ans après , on voit renouveller ces Edits de proscription ; & l'on déclare dans un Concile , qu'aucun Prince ne pourra monter sur le Trône , qu'il n'ait fait serment d'observer ces mêmes Edits.

Toujours poursuivis en vertu de ces loix séveres , les Juifs d'Espagne se révoltent & se liguent avec ceux d'Afrique ; mais ils en sont punis par la perte de leurs biens , de leur liberté , ou le banissement. Le Roi Vitiza les rappelle , les comble de bienfaits , & leur accorde toute sa confiance.

En 1391 , le zele fanatique d'un seul Prêtre anime contr'eux , par des prédic-

cations féditieuses, le Peuple de Séville ; & plus de quatre mille de ces malheureux sont égorgés en un jour. L'exemple devient contagieux à Cordoue , à Barcelonne , & dans la plupart des autres villes. Par-tout on pille , on brûle , on massacre.

Dans le siècle suivant , un Moine armé d'un Crucifix , exhorte le Peuple à venger Jesus-Christ par le sang de ceux qui l'ont immolé ; & enfin , par un Edit de Ferdinand & d'Isabelle , on les oblige , ou de se convertir , ou de quitter le Royaume. Cette Nation proscrire offre en vain des sommes immenses , & s'engage à payer des tributs incroyables , pour faire révoquer ce fatal décret. On ne lui donne que six mois pour s'y conformer. On veut bien lui permettre de vendre ses effets ; mais on lui défend , sous peine de la vie , d'emporter avec elle ni or , ni argent , ni pierreries. Il sortit du Royaume cent cinquante mille Juifs : les uns se retirèrent en Afrique ; les autres en Portugal ou en France. Plusieurs revinrent en Espagne , feignant de s'être faits Chrétiens ; & c'est contre eux principalement , que s'établit l'Inquisition , afin qu'au moindre acte extérieur de leur religion , on pût jurer

diquement leur arracher les biens & la vie.

On l'a remarqué cent fois, & l'on ne sçauroit trop le répéter, les Juifs vaincus, dispersés & maudits, forment encore sur la terre un Peuple immense; & déjà l'on n'y trouve plus, depuis des siècles, le moindre vestige des Assyriens, des Medes, des Perses, des Grecs, & des Romains qui les avoient réduits en esclavage. Ces Peuples fameux se sont précipités les uns sur les autres, & ont menacé tour à tour d'une ruine totale cette triste Nation, qui, par un prodige inoui, subsiste aujourd'hui plus nombreuse que jamais au sein de toutes les Nations de l'Univers. Les vues de Dieu sur ce Peuple infortuné se manifesteront dans les derniers tems; & le prélude de leur accomplissement a toujours été regardé comme une des preuves les plus frappantes de la vérité de notre Religion.

J'ai parlé si souvent du Tribunal de l'Inquisition, qu'il faut enfin en faire connoître l'histoire & l'origine. Dans les premiers siècles de l'Eglise, sous les Empereurs païens, on ne punissoit les Hérétiques que par l'excommunication; & il n'y avoit contr'eux d'autre jurif-

diction , que celle des Evêques. Les Princes chrétiens firent des loix qui les privoient de leurs biens , & les condamnoient à l'exil ; & dès-lors ils y eut deux Tribunaux , l'un Ecclésiastique , qui les excommunioit , & l'autre Séculier , qui leur infligeoit les peines décernées par les Ordonnances.

On en usa ainsi jusqu'au neuvieme siecle , que les Evêques s'arrogèrent un pouvoir plus étendu ; car empiétant sur les droits des Laïques, ils employèrent la prison & le jeûne ; & cet usage subsista jusqu'au douzieme siecle. Alors , comme les Hérétiques se multiplierent & devinrent plus puissans , tout ce que put faire le Clergé , fut de prêcher pour les convertir ; & c'est ce qui arriva principalement en Languedoc du tems des Albigeois. Des Religieux de Cîteaux , auxquels se joignit Saint Dominique , y déployerent tout leur zele. Ils furent secondés par un Légat du Saint-Siege ; mais ne se contentant pas du seul glaive de la parole , ils délibérèrent , dans un Concile tenu à Toulouse , sur les moyens de rechercher & de punir les Coupables. Ils firent des réglemens , qui ont été comme les fondemens de l'Inquisition établie pour juger les pensées

des hommes, dont Dieu jusques-là s'étoit réservé à lui seul le jugement; nouveau genre de vexation par conséquent, également contraire aux principes de la Religion, de l'humanité & de la politique. Ce Tribunal ne dépendoit d'abord que des Evêques, arbitres naturels dans les procès de doctrine; mais le Pape ne leur trouvant pas assez d'ardeur, le confia aux Dominicains.

Ces nouveaux Juges, par un excès de zèle, ne mirent point de bornes à la rigueur de leurs poursuites. Armés des foudres de Rome, ils s'en servoient pour allumer des bûchers. Ils ne prononçoient pas formellement la peine de mort; mais ceux qu'ils déclaroient Hérétiques, étoient brûlés sans autre procédure. Leur manière de procéder les rendoit encore plus redoutables: les Accusés ne pouvoient avoir ni défenseurs ni conseil. Obligés de déclarer leurs crimes eux-mêmes, ils couroient autant de risque par leur aveu, que par leur silence. L'aveu servoit de conviction; le silence étoit regardé comme une obstination & une impénitence. Ce qu'il y avoit de plus odieux, c'est qu'on cachoit, avec le plus grand soin, le nom des Accusateurs & celui des Témoins,

parmi lesquels on admettoit toutes sortes de personnes , même celles qui étoient notées d'infamie, ou coupables des plus grands crimes. Enfin cette affreuse Jurisdiction fut exercée avec tant de rigueur à Toulouse , que le Peuple chassa de la ville les Inquisiteurs ; & ceux qui osèrent y reparoître furent tous massacrés.

Alphonse , frere de Saint Louis , en rappella d'autres , qui usèrent de leur pouvoir en toute liberté ; mais les Albigeois s'étant dissipés , l'Inquisition , qui ne connoissoit que des causes d'hérésie , tomba en décadence. Le zele indiscret de ses Officiers , qui leur faisoit quelquefois envelopper des personnes innocentes dans leurs accusations , avoit déjà fort décrédité ce Tribunal.

Le Pape Alexandre III voulut en établir un en France , & nomma le Gardien des Cordeliers de Paris , & le Provincial des Dominicains pour grands Inquisiteurs. Ils devoient , par la Bule du Pontife , consulter les Evêques , & non dépendre d'eux. Cette Jurisdiction, donnée à des Moines , indigna le Clergé ; & bientôt le soulèvement des esprits ne leur laissa qu'un vain titre.

Plusieurs siècles après , le Duc de Guise , & son frere le Cardinal de Lor-

raïne, presserent fortement Catherine de Médicis de consentir au rétablissement de cet odieux Tribunal. La Reine s'y opposa, laissant aux Evêques le soin de faire le procès aux Hérétiques, & aux Magistrats ordinaires, celui de les punir.

Le Pape institua l'Inquisition de Rome sur le modèle de celle de Toulouse, & la confia aux Dominicains & aux Cordeliers, mais sans en exclure le haut Clergé & les Juges Laïques, chargés de faire punir les Coupables. Cet établissement, nommé le Saint-Office, ne fut pas admis dans toute l'Italie. Les Etats de Naples, brouillés alors avec le Saint-Siège, le refusèrent. Il n'y a cependant point d'Hérétiques dans ce Royaume; ce qui prouve que l'Inquisition est moins le rempart de la Foi, que le fléau de l'humanité. Venise l'a reçue, mais avec des restrictions qui la rendent dépendante du Sénat, & soumise à la République. Elle est composée du Nonce, du Patriarche, d'un Cordelier, Grand Inquisiteur, & de deux ou trois Nobles Vénitiens, sans la présence desquels toutes les procédures sont de nulle valeur. Ainsi, pour peu qu'elles déplaisent à l'Etat, il est le maître de les arrêter ou de les supprimer.



La plus sage précaution que prirent les Sénateurs , fut que les amendes & les confiscations n'appartiendroient pas aux Inquisiteurs. On modéra le zele de ces derniers , en leur ôtant la tentation de s'enrichir par leurs jugemens. Ce règlement , & plusieurs autres aussi politiques , anéantirent l'autorité du Saint-Office , à Venise , à force de l'é luder. L'hérésie est presque la seule matiere dont ce Tribunal prenne connoissance ; encore n'est-il pas fort sévere.

Douze Cardinaux nommés par Sa Sainteté , avec un certain nombre d'Evêques & de Théologiens, dont le Commissaire est toujours de l'Ordre de Saint Dominique, composent à Rome la sainte Inquisition. Ces Prélats sont appelés Inquisiteurs généraux, parce que leur pouvoir s'étend dans tous les lieux de la chrétienté, où cette Jurisdiction est reçue. Vous pouvez vous rappeler que c'est à Lisbonne & à Goa, qu'elle exerce ses fonctions avec le plus de rigueur. Les Papes l'ont érigée par politique ; les Portugais y ont ajouté la barbarie.

Ce même Tribunal étoit connu en Aragon long-tems avant que de passer en Castille ; & ce ne fut qu'après la conquête de Grenade, qu'il s'établit dans

toute l'Espagne. Ferdinand, voulant convertir les Maures aussi vite qu'il avoit conquis leur pays, eut recours à un moyen plus prompt que la persuasion; il employa la violence. C'étoit enfreindre le traité par lequel ces Peuples s'étoient soumis: on leur avoit promis de leur laisser leur Religion; & l'on força cinquante mille d'entr'eux d'en prendre une, à laquelle ils ne croyoient point. Les Juifs, compris dans ce même traité, n'éprouverent pas plus d'indulgence; & l'Inquisition procéda contr'eux avec la même sévérité que contre les Infidèles. Vous avez vu combien de familles Juives & Mahométanes aimèrent mieux quitter l'Espagne, que de soutenir la rigueur de ses jugemens. Ceux qui restèrent feignirent d'être Chrétiens; mais le Grand Inquisiteur Torquemada les fit passer pour des hommes, dont il falloit confisquer les biens & proscrire la vie.

- Ce Moine sanguinaire, qui avoit fait jurer à Isabelle, avant qu'elle fût Reine, que si jamais elle parvenoit au Trône, elle extermineroit les Juifs, les Mahométans & les Hérétiques, donna à ce cruel établissement une forme opposée à toutes les loix de l'humanité. Quoi de plus propre en effet à épouvanter les

esprits, & à troubler le repos de la société, que ces fournaifes attifées par un zele cruel, implacable, & toujours prêt à engloutir les victimes qu'il désigne, souvent sur de simples soupçons, ou sur les rapports de l'envie, de la haine, & de l'ignorance ? L'excès d'inhumanité que mit Torquemada dans l'exercice de sa charge, lui fit faire le procès à plus de cinquante mille personnes, dont six mille, au moins, furent brûlées avec la pompe & l'appareil des fêtes solennelles. Tout ce qu'on nous raconte de ces Peuples barbares, qui sacrifioient des créatures humaines à leurs divinités, n'approche point de ces exécutions horribles, accompagnées de cérémonies religieuses. On n'y immola d'abord que des Juifs & des Mahométans ; mais bientôt les Espagnols eux-mêmes devinrent les victimes malheureuses de cette affreuse institution ; car lorsque les dogmes de Luther commencerent à éclater, tout Citoyen qui fut soupçonné de les admettre, éprouva le même sort que les Mahométans & les Juifs. Les supplices terribles de ces malheureux, dont on faisoit à la fois des fêtes de religion & des spectacles d'horreur, répandirent parmi les Peuples une sombre tristesse.

Chacun s'observa dans ses paroles, dans ses actions, dans ses gestes; & les Espagnols devenus silencieux, défiants & soupconneux, perdirent, par la crainte des bûchers dont ils étoient environnés, la gaieté de leur esprit, & la vivacité de leur caractère. Il ne faut pas chercher non plus d'autres causes du peu de progrès qu'ils ont faits dans les Sciences, les Arts & la Philosophie, tandis que l'Allemagne, l'Angleterre & la France ont découvert tant de vérités utiles. Si l'Inquisition les a garantis de l'hérésie, combien d'autres abus n'entraîne pas avec elle une Jurisdiction qui favorise l'envie, la haine, la vengeance, la perfidie, l'avarice? Combien n'a-t-on pas reproché aux Ministre du Saint-Office de perdre des Citoyens innocens, pour s'emparer de leurs biens, pour satisfaire de secretes inimitiés, de secretes vengeances, &c? D'ailleurs ce pouvoir, inventé pour extirper les hérésies, n'est-il pas précisément ce qui éloigne le plus les Protestans de l'Eglise Romaine? Il est pour eux un objet d'horreur; & les chemises enfoufrées du Saint-Office sont l'étendard contre lequel ils seront à jamais réunis.

L'Inquisition fut aussi introduite en

Sicile , en Sardaigne , en Amérique , aux Indes , & généralement dans tous les États du Roi d'Espagne , excepté , comme je l'ai dit , dans le Royaume de Naples , où les Peuples n'en peuvent pas même entendre prononcer le nom. En vain Charles-Quint , par des Edits , Philippe II par les armes , & le Duc d'Albe par des supplices , ont tenté de l'établir dans les Pays - Bas. La violence ne fit qu'occasionner des guerres , qui affoiblirent de plus en plus la Nation Espagnole.

Aujourd'hui ce Tribunal ne subsiste guere plus que dans les États du Pape , du Roi de Portugal & de Sa Majesté Catholique. La Cour de Rome , en approuvant cet établissement , l'envisagea sans doute comme un accroissement de son autorité ; & sous ce point de vue , elle ne songea pas à lui donner de bornes. Elle accorda un pouvoir absolu au grand Inquisiteur , & ne se réserva aucune inspection sur ses jugemens. L'usage est que le Roi d'Espagne nomme au Souverain Pontife un Inquisiteur général pour tous ses Royaumes , & que Sa Sainteté le confirme. Ce premier Officier en crée d'autres ; mais ceux-ci ne peuvent exercer leur charge , qu'après en avoir ob-

tenu l'agrément de Sa Majesté. Ils forment , avec le Président , une Jurisdiction souveraine , qui réside dans la Capitale. Il y a des Tribunaux dans les principales villes ; mais ils dépendent tous du Conseil Suprême. On n'arrête point un Ecclésiastique ou un homme de condition , sans avoir prévenu l'Inquisiteur général ; & tous les ans on lui envoie l'état des Prisonniers.

C'est une erreur de croire que les Dominicains aient le gouvernement du Saint-Office. Il est vrai qu'ils en sont comme les Fondateurs ; mais ils n'ont droit que d'avoir un de leurs Religieux au nombre des Officiers. Les autres membres sont choisis parmi les Ecclésiastiques , les Magistrats & les Moines. Tous les crimes ne sont pas indistinctement de leur compétence ; ils ne connoissent que de l'hérésie , du judaïsme , du mahométisme , de la sodomie , des blasphèmes , de la polygamie , de l'impiété & des sortilèges.

Ici , comme en Portugal , les Seigneurs les plus considérables se font Officiers de l'Inquisition , sous le nom de *Familiers* , aimant mieux en être les Archers que les victimes. La première fonction de leur charge est d'arrêter les

Coupables, & sa principale prérogative, qu'on ne les soupçonne pas de l'être. Il y a en Espagne plus de vingt mille de ces especes d'Exempts, sans compter les Inquisiteurs, les Assesseurs, les Promoteurs, les Qualificateurs, les Consultants, les Receveurs, & autres Officiers du Tribunal. On recherche avec empressement tous ces emplois, parce qu'ils sont comme une sauve-garde contre les accusations des Délateurs; & que d'ailleurs ils donnent beaucoup de considération à ceux qui en sont revêtus. Le respect qu'on a pour eux, la terreur qu'inspire le nom seul de l'Inquisition, vont si loin, qu'un homme se laisse prendre & emmener sans proférer une parole, dès qu'un Familier a prononcé ces mots terribles : *de la part du Saint-Office*. Aucun ami, aucun voisin n'ose murmurer; le pere même livre ses enfans, le mari sa femme; & s'il arrive une révolte, & que le Criminel disparoisse, on saisit à sa place, tous ceux qui ont refusé de donner main-forte pour empêcher son évafion.

On enferme les Coupables séparément, ou deux à deux, dans de petites cellules, d'où ils ne sortent que pour être interrogés. On ne leur dit pas de

quoï on les accuse; on leur demande seulement quels crimes ils ont commis? On veut qu'ils soient leurs propres accusateurs; qu'ils devinent & avouent le délit qu'on leur suppose, & qu'eux-même ignorent le plus souvent. Tous leurs parens prennent le deuil; & ne parlent plus d'eux que comme de gens morts. Ils n'osent ni sollicitier leur grace, ni s'approcher de leur prison, tant ils craignent de se rendre suspects, & d'être enveloppés dans le même malheur.

Si les preuves ne suffisent pas pour condamner un Prisonnier, on lui rend sa liberté; mais on retient une partie de son bien, pour fournir aux frais de l'Inquisition. S'il est coupable, le secret de la procédure est si exactement observé, qu'on ne fait ni de quelle espece est son crime, ni quel jour doit s'exécuter le Jugement. Ce jour est le même pour tous les Criminels; & c'est ce qu'on appelle l'Auto-da-Fé. Je ne répéterai point ce que j'ai dit de cette cruelle cérémonie, qui présente à la fois une fête, une réjouissance, un sacrifice, une boucherie, & où l'on brûle des hommes en chantant dévotement les prières de l'Eglise.



Les Inquisiteurs étant tous Ecclésiastiques, ne prononcent point l'arrêt de mort : ils dressement seulement un acte qu'ils lisent à l'Accusé, & où il est dit que le Criminel ayant été convaincu d'une telle faute, la sainte Inquisition le livre avec douleur au bras séculier. Elle le prie de le traiter avec douceur ; mais s'il l'épargnoit, il courtoit risque de se rendre coupable.

On fait grace pour la première fois, à ceux qui, ayant révélé leurs Complices, promettent de renoncer au judaïsme ; mais s'ils récidivent, il n'y a plus de pardon. On ne confronte point les Accusés aux Délateurs ; & il y a peu de Délateurs qui ne soient écoutés. Un Criminel public & flétri par la Justice, un enfant, une courtisane, sont admis en témoignage. Le fils même peut déposer contre son père, la femme contre son mari. Un Accusateur adroit & audacieux a un moyen sûr de perdre son ennemi, & de satisfaire sa vengeance sous le voile de la Religion. Il est vrai que la peine du talion est prononcée contre les faux Dénonciateurs ; mais on n'en use point à la rigueur, de peur d'effaroucher les vrais témoins. D'ailleurs on craindroit de donner du discrédit aux décrets du Saint-

Office, qu'on veut faire envisager par le Peuple, comme des jugemens sacrés & des décisions infaillibles. Il étend son pouvoir jusques sur les morts : on leur donne un Avocat ; & s'ils sont trouvés coupables, on les déterre, & l'on brûle leurs os avec une figure de carton qui leur ressemble ; leurs biens sont confisqués & enlevés aux Héritiers.

Tel est, ou plutôt tel a été pendant long-tems ce Tribunal destructeur, problème étonnant pour toutes les Nations, objet d'horreur pour les unes, de vénération pour les autres, & qu'on est toujours surpris de voir subsister, parmi des Peuples policés, dans le sein même du Christianisme. Je fais qu'on lui impute des atrocités qu'il ne commet point ; mais pourquoi chercher dans le mensonge de quoi le rendre odieux ? La vérité seule ne suffit-elle pas pour le faire détester ? J'avoue pourtant, que dans ce siècle humain, poli & éclairé, l'Espagne & le Portugal ont sagement tempéré la rigueur de ses maximes, & diminué l'excès de son pouvoir. Les Inquisiteurs même sont devenus plus circonspects, moins inflexibles & plus équitables. Je suis, &c.

*A Madrid, ce 4 Février 1755.*

## LETTRE CX CIV.

*SUITE DE L'ESPAGNE.*

**L'**HÉRITIÈRE de toutes les Couronnes d'Espagne, Jeanne, fille de Ferdinand & d'Isabelle, avoit épousé Dom Philippe, Archiduc d'Autriche; & c'est de ce mariage, que naquit Charles-Quint. C'étoit une Princesse dont l'esprit naturellement foible & borné, faisoit présager un dérangement. Son mari mourut jeune, & fut extrêmement regretté de la Nation Espagnole: mais personne ne témoigna plus d'affliction que son Epouse, qui l'aimoit avec passion. Dès qu'il eut les yeux fermés, cette Princesse inconsolable refusa de prendre aucune nourriture, & demeura long-tems le visage collé contre celui du Prince mort. Elle consentit enfin qu'on le mît dans un cercueil; mais ce cercueil l'accompagnoit sans cesse: elle le traînoit dans toutes les villes de Castille, avec l'appareil lugubre de sa viduité, ne trouvant d'autre plaisir, que celui de renouveler éternellement ses obseques.

Elle ne vouloit marcher que de nuit, avec une longue suite de gens à pied, qui l'accompagnoient avec des flambeaux. Les horreurs de la jalousie la poursuivoient encore; elle étoit dans des inquiétudes continuelles pendant ces marches nocturnes, & se retournoit à chaque instant, pour voir si quelque femme ne s'approchoit point du corps de son époux. Arrivée, à la pointe du jour, auprès d'un monastere, elle voulut y mettre le cercueil en dépôt jusqu'à la nuit; mais apprenant que ce couvent étoit une abbaye de Religieuses, elle aima mieux camper ce jour-là, que de souffrir que son mari le passât parmi des femmes. Quelquefois elle faisoit ouvrir la biere, pour revoir encore celui dont l'idée étoit toujours présente à son esprit. Cette vue ranimoit ses peines & sa tendresse: Jeanne embrassoit ce cadavre qu'elle arrosoit de ses larmes, & continuoit à le considérer, jusqu'à ce que l'excès de son chagrin lui fit perdre connoissance. Revenue à elle-même, elle recommençoit à pleurer, à gémir, & à soupirer. Jamais on ne vit d'exemple d'une douleur si longue & si vive pour la perte d'un mari; & ce mari n'avoit jamais aimé sa femme, parce

qu'elle étoit dépourvue de tous les agrémens de la figure , de toutes les qualités de l'esprit qui peuvent fixer le cœur d'un homme. Sa raison , naturellement foible , étoit sujette à des aliénations fréquentes. Elle avoit idolâtré son époux ; mais sa tendresse excessive & puérile étoit plus propre à exciter le dégoût que l'amour ; & son extrême jalousie , qui n'étoit , il est vrai , que trop fondée , la portoit aux éclats les plus extravagans. Aussi Philippe n'observoit-il pas même l'apparence de ce qu'il devoit à cette malheureuse Princeſſe , lorsqu'une fièvre , cauſée par un excès de débauche , termina ſa vie dans la vingt-huitième année de ſon âge. Cette perte acheva d'égarer la raiſon de ſon Epouſe , qui mourut enfin elle-même , après avoir été long-tems enfermée avec ce qu'elle appelloit ſon Tréſor.

Le regne brillant & glorieux de Charles-Quint fit oublier aux Eſpagnols , les malheurs occasionnés par la démence de cette Reine infortunée. Vous ſavez avec quelle ſplendeur ce grand Prince occupa tout à la fois le Trône d'Eſpagne & celui de l'Empire. L'événement le plus mémorable de la vie de ce Monarque , fut l'abdication de  
ſes

ses États héréditaires en faveur de Philippe II. Dès qu'il crut avoir trouvé le moment favorable pour l'exécution de ce grand dessein, il voulut signaler ce dernier acte de souveraineté, par un éclat qui laissât une profonde impression dans l'ame de son Successeur & de son Peuple. Il convoqua les États de Flandres à Bruxelles; & y siégeant pour la dernière fois, il avoit à côté de lui, sur son Trône, Philippe son fils, accompagné des Princes de l'Empire & des plus grands Seigneurs d'Espagne. On y lut l'acte de résignation, par lequel Charles transmettoit à Philippe tous ses Domaines, & délieroit les Peuples du serment de fidélité. Puis s'adressant lui-même à l'Assemblée, il rappella avec dignité, mais sans ostentation, tout ce qu'il avoit fait de grand depuis le commencement de son regne; & il ajouta que ses infirmités l'obligeant de quitter le monde, il seroit heureusement remplacé par un Prince, qui joignoit à la force de la jeunesse, la maturité & l'expérience. Ensuite se tournant vers son fils, qui s'étoit jetté à ses genoux: « Prince, lui dit-il, si je ne vous laissois que par ma mort le riche héritage dont j'ai si fort augmenté les limites,

» vous devriez quelque tribut à ma  
 » mémoire ; mais lorsque je vous  
 » résigne ce que j'aurois pu conserver  
 » encore, j'ai droit d'attendre de vous  
 » la plus grande reconnoissance. Vous  
 » ne pouvez me la témoigner d'une ma-  
 » niere qui me soit plus agréable, qu'en  
 » rendant heureux les Peuples que je  
 » vous confie. Puissiez-vous voir un  
 » jour vos enfans dans un âge & d'un  
 » mérite qui vous engage à faire pour  
 » eux, ce que vous voyez que je fais  
 » pour vous !

Pendant qu'il parloit, tous les Affis-  
 tans fondoient en larmes. Philippe, qui  
 étoit encore aux pieds de son Pere, se  
 releva ; & d'une voix basse & soumise,  
 lui rendit grace du don qu'il recevoit  
 de sa bonté. De toutes ses vastes posses-  
 sions, Charles ne se réserva qu'une  
 pension de cent mille écus, pour les  
 charges de sa maison & ses charités par-  
 ticulieres. Il avoit choisi l'Espagne pour  
 le lieu de sa retraite : & dès qu'il y fut  
 arrivé, il baisa la terre, en disant : « O  
 » mere commune des hommes, je suis  
 » sorti nu du sein de ma mere ; je ren-  
 » trerai nu dans ton sein ».

Charles-Quint se rendit à Burgos, où  
 quelques Nobles Espagnols allerent lui

faire leur cour ; mais ils étoient en petit nombre ; & leurs hommages furent très-froids. Le Prince sentit , pour la première fois , qu'il n'étoit plus Souverain, & eut la foiblesse d'être fâché qu'on n'eût autrefois rendu qu'à son rang, des respects qu'il croyoit dus à sa personne. Il fut encore plus affligé de l'ingratitude de son Fils , qui oublia de lui faire payer, à Burgos , le premier quartier de sa pension. Charles ne put s'empêcher d'en marquer quelque mécontentement ; mais cet argent étant enfin arrivé , le Prince continua sa route vers Plaisance , dans l'Estremadure.

Ayant autrefois passé par cette ville , il avoit été singulièrement frappé de la situation du monastere de Saint Just , habité par des Jéronimites , & éloigné de quelques milles de Plaisance. Il le choisit pour sa retraite , & y fit construire un bâtiment à son usage. Ce fut là qu'il voulut goûter les délices de la vie privée , dans un petit appartement meublé avec simplicité , & qui donnoit sur un jardin , dont il avoit lui-même tracé le plan. Il ne retint avec lui que quelques Domestiques , & se soumit à un genre de vie qui auroit à peine convenu à un simple Gentilhomme. Loin de pren-



dre aucune part aux événemens politiques de l'Europe, il n'avoit pas même la curiosité de s'en informer. D'autres objets l'occupoient dans sa solitude. Quelquefois il cultivoit de sa propre main les plantes de son jardin, ou bien il s'amusoit à faire quelque ouvrage de mécanique. Les exercices de piété remplissoient le reste de son tems; & il avoit des conversations fréquentes avec les Religieux du monastere.

Six mois avant sa mort, son esprit parut s'affoiblir; & dès ce moment, il voulut assujettir sa vie à toute l'austérité de la regle monastique. Il ne se plaisoit plus qu'à chanter au chœur les hymnes du missel. Il alloit même jusqu'à se donner la discipline; & la bisarrerie de son imagination le porta à célébrer ses propres obseques avant sa mort. Il prit un habit de deuil, s'étendit par terre, se fit couvrir d'un linceuil, chanta lui-même l'Office des Morts, & mêla ses larmes à celles des Assistans, comme s'il eût célébré de véritables funérailles. La cérémonie se termina par jeter de l'eau bénite sur le cercueil; & le Prince, sortant de son tombeau, se retira dans son appartement, plein des idées lugubres de cette triste solemnité. L'impression

qu'elles firent sur son esprit, lui causa une fièvre dont il ne put soutenir les accès ; & expira quelques jours après, dans la cinquante-huitième année de son âge.

L'Espagne avoit pris une face nouvelle sous le regne glorieux de ce Monarque. Ne mettant point de bornes à sa domination ni à ses conquêtes, il avoit tourné le génie de ses Peuples du côté des armes & de la politique. Ses conseils furent composés des plus habiles Ministres de l'Europe, ses armées commandées par les plus grands Capitaines, & ses provinces gouvernées par des hommes, dont les talens répondoient à l'importance de leur place.

Non content des pays immenses que Charles - Quint venoit d'abandonner, Philippe II voulut encore y joindre le Royaume de Portugal. Ses droits n'étoient point incontestables ; ceux du Duc de Bragance paroissoient aussi bien fondés ; mais Philippe étoit le plus fort, il fit valoir les siens les armes à la main, & contraignit les Portugais à le reconnoître pour leur Maître. Ainsi les différens Etats, qui composoient autrefois la vaste puissance des Goths, se retrouvèrent, pour la première fois depuis

l'invasion des Maures, assujettis à la domination d'un seul Prince. Ferdinand avoit déjà entrepris d'y joindre le Royaume de Naples. Charles-Quint y ajouta d'autres pays encore plus considérables ; mais , faute d'avoir su les réunir de maniere à pouvoir se soutenir mutuellement , il laissa à son Fils une Monarchie , que tant de portions dispersées rendoient presque impossible à conserver dans toute son étendue.

La grandeur de cet Empire fut donc une des causes de sa foiblesse ; & aujourd'hui que l'Espagne a perdu une partie de ses États , peut-être est-elle plus puissante , que sous les Princes de la Maison d'Autriche. Ces derniers ne pouvant régir par eux-mêmes de trop vastes Domaines , étoient obligés d'y envoyer des Vice-Rois ; & dans la crainte que celui qui devoit représenter le Souverain , ne cherchât à se prévaloir de l'affection des Peuples , on choisissoit toujours un Étranger , moins propre à se faire aimer qu'à se faire craindre. Quelques qualités qu'il eût d'ailleurs , il étoit l'objet de la jalousie des Grands par la supériorité de sa place ; & son élévation leur étoit d'autant plus odieuse , qu'ils ne voyoient en lui qu'un simple Sujet.

L'affiduité dont ils se feroient fait honneur auprès du Monarque, sembloit les dégrader devant un homme, qu'ils croyoient n'avoir sur eux, que la faveur ou d'un Ministre ou d'une Maîtresse. Aussi la plupart vivoient-ils à la campagne, préférant cette obscurité au luxe des villes & à l'éclat de la Cour. Les Artisans n'ayant plus de travail, les Fabriques tomboient; la circulation de l'argent étoit arrêtée; & les charges publiques étant les mêmes, on se rejettoit sur les terres, qui devenoient l'unique fonds des Nobles & du Peuple. La misere se faisoit sentir, & croissoit de jour en jour: tous les Ordres de l'État s'en plaignoient, & s'accoutumoient à murmurer contre l'administration, à haïr le Souverain, & à désirer une révolution qui les en délivrât.

Les autres causes de foiblesse, dans cette ancienne constitution de l'Espagne, étoient la découverte de l'Amérique, l'inculture des terres, la désertion des campagnes & la dépopulation. Attirés par l'appas des richesses, les Espagnols se précipiterent en foule dans le Nouveau Monde, y eurent de longues guerres à soutenir, & dépeuplerent leurs États d'Europe, pour aller recueillir les

trésors de l'Amérique. Le luxe, qui marche à la suite d'une abondance excessive, forti des mines du Mexique & du Pérou, vint en Espagne corrompre les mœurs des Habitans, & éblouir les Peuples par l'éclat des fortunes rapides.

Dès-lors tout Citoyen actif dédaigna les reffources trop lentes du travail & de l'économie, & abandonna son pays, où il vivoit dans la médiocrité, pour aller, dans des climats éloignés, arracher aux malheureux Indiens, & leur vie & leur or. Ceux qui échappoient aux naufrages de la mer, aux atteintes de la maladie, aux dangers des combats, venoient étaler en Espagne des richesses immenses, qu'ils dissipoiént avec une profusion sans bornes. Les Étrangers s'empressant de porter leur industrie dans ce Royaume, se rendirent nécessaires, vendirent chèrement leurs talens & leurs travaux, & recueillirent la plus grande partie de ces trésors. Les besoins de la vie devinrent plus difficiles à satisfaire : l'abondance de l'argent mit un plus grand prix aux denrées ; & les Espagnols, accoutumés au retour des galions, étoient réduits à la misère, lorsque la guerre ou la mer retardoit, ou engloutissoit leurs espérances.

Le célibat fut une suite nécessaire de ce luxe excessif. Presque tous les Citoyens sortis de leur état, vivoient noblement dans la pauvreté. Il leur eût été onéreux d'avoir une femme & des enfans avec une fortune incertaine & peu susceptible d'accroissement. Les monasteres se peuplerent des déferteurs du commerce & des manufactures. Il étoit bien doux, à des gens lâches & paresseux, de jouir, dans des asyles respectables, de la considération & des honneurs dus au mérite & à la vertu; & les cloîtres trop multipliés, trop recherchés, devinrent comme autant de gouffres, où les races futures s'ancantirent. Les maximes intolérantes de l'Espagne avoient déjà expulsé les Juifs & les Maures de ce Royaume; ces pieux établissemens absorberent encore une portion considérable de ses Sujets & de ses revenus; & les franchises multipliées firent tomber tout le poids des impositions sur les Citoyens les plus laborieux & les plus utiles.

Tandis que cette Puissance, méditant une domination trop étendue, troquoit ses hommes contre des lingots, & aimoit mieux moissonner des métaux que des grains, la terre féconde lui refusoit ses

## 82 SUITE DE L'ESPAGNE.

dons ; & l'espece humaine diminueoit en même tems que les travaux. L'Espagne n'eut donc plus assez de bras pour porter ses trésors ; privée des choses les plus nécessaires , il ne lui resta qu'un stérile métal ; & bientôt elle n'eut pas même assez d'argent, pour payer l'industrie de ses Voisins. Telles ont été les suites de la découverte de l'Amérique , source de biens & de maux , qui a enrichi & dépeuplé ce Royaume. On y comptoit , du tems de César , plus de quarante millions d'Habitans. Il y en avoit encore vingt millions sous le regne de Ferdinand & d'Isabelle ; & aujourd'hui ce nombre est diminué de plus de moitié.

La valeur des Troupes de Philippe II, l'habileté de ses Généraux & de ses Ministres , la magnificence de ses Ambassadeurs , ses dépenses excessives , sa gravité affectée , sa profonde dissimulation , & plus que tout cela , le bonheur qu'il eut de se démêler des affaires les plus embarrassantes , lui acquirent la réputation du plus grand Prince de l'Europe ; tandis que ses hauteurs , ses défiances , ses cruautés , le soulèvement de ses Peuples , & sur-tout la mort de son Fils , le faisoient passer pour l'homme le plus méchant de son siècle. Quelques Auteurs

ont entrepris de le justifier du crime de patricide ; d'autres, & c'est le plus grand nombre , l'en ont hautement accusé ; voici comment un Espagnol, qui se croit bien instruit , m'a conté ce tragique événement.

« Don Carlos , m'a - t - il dit , fut la  
 » victime de son ambition , & des soup-  
 » çons jaloux du Roi son pere. Elisabeth  
 » de France, Fille ainée d'Henri II, avoit  
 » d'abord été destinée à ce jeune Prince ;  
 » mais Philippe étant devenu veuf, la  
 » demanda pour lui-même. Son Fils ,  
 » qui se souvenoit qu'elle devoit faire  
 » son bonheur , ne put se défendre de  
 » l'aimer. La Reine , sans s'écarter, dit-  
 » on , de son devoir , le voyoit avec  
 » plaisir ; c'en fut assez pour exciter la  
 » jalousie du vieux Roi , & lui rendre  
 » odieux son jeune Rival. Une nuit que  
 » le Prince dormoit profondément , le  
 » Monarque entra dans sa chambre , ac-  
 » compagné d'hommes armés , & se fai-  
 » sit d'une cassette qui renfermoit des  
 » lettres de la Reine. Don Carlos s'éveil-  
 » la en sursaut ; & la vue de ce qui se  
 » passoit lui causa un si grand déses-  
 » poir , qu'il alloit s'ôter la vie , si on ne  
 » l'en eût empêché. On démeubla son  
 » appartement ; & on ne lui laissa, pour



## 84 SUITE DE L'ESPAGNE.

» tout meuble, qu'un méchant matelas,  
 » avec défense à ses Officiers de jamais  
 » paroître devant lui. Il fut toujours  
 » gardé à vue, & servi par des hommes  
 » qui lui étoient inconnus. On ne tarda  
 » pas à lui supposer des intelligences  
 » secrètes en Flandres & en Allemagne;  
 » & l'Inquisition, qui prit connoissance  
 » de cette affaire, le condamna à une  
 » éternelle prison. Le ressentiment qu'il  
 » en témoigna, fit trembler ceux qui  
 » avoient porté ce jugement; & ils n'eurent  
 » point de repos, qu'ils n'eussent  
 » achevé de le perdre. On mêla dans  
 » tout ce qu'il prenoit, un poison lent,  
 » qui devoit bientôt lui causer une  
 » langueur mortelle. Mais, soit qu'il  
 » usât de préservatifs, soit que sa constitution  
 » fût plus forte que le poison,  
 » il fallut s'expliquer plus clairement;  
 » & ce Prince apprit qu'on ne lui laissoit  
 » que le choix du genre de sa mort. Il  
 » reçut cette nouvelle avec l'indifférence  
 » d'un homme, qui aimant quelque chose  
 » se plus que la vie, craint le même sort  
 » pour ce qu'il aime. Il demanda froidement  
 » si son bain étoit prêt; & s'étant  
 » fait ouvrir les veines, il ordonna à  
 » tout le monde de sortir; puis prenant  
 » dans sa main un portrait de la Reine,

» il demeura les yeux attachés sur cette  
 » peinture, jusqu'à ce que le frisson de  
 » la mort le surprit dans cette douce  
 » contemplation ; & il perdit ainsi la  
 » connoissance & la vie ».

Je soupçonne notre Espagnol d'avoir orné la fin de son histoire, en y mêlant des idées de roman. La mort de la Reine suivit celle du Prince ; & l'on accusa Philippe d'avoir encore sacrifié cette victime à sa jalousie. D'autres disent qu'Elisabeth mourut de douleur de la perte de son Amant. Cet événement a fourni au Poëte Campistron le sujet de sa Tragédie d'*Andronic*, où il n'a fait que déguiser les noms Espagnols, en suivant, pour le fond, le Roman Historique de l'Abbé de Saint-Réal.

Ce double parricide est sans doute une des raisons qui ont fait donner au Monarque Espagnol le surnom odieux de *Démon du Midi*. Du fond de son Royaume il troubla tous les autres États ; & l'on n'attendit pas sa mort, comme il arrive aux autres Potentats, pour lui reprocher ses cruautés. Le Prince d'Orange l'accusa de trahison, d'hypocrisie, de parricide, d'assassinat, de polygamie, & de mille autres crimes qu'il ne craignit pas d'exposer aux yeux de l'Eu-

rope. Philippe ordonnoit les meurtres le Crucifix à la main ; & dans son oratoire , à côté de son Confesseur , il signoit des sentences de mort.

Cependant le beau siècle de l'Espagne , le siècle du savoir , de l'esprit & du génie , est celui de ce même Prince. Avidé de toutes sortes de gloire , Philippe eut encore celle de voir sa Patrie plus éclairée. Il favorisa les Lettres & les Savans ; & c'est sous son regne , que parurent les bons Historiens , les habiles Jurisconsultes , les profonds Théologiens , les excellens Poètes , en un mot , les Écrivains les plus célèbres , ainsi que les plus grand hommes dans la Guerre , la Marine & la Politique. Les Espagnols avoient alors la supériorité sur les autres Nations : leur langue se parloit à Paris , à Vienne , à Milan , à Turin : leurs modes , leur maniere de penser & d'écrire subjuguèrent les esprits. Leur Théâtre fut imité par les François. Corneille & Moliere se font depuis enrichis de leurs ouvrages dramatiques. L'histoire , les romans , les fictions ingénieuses & la morale , furent traités avec un succès qui surpassa encore celui du Théâtre. La Philosophie seule fut ignorée dans un pays , où l'In-

quisition perpétuoit les erreurs scholastiques.

L'Espagne, sous Philippe III, éprouva le sort des grands Empires, & s'écroula sous le poids de sa trop vaste puissance. Si le Roi & les Ministres augmentèrent leur pouvoir dans l'intérieur de l'État, ils perdirent leur crédit & leur autorité au dehors. Les loix s'affoiblirent sous la suprême volonté du Gouvernement; on dépouilla les provinces de leurs privilèges; on tourmenta les Citoyens opulens; on mit des impôts exorbitans sur tous les objets de commerce; on empruntoit beaucoup; on dissipoit davantage; & les revenus publics devinrent insuffisans pour payer les dettes nationales. Une partie des terres jadis si fertiles, n'offroit déjà plus que l'appareil rude & sauvage des déserts. Le Nouveau Monde, moins prodigue de ses trésors, sembloit les retenir dans son sein. L'excès de la misère avoit déraciné l'industrie, ruiné le commerce, diminué le nombre des Sujets; & l'État dépourvu d'argent, de soldats, de vaisseaux, se trouvoit sans force & sans vigueur. Les provinces étoient regardées comme autant de Royaumes étrangers l'un à l'autre. Chacun de ces petits

États avoit une douane particuliere ; & à chaque frontiere , on faisoit payer de nouveaux droits.

Joignez à ces abus, l'entiere expulsion des Maures , que l'Inquisition poursuivoit sans relâche , & qu'elle vint enfin à bout de chasser de toutes les parties de l'Espagne. On n'étoit occupé qu'à transporter hors du Royaume , des Citoyens utiles & laborieux , uniquement adonnés à l'agriculture & au commerce. Les uns se refugierent en Afrique , leur ancienne patrie ; d'autres passerent en France , dont ils embrasserent la religion ; & cette émigration fit perdre à l'État plus de six cens mille Habitans , seuls appliqués au travail dans ce pays de l'oïveté & de la paresse. L'industrie ne seconda plus les présens de la nature : ni les belles soies de Valence , ni les laines fines de l'Andaloufie , n'étoient préparées par des mains Espagnoles. Tous les objets de luxe furent défendus ; & rien de ce qui rend la vie commode ou agréable , ne fut permis. On ne fabriquoit plus d'étoffes d'or ni d'argent ; & malgré les mines du Nouveau Monde , le Ministère se vit obligé de publier des loix somptuaires , comme on auroit pu faire dans une petite République. Tel fut enfin le

SUITE DE L'ESPAGNE. 89

dépérissement des affaires, que le Maître du Mexique & du Pérou fit faire une monnoie de cuivre pour acquitter ses dettes, en lui donnant une valeur presque aussi forte qu'à l'argent.

Le regne suivant fut un enchaînement de pertes & de disgraces; & cependant le favori de Philippe IV, le Comte-Duc d'Olivarès, fit prendre à son Maître le surnom de *Grand*. Quand ce Prince eut perdu le Rouffillon, le Portugal & la Catalogne, on lui donna par flatterie ou par dérision, un fossé pour devise, avec ces mots: « Plus on lui ôte, plus il est » grand ». Un jour qu'il partoît pour la chasse du loup: « ce sont les François & » votre Ministre que vous devez chasser, » lui crierent les Habitans de Madrid. » Voilà les véritables loups qui nous » dévorent ».

Philippe, honteux que le Peuple lui rappelât son devoir, partit en effet pour la Catalogne; & il céda aux vœux de sa Nation, qui lui demandoit la disgrâce d'Olivarès. Les Courtisans, pour perdre ce Ministre, ne dédaignèrent pas d'employer la Nourrice du Roi, qui osa dire à Philippe: « Quoi! n'est-il pas tems, à » votre âge, que vous sortiez de tutele »? La Reine se joignit aux ennemis du

Comte-Duc ; & se présentant au Monarque les yeux baignés de pleurs , tenant son fils par la main : « Voilà , lui » dit-elle , notre seul fils. Il est menacé » de devenir le plus pauvre Gentilhomme de l'Europe , si vous n'écartez un » homme qui cherche à perdre la Monarchie ». Philippe ne put résister à tant d'affauts , & déclara qu'il n'auroit d'autre premier Ministre que lui-même. Le lendemain on afficha au palais ces mots : « C'est maintenant que tu es Philippe le Grand ; le Comte - Duc te » rendoit petit ». Il n'en fut pourtant ni plus grand ni plus heureux.

La fin de son regne est l'époque de la décadence des Sciences & des Arts en Espagne. Ils avoient commencé à fleurir du tems de Ferdinand & d'Isabelle. De la même main dont ces Princes abaissoient les ennemis de l'État , ils élevoient les hommes de génie , & répandoient sur eux les bienfaits , autant que le Tribunal destructeur de l'Inquisition pouvoit le permettre , Charles-Quint montra encore plus de goût pour les talens. « La » Noblesse me dépouille , disoit ce Monarque ; le commerce m'enrichit ; les » sciences & les arts m'instruisent & » m'immortalisent. Je peux , en une

» heure , faire cent Grands d'Espagne  
 » comme vous , ajoutoit-il , en parlant à  
 » ses Courtifans ; & en vingt ans , je ne  
 » ferois pas un bon Poëte , un bon Hif-  
 » torien , un bon Peintre ». On fait qu'un  
 jour il ramaffa le pinceau du Titien , &  
 qu'une autre fois il ne dédaigna pas de lui  
 rendre vifite. Son regne fut le berceau  
 de la Littérature & de la Poëfie Espa-  
 gnole. Cette gloire fe foutint jufqu'à  
 Philippe IV , qui voulut bien , dit - on ,  
 courir lui-même cette carrière , en com-  
 pofant une Tragédie. Tandis que le  
 Peuple alloit en foule au combat du tau-  
 reau , la Cour , & tout ce qui n'étoit  
 pas peuple , jouiffoit du plaisir plus dé-  
 licat , de voir jouer les pieces de Lopez  
 de Vega & de Calderon.

A la mort de Philippe , on cefla d'é-  
 crire , ou l'on s'écarta de la route qu'a-  
 voient tracée les grands Écrivains ; alors  
 le goût de la bonne Littérature déchet  
 en Espagne. Un homme d'esprit ne pou-  
 voit plus y faire paroître aucun ouvrage  
 fans s'expofer à la raillerie ; & les meil-  
 leurs livres refterent dans l'obfcureté.  
 L'indifférence pour les Lettres fut in-  
 croyable ; & pour quelques perfonnes  
 qui les cultivoient encore , le refte de-  
 meura plongé dans la barbarie. L'étude



92 SUITE DE L'ESPAGNE.

des Langues étoit sur-tout très-négligée; & un Espagnol qui favoit le latin, passoit pour un phénomène : on n'avoit pas même de dictionnaires pour l'apprendre. Quand on imprimoit un livre où il y avoit quelques passages grecs, on ne le faisoit point de scrupule de les supprimer, parce que personne n'entendoit cet idiome.

Cette ignorance de l'antiquité étoit d'autant moins pardonnable, qu'après l'Italie, il n'y a point d'endroit en Europe, où l'on trouve plus d'anciens monumens qu'en Espagne. Ce pays est rempli de ruines de ponts, d'aqueducs, de temples, de théâtres, de cirques, & d'autres édifices publics, que l'injure du tems auroit épargnés, si les Habitans, croyant faire un acte de religion, n'eussent détruit ces monumens des païens, c'est-à-dire, des Romains. On menaçoit de l'enfer ceux qui levoient les yeux sur une ancienne idole; aussi avoit-on grand soin de briser toutes celles que l'on déterroit; & de peur que leur vue même ne fouillât le soleil, on en jettoit les morceaux dans les fondemens des édifices. Trouvoit-on le buste d'un Empereur, d'un Poète, d'un Orateur? C'étoit une divinité détestable, qu'il

falloit se hâter de mettre en pièces. Ce zèle, enfant de la barbarie & de l'ignorance, osoit même attaquer les monumens les plus durables. Il y avoit à Morviédro un ancien théâtre, qui seroit encore en son entier, sans la pieuse fureur des Habitans, qui en détruisirent une partie pour en bâtir un couvent. Il n'en resteroit actuellement pas une pierre, si la solidité de l'ouvrage n'eût résisté à la force du fer, ou qu'un Savant de distinction n'eût obtenu du Magistrat, une ordonnance qui défend d'en rien tirer à l'avenir. Des Anglois, en parcourant la province de Taragone, chargerent deux vaisseaux de pierres couvertes d'inscriptions, qu'ils emporterent à Londres. Les Espagnols croyoient qu'il y avoit de la magie dans ces anciens caractères. Un homme versé dans l'antiquité, qui s'amuseroit à les déchiffrer, étonneroit les Passans. Les uns, surpris de cette nouveauté, demeureroient immobiles; d'autres croiroient qu'il exerce quelque sortilege.

La Philosophie ne pouvoit faire de grands progrès dans un pays, où l'on enseignoit publiquement l'astrologie judiciaire, la science Cabalistique, les rêveries du Talmud, & les chimères des

Arabes. La doctrine d'Aristote étoit la dominante ; & dès qu'on s'éloignoit de son opinion , ou de celle de son École , on croit à la nouveauté , quelquefois même à l'hérésie. On aimoit les chicanes , les hypothèses sur la possibilité des choses ; les effets de la nature excitoient peu la curiosité. En un mot , une philosophie ténébreuse & vuide de sens , étoit plus du goût de ces Peuples. On loue cependant un certain Pere Tosca , de l'Oratoire , qui a su profiter de tous les systèmes , sans s'affujettir à aucun en particulier. Il étoit , dit-on , si goûté , que sa physique fut enseignée dans l'Université de Valence : mais cela même est une preuve qu'elle differe peu de celle qu'on y suivoit avant lui ; car les Universités sont des especes de Républiques , où il n'est pas aisé d'innover.

Dans un pays où ne regnoit ni la liberté de penser , ni celle de la presse , il étoit difficile que les sciences fissent des progrès. Vous n'imaginez pas à combien de permissions & de censures les Ecrivains devoient se soumettre , avant qu'ils pussent parvenir à faire paroître un ouvrage. L'éponge des Dominicains passoit au moins trois fois sur un écrit qu'on destinoit à l'impression ;

encore ne donnoient-ils leur consentement , qu'en se réservant le droit de condamner le livre , ou de le faire brûler dans la suite , s'ils le jugeoient à propos pour le bien de la Religion. Croiriez-vous que l'*Index* des ouvrages prohibés , formoit déjà alors deux gros volumes *in-folio* ? On sçait ce qu'a souffert Michel Cervantes, pour avoir voulu combattre les préjugés de son pays ; & le célèbre Jésuite Mariana n'a-t-il pas été confiné pendant vingt ans dans une obscure prison ?

La Théologie consistoit principalement dans l'étude des Peres , des Conciles , des décrets des Papes , & sur-tout des systêmes de Saint Thomas & de Saint Augustin. La connoissance des langues sacrées & la concordance des textes étoient très-négligées. En récompense , on donnoit beaucoup dans la solution des cas de conscience ; un Confesseur devoit savoir raffiner sur toutes les circonstances d'un péché, & en faire , pour ainsi dire , une science , un art , un systême. Le livre de Sanchez sur le mariage en est une preuve.

Pour la Médecine & la Chirurgie , l'Espagne paroïssoit être à deux siècles au moins de distance de la France. On

s'y appliquoit peu ; sans doute , parce que le Peuple ayant plus de confiance dans les reliques des Saints , que dans les remedes des hommes , quittoit les Médecins pour courir aux églises. On croyoit que c'étoit manquer de Foi , que de s'abondanner aux médicamens. On n'avoit point de Professeur public pour cette science ; & malgré le ridicule que le Sage , dans son Roman de Gilblas , a répandu sur la méthode du Docteur Sangrado , les Espagnols n'ont presque encore d'autre remede que l'eau pure. Ils ont cru long-tems , que les maladies vénériennes ne pouvoient nuire à leur tempérament ; & que , pour se bien porter , il falloit toujours en conserver quelques restes. Ils s'appliquent aujourd'hui à la Botanique , & entendent assez bien cette partie. On dit que les Provinces de Galice & de Valence fournissent des simples & des plantes admirables.

En histoire , ces Peuples comptent plusieurs bons Ecrivains , parmi lesquels L. Jésuite Mariana occupe le premier rang. Il naquit à Talavera dans la nouvelle Castille , fit ses études à Alcalá , & enseigna à Rome , en Sicile , à Paris & en Espagne , avec une réputation distinguée.

distinguée. Il composa un livre sur l'institution des Rois , qui fut censuré à Paris par la Sorbonne, & condamné au feu par le Parlement. On y soutient qu'il est permis de se défaire d'un tyran ; & l'on y admire l'action détestable du Régicide Clement. Mariana écrivit en latin un autre ouvrage sur les monnoies, pour lequel il fut mis en prison par ordre du Ministère. C'est durant sa captivité, qu'il travailla à cette célèbre histoire d'Espagne, que je ne balancerois pas de comparer aux meilleurs ouvrages de l'antiquité, par la grandeur du dessein, la noblesse du style, la majesté des réflexions, si l'Auteur avoit su se garantir de la superstition de son siècle, & de la crédulité de son pays. Cette histoire fut d'abord écrite en latin, & ensuite en espagnol ; mais la première est bien supérieure à la seconde ; sa latinité est digne du siècle d'Auguste. Mariana n'osa pas aller au-delà du regne de Ferdinand & d'Isabelle ; car il ne faut compter pour rien Salcedo, Soto & Miniana, ses Continuateurs, qui s'étendent successivement jusqu'à la fin du dix-septième siècle.

Les autres histoires les plus estimées sont la Relation de la guerre de Grenade

98 SUITE DE L'ESPAGNE,  
contre les Maures, par Mendoza; les  
Annales d'Aragon, par Zurita; la Chrono-  
logie générale de l'Espagne, par Mo-  
ralès; les Mémoires de la guerre de la  
Succession, par le Marquis de Saint-Phi-  
lippe; l'Histoire ecclésiastique de ce  
Royaume, par le Pere Flores, &c.

La langue Castellane, dans laquelle  
plusieurs de ces ouvrages sont écrits, a  
tant d'analogie avec la latine, qu'on voit  
qu'elle en dérive nécessairement. Les Ro-  
mains, s'étant établis dans cette contrée  
après la ruine de Carthage, ordonnerent  
qu'aucun naturel du pays ne parlât aux  
Gouverneurs, ni aux autres Officiers,  
que la langue romaine. Le rapport né-  
cessaire & continuel de cette Nation  
avec ses Maîtres, l'obligea donc d'ap-  
prendre le latin, qui devint enfin l'idio-  
me vulgaire, & fut en usage jusqu'au  
cinquième siècle de l'Ère Chrétienne.  
Jusques-là, on ne vit aucune inscription  
d'édifices publics, de temples, d'autels,  
de théâtres, de mausolées, d'aucun mo-  
nument enfin, qui ne fussent en latin.

Si le séjour des Vandales ne fut pas  
assez durable pour changer le langage  
établi, ils ont du moins pu l'altérer, en  
y mêlant leurs expressions; & c'est là  
peut-être la première cause de cette dif-

férence de dialecte, qu'on remarque entre diverses provinces de ce Royaume. Les Goths s'attachèrent à la langue des Romains, dont ils furent d'abord les alliés & les amis. Ils ne parloient leur idiome qu'entr'eux, & dans le commerce particulier. Leurs loix furent écrites en latin; mais il est probable qu'ils y glissèrent leurs tours de phrases, leurs constructions, & cette répétition continuelle d'articles & de pronoms, qui fait le caractère propre de nos langues vivantes.

Pendant près de huit cens ans, que les Arabes ont demeuré en Espagne, la langue du pays a encore éprouvé beaucoup de changemens. Elle a pris d'eux quantité de mots & de prononciations qu'on reconnoît sensiblement aujourd'hui. Les Goths, retirés dans les montagnes des Asturies, n'ayant ni la facilité ni le loisir de cultiver les lettres, corrompirent le latin & en formerent un nouveau dialecte. Leur langue s'étendit avec leur domination. Les Peuples soumis furent obligés de la parler, mais en conservant toujours quelques-unes de leurs expressions; & c'est de ce mélange, qu'est formé aujourd'hui le langage espagnol, dont le latin est la base principale. Al-



phonse le Sage le ou Savant, car il fut l'un & l'autre, ordonna que tous les actes publics fussent écrits en langue castillane; on s'appliqua à l'adoucir, à l'orner, à la polir. Les bons Ecrivains parurent ensuite; dès-lors elle fut censée avoir atteint sa perfection, & s'être fixée par leurs Ouvrages.

La même révolution est arrivée dans la Poésie. Avant les Romains, les Habitans de la Galice composoient & chantoient des vers; & peut-être tenoient-ils cet usage des Tyriens, qui aborderent les premiers dans leur pays. Le succès avec lequel ils cultivèrent cet art, quand ils furent subjugués par les Romains, fait juger qu'il leur avoit été très-familier. Le siècle d'Auguste, qui donna à Rome un si grand nombre d'excellens Poètes, ne fut pas moins fertile en Espagne. Hyginus & Hena étoient nés dans ce pays. Seneque, Lucain, Martial vinrent après. Je ne cite que les plus célèbres; Licianus, Canius & Decianus étoient du même tems. Le Poète Prudence vivoit au quatrieme siècle.

L'irruption des Barbares, au commencement du cinquieme, fit perdre à ces Peuples le goût de la bonne poésie; &, devenus Chrétiens, ils cessèrent de

s'attacher aux grands modeles, comme dangereux pour les bonnes mœurs. Ils écrivoient, sans génie & sans art, des hymnes, des épitaphes, & d'autres morceaux à l'usage des églises, détournant les Fideles de la lecture des Poëtes païens. Ce zele aveugle fut une des principales causes de leur dépravation de goût.

On écrivit ainsi jusqu'à l'arrivée des Maures, qui apporterent avec eux leurs armes & leur poésie. Les Espagnols oublierent le latin, pour apprendre l'arabe; & bientôt ils firent des vers en cette langue, avec plus de grace que les Maures même. Leurs ouvrages manuscrits se conservent encore dans plusieurs bibliothèques; la plupart traitent de la morale, de la religion, de la politique, de la littérature & de l'histoire naturelle. Je ne dois pas oublier de dire ici, Madame, pour la gloire de votre sexe, que les Dames Espagnoles, principalement de l'Andalousie, cultiverent les Muses avec succès. On trouve dans les manuscrits de l'Escorial, les poésies de différentes femmes, parmi lesquelles on distingue la célèbre Maria Alphaisuli, native de Séville, qui passe pour la Sapho de la poésie Arabe.

Les langues Provençale & Portugaise

ayant passé en différentes provinces de cette contrée, la poésie y fut également cultivée sous ces deux idiomes. La Basque & la Galicienne y eurent aussi leurs partisans; mais cette dernière fut plus pieuse qu'agréable; & contente de servir d'organe à la dévotion des Pèlerins de Saint Jacques, elle négligea les ornemens. A l'exception de quelques romances, on ne connoît d'autres productions en langue Basque, que des hymnes & des cantiques. La versification Provençale, bornée aux disputes amoureuses, n'osa traiter les sujets élevés. Elle étoit tendre, badine, spirituelle, mais incapable d'atteindre au sublime ni au merveilleux. Depuis que les Muses Portugaises ont parlé par la bouche du Camoëns, elles peuvent s'élever à la dignité des sujets héroïques. La poésie Arabe aime les jeux de mots, les équivoques, les allusions, les métaphores. Elle est ingénieuse dans la construction des vers, a de l'harmonie dans la mesure; mais lorsqu'elle veut s'énoncer avec majesté, elle pêche presque toujours par un excès d'enthousiasme.

La Castellane s'est approprié tous les genres. Gonzalo de Berceau, Moine du monastere de S. Milan, est le premier

qui ait fait des vers en cette langue ; il vivoit au commencement du treizieme siecle , & composa la vie de plusieurs Saints. Il commence ainsi celle d'un Saint Dominique de Silos : « Je veux écrire » en vers Castellans la prose d'un Con- » fesseur. C'est le langage qui se parle » entre Voisins. Je suis bien trompé , si » mes vers ne valent pas un verre de » bon vin ».

Berceau fut suivi du Roi Alphonse , dit le Sage , qui versifia l'histoire d'Alexandre , & composa quelques cantiques. C'est sous son regne , que parut le Poëte Jean Ruiz , Auteur d'un ouvrage où se trouve la guerre entre Don Carnaval & Don Carême. Ce qu'on m'en a dit me paroît assez singulier , pour vous en offrir une esquisse.

« Carnaval , ayant été vaincu la nuit » du mercredi des cendres , reste malade » jusqu'à la semaine sainte : ses forces » reviennent alors , & le mettent en état » de se battre. Secondé d'un brave » athlete , qui est le Seigneur Déjeûné , » il envoie un cartel à Carême ; & le » dimanche de pâques est marqué pour » le jour du combat. Carême se trouvant » foible , s'habille en pèlerin ; & pour » éviter un duel qui le tracasse , saute

» les murs le Samedi-saint, & s'échappé.  
 L'ouvrage entier est rempli de pareils épisodes. L'Auteur prend la défense des petites femmes contre les grandes, & finit par ces mots : « puisque les grandes » ne sont pas meilleures que les petites, » il est de la prudence de choisir le moindre mal ; & de deux femmes, c'est à la » petite qu'il faut donner la préférence ». Tel fut, à peu près, le goût de la poésie Espagnole jusqu'à la fin du quatorzième siècle, tems où les François écrivoient, dans une langue barbare, des choses encore plus ridicules.

Jean II, qui mourut vers l'an 1454, favorisa cet art, & lui donna une nouvelle splendeur. On vit alors des ouvrages conduits avec plus de soin, & écrits avec plus de goût. Villena publia un poëme sur les travaux d'Hercule. Perez de Gusman fit paroître des sentences en vers sur la maniere de bien vivre ; Lopez de Mendoza fut tout à la fois un Auteur galant & moral ; on attribue à Rodrigue de Cota une tragédie de Calixte & Mélibée, & une satyre contre la Cour. Mais celui qui contribua le plus à donner de l'éclat à la poésie, est le célèbre Jean de Mena, natif de Cordoue, qui fut comme le Ronsard de la

Castille. George Manrique fit des vers très-châtiés, avec plus de facilité qu'aucun autre Ecrivain de son tems; on le compare à notre Desportes. On conserve parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi à Paris, des *Poésies du grand Philosophe Alonso de la Torre*. Enzina, Auteur très-distingué, traduisit en vers les Eglogues de Virgile, & les ajusta, par d'ingénieuses allusions, aux actions glorieuses des Rois Ferdinand & Isabelle. Il composa sur le même sujet un petit poëme de la Renommée.

Dans ce siècle heureux pour la poésie, cet art changea de face, & se dépouilla de sa première rudesse. Mena lui fit prendre un ton plus noble; Manrique en polit le style, & rendit ses rimes plus régulières; Mendoza lui donna la mesure des Provençaux & des Italiens; Enzina fit naître l'idée de l'imitation, & parler Castillan au meilleur des Poètes Latins. Mais ce qui acheva de perfectionner ce bel art, fut cette multitude de grands hommes qui parurent au seizième siècle, Jean Boscan, Garcilasso de la Vega, Diego de Mendoza, Guttiere de Cerina, Louis de Haro, François de Miranda, Pierre de Pudilla, Fernandez de Velasco, Jérôme Bermudez, Lopé de

Rueda, François de Mediano, Fernand de Herrera, Manuel de Villegas, Louis de Leon, Rebollo, Ulloa, Espinosa, Quevedo, Espinal, &c.

La poésie devoit naturellement fleurir avec les autres arts qu'on cultivoit alors dans ce pays ; mais après les avoir suivis pas à pas, elle tomba dans une langueur dont elle ne s'est point encore relevée. Les Italiens, de qui les Auteurs Espagnols avoient d'abord reçu des leçons, contribuèrent à cette décadence. Le faux éclat des *Concetti*, des pointes, des métaphores, des antithèses, des allusions, des équivoques, passa de l'Italie en Castille, & devint le goût dominant de la Nation. Les Poètes du seizième siècle, renonçant aux honnes études pour s'abandonner à la subtilité de leur esprit, oublièrent jusqu'aux règles de l'art ; les uns introduisirent sur le théâtre le défaut de régularité & de décence, le prodigieux & le pédantisme, l'enflure & le grotesque ; les autres firent consister le mérite d'un ouvrage dans le raffinement, l'affectation, l'obscurité ou le précieux. Quelques-uns se servirent de mots nouveaux, de termes sonores, d'expressions emphatiques, de constructions extraordinaires, d'un jargon étranger au milieu

SUITE DE L'ESPAGNE. 107  
même de leur Nation. On cite pour inventeur de ce dernier genre, Don Louis de Gongora, qui fut, comme Marivaux, le Patriarche d'une secte particulière d'Ecrivains. Les Beaux Esprits, séduits par cette nouveauté, l'imiterent avec tant de succès & d'excès, qu'ils déshonorèrent leur Chef, & se rendirent avec lui l'objet de la raillerie de leur siècle. Ainsi le goût de la bonne littérature commença à se corrompre en Espagne par Gongora, comme à Athenes par Lycophon, à Rome par Plin & Seneque, en Italie par Marino, en Angleterre par Ciber, & en France par Marivaux.

Je suis, &c.

*A Madrid, ce 8 Février 1755.*





## LETTRE CXCV.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

LES tracasseries qui arrivent ordinairement sous les regnes foibles, les petites intrigues que font naître le choc & la réaction des intérêts particuliers, l'instabilité dans le choix des Ministres, une irrésolution constante dans les affaires, une suite de fausses démarches dans la conduite du Prince & de ceux qui l'entourent; voilà, Madame, ce que présente le regne de Charles II, fils & successeur de Philippe IV.

La Reine Mere est déclarée Régente du Royaume, & tutrice du jeune Prince qui n'étoit guere âgé que de quatre ans. Elle avoit amené de Vienne le Pere Nittard, Jésuite, son Confesseur, qui fut depuis son confident & son Ministre. On vit alors la Cour & la Ville se partager en deux factions. Les Dames du palais entrerent même dans la querelle; & pour marquer le parti qu'elles embrassoient, les unes se disoient *Austriennes*, c'est-à-dire, attachées à Don Juan

d'Autriche ; les autres *Nitardines*, ou du parti du Pere Nitard. On connoît la célèbre réponse de ce Jésuite à un Grand qui exigeoit de lui des hommages. « C'est vous , dit-il , qui me devez du » respect , puisque j'ai tous les jours » votre Dieu dans mes mains , & votre » Reine à mes genoux ».

Quelque envie qu'eût la Régente de retenir son Confesseur , elle fut obligée de le renvoyer. Alors , ne faisant plus d'effort pour se contraindre , elle donna un libre cours à ses larmes ; & se jettant sur son lit avec douleur , elle répétoit ces mots entrecoupés de sanglots : « Hé- » las ! Hélas ! de quoi me sert-il d'être » Reine & Régente ? » On prétend que cette Princesse , qui étoit une Allemande de grand appétit , se trouvant gênée par l'étiquette qui l'empêchoit de manger autant qu'elle auroit voulu , fit connoître ses besoins au Pere Nitard , & le pria d'y remédier. Le Jésuite ne refusa point ses secours , & apportoit tous les jours quelques provisions sous sa soutane. La Reine lui en témoigna sa reconnaissance en l'appellant au Ministère , & , dans la suite , en lui procurant le chapeau de Cardinal.

Dès que Charles II eut atteint l'âge

d'avoir une femme, ce Prince, sur le portrait qu'on lui fit de Louise d'Orléans, fille de *Monsieur*, & niece de Louis XIV, desira de l'épouser. La Cour de France reçut avec joie cette proposition; mais la jeune Princesse regarda l'Espagne comme un exil. L'étiquette, les mœurs, les coutumes, la gravité triste & sombre de la Cour de Madrid, comparées aux agrémens de celle de Versailles, lui parurent insupportables. Elle quitta la France baignée de larmes, & comme une victime sacrifiée à la politique. On fait qu'elle avoit espéré d'épouser M. le Dauphin, fils du Roi; & sur sa répugnance à partir, Louis XIV lui dit: « Je ne pourrois rien faire de mieux pour ma fille ». Non, sans doute, répondit la Princesse: « mais vous pourriez faire quelque chose de plus pour votre Niece ».

Le Roi d'Espagne alla au-devant d'elle jusqu'à Burgos; & s'il ne l'eût pas trouvée dans cette ville, son dessein étoit de s'avancer jusques sur la frontière, tant il étoit transporté d'impatience & d'amour. Ces dispositions firent juger que la jeune Reine seroit heureuse. Elle reçut le Roi en habit à la Française; mais elle le quitta le lendemain pour se

mettre à l'Espagnole ; & Charles la trouva beaucoup mieux. En réjouissance de cet auguste mariage , on célébra un Auto-da-Fé. Le concours fut d'autant plus grand, qu'on n'en avoit pas vu depuis cinquante ans. Vingt-deux victimes périrent dans les flammes ; & plus de soixante autres Prisonniers furent condamnés au fouet , aux galeres ou à la prison. Les Espagnols , humains par caractère , & cruels par principes , donnerent dans cette occasion , les marques les plus sensibles de cette pitié barbare , qui plaint les malheureux qu'elle immole.

Peu de jours après , il arriva un accident , qui fait connoître le génie & les mœurs de cette Nation. Le Roi , qui savoit que sa femme aimoit la chasse , lui avoit fait venir des chevaux d'Andalousie. Elle en monta un vif & fringant , qui se cabra sous elle , & la fit tomber. Son pied se trouva malheureusement engagé dans l'étrier ; & le cheval l'entraîna , sans que personne osât la secourir. L'étiquette s'y oppofoit formellement ; car il est défendu à quelque homme que ce soit , sous peine de la vie , de toucher le pied d'une Reine d'Espagne. Le Roi , qui étoit fort amou-

reux, témoin, du haut d'un balcon, de ce triste spectacle, pouffoit des cris douloureux; mais l'Étiquette retenoit toujours les graves Espagnols. Cependant deux Gentilhommes, plus hardis que les autres, résolurent de délivrer leur Souveraine; & malgré la rigueur de la loi, l'un se faitit de la brique du cheval, l'autre dégagé le pied de Sa Majesté; mais à peine ont-ils rendu ce service important, que songeant à la peine qu'ils ont méritée pour avoir violé une loi si auguste, ils montent à cheval, & s'enfuient à toute bride. Revenue à elle-même, la Reine demande à voir ses Libérateurs, & apprend, avec surprise, qu'ils ont encouru la peine de mort. Vous jugez bien que leur grace ne fut pas difficile à obtenir.

La jeune Reine avoit sur l'esprit du Monarque un ascendant si décidé, que ce Prince supprima en sa faveur presque toute la rigueur de l'étiquette Espagnole. Charles II témoignoit une aversion extrême pour notre Nation; & quoiqu'il aimât beaucoup sa femme, il voyoit avec joie diminuer le nombre des Françaises qui l'avoient accompagnée. Il ne les renvoya pas absolument; mais on leur rendoit la vie du palais si insupportable,

table, qu'elles furent obligées de quitter. On ne vouloit pas qu'elles prononçassent un mot de françois devant leur Maîtresse ; & l'on ne cessoit de les gronder , quand elle leur parloit , ou trop souvent , ou trop long-tems. Rien n'étoit plus triste que la vie de cette Princesse. Elle se couchoit à huit heures & demie , c'est-à-dire , un moment après qu'elle étoit sorti de table. Elle jouoit trois ou quatre heures par jour avec le Roi , à un petit jeu que ce Prince paroissoit beaucoup aimer , & où l'on peut perdre une pistole avec un malheur extraordinaire. Elle n'en témoignoit aucun chagrin , & sembloit même être ravie de cette occupation. Charles lui faisoit souvent de petits présens ; & c'est ainsi qu'il la consolait.

Affise à côté du Roi, dans un carrosse fort rude , tous les rideaux fermés , ses promenades étoient encore plus ennuyeuses. Les veilles & les jours de grandes fêtes , elle passoit huit ou neuf heures à l'église ; & le soir on lui donnoit quelquefois le divertissement de la mascarade. Tous les Grands courent deux à deux dans une lice, un flambeau à la main ; & le Monarque lui-même court avec son Grand-Écuyer. Les plaisirs du

carnaval consistent à jeter sur les Passans beaucoup d'eau par la fenêtre. Leurs Majestés & les Dames se battent à coups d'œufs remplis d'eau de senteur. Charles menoit son épouse dans les couvens ; & ce n'étoit point une fête pour elle. Ils étoient assis tristement dans un fauteuil, des Religieuses à leurs pieds, & des Dames qui venoient leur baiser la main. On apportoit la collation ; la Reine faisoit toujours ce repas avec un chapon rôti. Elle mangeoit de la viande quatre fois le jour : son Epoux la regardoit avec plaisir, & trouvoit qu'elle mangeoit beaucoup.

Voilà, Madame, par où l'on marquoit à cette jeune Princesse, des jours qu'elle passoit bien différemment en France ; & elle n'en témoignoit ni moins de douceur, ni moins de soumission pour son Mari. Mais elle commença à jouir d'une plus grande liberté, lorsqu'on eut changé la première Dame d'honneur. L'air du palais devint tout autre, & le Roi aussi. Il permit à la Reine de ne plus se coucher qu'à dix heures & demie, de monter à cheval quand elle voudroit, ce qui étoit contre l'usage ; & ce qui étoit encore plus contre l'usage, de regarder tant qu'elle voudroit par une fenêtre qui

avoit vue sur un jardin de Religieuses. Vous aurez peine à imaginer qu'une Princesse élevée au Palais Royal, pût compter cela pour un plaisir.

Marie-Louise d'Orléans mourut après trois jours de maladie, âgée de vingt-sept ans, le 12 Février 1689; & l'année suivante, le Roi épousa en secondes nocces la fille de l'Electeur Palatin. Charles se trouvoit sans postérité; il ne devoit pas même espérer d'en avoir; & l'on prétend que sa premiere femme en avoit fait la confidence à Louis XIV, qui fut, dit-on, en profiter, pour mettre son petit-fils, le Duc d'Anjou, sur le Trône d'Espagne.

Le Roi alla recevoir la jeune Palatine à Valladolid, où le mariage fut célébré avec beaucoup de tristesse; car le Monarque avoit toujours le cœur plein de sa chere Louise d'Orléans. Les Espagnols ne pouvoient pardonner à la nouvelle Reine, l'extrême confiance qu'elle avoit en un Capucin & une femme de chambre venus d'Allemagne avec elle, & qui composoient tout son conseil. Ils ne voyoient d'ailleurs en elle ni le génie, ni l'affabilité, ni les graces qui leur avoient rendu si chere la défunte Reine; & ce qui acheva de lui aliéner les cœurs,



fut l'opiniâtreté avec laquelle elle soutint les intérêts de l'Archiduc Charles d'Autriche, qu'elle vouloit porter sur le Trône d'Espagne.

Ce dernier avoit été élevé dans un mépris choquant pour les Espagnols ; il ne parloit d'eux qu'en termes insultans, & ne les appelloit que par des noms injurieux. L'Ambassadeur de Madrid à Vienne releva ces discours, les envenima dans ses dépêches, & écrivit lui-même des choses encore plus offensantes pour le Conseil d'Autriche. « Les Ministres de cette Cour, écrivoit-il, ont l'esprit fait comme les cornes des chèvres de mon pays, petit, dur & tortu ». Cette lettre devint publique ; l'Ambassadeur fut rappelé ; & son retour ne fit qu'accroître l'averfion des Espagnols pour l'Archiduc. Rien ne contribua plus à transporter dans la Maison de Bourbon toutes les Couronnes qui composoient cette Monarchie, que la connoissance qu'eurent les Peuples, du peu d'estime qu'avoit pour eux le Souverain qu'on leur destinoit. Ni les vertus de ce Prince, ni les forces de l'Europe, ni les succès les plus imprévus ne purent faire changer, en sa faveur, les sentimens d'une Nation trop fiere, pour par-

donner le mépris. Le Confesseur du Roi, le Cardinal Porto-Carrero, l'Inquisiteur général sont dans les intérêts du Duc d'Anjou ; mais le Comte d'Oropesa lui est contraire ; & il a la confiance du Monarque. On fait courir le bruit que le Roi est enforcé, & que c'est l'unique cause de la facilité avec laquelle il se laisse gouverner par ce Favori. Le Confesseur appuie ce bruit absurde, & propose d'employer les moyens usités en pareille occasion ; c'est-à-dire, de faire les exorcismes de l'Eglise. Le Cardinal & l'Inquisiteur approuvent cette idée, dans l'espérance que le remède, en rendant le mal public, excitera la haine du Peuple contre ceux qu'on en regarde comme les Auteurs. Ces derniers supportent ce manège avec impatience ; mais ils n'osent s'y opposer, pour n'avoir pas l'air de résister à ce qu'on regarde comme un soulagement aux souffrances du Roi. Ce Prince crédule permet les conjurations ; la peur qu'il en a le jette dans une profonde mélancolie. Epouvanté de la force & de l'énergie des exorcismes, il se croit réellement possédé du Démon. Cette idée le réduit dans un état si déplorable, que la compassion de ses Sujets dégénère à la fin en une espèce de mépris.

Cependant le soupçon que le Confesseur veut autoriser, n'étant appuyé d'aucune preuve, il a recours à de nouveaux expédiens. Il apprend qu'il y a à Gangas, petite ville des Asturies, une femme qu'on dit être possédée. Il envoie demander au Démon, qu'elle est la véritable cause des souffrances du Roi ! Le Diable soutient toujours qu'il est enforcélé, & nomme, pour Auteur du sortilège, tous les ennemis du Confesseur : mais ils sont en si grand nombre, que cette accusation ne fait de mal qu'à celui qui l'a intentée : le Confesseur est renvoyé.

Malgré cette disgrâce, le Cardinal & l'Inquisiteur s'efforcent de répandre, dans le Public, tout ce qui peut irriter le Peuple contre le Favori. Ils prennent occasion d'une année de stérilité, pour lui attribuer la cherté & la disette. Les Séditieux éclatent en cris menaçans, & demandent tout haut du pain & la mort du Comte. L'aveugle impétuosité qui les guide, les conduit à la place du palais ; & ils exigent que le Roi paroisse à un balcon. On leur dit que le Prince dort encore. « Il dort depuis trop long-tems, » répondent ces Insolens ; il faut qu'il « s'éveille ». Sa Majesté se laisse voir ; ils redemandent du pain. On leur crie de

s'adresser à Oropeza : ils croient qu'on leur abandonne la tête de ce Ministre. Ils courent à sa maison : le Comte, sa femme, ses enfans, se sauvent par les toits voisins ; tout est mis au pillage. Le Corrégidor de Madrid paroît à cheval, un Crucifix à la main, au milieu du tumulte, dans l'espérance de l'appaiser. On ne peut y réussir, même en y portant le Saint Sacrement ; mais une voix sortie avec art du palais, fait entendre qu'on va attaquer les Séditieux avec deux cens chevaux que le Roi a rassemblés dans la cour ; & la multitude disparoît à l'instant.

Dans ces circonstances, la Reine d'Espagne fait part à son Epoux d'une proposition singulière, qui lui a été insinuée par les Partisans de la France. « On veut, » lui dit cette Princesse, que j'épouse le » Dauphin après votre mort, à condi- » tion que je me joindrai aux François » qui lui destinent votre Couronne ». Ces paroles exciterent l'indignation du Monarque contre une Nation, qui dispofoit ainsi de ses Etats & de sa Femme. Il fit faire à Versailles & à Londres de grandes plaintes sur le fameux traité qui partageoit sa succession de son vivant. Vous savez qu'on y affignoit l'Espagne & les Indes à l'Archiduc ; Milan au Duc

de Lorraine ; la Lorraine , si souvent envahie par la France , devoit être pour jamais unie à cette Couronne ; & le Dauphin, fils de Louis XIV, devoit posséder les Royaumes de Naples & de Sicile.

Les vues politiques étoient d'empêcher que l'Espagne ne fût soumise , ou à l'Empereur , ou au Roi de France , parce que , dans l'un ou dans l'autre cas , l'équilibre qui doit regner entre les Puissances de l'Europe , auroit été détruit totalement. Mais la Cour de Madrid regarda ce traité comme un affront ; & Charles II, apprenant qu'on déchiroit ainsi sa Monarchie , en fut si offensé , que quelques jours avant sa mort , il fit un testament , par lequel il léguoit tous ses Etats au Duc d'Anjou. Charles n'avoit consulté que l'intérêt de son Royaume , les vœux de ses Sujets , & peut-être leurs craintes ; car Louis XIV faisoit avancer des Troupes sur la frontière , pour s'affurer une partie de l'héritage , tandis que la Cour d'Espagne se déterminoit à lui tout donner.

Après avoir signé la ruine de sa Maison & la grandeur de celle de France , Charles II , aussi foible d'esprit que de corps , & plus fameux , dans la postérité , par son testament que par son regne ,  
acheva

acheva enfin , à l'âge de trente neuf ans , la vie obscure qu'il avoit menée sur le Trône. Ainsi , après deux cens ans de guerres inutiles pour obtenir quelques frontieres de l'Espagne , la Maison de Bourbon eut d'un trait de plume toute la Monarchie.

Louis XIV chargea le Conseil d'Etat & le Parlement de Paris de délibérer si l'on accepteroit cette succession. Ceux qui savoient tout ce qu'il avoit fait pour parvenir à ce but , virent bien que ce doute prétendu n'étoit qu'un jeu ; & le Duc d'Anjou, sous le nom de Philippe V, fut reconnu Roi d'Espagne. Tous ceux de cette Nation qui étoient à Paris , lui baisèrent la main en cette qualité. Quelques personnes ont prétendu que la délibération de Louis XIV n'étoit point une feinte. L'expérience & le sang qu'il en a couté à la France , n'ont que trop prouvé combien l'acceptation du Testament demandoit de réflexions.

Philippe V , accompagné de ses freres les Ducs de Bourgogne & de Berry , se mit en marche pour se rendre dans ses Etats. On se rappelle toujours , avec attendrissement , les adieux touchans que lui fit son auguste Aieul , & ces paroles qui arracherent des larmes de joie: « Mon

» fils, il n'y a plus de Pyrénées ». Toute l'Europe reconnut le jeune Roi, excepté l'Empereur, qui ne tarda pas, les armes à la main, à faire valoir ses prétentions. Il s'attacha les Puissances maritimes, ainsi que le Roi de Portugal & le Duc de Savoie, beau-pere de Philippe. Vous savez quelles ont été les suites de cette guerre, qui assura pour jamais la Couronne d'Espagne à la Maison de France: mais voici un trait bien singulier de fidélité & de zele, qui peut-être n'est point venu jusqu'à vous.

Les Portugais, qui étoient du parti de l'Archiduc, campoient aux environs de Madrid. Les Courtisannes de cette ville résolurent de ruiner leur armée, sans qu'il en coûtât ni hommes ni argent. Pour cet effet, elles allerent la nuit par troupes, jusques dans les tentes des ennemis, & y prodiguerent des caresses perfides, qui causerent la perte d'une infinité de soldats. Ils étoient dans les hôpitaux au nombre de plus de six mille, qui mouroient presque tous. Les plus gâtées, parmi ces filles, se paroiënt avec soin, se chargeoient de parfums & de fard, pour séduire plus facilement par leurs charmes, & empoisonner plus sûrement par leur commerce, des gens

qu'elles abhorroient. Croyez-vous qu'on trouve dans aucune histoire, des exemples d'une vertu aussi criminelle ?

Tandis que les Courtisannes de Madrid se signalent par leur attachement pour le Roi Philippe, les Moines de Valence ne témoignent pas moins de zèle pour les intérêts de l'Archiduc. Ces Religieux vont à la rencontre de son armée. Les Cordeliers & les Capucins forment un même escadron, dont les premiers ont la droite. Ils arrivent en présence de celui qui commande ; & chaque Gardien le salue avec les cérémonies militaires. A ce spectacle le Général se met à rire, & dit à ceux qui l'accompagnent : « Nous ne sommes pas mal ici, mes Camarades ; l'Eglise Militante vient nous recevoir ».

De toutes les batailles gagnées par les François & les Espagnols sur les Troupes Autrichiennes, je ne parlerai que de celle d'Almanza, non dans le dessein d'en faire la description, mais pour en rapporter quelques circonstances. Le Duc d'Orléans arriva sur la fin de l'action ; M. de Berwick, qui commandoit l'armée, alla au-devant du Prince, & lui dit : « j'ai fait ce que j'ai pu pour différer le combat jusqu'à l'arrivée de Votre



» Altesse ; je n'ai pu l'éviter ; mais je suis  
 » bien persuadé que le bruit de votre  
 » venue ayant donné de l'épouvante  
 » aux ennemis & du courage à nos  
 » Troupes, c'est ce qui nous a fait gagner  
 » la bataille »

Le Roi d'Espagne fit célébrer, avec la plus grande pompe, les obseques de ceux qui avoient péri pour son service dans cette journée ; & l'on choisit l'église des Jésuites, comme la plus propre pour de pareilles cérémonies, à cause de son immense étendue, de la distribution de ses tribunes, & de sa magnifique construction. Sa Majesté ordonna cinquante mille messes, pour le repos de l'ame de ces illustres Morts, & assigna les fonds nécessaires pour cette pieuse libéralité.

Les Jésuites, chargés de la conduite de cette pompe funebre, voulurent y orner des drapeaux gagnés à la bataille.  
 « Je loue votre intention, répondit le  
 » Monarque ; mais je pense qu'il n'est  
 » pas à propos de mêler des trophées de  
 » gloire à une cérémonie de deuil. Ce  
 » n'est ici qu'une récompense chrétienne  
 » de la fidélité & du zèle de ceux qui se  
 » sont sacrifiés pour leur patrie & pour  
 » leur Roi. Dans une pareille occasion,

» il ne faut pas tirer vanité d'une victoire  
 » où la Providence a paru si visiblement  
 » nous favoriser ».

Ces Peres prirent dans l'Arſenal les dépouilles militaires & les armures qui ſervoient aux Gens de guerre, & travaillerent à élever le plus beau & le plus magnifique maſolée qui ait été vu à Madrid. C'étoit une citadelle réguliere, ſur un plan proportionné en forme de pentagone, qui avoit vingt-ſept pieds de haut. On pratiqua cinq autels aux cinq courtines; & l'on célébra des meſſes ſans interruption, depuis le point du jour juſqu'à une heure après midi. Chaque baſtion avoit ſa Sentinelle tenant un drapeau noir à la main; & diverſes pieces d'artillerie étoient répandues le long des flancs. Du milieu de la place d'armes, jonchée de différens morceaux de trophées, s'élevoit un cavalier de vingt pieds de haut; c'étoit encore un pentagone pararelléle aux courtines. Cette maſſe étoit terminée par un cercueil couvert d'un drap mortuaire de velours noir, avec des trophées militaires en broderie d'or. Au lieu de chandeliers, on avoit pratiqué autour du cercueil, d'autres trophées, d'où partoient une infinité de cierges allumés; & à travers

le feu , on démêloit deux squelettes qui rendoient parfaitement les horreurs de la mort. Le tout étoit environné d'une balustrade qui représentoit le chemin des rondes ; & l'on voyoit aux deux angles , qui faisoient face à la porte de l'église , six petites pieces d'artillerie de bronze. On avoit distribué avec beaucoup d'art , dans toute cette masse , un nombre infini de flambeaux & des boucliers argentés , dont les uns étoient ren plis de devises , de hiéroglyphes & d'inscriptions ; les autres servoient à donner plus de faillie au crêpe dont cette machine étoit couverte , sans rien cacher des proportions & des ornemens.

Philippe V avoit épousé Marie-Louise-Gabrielle de Savoye. Cette Princesse , jeune , belle , douce , pleine d'esprit & de courage , regna sur le cœur de son Mari & sur celui de ses Sujets. On ne lui reproche que de s'être trop liée avec la Princesse des Ursins , de la Maison de la Trémouille , qu'on accusoit d'abuser de l'excessif crédit qu'elle avoit à la Cour.

La Reine mit au monde le Prince Louis , qui , dès ce moment jusqu'à sa mort , fut l'amour & les délices des Peuples. Il étoit à peine âgé de deux ans , que Philippe V le fit reconnoître publiquement pour

l'Héritier présomptif de la Couronne. Un Vieillard , qui étoit présent à cette cérémonie , m'en a fait un récit que vous ne ferez peut-être pas fâchée de lire.

« Le Roi étant arrivé à l'église avec la  
 » Reine & le jeune Prince , monta sur  
 » son Trône, où il ne s'affit que lorsque la  
 » Reine y eut pris sa place. Son fils étoit  
 » au-deffous d'elle , & à côté de la Prin-  
 » cesse des Ursins , qui, dans ce moment,  
 » faisoit l'office de sa Gouvernante.  
 » Derriere elle se tenoient les Grandes  
 » d'Espagne.

» Quand toute la Cour fut placée , le  
 » Cardinal Porto-Carrero se fit mettre  
 » la mitre , prit la crosse , & assisté seu-  
 » lement de deux Officiers , fit trois in-  
 » clinations profondes , une au Roi ,  
 » une à la Reine , & une au Prince des  
 » Asturies. Il salua les Grands , les Offi-  
 » ciers de la Couronne , la Noblesse , les  
 » Députés des villes , & s'avança vers  
 » l'autel. Il célébra la messe pontificale-  
 » ment ; & à l'évangile , le Patriarche  
 » des Indes , Grand Aumônier , prit le  
 » livre , & le présenta à baiser à Leurs  
 » Majestés. Le petit Prince , fidelle imi-  
 » tateur de tout ce qu'il voyoit faire , le  
 » baïsa à son tour , & par un mouve-

» ment de tête remercia le Patriarche ;  
 » ce qui fit rire tous ceux qui purent  
 » l'appercevoir. Un instant après , ce  
 » même Prélat donna trois coups d'en-  
 » cens au Roi , trois à la Reine , & trois  
 » à l'Enfant qui rioit de cette cérémo-  
 » nie , & fit une inclination remplie de  
 » grace.

» Pendant toute la messe , il fut d'une  
 » sagesse & d'une gaiété qui attirèrent  
 » l'attention de tout le monde ; mais  
 » quand le Patriarche , en habits sacer-  
 » dotaux , se présenta pour lui adminif-  
 » trer la confirmation , il se mit à crier  
 » de toute sa force , tant ce Pontife en  
 » mitre lui faisoit peur. Il redoubla ses  
 » cris , lorsqu'il le vit levant les bras  
 » pour lui donner le soufflet. Mais ce  
 » qui le chagrina le plus , ce fut le ban-  
 » deau que lui mit le Cardinal Porto-  
 » Carrero , son parrein de confirma-  
 » tion ; il faisoit mille efforts pour s'en  
 » débarasser ; & à peine fut-il retourné  
 » vers la Reine , qu'elle le lui ôta ; &  
 » ses pleurs cessèrent.

» Chacun vint ensuite , selon son rang ,  
 » faire le serment & rendre hommage.  
 » On mit devant Leurs Majestés , & sous  
 » le même dais , un fauteuil où l'on pla-  
 » ça l'Enfant Royal , dont on alla baiser

» la main. Le Roi se couvrit ; & un  
 » Héraut cria par trois fois , *Ecoutez* ,  
 » faisant des pauses à chaque fois. A la  
 » première , il étoit tourné vers le Peu-  
 » ple ; à la seconde , du côté des  
 » Grands ; à la troisième , du côté du  
 » Roi & de la Cour. On lut l'acte , par  
 » lequel on reconnoissoit le Prince des  
 » Asturies pour le seul héritier de toutes  
 » les Couronnes d'Espagne. Les Dames  
 » se levoient , à chaque fois qu'on pro-  
 » nonçoit le nom de Leurs Majestés , &  
 » faisoient de grandes révérences.

» Plus de deux cens personnes prête-  
 » rent le serment , & baisèrent la main  
 » du petit Prince , qu'il donnoit lui-mê-  
 » me très-gracieusement , & avec plus  
 » de patience qu'on ne devoit en atten-  
 » dre d'un enfant de vingt mois. Sur la  
 » fin cependant , on fut obligé d'appeller  
 » la nourrice. En tettant , il présentoit  
 » sa main comme auparavant , mais d'u-  
 » ne manière qui sembloit demander si  
 » cela finiroit bientôt. Après le *Te Deum* ,  
 » Leurs Majestés passerent dans leur ap-  
 » partement. Les Peuples ne pouvoient  
 » donner plus de marques de zele &  
 » d'amour pour leurs Souverains , qu'ils  
 » en firent paroître en cette occasion.

» La Cour étoit magnifique ; & je crois

» qu'il ne s'est jamais vu de fête ni  
 » mieux réglée, ni qui ait fini avec une  
 » satisfaction si générale ».

Nous touchons au tems où Alberoni vint en Espagne. Cet homme, dont le génie, l'audace & la fortune ont étonné toute l'Europe, étoit fils d'un Payfan d'Italie. Il possédoit une cure auprès de Plaifance sa patrie, lorsqu'il fut présenté au Duc de Vendôme, à qui il devint utile, par sa connoissance des lieux où étoit le théâtre de la guerre, & agréable par l'enjouement de son caractère & de son esprit. Le Duc se l'attacha, & l'emmena en Espagne. Le grand crédit de la Princesse des Ursins sur l'esprit du Roi, mit M. de Vendôme dans la nécessité d'avoir avec elle de fréquentes relations; & il choisit son Aumônier pour entretenir leur correspondance, tandis qu'il seroit à la tête des armées.

A la mort de la Reine, Madame des Ursins s'étoit flattée d'épouser Philippe V; mais en ayant perdu l'espérance, Alberoni proposa de marier ce Prince avec Elisabeth Farnese, & la peignit à la Favorite comme une Princesse sans esprit, qu'elle gouverneroit à son gré. Chargé lui-même de cette négociation, il partit pour la Cour de Parme; &

termina cette grande affaire en peu de tems. Son premier soin fut de faire entendre à Elisabeth, qu'elle ne régneroit avec éclat, qu'elle ne seroit considérée, respectée, adorée, qu'autant qu'elle chasseroit de sa Cour une Favorite fiere, ambitieuse, & accoutumée à dominer.

La jeune Reine entra en Espagne, avec la résolution de conserver pour elle seule le crédit & l'autorité sur son Epoux, & d'éloigner tout ce qui pourroit y porter obstacle. Elle vit venir à sa rencontre, sur la frontiere, la Princesse des Ursins, qui, après les premiers complimens, lui dit qu'elle n'étoit pas mise à la mode. La Reine, choquée de cette leçon, ordonna au Commandant de ses Gardes, « d'éloigner cette folle » de sa présence, de la mettre dans une » voiture, & de la conduire hors du » Royaume ». On obéit sur le champ; & l'on fit sortir d'Espagne, comme Prisonniere, celle qui, une heure auparavant, étoit respectée comme la Souveraine. Nul événement ne causa plus de surprise. On ignore ce que le Roi pensa; mais il reçut sa jeune Epouse avec les plus grandes marques de tendresse. Il eut l'air d'approuver tout ce



qu'elle avoit fait ; & il ordonna que Madame des Ursins continuât son voyage jusqu'à la première ville de France.

Alberoni se ressentit bientôt du crédit de la nouvelle Reine. Elle le fit admettre dans les Conseils ; & son génie pour le gouvernement s'étant fait connoître , il fut successivement honoré de la pourpre , & déclaré premier Ministre. Dès-lors il forma des projets pour rendre à l'Espagne toute sa gloire , mit tout en mouvement , communiqua son ardeur aux Peuples , leva des Troupes , équipa des vaisseaux , & fit voir à l'Europe étonnée les ressources que peut trouver un état ruiné , dans le génie d'un seul homme.

On découvrit en France une conspiration formée par ce Ministre , & conduite par le Prince Cellamare , Ambassadeur d'Espagne , pour enlever la régence au Duc d'Orléans , & la faire donner , par les Etats de la Nation , à Philippe V. Ce fut le Secrétaire de l'Ambassadeur , qui , dans l'ivresse du vin & de la débauche , laissa surprendre par une Courtisane , des papiers qui contenoient cet important secret. La guerre fut déclarée à l'Espagne ; & les disgrâces qu'éprouva cette Puissance , indisposè-

rent le Roi contre le Ministre auteur de ces troubles. Le Duc d'Orléans demanda l'exil d'Alberoni ; & ce Cardinal fut sacrifié au salut de l'Etat. E-rant dans l'Europe , il n'étoit en sûreté nulle part , parce qu'il avoit indisposé tous les Souverains. Enfin , après quelques années d'inquiétudes & de persécutions , il trouva le repos après la mort du Pape qui le haïssoit , & fut même sur le point d'être élevé au Souverain Pontificat.

L'année 1724 commença par l'abdication de Philippe V, en faveur de Louis, son fils, Prince des Asturies. Peu de tems après , il arriva une brouillerie éclatante entre le jeune Roi & son Epouse , fille de M. le Régent. Cette Princesse avoit cru pouvoir se dispenser du sérieux & de la gravité qu'exige l'Etiquette Espagnole. Ses petites libertés , quoique innocentes , étoient condamnées par le flegme de la Nation ; & fomentées par quelques-unes de ses Femmes , qui faisoient peu de cas des ordres de la premiere Dame d'honneur. On informa le Roi de tout ce qui se passoit. Louis, du consentement de son Pere & de ses Ministres, envoya la jeune Reine au palais de Madrid, avec défense de la laisser sortir de son appartement , & de par-

ler à personne , excepté aux Femmes qu'on lui donna. La publicité de cette punition fit plus d'impression sur cette Princesse , que toutes les remontrances particulieres qui l'avoient précédée. Cette prison dura six jours ; le septieme , le Roi alla à sa rencontre ; & au lieu de permettre qu'elle lui baisât la main , il l'embrassa , la mit dans son carrosse , & la ramena au palais , où il continua à vivre avec elle dans la plus tendre union. La Duchesse d'Orléans écrivit à sa fille une lettre fort sage , dans laquelle elle joignit aux exhortations quelques réprimandes légères , approuvant tout ce qu'avoit fait le Roi son Epoux. La jeune Princesse sentit alors , que les usages d'une Nation sont des loix qui commandent même aux Souverains. On chassa du palais treize de ses Femmes qui avoient le plus contribué à l'enhardir à se mettre au-dessus de l'Etiquette. Restée veuve par la perte de son Mari , qui mourut la même année de la petite vérole , cette Princesse revint en France , où elle habita jusqu'à sa mort , le palais du Luxembourg.

Philippe V refusa pendant quelque tems de remonter sur le Trône , objectant le vœu qu'il avoit fait , de ne point

SUITE DE L'ESPAGNE. 135  
renoncer à son abdication. Les desirs de  
la Nation, les représentations des Grands  
& des Ministres, les prieres de la Reine,  
les sollicitations des Ambassadeurs ne  
furent pas capables de l'ébranler; mais  
une assemblée de Théologiens ayant  
annulé son vœu, & son Confesseur lui  
refusant l'absolution, s'il ne sacrifioit  
son goût pour la retraite au bien de l'E-  
tat, Philippe consentit enfin à reprendre  
les rênes du Gouvernement.

Je suis, &c.

*A Madrid, ce 12 Février 1755.*



---

 LETTRE CXCVI.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

**L**E premier acte de Souveraineté que fit, en remontant sur le Trône, Philippe V, fut de convoquer les Etats-Généraux, pour faire reconnoître l'Infant Ferdinand, Prince des Asturies. Ces Etats, *las Cortès*, les derniers qui aient été tenus, ne jouissoient plus, depuis long-tems, de cette suprême autorité que vous leur avez vue au commencement de la Monarchie. Ils étoient composés, comme je l'ai dit, des Députés choisis par les Habitans de chaque Cité. Le plus ancien de ceux de Burgos, étoit celui qui portoit la parole; parce que cette ville a été long-tems la Capitale de la Castille, & que c'étoit là que se tenoient les Etats: ils s'assemblerent ensuite dans l'église de Saint Laurent à Madrid. La pluralité des voix ne suffisoit pas, pour faire passer un acte dans ces especes de Cours plénières; le consentement unanime de tous les membres étoit absolument nécessaire; & le Roi devoit le ratifier. Lui seul avoit

le droit de convoquer & de rompre les Etats ; mais il restoit toujours à la Cour un comité secret , composé de huit membres particuliers , pris dans ces Assemblées générales. C'étoit à elles qu'a-voit appartenu le droit de garder les revenus de la Couronne ; mais Charles-Quint , ne pouvant les recouvrer aussi aisément qu'il l'auroit voulu , parvint insensiblement à les tirer par lui-même.

Aujourd'hui il n'est plus question , en Espagne , d'Etats-Généraux , ni de Gouvernement limité ; l'autorité est toute entière dans les mains du Monarque , de ses Conseils & de ses Ministres. Ce passage rapide d'une puissance mixte à un pouvoir arbitraire , fut l'effet de la timidité du Tiers-Etat de Castille , qui , après les derniers efforts pour maintenir la liberté expirante , vint , sur une simple défaite , se soumettre , de la manière la plus humble , à l'orgueil de Charles-Quint. Alors ce Prince éleva la voix , & exigea qu'avant de prendre aucune délibération , on commençât par lui donner tous les subsides qu'il demanderoit. On n'osa lui rien refuser , pas même quatre millions de ducats qu'il lui falloit dans le moment ; & l'on peut dire que l'Espagne , en passant à la maison d'Au-

triche , tomba dans une espece d'esclavage.

A l'avènement de Louis I à cette Couronne , le trésor royal étant endetté de plusieurs millions , on avoit proposé quelques réformes dans le Conseil , & sur-tout de retrancher à l'Ex-Roi la moitié de sa pension. C'étoit l'avis du Marquis de Mirabal ; aussi , dès que Philippe fut remonté sur le Trône , il commença par le destituer de sa charge de Président au Conseil Royal de Castille , & l'exila.

Ce Tribunal , que le Roi appelle , par excellence , notre Conseil , est d'une très-ancienne institution. Ferdinand III , que l'Eglise a mis au nombre des Saints , l'établit en 1245 , pour juger souverainement les appels des Cours inférieures , & donner ses décisions , dans l'administration des affaires du Gouvernement , qui , aujourd'hui , ne sont plus de son ressort. Comme le plus ancien & le premier de la Monarchie , ce Conseil jouit encore de très-grands honneurs , & peut être regardé comme le dépositaire des loix fondamentales du Royaume. Il est chargé de la haute police , & juge souverainement les affaires contentieuses. Toutes celles qui occupent en France le Parlement , le Grand Conseil , la Cham-

bre des Comptes, la Cour des Aides, & quelquefois le Conseil privé, lui sont dévolues. On se pourvoit à son Tribunal, non-seulement par appel des Juges inférieurs, mais encore en cassation des arrêts de toutes les Cours souveraines. Dans ce dernier cas, l'Appellant est obligé de consigner quinze cens pistoles; & cette somme est perdue pour lui, quand la sentence est confirmée. On doit remettre dans les archives du Conseil, un exemplaire de tous les livres qui s'impriment. Il a droit de nommer aux chaires des premières Universités, d'examiner les Avocats; & après les sermens accoutumés, il les fait encore jurer de défendre, envers & contre tous, l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge.

C'est encore ce même Conseil qui nomme aux charges de judicature, dont aucune n'est vénale. Cette compagnie est composée d'un Président, de seize Conseillers, d'un Procureur - Général, & de plusieurs Officiers inférieurs. Ils sont divisés en quatre chambres différemment nommées, suivant la nature des affaires. Ils s'assemblent deux fois par semaine; & chaque séance dure trois heures. Dans les requêtes qu'on présente au Conseil, on lui donne le titre d'Al-



tesse, & même dans certains cas, celui de Majesté. Les Conseillers se font appeler, *Monseigneur, Votre Seignerie*, & jouissent de la plus grande considération parmi le Peuple qui les voit sans les approcher, & les respecte sans les connoître.

Les deux Maisons de France & d'Espagne, pour resserrer de plus en plus les nœuds qui les unissent, méditent l'auguste alliance de Louis XV avec l'Infante, fille de Philippe V, que le Régent fait venir à Paris, pour être élevée comme l'Épouse du Roi, & la Reine future des François. Elle n'avoit guere alors que quatre ans; & l'intérêt de l'État demandant une femme capable de donner des héritiers à la Couronne, le Maréchal de Tessé est envoyé à Madrid, pour faire agréer le retour de la Princesse. La proposition est rejetée, & cause une rupture entre les deux Couronnes. La Cour de France fait repasser l'Infante en Espagne; & le ressentiment de Philippe est tel à cette nouvelle, qu'il renvoie le Ministre & les Consuls François de ses États, fait partir pour Paris Mademoiselle de Beaujolois destinée à Don Carlos, refuse à la Reine, veuve de Louis I, de lui continuer sa pension, défend à

ses Ambassadeurs, dans les Cours étrangères, d'avoir aucune communication avec les nôtres, signe un traité d'alliance avec l'Empereur & la Russie; & ce n'est que par impuissance, qu'il ne se porte pas à de plus grandes extrémités. Louis XV écrit deux fois à son Oncle pour le calmer. On en vient à des voies de pacification; & la raison dissipant enfin sous les nuages, on reprend de part & d'autre les justes sentimens qu'exigent les liens du sang, & les intérêts réciproques des deux Nations.

Don Carlos, second fils de Philippe V, est porté, par une suite de négociations & de coups de bonheur, sur le Trône des deux Siciles. Il est couronné par les Napolitains, transportés de joie d'obéir à un Souverain particulier; & ce Prince se soutient au milieu des armes dans la possession de ces deux Royaumes. La France prend parti dans toutes ces guerres, & est de moitié dans tous les événemens.

C'est ici le lieu, Madame, de vous parler d'un Prince, que la foible fanté du Roi d'Espagne, son frere, ne peut manquer d'appeler bientôt à cette Couronne; & voici ce qu'un homme de la Cour de Naples écrit à un Espagnol at-

taché à celle de Madrid. « Don Carlos  
» est grand, a les épaules un peu ron-  
» des, le teint fort brun & le nez long  
» à la Romaine. Il est toujours mis d'une  
» façon fort simple ; & l'on voit à son  
» habillement, que la parure n'est pas  
» le premier de ses soins. Il n'a qu'une  
» passion, qui est celle de la chasse ;  
» mais il la porte à un degré dont on  
» trouve peu d'exemples. Sa vie est  
» très-dure, très-régulière ; il la partage  
» entre cet exercice & les soins du Gou-  
» vernement. Il se leve à sept heures du  
» matin, tire lui-même ses rideaux,  
» écrit ses lettres ; & lorsqu'il a fait ses  
» dépeches, quelque tems qu'il fasse, il  
» part pour la chasse. Il a coutume de  
» dire que la pluie ne brise pas les os ; &  
» jamais le mauvais tems n'a retardé  
» aucune de ses opérations. Il est ac-  
» compagné de quelques Seigneurs, & a  
» toujours à sa suite plusieurs carrosses,  
» avec un détachement des Gardes & un  
» Chirurgien tout prêt, pour donner du  
» secours en cas d'accident. Ce Prince  
» tire très-bien, est sûr de son coup, &  
» attrappe un écu jetté en l'air. Lors-  
» qu'il part pour la chasse, il met une  
» culotte, une veste & des bottes de  
» cuir, apprêtées & travaillées en An-  
» gleterre. Il porte ordinairement un

» fusil sur ses épaules , & n'est jamais  
 » sans ses gants à la main. Il rentre tou-  
 » jours avant midi ; & en arrivant il  
 » dîne en public , en présence des Mi-  
 » nistres étrangers & des Grands de sa  
 » Cour. Il mange de cinq à six sortes de  
 » mets , boit peu , & ne reste pas long-  
 » tems à table. Après dîner , il repart  
 » pour la chasse , & ne revient que le  
 » soir. Alors il donne audience pendant  
 » une heure à ses Ministres , ou assiste à  
 » quelque Conseil ; de là passe chez la  
 » Reine , y cause quelque tems , & se  
 » couche entre-neuf & dix,

» Telle est constamment sa maniere  
 » de vivre , soit à Naples , soit dans les  
 » différentes maisons royales des envi-  
 » rons. Quelquefois , pour varier les  
 » plaisirs , il prend celui de la pêche , ou  
 » bien il fait faire , à la façon des Tar-  
 » tares , une battue générale par cinq ou  
 » six cens hommes qui chassent le gi-  
 » bier devant eux à trois ou quatre  
 » lieues à la ronde. Lorsqu'il prend ce  
 » divertissement , il est communément  
 » accompagné de la Famille Royale ,  
 » des Ambassadeurs , & des Seigneurs  
 » de sa Cour.

» Don Carlos est un Prince rempli de  
 » droiture , de probité & de religion. Il

» a de l'esprit naturel , parle très-bien  
» Italien , François , Espagnol , ne man-  
» que pas de connoissances , & possède  
» parfaitement toutes celles , auxquelles  
» il a voulu s'appliquer. Ceux qui l'ont  
» vu en Espagne , savent qu'il est bon  
» fils , bon frere ; ceux qui le voient à  
» Naples , connoissent combien il est  
» bon pere , bon mari & bon Roi. Tout  
» se fait par ses ordres & sous ses yeux ;  
» & s'il a des Favoris , aucun n'a d'in-  
» fluence dans les affaires ; il ne leur  
» permet pas même de lui en parler , &  
» les tient d'autant plus dans le respect ,  
» qu'il est peu communicatif , ne les voit  
» guere que pendant ses repas , ou dans  
» de courtes conversations , dont les  
» Ministres étrangers occupent une par-  
» tie. Aussi est-il d'un secret impénétra-  
» ble ; & l'on ne fait ce qu'il a résolu ,  
» qu'au moment où il donne ses ordres.  
» Il veut sur-tout être obéi , & ne souf-  
» fre ni représentations , ni remontran-  
» ces. Il n'est conduit ni mené par per-  
» sonne ; & tout ce qu'il fait vient de  
» lui-même. Toute anecdote maligne ,  
» qui lui supposeroit quelque attache-  
» ment secret , viendroit de gens ou peu  
» instruits , ou de mauvaise foi. Aussi sa  
» Cour n'est-elle ni voluptueuse ni ga-  
» lante.

» lante. Une vie frugale & farouche ,  
 » fans faste & fans intrigues , c'est tout  
 » ce que produit l'exemple du Maître.

» La Reine , son épouse , Amélie de  
 » Saxe , est d'une très-grande taille , &  
 » a la physionomie un peu mâle ; mais  
 » l'esprit supplée en elle aux charmes de  
 » la beauté. Le caractère Polonois s'an-  
 » nonce sur son visage ; une imagina-  
 » tion forte & vive se manifeste dans  
 » ses discours. Le trait suivant peint la  
 » fermeté de son ame , & l'élévation de  
 » ses sentimens.

» Quelques Citoyens malintention-  
 » nés avoient répandu le bruit , qu'on  
 » devoit établir à Naples un Tribunal du  
 » Saint-Office : le Peuple se souleve ; la  
 » ville ne retentit que de murmures ; on  
 » accourt au palais ; le Roi veut se faire  
 » voir aux Séditieux ; ses Courtisans  
 » tremblent pour sa personne , & retien-  
 » nent ses premiers mouvemens. On le  
 » supplie de ne point s'exposer à traver-  
 » ser une place immense , inondée d'une  
 » multitude de furieux & de coupables.  
 » La Reine entre au Conseil , pour con-  
 » jurer son Epoux de ne point s'exposer  
 » au danger ; mais bientôt rappelant sa  
 » grande ame , elle comprend que dans  
 » ces émotions populaires , montrer la

146 SUITE DE L'ESPAGNE.

» crainte c'est inspirer l'audace ; qu'il est  
 » des momens , où braver le péril c'est  
 » en triompher. Elle applaudit aux sen-  
 » timens généreux du Monarque ; &  
 » avec ce ton d'autorité qu'inspirent un  
 » esprit mâle & un cœur intrépide :  
 » Sire , dit-elle , il faut nous montrer  
 » dans la ville ; & sans différer , Leurs  
 » Majestés montent en carrosse , se font  
 » voir dans les principales rues de Na-  
 » ples , assurent le Peuple que ses alarmes  
 » sont vaines , & que tant qu'il les aura  
 » pour Maîtres , il n'a point à redouter  
 » l'Inquisition. Les Napolitains répon-  
 » dent à ce trait de courage & de bonté  
 » par des acclamations ; & la tempête  
 » est dissipée aussi-tôt que formée.

» Peu de tems après cette époque , la  
 » Reine tombe dans une langueur qui  
 » corrompt toute la douceur de sa vie ;  
 » les événemens qu'elle a jusqu'alors  
 » contemplés avec le plus de satisfaction ,  
 » la plongent dans une sombre tristesse ;  
 » rien n'en peut suspendre les effets ni  
 » écarter les approches ; & les malheurs  
 » de la Saxe achevent d'y mettre le com-  
 » ble ».

Philippe V , toujours tourmenté par  
 sa dévotion , épuisé par son amour pour  
 sa femme , par l'abaissement de son es-  
 prit , & par un excès de tempérament ,

auquel la nature ne pouvoit fournir, ne se mêloit plus des affaires du Gouvernement. La Reine seule jouissoit du pouvoir absolu. Un Espagnol exprimoit en deux mots, & d'une maniere bien significative, le caractere du Roi & celui de son Epouse : « Philippe V, disoit-il, » c'est le Mari de la Reine ». Puis entrant tout à coup dans un éloquent enthousiasme, conformément au génie de sa Nation, il ajoutoit : « Elisabeth Farnèse » fut appelée par le Ciel pour régir les » empires, pour faire mouvoir les res- » sorts des Etats, pour captiver les Peu- » ples, pour en imposer aux Grands, » pour réformer les anciens systêmes de » politique, pour en créer de nou- » veaux, pour prévoir les événemens, » pour en diriger le cours, pour faire l'é- » tonnement des Nations étrangères & » la gloire de la sienne. Par le courage » d'esprit, par la grandeur des vues, » par la noblesse de son ame, cette Prin- » cesse a retracé aux yeux de l'Univers » frappé d'admiration, tout ce que » l'histoire nous raconte de Waldmar » dans le Nord, d'Isabelle en Espagne, » d'Elisabeth en Angleterre, d'Anne » d'Autriche en France, de Marie » Thérèse en Autriche. Epouse, Mere,



## 148 SUITE DE L'ESPAGNE.

» Aïeule de Rois , elle voit plusieurs  
 » Trônes de l'Europe remplis par sa pos-  
 » térité. Elle a formé ses Fils à être de  
 » grands Princes , par la sagesse de ses  
 » conseils ; de bons Maîtres , par l'hu-  
 » manité de ses sentimens ; des Rois  
 » vraiment catholiques , par l'exemple  
 » de ses vertus. Si elle les avertissoit de  
 » leur grandeur , c'étoit pour leur en  
 » tracer les devoirs , en détruire l'or-  
 » gueil , combattre des penchans que la  
 » flatterie encourage , & des vices que  
 » la séduction fortifie ».

C'est dans les mains de cette grande Reine , que Philippe V avoit déposé le fardeau de sa Couronne. L'indolence & la foiblesse du Monarque la laissoient la maîtresse ; & elle continua à regner avec une autorité sans bornes , jusqu'à la mort de son Epoux. Aujourd'hui sa puissance est absolument tombée ; car comme elle n'avoit pas eu pour Ferdinand , lorsqu'il n'étoit que Prince des Asturies , tous les égards convenables , elle eut ordre , après la mort du Roi , de s'éloigner de la Cour , & fut reléguée au palais de Saint-Ildephonse avec l'Infant Don Louis.

Vous avez vu avec quelle fermeté elle avoit renvoyé en France la Princesse

des Ursins ; j'ajouterai à ce trait d'autorité , ce qu'elle fit lorsque Philippe V eut repris les rênes du Gouvernement. Ce Prince , sans en rien dire à Elifabeth , envoya au Conseil de Castille une nouvelle abdication de ses Royaumes. Quand il crut que l'acte étoit irrévocable , il dit à la Reine : « Je vous ai trompée , Madame ; je me suis démis hier de ma Couronne ». Ces paroles jetterent d'abord la consternation dans le cœur de la Princesse ; mais , sans perdre un moment , elle envoya des ordres au Président du Conseil , pour qu'il eût à lui représenter incessamment l'acte de démission , & fut obéie à l'instant même.

On raconte que Ferdinand , n'étant encore que Prince des Asturies , aimoit beaucoup , ainsi que la Princesse de Portugal son épouse , à entendre dans son appartement , le fameux Farinelli. La Reine , sur quelque mécontentement , fit défendre au Musicien , d'aller un certain jour chanter chez le Prince. Farinelli n'eut aucun égard à cette défense , & répondit d'une manière qui lui fit honneur dans l'esprit des Espagnols. « Dites à la Reine que j'ai les plus grandes obligations à Leurs Alteſſes , & que je n'obéirai point , à moins

» qu'elle ne me donne ses ordres de sa  
 » propre bouche, ou que le Roi lui-  
 » même ne me le commande ». Ce Vir-  
 tuose qui résistoit ainsi à une Souverai-  
 ne, jouit aujourd'hui de la plus grande  
 faveur à la Cour de Ferdinand. Il occupe  
 un des plus beaux appartemens du palais,  
 & a autant de monde à son lever, que  
 le Monarque. Il est admis aux entretiens  
 les plus intimes de Leurs Majestés, &  
 à ce qu'on dit, au secret même du Gou-  
 vernement.

Quoiqu'âgée de plus de soixante ans,  
 la Reine Douairiere, Elifabeth de  
 Farnese, n'a rien changé à la vie  
 qu'elle menoit sous l'ancien regne. Lors-  
 qu'elle donne audience, elle est toujours  
 accompagnée de deux Dames qui l'aident  
 à se tenir debout; mais si son corps  
 a perdu une partie de ses forces, son es-  
 prit conserve encore toute sa vigueur.  
 Depuis la mort de son Epoux, dont elle  
 renouvelle tous les ans la mémoire par  
 un deuil profond, on ne lui a laissé  
 prendre aucune connoissance des af-  
 faires.

L'Infant Don Louis, son troisieme  
 fils, est d'un naturel doux & tranquille,  
 vit sans intrigue & sans ambition, ne se  
 mêle de rien, ne sollicite aucune grace.

Il a marqué de bonne heure de l'éloignement pour l'état ecclésiastique ; & quoiqu'il ait été , presque dès sa naissance , fait Cardinal , Archevêque de Tolède & de Séville , quoiqu'il ait réuni les plus belles & les plus riches dignités de l'Espagne , il n'a jamais pu goûter les honneurs de l'Épiscopat. Aussi a-t-il donné sa démission , ne se réservant que cent mille écus de pension sur ses bénéfices. Presque tout son tems est employé à la chasse , & à de petits ouvrages mécaniques , pour lesquels il a autant de talent que de goût.

Ici finissent les Annales dont la lecture m'a occupé depuis Lisbonne jusqu'à Madrid. Ce que je dirai du regne de Ferdinand VI , je le tiens de la bouche même des Espagnols. Fils respectueux , Sujet fidelle , tendre Epoux , Prince vertueux , Ferdinand monte sur le Trône , & y fait éclater toutes les vertus d'une sage administration. Il étoit le quatrième & dernier fils du premier mariage de Philippe avec Marie-Louise , Princesse de Savoie. Trois freres , qui avoient pour eux le droit de la naissance , sembloient l'exclure pour jamais de la Couronne ; mais les mêmes ressorts qui avoient dirigé les destinées de la France , ont influé sur

celles d'Espagne. C'est la même conformité de malheurs entre Louis XIV & Philippe V : tous deux voient les nombreux appuis de leur Trône tomber sous les coups de la Mort ; & ce n'est qu'à travers les ruines de leur Maison , que Louis XV & Ferdinand sont conduits à la Puissance souveraine.

Le Successeur de Philippe V ouvre son regne par des actes de bienfaisance. Il donne la liberté aux Prisonniers , fait publier une amniste en faveur des Contrebandiers & des Déserteurs , assigne deux jours par semaine , pour recevoir lui-même les requêtes de ses Sujets , délivre ses Peuples des monopoles & de la vexation des Gens de finance , établit des manufactures , protege le commerce , les arts , l'agriculture , fait ouvrir des canaux & construire des grands chemins qui facilitent la communication entre les Provinces , bannit des villes & des campagnes les larmes & la misere , console les malheureux , secourt les indigens , réforme le Clergé , abolit le Tribunal de la Nonciature onéreux à l'État , relève la marine , &c. Que le Ciel conserve les jours précieux de ce Monarque bienfaisant ; & l'Espagne redeviendra bientôt un des plus florissans

Etats de l'Europe ; car, il faut l'avouer , malgré les soins éclairés du Prince qui la gouverne , plusieurs abus subsistent encore dans cette Monarchie : les finances , l'agriculture , le commerce , les arts , les manufactures , la marine , sont susceptibles d'accroissement , & demandent quelque réforme.

Les Finances administrées d'une façon ruineuse pour l'Etat , onéreuse pour la Nation , ne produisoient au Souverain qu'un profit momentané , qui tenoit au dérangement général. L'Espagne étoit réellement pauvre , parce qu'elle regardoit les trésors du Nouveau Monde , comme la principale source de ses richesses. Heureusement ce n'est point une source inépuisable : & chaque siècle voit diminuer cette corne d'abondance , qui verse , avec l'or , l'orgueil , la paresse & la misère. Deux vices proviennent nécessairement de cette grande quantité d'or , la richesse excessive & l'extrême pauvreté. Tout le Peuple Espagnol est partagé entre ces deux états , de riches enorgueillis par la possession , & de pauvres avilis par l'indigence. Encore les premiers jouissent-ils à peine de ce qu'ils possèdent , n'ayant ni ce luxe , ni cette magnificence qui produiroient , parmi

le seconds, l'émulation & l'industrie; & par conséquent la circulation & l'aifance. On ne diftingue guere ici la pauvreté de l'opulence, que par le plus ou le moins de fierté. J'ai vu ces Poffeffeurs des mines du Pérou, enveloppés d'un mauvais manteau, & mangeant des pois pendant toute l'année. Il réfulteroit un grand bien, fi l'on favoit où fe trouve tout cet argent, & qu'on pût le reverfer dans le commerce par une contribution qui ne portât que fur les riches: mais malheureufement il refte entaffé dans les coffres, & enfouis dans les caves des grandes Maifons, ou dans celles des Religieux, dont les tréfors font perdus pour l'Etat. La feule circulation fe fait chez l'Etranger; les Cours de France, de Parme, de Naples, & les dettes nationales, enlèvent le plus pur de fon or. L'Espagne n'ayant en elle-même ni les reffources de la nourriture, ni celles du vêtement, l'industrie de fes Voifins abforbe tout le profit; ils lui fournifent à grands frais les genres primitifs, tels que le bled, les toiles, les draps, qui épuifent toutes fes richesses.

C'eft en établiffant un nouvel ordre dans les finances, que le Successeur de Philippe V. a voulu, comme je l'ai

dit, signaler les commencemens de son regne; mais avant que de parler de cette opération, il faut dire un mot des impôts établis dans ce Royaume. On divise leur produit annuel en rentes générales, & en rentes particulières. Les premières sont les douanes, les postes, les indults sur les vaisseaux qui font le commerce de l'Amérique, la vente du tabac, du sel, du plomb, du vif-argent, le papier timbré, &c. Les rentes provinciales, ainsi nommées parce qu'elles ne regardent que les vingt-deux provinces de la Couronne de Castille, comprennent plusieurs branches, & entr'autres le droit de dix pour cent de chaque chose vendue ou échangée. Il seroit possible qu'un effet qui passeroit par beaucoup de mains, rapportât au Roi plusieurs fois sa valeur, sans être exempt de payer encore à l'avenir. Le Clergé n'est point soumis à cette loi; les Bénéficiers au contraire jouissent de divers privilèges pour les choses de consommation; mais ceux qui n'ont point de biens fonds, paient la taxe, parce qu'ils rentrent dans la classe commune des Citoyens.

La seconde branche des rentes provinciales est le Droit de Millions. Ce n'étoit d'abord qu'une espèce de don



gratuit , qui ne devoit avoir lieu que pendant quelques années , & que les besoins de l'Etat ont rendu perpétuel. Le droit de jauge , la dîme sur les productions de la terre , & l'impôt de vingt-quatre sols par feu , sont d'autres charges qui ont souvent excité le cri général de la Nation.

Une partie de ces revenus sert à payer les intérêts des sommes empruntées depuis plus d'un siècle. La substance destinée à nourrir le corps politique , se trouvant ainsi détournée à d'autres usages , il en est résulté un état de foiblesse , auquel on ne s'est point appliqué à remédier , parce que ces dettes sont si considérables , qu'elles ont toujours découragé les Ministres , & souvent même dégoûté des premières places , ceux qui auroient été les plus capables de les remplir. Il a donc fallu les confier à des hommes plus attachés à leur intérêt propre , qu'à celui de l'Etat ; & le Peuple a senti seul tout le poids de leur administration. Ils ont créé de nouveaux impôts ; ils ont augmenté les anciennes taxes qui portoient presque toutes sur l'agriculture & le commerce. Aussi voit-on les terres & les manufactures abandonnées ; parce que les Ouvriers & les

Laboureurs se lassent de supporter sans fruit un fardeau , que personne ne partage avec eux. Le mariage même , loin d'être une des douceurs de la vie , devient une charge importune ; & , ce qui est affreux à penser , on tâche d'en diminuer le poids , en le rendant moins fécond ; on évite de donner des Sujets à un Etat qui doit les accabler ; & jusqu'au milieu de leurs transports les plus vifs , les Epoux veillent à écarter un enfant de leur maison , comme on éloigne de chez soi un animal vorace.

Le projet qui occupe aujourd'hui le Gouvernement , est celui d'un impôt unique , d'une taxe tarifée & conditionnelle sous le nom de Cadastre. Le Roi doit fonder une Commission spéciale , pour l'établissement de cette nouvelle forme d'imposition. Les recherches , les déclarations , les vérifications sur la valeur des biens & l'industrie de chaque Particulier , se feront aux dépens de Sa Majesté qui y emploiera vingt mille personnes , & un million de piastres par an. Malgré les plus sages précautions pour l'exacte observation de la justice distributive , je pense qu'il s'y glissera encore bien des abus. Les Intendants ne pourront rien statuer , que

sur les rapports faits aux Juges des divers districts, par les Habitans chargés de la collecte de leur paroisse; mais les haines, les amitiés, toutes les passions joueront leur rôle; on supposera un commerce à tel qui n'en a point, un gain à celui qui a perdu: les sollicitations & le crédit ne perdront rien de leur influence.

Tous les jours on présente des mémoires au Roi, où l'on propose quelque Projet nouveau. Plusieurs ont été acceptés, & sont déjà entamés; mais on les suit avec tant de lenteur, ils sont si souvent interrompus, qu'il n'y a pas d'apparence d'en voir jamais l'exécution. Dans un de ces Mémoires, que le hasard m'a procuré, on met au rang des moyens propres à rétablir les Finances, la diminution des Prêtres & des Moines. « Le Clergé, dit-on, dans les » vingt-deux provinces de Castille, » n'est sujet qu'au seul impôt des Mil- » lions; encore a-t-il toujours regardé » cette taxe d'un œil mécontent, comme » contraire à ses immunités. Souvent » même il a apporté beaucoup d'obstacles » à sa réception; & les mesures qu'on » prenoit contre lui, devenoient in- » tiles; parce que les Juges & les Fer-

» miers, effrayés des excommunications,  
 » n'osoient continuer leurs poursuites.  
 » Il est clair que les Ecclésiastiques se  
 » trouvant possesseurs d'une trop grande  
 » portion de terres, privent le Royau-  
 » me d'une partie considérable de ses  
 » droits; que ce bénéfice grossit en-  
 » core la valeur de leurs possessions,  
 » tandis que celle des biens laïques di-  
 » minue par l'excès des impôts, & que  
 » le Clergé étant en état de faire de  
 » nombreuses acquisitions, c'est autant  
 » de perdu pour les revenus publics.

» On représente donc à Sa Majesté,  
 » que pour obvier à cet inconvénient,  
 » il faudroit supprimer une partie de  
 » ces gens inutiles, ainsi que la plupart  
 » même des fêtes, qui détournent du  
 » travail les Citoyens laborieux. Outre  
 » les abus qui résultent du trop grand  
 » nombre des couvens, celui qui rejaillit  
 » sur l'état monastique même, n'est pas le  
 » moindre. Le relâchement s'y intro-  
 » duit; car c'est moins le desir d'une vie  
 » plus parfaite, que les charmes de l'oi-  
 » siveté, & un asyle contre l'indigence,  
 » qu'on va chercher dans les monaste-  
 » res. Cependant les Séculiers s'appau-  
 » vrissent; parce que les charges de l'Etat  
 » tombent sur eux seuls, & que les Moi-

» nes, qui en font exempts, accumulent  
 » des biens qui ne sortent plus de leurs  
 » mains.

» Il seroit également convenable de  
 » supprimer les colleges établis dans les  
 » petites villes : leur voisinage détourne  
 » les enfans des Laboureurs, des occu-  
 » pations dans lesquelles ils ont été éle-  
 » vés, & les en dégoûte. D'ailleurs,  
 » presque tous en reviennent ignorans,  
 » parce que les Maîtres le font. Quant à  
 » la multiplicité des fêtes, le travail est  
 » si essentiel à la conservation d'une Mo-  
 » narchie, qu'un Prince doit veiller à ce  
 » qu'il ne soit point interrompu par un  
 » trop grand nombre de jours de repos ;  
 » & il paroît nécessaire de les disposer  
 » de façon, que l'on ne manque ni aux  
 » devoirs de la Religion, ni aux  
 » besoins de la société, tels que l'agri-  
 » culture, le commerce, les manufac-  
 » tures & les arts.

» Le commerce languit nécessaire-  
 » ment dans un pays où les manufac-  
 » tures sont négligées ; l'Espagne en  
 » fournit un triste exemple. Ce Royau-  
 » me produiroit abondamment, avec  
 » les denrées nécessaires à la subsistance  
 » des Ouvriers, les matieres les plus  
 » parfaites pour la fabrique des étoffes ;  
 » cependant il manque d'Artisans, d'é-

» toffes & de fabriques : à quoi doit-on  
» attribuer ce défordre ? Est-ce à la gra-  
» vité oifive des Espagnols ? Mais il y a  
» eu un tems où ils étoient actifs & la-  
» borieux. Est - ce à la dépopulation ?  
» Mais les couvens regorgent de mon-  
» de ; & ne peuvent fuffire à tout ce  
» qui fe présente. Ceux qui ont cher-  
» ché les vraies raifons de ce déperiffé-  
» ment, croient les avoir trouvées dans  
» les droits excessifs impofés sur les ma-  
» tieres premières , sur l'industrie & sur  
» la main-d'œuvre , qui mettent les Peu-  
» ples dans l'impossibilité de donner leurs  
» marchandises au même prix que l'É-  
» tranger. Les hommes chargés de la  
» perception de ces droits , s'acquittent  
» de leur commiffion avec le même zele ,  
» c'est-à-dire , avec cette dureté , cette  
» vexation , que les Commis , les Em-  
» ployés , & tous ces petits tyrans de  
» finance exercent dans tous les pays. Le  
» détail de ces impositions est administré  
» par plus de trente mille personnes ,  
» y compris les Gardes , dont aucun ne  
» reçoit moins de vingt - cinq fols par  
» jour ; & plus de dix mille de ces Em-  
» ployés font des gens de plume , qui  
» jouiffent d'assez gros appointemens. Je  
» dirai pourtant à leur louange, que par-

» mi cette odieuse classe d'hommes, on  
 » ne connoît point encore en Espagne  
 » cette ostentation de richesse & de  
 » luxe, par laquelle des gens de rien ven-  
 » sent s'ériger en grands Seigneurs. Ils  
 » sentent que leur fortune n'est ni assez  
 » louable, ni assez honnête, pour s'en fa-  
 » re gloire; & contents des avantages d'u-  
 » ne lourde opulence, ils ont du moins  
 » le bon esprit d'éviter un éclat, qui ne  
 » pourroit qu'exciter l'envie des Grands  
 » & la haine du Peuple.

» La cherté des vivres & l'inégalité  
 » de leur prix causent encore un préju-  
 » dice notable aux manufactures, & con-  
 » séquemment au commerce. Si certai-  
 » nes provinces font des récoltes abon-  
 » dantes, combien d'autres font dans la  
 » disette? Elles ne peuvent se secourir  
 » mutuellement, tant à cause de l'énor-  
 » mité des frais de transport, que par  
 » le peu de soin qu'on a pris de rendre  
 » les rivières navigables, par le défaut  
 » de ponts pour les traverser, par la  
 » multiplicité des droits sur les denrées,  
 » par la mauvaise police qui regne dans  
 » les auberges, où les Voituriers éprou-  
 » vent une cherté excessive. Le salaire  
 » des Ouvriers augmente dans la même  
 » proportion: la main-d'œuvre ne fait

» roit être à bon marché , lorsqu'on  
 » achete au poids de l'or les choses de  
 » première nécessité ; & c'est précisé-  
 » ment le cas où se trouvent les Espa-  
 » gnols : tout est porté à un prix qui  
 » effraie l'indigence , & pese même à la  
 » richesse.

» Si les terres étoient en valeur , &  
 » l'industrie animée par le gain & les  
 » exemptions , le continent de l'Espa-  
 » gne fourniroit à l'Etat une force &  
 » une richesse bien plus réelles , que  
 » tous les trésors du Nouveau Monde.  
 » Quoique le Roi tire beaucoup d'argent  
 » des impôts qu'il met sur les matières  
 » employées dans les manufactures , il  
 » trouveroit encore plus d'avantages  
 » en abolissant ces droits onéreux ; il  
 » augmenteroit ses revenus ; l'Etat se-  
 » roit plus peuplé ; l'argent resteroit  
 » dans le pays , & circuleroit dans le  
 » négoce. Madrid , la Capitale & le cen-  
 » tre du Royaume , seroit le point prin-  
 » cipal de ce commerce intérieur. On  
 » construiroit des chemins qui condui-  
 » roient dans les provinces ; on prati-  
 » queroit une grande route de Barce-  
 » lone , qui établiroit la communication  
 » avec les Etats de Valence & la Cata-  
 » logne ; on rendroit le Tage navigable



» depuis Aranjuez jusqu'aux frontieres  
 » du Portugal ; & l'on feroit d'autres  
 » chemins vers ce Royaume. En raffem-  
 » blant toutes les sources , tous les ruis-  
 » seaux qui sortent des montagnes d'où  
 » part le Mançanarès , on en formeroit  
 » un canal pour le transport des бага-  
 » ges dans les voyages de la Cour ; ce  
 » qui épargneroit annuellement plus de  
 » deux cens mille piaftres. Ce même ca-  
 » nal serviroit pour amener les pierres  
 » de construction, qu'il faut faire appor-  
 » ter de fort loin par des mulets ; & en-  
 » fin ce feroit une décoration , un em-  
 » bellissement pour la Capitale. On éta-  
 » bliroit une navigation fixe d'Anduxar  
 » à la mer , par le Guadalquivir , avec  
 » une chaussée d'Anduxar à Madrid , qui  
 » ouvreroit le commerce de l'Andalou-  
 » sie. On pratiqueroit une autre commu-  
 » nication de Cadiz avec l'intérieur du  
 » Royaume ; & par le moyen de l'Ebre  
 » & d'autres rivieres , on construiroit  
 » un canal semblable à celui de Langue-  
 » doc , depuis le golfe de Biscaye jusqu'à  
 » la Méditerranée.

» Il y a plusieurs manufactures en Es-  
 » pagne ; mais la plupart son cheres , &  
 » de moins bonne qualité que les fabri-  
 » ques étrangères. Quelques-unes sont

SUITE DE L'ESPAGNE. 165

» situées sur des rivières ; mais les Espa-  
 » gnols connoissent si peu l'hydrauli-  
 » que , que les Entrepreneurs ne savent  
 » en tirer aucun parti pour se passer des  
 » bras d'un trop grand nombre d'Ou-  
 » vriers , qu'on ne peut faire travailler  
 » qu'à force d'argent. D'ailleurs ces  
 » marchandises sont de peu de débit ,  
 » & toujours , comme je viens de le  
 » dire , faute de canaux & de chemins.  
 » Il arrive aussi que le Laboureur ne pou-  
 » vant transporter sa denrée , est obligé  
 » de la donner à bas prix ; & n'y trou-  
 » vant aucun gain , il borne son travail  
 » au pur nécessaire. Aussi n'y a-t-il que  
 » les côtes qui soient cultivées ; l'inté-  
 » rieur du Royaume est trop éloigné du  
 » profit , pour partager les fatigues.

» Le commerce maritime n'éprouve  
 » pas moins de difficultés ; & le princi-  
 » pal obstacle est l'insolence avec laquelle  
 » les Corsaires de Barbarie infestent ces  
 » rivages , fondent sur les bateaux des  
 » Pêcheurs , & exigent des rançons  
 » exorbitantes. Le nombre des Matelots  
 » qui gémissent dans les chaînes de ces  
 » tyrans , empêche les autres de s'expo-  
 » ser au même sort , rend les pêcheries  
 » désertes , & acheve de détruire le  
 » commerce languissant & misérable des

« côtes de la Méditerranée. Celles de  
 « Murcie, de Grenade & d'Andalousie  
 « font presque abandonnées ; & la fer-  
 « tilité de ces beaux pays , l'excellence  
 « de leur climat & de leur sol devien-  
 « nent inutiles , par la crainte très-natu-  
 « relle d'être massacré , ou emmené es-  
 « clave au fond de l'Afrique.

« Les Rois d'Espagne , sensibles à la  
 « désolation continuelle du peu d'Habi-  
 « tans qui peuplent ces contrées mal-  
 « heureuses , ont fait construire , de dis-  
 « tance en distance , de petits forts pour  
 « la sûreté de leurs Sujets , & pour ser-  
 « vir de ralliement à quelques Troupes  
 « employées à leur garde ; mais cet ar-  
 « rangement défensif est rempli d'incon-  
 « véniens ; car la Cour n'ayant pas voulu  
 « prendre sur elle la construction de ces  
 « bâtimens , par la prodigieuse dépense  
 « de l'entreprise , en a chargé différens  
 « Particuliers qui en ont fait tous les  
 « frais , & auxquels , pour indemnité ,  
 « on a accordé des titres , des gouver-  
 « nemens , des grades , & divers privi-  
 « leges. Vous concevez que ces gens ont  
 « été à l'épargne ; que la plupart même  
 « n'ont suivi aucune regle de fortifica-  
 « tion ; car les Espagnols sont des In-  
 « génieurs d'autant plus médiocres , que

» leurs meilleurs livres sur cette matiere,  
 » n'ont été composés que par des Moi-  
 » nes.

» Les Entrepreneurs, contens d'avoir  
 » gagné un gouvernement, jouissent  
 » des émolumens qui y sont attachés, &  
 » laissent tomber le Fort en ruine. Les  
 » Troupes dispersées dans ces mauvais  
 » postes, se négligent, font mal la garde,  
 » & faute de vigilance & de discipline,  
 » se laissent ou massacrer ou enlever.  
 » D'ailleurs l'effroi de la mort ou de la  
 » captivité est si grand, que les Soldats,  
 » aussi frappés de terreur que les Pay-  
 » sans, fuient & abandonnent la place dès  
 » qu'ils découvrent le moindre bâtiment  
 » en mer. Les Maures, sur-tout ceux  
 » d'Alger, ont si peu à courir, le trajet  
 » de leurs côtes à celles d'Espagne est si  
 » court & si facile, & ils ont avec eux  
 » tant de Renégats Castellans qui con-  
 » noissent le pays, leurs bâtimens sont  
 » si légers & prennent si peu d'eau, ils  
 » choisissent si adroitement le lieu de  
 » leurs descentes, qu'ils ne manquent  
 » jamais leur coup; & le moins qu'ils  
 » puissent faire, s'ils ne réussissent pas à  
 » prendre les hommes, c'est d'enlever  
 » les bestiaux, de brûler les maisons, de  
 » détruire les villages.

» On a créé , pour la garde des côtes  
 » d'Andalousie & de Grenade , un Régi-  
 » ment de Cavalerie destiné à se porter  
 » avec rapidité , par-tout où l'alarme  
 » rend son secours nécessaire ; mais cette  
 » Troupe , composée de gens du pays ,  
 » n'a rien de militaire , n'est presque ja-  
 » mais ensemble , n'empêche rien , ne  
 » remédie à rien. Chaque Cavalier ,  
 » obligé d'entretenir sa monture , n'est  
 » ni curieux ni pressé de courir contre  
 » les Pyrates , au risque d'estropier  
 » ou de crever son cheval , & d'être  
 » obligé de faire les frais d'une remonte.  
 » D'ailleurs , que peuvent quatre esca-  
 » drons sur quatre - vingt lieues de cô-  
 » tes ? Comment joindre & attaquer des  
 » gens qui arrivent la nuit , qui ne res-  
 » tent que quelques heures , qui pren-  
 » nent la fuite & se rembarquent dès  
 » qu'ils voient la moindre résistance ?

» Ces ravages continuels ont fait  
 » imaginer un genre de secours , très-  
 » charitable , à la vérité , mais très-mal  
 » combiné en politique ; je veux parler  
 » de la Rédemption des Captifs. Les  
 » Papes , pour exciter la ferveur & le  
 » zèle des Castillans , y ont attaché des  
 » indulgences ; & renonçant à leurs pro-  
 » pres intérêts , ils ont cédé à cette inf-  
 » titution

» titution le produit des dispenses de  
 » Carême. Cet objet a fait tout d'un  
 » coup un fonds considérable ; l'Ordre  
 » de la Merci a été institué ; & les Espa-  
 » gnols ont vu revenir leurs parens ,  
 » leurs amis de l'esclavage. Mais on a  
 » senti que racheter les Captifs , c'é-  
 » toit fournir aux Maures les moyens de  
 » faire des armemens plus fréquens, leur  
 » ouvrir un commerce honteux & fu-  
 » neste pour les Chrétiens ; & augmen-  
 » ter encore leur avidité & leur achar-  
 » nement. Cette réflexion pourra bien  
 » un jour engager le Roi d'Espagne à  
 » s'approprier ce revenu , & à se char-  
 » ger lui-même de la défense de ses cô-  
 » tes , en y employant l'argent de la  
 » Bulle du Carême.

» Cette Bulle permet de manger de la  
 » viande, du beurre & des œufs moyen-  
 » nant vingt-un sols ; & il se distribue  
 » environ pour trois millions de ces  
 » sortes de dispenses. On ne peut pas  
 » douter que le Prince n'ait droit de  
 » s'emparer de cette imposition , dès  
 » qu'il en remplira l'objet , & que , pour  
 » garantir ses Sujets de la surprise des  
 » Corsaires , il consommera ces fonds à  
 » l'entretien d'une escadre contre ces  
 » Infidèles. Mais, en attendant , les cô-

» tes sont abordables par tout ; les des-  
 » centes & les ravages sont fréquens ;  
 » les forts ne sont que de simples mai-  
 » sons entourées de fossés , sans force  
 » contre une attaque vigoureuse ; & les  
 » malheureux Habitans , enlevés par les  
 » Maures , sûrs de passer une partie de  
 » leur vie dans l'esclavage , gémissent  
 » dans la servitude & le désespoir.

» On a proposé au Roi de permettre  
 » à tous ses Sujets des Baléares & des  
 » côtes de la Méditerranée , d'entre-  
 » prendre des armemens contre ces Bar-  
 » bares ; de former sur les revenus de la  
 » Bulle , une caisse administrée par l'A-  
 » mirauté ; de borner les croisières de  
 » chaque bâtiment ; de les faire succé-  
 » der de façon à en avoir toujours en  
 » mer , d'assigner y pour les encourager,  
 » outre le profit de la prise , qui , à la  
 » vérité , est très-médiocre , des recom-  
 » penses par tête de Maure & par canon ;  
 » d'accorder des honneurs militaires ,  
 » des grades , des lettres de noblesse ,  
 » des pensions , suivant le mérite. Aucun  
 » Prince n'a , pour cela , plus de moyens  
 » que le Roi d'Espagne ; les Ordres mili-  
 » taires de Saint Jacques , de Calatrava ,  
 » & d'Alcantara , fournissent des grâces  
 » sans nombre , qui exciteroient le zèle

SUITE DE L'ESPAGNE. 171

» de tous ses Sujets. Cet établissement,  
 » appuyé des secours spirituels que  
 » pourroit y joindre la Cour de Rome,  
 » tels que des indulgences, des pardons  
 » qui feroient beaucoup d'effet sur l'i-  
 » magination d'un Peuple naturellement  
 » dévot & crédule, nettoieroit la Mé-  
 » diterranée, & formeroit une marine  
 » d'Armateurs, qui feroit de la plus  
 » grande utilité dans une guerre contre  
 » les Anglois. Il n'en coûteroit rien à  
 » l'Etat pour remplir ce double objet;  
 » & le fléau de la piraterie cesseroit  
 » pour l'Espagne ».

Ferdinand VI commença son regne  
 par rappeler du commandement de l'ar-  
 mée le Comte de Gages, & le remplaça  
 par le Marquis de La Mina. Ces deux  
 Généraux se sont distingués à la tête des  
 Troupes Espagnoles, à qui ils ont rendu  
 une partie de leur ancienne réputation.  
 Le premier sur-tout, a été un des plus  
 grands Capitaines de son tems, & est  
 mort pauvre, à la suite des désagrémens  
 & des chagrins qu'il a essuyés de la  
 Cour.

Le Roi nomma, pour son premier Mi-  
 nistre, Don Joseph de Carjaval; & bien-  
 tôt après, on publia un Édit, par lequel  
 ce Prince promettoit de remplir tous les



172 SUITE DE L'ESPAGNE.  
engagemens de son Prédécesseur avec  
ses Alliés : mais la guerre étant devenue  
onéreuse à son Peuple , il consentit à la  
paix , de concert avec la France , & ne  
songea plus qu'à l'administration de son  
Royaume.

Je suis, &c.

*A Madrid , ce 16 Février 1755.*



---

LETTRE CXCVII.

SUITE DE L'ESPAGNE.

D'APRÈS la lecture des principaux événemens arrivés en Espagne, depuis le commencement de cette Monarchie jusqu'à la neuvième année du règne de Ferdinand, vous avez pu, Madame, vous former une idée du caractère & des mœurs de ce Peuple.

On a comparé les Anglois aux Romains, les Italiens aux Carthaginois, les François aux Athéniens, & les Espagnols aux Habitans de l'ancienne Egypte. Ces derniers étoient des hommes secs, maigres, basanés, fiers, glorieux, spirituels, superstitieux, ajoutant foi aux sortilèges, entêtés de l'étude de leur théologie, pénétrés de vénération pour leurs Prêtres, laissant, après leur mort, des fonds pour l'entretien des temples, pour la subsistance des Ministres, mettant sur leurs drapeaux les portraits de leurs Dieux; graves dans leur contenance, sérieux dans leurs discours, propres aux sciences, lents à se déterminer, constans

à suivre leurs entreprises , fobres , discrets , hospitaliers , fidèles à leurs Rois , dédaignant les autres Nations , braves par momens , fermes dans l'exécution , patiens , jaloux , cérémonieux , vindicatifs , mal-propres , voluptueux & fanfarons.

Tel est le portrait que divers Auteurs ont tracé des anciens Egyptiens ; je n'ose pas dire que ce soit celui des Espagnols : cependant , si vous y faites attention , vous trouverez entre ces deux Peuples plusieurs traits de ressemblance.

La fanfaronade Castillane étoit connue dès le tems même de leur plus grande valeur. C'est l'effet de cet ancien goût pour la chevalerie , de cet esprit de forfanterie & d'hyperbole , qui porte naturellement à la fausse gloire. Leurs devises & leurs ouvrages se ressentent de cette vanité ; & tous leurs entretiens sont enflés de cette folie.

La malpropreté est si grande dans ce pays , qu'il y a des gens , même très-riches , qui ne possèdent qu'une chemise à la fois. Ils la mettent neuve ; la laissent six mois sur le corps , & ne s'en défont que lorsqu'elle tombe en lambeaux. Ils ne se lavent jamais , & ne sont pas moins ennemis des ablutions prescrites par

Mahomet, que du faux Prophete qui les ordonne.

Leur habillement semble fait pour perpétuer cette saleté, & favoriser leur paresse. Il consiste en une veste assez courte, un manteau fort long qu'on nomme cape, un grand chapeau à bords rabattus, qui leur cache le visage, & une épée de trois pieds & demi, qu'ils portent sous le bras. La cape les garantit du chaud & du froid, leur sert de lit & de maison; car il y a à Madrid plus de dix mille personnes qui couchent dans la rue, enveloppées de cette casaque. Le jour, vous les voyez au milieu d'une place, étendus au soleil, emmaillottés dans leur cape, fumant leur pipe, raclant une mauvaise guitare, n'ayant que du pain, de l'ail & de l'eau pour toute nourriture. Vous ne les tireriez pas de là pour les faire travailler, aimant mieux tendre la main aux Passans, & vivre d'aumônes.

La facilité qu'a l'Espagnol de cacher ses mains & son visage sous cet informe & grossier vêtement, le rend insolent, railleur, débauché & frippon. Tout le monde peut aller de pair & presque nud sous la cape, y avoir des armes, receler un vol, se livrer au libertinage,

commettre des assassins, tous crimes qui ne sont ni rares, ni assez punis en Espagne, & qu'on réprimerait peut-être, en réformant le manteau & le chapeau. Le Gouvernement songe à raccourcir l'un & l'autre, comme tendant à favoriser l'oïveté & le vice. Il croit, avec raison, que le moyen de rendre les Espagnols laborieux, est de les démail-  
lotter. Mais il y trouvera des oppositions de la part du Peuple, qui, tenant à cet habillement autant qu'à sa paresse, ne manquera pas de se soulever au moindre projet de changement ou de réforme. Il n'est pas douteux, que s'il étoit moins couvert, il seroit obligé de travailler, pour se procurer une maison & les autres commodités, dont il fait se passer à l'aide de ce vêtement. Un autre habit lui rendroit l'exercice de ses mains, exciteroit son industrie, le porteroit à la propreté, & le tireroit de cette honteuse inaction, où il reste comme enseveli.

Les gens d'un certain rang font usage de l'habillement à la Française; mais pour l'ordinaire il leur sied mal; & il manque toujours quelque chose à leur ajustement. Il n'est pas rare de voir un Grand d'Espagne avec un juste-au-corps galon;

né & des bas de laine, une veste d'étoffe d'or & du linge sale, un chapeau à plume & une vieille perruque. Les Troupes sont à peu près vêtues comme les nôtres. Les Magistrats, les Gens de la campagne & quelques vieux Castillans ont retenu plus long-tems les anciennes modes; plusieurs même ne les ont pas quittées. Les premiers portoient la Gollille: c'étoit une espece de collet de carton, couvert de toile ou de dentelle, qui leur tenoit le col droit & ferré. Cet usage, autrefois très-commun, se trouve aujourd'hui presque abandonné. Le brun obscur, tirant sur le noir, est la couleur favorite des Espagnols; ce qui prouve toujours la gravité naturelle de cette Nation.

Les Dames se mettent à la Françoisé, mais sans goût, sans arrangement & sans grace. Les Bourgeoises sortent en corsét, avec une jupe de satin noir, les cheveux enfermés dans un réseau, & le visage caché d'un voile blanc. Elles ont, sous ce vêtement, la plus grande liberté, & savent très-bien en tirer parti.

Un habit plus décent, que portent les femmes de condition quand elles vont en ville, est une robe noire, qui forme par en bas une jupe avec une queue,

& fait, sur la tête, l'effet d'un capuchon retrouffé, ou d'un habillement de Religieuse. Un voile de gaze noire ou de dentelle leur couvre le visage sans le cacher. Dans les visites de cérémonies, elles arrivent toujours parées, & chargées de diamants. Je ne parle pas de celles dont les Maris font en voyage ou en ambassade; car alors elles se vouent à quelque Saint; & pour mieux marquer cette espèce de vuiduité, elles ont, avec l'habit gris ou blanc, de petites ceintures de cuir ou de corde. L'étiquette générale est que dans les rues & à l'église, tous les hommes soient vêtus de la même façon, & les femmes habillées de la même manière; mais dans les visites, chacun suit sa fantaisie ou son goût. Vous concevez de quel avantage il est pour la galanterie, que tout le monde ait en public le même uniforme.

Les meubles des maisons sont en général aussi mesquins que l'habillement. Une grande nate qui couvre le plancher, quelques chaises de paille pour s'asseoir autour d'une table, deux ou trois tableaux de dévotion attachés contre le mur, voilà, si vous en exceptez les maisons des Grands ou de quelques personnes riches qui ont voyagé, l'ameuble-

ment ordinaire des Habitans. Il n'y a ni goût, ni régularité, ni aisance dans la distribution des appartemens. L'Espagne est arriérée de plus de deux siècles, dans cette partie de l'architecture, qui a pour objet la recherche des commodités particulières. On ne se sert pas de cheminées; on ne brûle point de bois; il est trop rare & trop cher dans le pays. Les appartemens sont éclairés par des lampes, & échauffés avec de grands brazier, où, quelquefois, au lieu de charbon, on brûle de petits noyaux qui s'enflamment aisément, font un feu clair; & répandent une vapeur douce & agréable.

Les assemblées sont tristes & cérémonieuses. On y admet cependant tous les jeux, excepté celui des échecs, que je ne leur ai jamais vu jouer, quoiqu'on le leur attribue spécialement. Ils aiment, comme nous, les cartes avec passion; en avouant néanmoins, que cet amusement fastidieux, inventé pour divertir un imbécile Monarque, & peu fait pour occuper une Nation grave & raisonnable, ne convient, tout au plus, & ne peut être constamment cher, qu'à cette foule nombreuse de fots, qui ont besoin



de ce triste secours, pour cacher leur profonde insuffisance.

Voici la vie que mène un Espagnol : le matin, il entend la messe, dîne à midi, fait la méridienne, & le soir, il va prendre l'air. Les femmes ont un Galant d'office, qui ne les quitte pas, comme les Italiennes leur Sigisbée. Ces promenades du soir sont un divertissement aussi insipide que nos boulevards. On voit, dans une longue file de carrosses qui se suivent, tantôt un vieux Duc avec son Confesseur, tantôt deux jeunes Abbés en vis-à-vis. Quelquefois une famille entière, composée du mari, de la femme, des enfans, des nourrices & des femmes de chambres, n'occupe qu'une seule voiture. Les jours de gala, les laquais sont en habits de livrée avec des plumets. Le nombre en est prodigieux; & il y tel Grand d'Espagne qui en a jusqu'à trois cens. Comme les carrosses sont presque toujours attelés de six mules, il y a d'ordinaire deux Postillons, quelquefois plus, & six Laquais derrière, avec un Palfrenier qui fait dételer à la porte de Madrid, où il n'est pas permis d'entrer avec plus de quatre mules. Dans les grandes chaleurs, on ôte l'impériale

& les côtés du carrosse pour respirer le frais. Ceux qui se servent de chaise-à-porteurs, ce qui est assez rare, ont toujours six Laquais à leur suite. Deux se tiennent près des Porteurs pour les aider & les soutenir s'ils font un faux pas ; deux autres marchent aux deux côtés de la chaise ; & deux restent derrière avec des lanternes, même pendant le jour.

Les femmes Espagnoles m'ont paru assez belles, & presque toutes grandes & bien faites. Il en est peu sur la terre, à qui la nature ait donné plus de moyens de plaire ; elles y joignent de plus la volonté, qui ajoute encore aux moyens. Leur teint n'est pas, en général, d'une extrême blancheur ; mais communément leurs traits sont réguliers ; & le jeu de leur physionomie peut, en un besoin, suppléer à l'arrangement de leurs traits. Ce jeu piquant annonce qu'elles ont naturellement de l'esprit.

Les hommes ont le teint basané, la taille moyenne, délicate & bien prise, la tête petite, mais bien formée ; de beaux yeux, de gros cheveux noirs, & rarement une perruque. Ils sont, pour l'ordinaire, fort maigres ; & tout leur extérieur annonce ce caractère froid &

182 SUITE DE L'ESPAGNE,  
flegmatique, dont je veux vous citer un  
exemple.

Dans le tems des guerres du Portugal  
& de l'Espagne, les Portugais pillèrent  
un village de l'Andaloufie, & passant  
plus avant, n'y laisserent qu'une Senti-  
nelle. Ce Soldat, quoiqu'en faction,  
mit bas son fusil, & commença à jouer  
de la guitarre. Un Espagnol qu'on venoit  
de piller comme les autres, plus choqué  
de la discordance de l'instrument, que  
de la perte de son bien, dit au Portugais:  
« Seigneur, votre guitare n'est point  
» d'accord; donnez-la moi, que je la  
» regle; & après l'avoir remise en bon  
état, « est-elle d'accord présentement »,  
ajouta-t-il en continuant gravement sa  
promenade.

Soit naturel, soit affectation, soit  
orgueil, les Espagnols se communiquent  
peu, sur-tout aux Etrangers, & se  
croient la première nation du monde.  
Sous le regne de Philippe V, un Gentil-  
homme, passant un contrat chez un  
Notaire, signa « Don Alphonse, &c,  
» noble comme le Roi, & encore plus ». On  
lui demanda ce que signifioient ces  
dernieres paroles. Il répondit froide-  
ment: « le Roi est François; je suis Cas-  
» tillan: par cette seule raison, je suis

« d'une extraction plus noble que la  
 » sienne ». Un Auteur a fait un livre in-  
 titulé : *Il n'y a de Cour qu'à Madrid.*  
 C'étoit dans le tems que cette ville étoit  
 le centre de la mal - propreté & de la  
 puanteur. Un Prédicateur disoit que Sa-  
 tan transporta le Fils de Dieu sur une  
 montagne , d'où il lui fit voir la France ,  
 l'Allemagne , l'Italie , l'Angleterre , &  
 tous les Royaumes de l'Europe ; mais  
 heureusement les Pyrénées lui cachotent  
 l'Espagne ; car elle n'auroit pas manqué  
 de tenter le Sauveur. Vous savez que ces  
 Gens se vantent que le soleil se leve &  
 se couche sur les terres soumises à leur  
 domination ; que leur langue est la seule  
 qui soit propre pour parler à Dieu ;  
 qu'ils n'ont jamais eu d'hérésie dans leur  
 pays , & que le Ciel les a toujours fa-  
 vorisés d'une protection particulière.

Ils sont d'ailleurs si entichés de leur  
 noblesse , qu'il n'y a pas un Paysan des  
 Asturies , qui ne se prétende issu des  
 anciens Chrétiens retirés dans les mon-  
 tagnes , au renouvellement de la Monar-  
 chie sous le regne de Pélage. Un Castil-  
 lan , avec sa cotte-d'arme , jette un œil  
 de dédain & de pitié sur les Habitans de  
 la Gallice. Rien n'est plus plaisant , que  
 de voir , les jours de fête , une foule

d'Ouvriers se promener fièrement vêtus de soie, portant l'épée, & se donnant mutuellement des titres honorables. Lorsqu'un Laboureur en rencontre un autre dans les champs, il le salue gravement, & lui dit : « bon jour, Seigneur » Chevalier ». L'autre répond, avec le même sérieux, sur le même ton ; & le tout se passe avec autant de majesté, que l'entrevue de deux Monarques.

Dans un pays, où le Peuple est si fier, que pensez-vous que doivent être les Grands ? Un d'entr'eux fut si outré, de ce qu'un homme de rien étoit parvenu à la Grandesse, qu'il résolut de ne plus voir le soleil, pour le punir d'oser éclairer un pareil forfait. Il se mit au lit ; & lorsque ses gens entroient le matin dans sa chambre, il demandoit : « Mon Bou- » cher a-t-il été fait Grand d'Espagne ? » --- Non, Monseigneur. --- Hé bien, » fermez ». Cette triste comédie recommença ainsi jusqu'à sa mort ; & rien ne put le réconcilier avec le soleil ni avec les hommes. Les autres plus modérés, se contentoient de dire entr'eux, en soupirant : *O tempora, ô mores !*

Dans les dernières guerres d'Italie, la patience des Espagnols a fait l'étonnement des François, pour qui, à la vérité,

la patience est toujours un sujet d'étonnement. Rien n'étoit plus commun, que de voir les Soldats passer des journées entières, sans pain, sans eau, sans paille, supporter le chaud, le froid, la faim, les fatigues, sans que jamais on entendît dans leur camp ni bruit, ni plaintes, ni murmures.

Ils ont une constance & un courage admirables pour les entreprises les plus dangereuses ; & quand une fois on les a mis en mouvement, ils marchent & se battent avec une chaleur & une persévérance opiniâtres : propres à tout, s'ils sont menés par de grands hommes ; incapables des actions les plus simples, si on les abandonne à eux-mêmes. Les Ducs de Berwich & de Bitonto, les Comtes de Gages & de Schomberg, le Prince de Hesse, le Marquis de La Mina, les Généraux Stanhope, Peterborough, Staremburg, ont été témoins de leur bravoure, & en ont parlé avec éloge.

Mais cette vertu est journalière ; & il n'est pas rare de voir succéder, parmi eux, des traits de lâcheté aux marques de la plus noble valeur. Ennemis dangereux, s'ils sont braves, parce qu'ils sont glorieux & obstinés : plus dangereux encore, s'ils sont poltrons, parce

qu'ils sont traitres & vous assassinent. Cruels dans le combat, ils maltraitent leurs Prisonniers, les blessent même : & c'est ce qu'ils appellent s'en assurer : *Assecurar el Prisionero.*

De tout tems les armes ont fait la passion dominante des Espagnols ; & ils leur ont sacrifié l'agriculture & le commerce. Dans les guerres pour la Succession, les Payfans abandonnoient leur charrue, pour se ranger dans le parti de Charles ou de Philippe, & n'avoient besoin ni d'Officiers pour les séduire, ni de Sergens pour les enrôler. Ils alloient d'eux-mêmes se présenter au camp, en criant *A la guerre, A la guerre.* La grandeur, le nombre, la diversité des actions qui les ont signalés contre les Indiens & contre les Maures, étonnent l'imagination, & affoiblissent l'autorité de l'Histoire.

La lenteur naturelle de ce Peuple le rend également propre aux négociations. L'Espagnol, arrêté & fixé à toutes les circonstances d'une affaire, y déploie tous les ressorts de son esprit ; & par une opération circonspecte, il assure le succès de tout ce qu'il peut manier avec loisir. Il profite du foible qu'ont la plupart des autres Nations, de poursuivre

avec impatience, ce qu'elles desirerent avec ardeur; il émouffe si fort leur empressement par son flegme, qu'ennuyées de ne rien conclure, elles sacrifient leurs intérêts à leur repos. « Le tems & moi, » nous en valons deux », disoit Charles-Quint. C'est en effet le grand secret des Espagnols dans les affaires, & l'un des plus puissans moyens qu'ils emploient pour en procurer le succès. Ils savent se ménager dans le malheur, céder à la tempête, & attendre une révolution favorable. Ils ont d'ailleurs un courage, auquel les obstacles n'apportent point de dégoût, ni le tems de lassitude. Souvent ils achevent dans les traités, les projets qu'ils ont commencés par les armes. Ils savent étaler jusqu'aux moindres parties de leur grandeur, & forment sur ce plan des desseins aussi enflés que leur fierté, aussi hauts que leurs espérances. Habiles à faire naître des incidens, ils suscitent des chicanes, perpétuent les matieres contentieuses; & par des échappatoires étudiés, des démarches obliques, des promesses vagues, de longues délibérations, ils s'attribuent, sous un titre apparent d'équité, ce qui n'est que l'effet d'une véritable injustice. S'ils sont obligés de céder,



que de difficultés sur les expressions ? Ils ne les veulent pas moins honorables, que si le sort les eût rendus maîtres des conditions : ils demandent que tel article ne soit pas stipulé, mais, comme plus convenable à la gloire de leur Nation, qu'il paroisse cédé volontairement. Quelquefois ils intéressent Dieu même dans leurs desseins, se servent de la piété pour couvrir leur ambition, de la religion pour se jouer de la foi publique. Ils trouvent mille prétextes d'honneur, pour rompre un traité qui les déshonore ; mille évasions de conscience, pour violer, sans scrupule, ce que la conscience même leur prescrit. Leurs regles de politique sont si flexibles, qu'ils les plient à toutes leurs entreprises ; leurs principes si commodes, qu'il les adaptent à toutes les conséquences. L'Espagne abonde en Moines subtils, qui ont l'art de retourner une action sous toutes les faces, & de la présenter sous le point de vue le plus conforme à la morale. Ne les a-t-on pas vus faire brûler les Hérétiques en Castille, les soutenir en Allemagne, & en France les armer contre leur propre Souverain ?

La fidélité de ces Peuples pour leurs Rois, est la plus grande que l'on con-

noisse. Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à Philippe V, aucun Prince de cette Nation n'avoit eu de Compagnie des Gardes ; & cet établissement causa tant de chagrin aux Espagnols, que le Comte d'Aguilard dit au Monarque : « vos Peuples, Sire, sont » tellement attachés à Votre Majesté, » que si elle avoit résolu de coucher sur » la place, les femmes du marché fe- » roient faire silence, & lui serviroient » de Gardes pendant son sommeil ». Ils n'ont pas moins de soumission que d'amour pour leur Souverain ; mais ils veulent être traités plutôt comme Amis, que comme Sujets ; & si le Roi commande en pere, ils savent lui obéir en fils soumis & respectueux. La contrainte les rend comme le verre, qui ne plie qu'en se rompant, & blesse même la main qui le brise.

La sobriété n'est nulle part observée avec autant de scrupule qu'en Espagne. Les tables y sont frugales, même chez les Grands ; & l'on y connoît à peine le nom de bonne chere. Un homme qui s'enivre, n'est ni cru, ni reçu en justice. Aussi ce vice est-il très-rare, même parmi le Peuple ; & le mot d'Ivrogne est une de ces injures qui dénotent l'infamie.

mie. Il y a ici plus de déshonneur d'entrer dans un cabaret, que de honte en France de sortir d'un mauvais lieu. L'Espagnol boit peu de vin; & les dîners ne sont, pour l'ordinaire, composés que d'une sorte de ragoût, dans lequel il entre du bœuf, du veau, du mouton, du lard, des légumes, le tout cuit & mêlé ensemble, sous le nom d'*Ollo-podrida*, pot-pourri. Le pain est d'une blancheur surprenante, & d'un goût excellent. On dit en proverbe: « Des » olives, une salade & des radis sont la » nourriture des Chevaliers ». La plupart déjeûnent & soupent dans leur lit. On prend peu de thé, mais beaucoup de chocolat. Le grand nombre aime l'ail, les épiceries, le sucre, le safran, & en général se pique peu de délicatesse. On n'est point dans l'usage de donner à manger; & l'hospitalité n'est proprement la vertu que des Gens de la Campagne. Vous ne verrez pas un Payfan, qui n'offre volontiers au Passant qu'il ne connoît pas, de partager avec lui sa terrine de pois.

Autant les Espagnols sont constans, chauds, fideles dans leur amitié, autant ils sont ardents, implacables dans leur haine, & portent la vengeance au der-

nier période. Ils attaquent rarement avec franchise : parce qu'ils croient que c'est ajouter un mal à un autre mal , que de risquer sa vie pour sauver son honneur. Dans d'autres occasions , ce même honneur les rend fermes , inébranlables , généreux , magnifiques , hardis , téméraires , supérieurs aux menaces & aux promesses , capables de toute sorte de bien & de mal. Ils affectent de la grandeur & de la fierté ; c'est leur marotte , excepté lorsqu'ils se vengent. Ils croient se justifier , en disant que l'ennemi ayant pris le premier avantage , ils doivent s'affurer du second ; que c'est risquer sa réputation , que de s'exposer au danger. L'impunité autorise cette conduite ; car le privilège des Eglises est de donner une retraite assurée aux Criminels. Autant qu'ils le peuvent , ils assassinent proche du sanctuaire , pour n'avoir plus qu'un pas à faire jusqu'à l'autel.

Quoique très-paresseux , la vanité dont ils sont toujours malades , les rend quelquefois assez actifs ; mais dans cette activité même , on reconnoît encore un fond d'indolence. Un Payfan , un Artisan , sous le nom de Don Juan , de Don Diegue , de Don Alfonse , ou de Don Sanche , est assis devant sa porte , les

bras croisés & le manteau sur l'épaule ; occupé de ses réflexions ou d'une guitare dissonante. Il est pauvre ; mais il soutient son indigence avec un air de gravité qui en impose. Ne croyez pas qu'il daigne s'abaisser à ces vils emplois que la nécessité a fait naître, & que la misère fait exercer : il mourroit plutôt que de dégrader ainsi sa dignité. Il les laisse aux Etrangers qui abondent en ce Royaume ; & comme ce sont des François pour la plupart, il en prend occasion de nous mépriser, jugeant de notre Nation par ces hommes mercenaires, comme si nous-mêmes, nous jugions de la Savoie par nos Décrotteurs & nos Ramoneurs. Après avoir gagné de l'argent en Espagne, ces François s'en retournent dans leur patrie, laissant les Dons Juan, les Dons Sanche, les Dons Diegue sans le sou, avec leur paresse, leur fierté & leur misère.

Vous avez vu les Castillans attribuer à des sortilèges la maladie de Charles II. Les possédés, les revenans, les apparitions, les esprits, tous les fantômes d'une imagination exaltée par le fanatisme, ou affoiblie par l'excès de la crédulité, toutes les visions qu'accrédite l'imposture, sont encore ici des articles de

de foi. La même superstition leur fait baiser la main de leurs Prêtres & le capuchon de leurs Moines.

Ils n'en sont cependant ni moins ardens pour le plaisir, ni moins portés à la volupté. La chaleur de leur tempérament leur fait naître mille desirs, & leur fournit mille ressources avec les femmes. Mais ils s'épuisent tellement avec leurs maîtresses, qu'ils ne suffisent plus au devoirs de l'hymen. Les jeunes gens se marient, lorsqu'énervés & totalement éteints, ils ne sont plus capables de féconder l'épouse jeune & trompée, qui languit auprès d'eux. Heureuse encore, si elle peut éviter ces maux funestes, qui, contractés dans la débauche, laissent aux Enfans de honteuses marques de l'incontinence & des désordres de leurs Peres. Cette maladie, qui attaque l'espece humaine dans son principe, est une cause affreuse de dépopulation dans ce Royaume, où l'on ne pense pas même qu'elle puisse se guérir. Elle regne dans les Provinces, dans les Campagnes, comme dans la Capitale, & se conserve dans les familles sous vingt formes différentes. Les dartres, le scorbut, la lepre, les humeurs froides, la goutte, &c, sont les principales branches de cette

peste affligeante , si négligée , quoique si commune,

Tandis que les Maris courent les aventures amoureuses , l'honnêteté de leurs femmes , privée de sa juste récompense , à la fin se décourage ; & méprisées de leurs Epoux, elles croient acquiescir par là le droit de justifier ce sentiment. Timides , elles commencent par les pleurs; l'ennui succede; l'exemple gagne; & elles préfèrent enfin l'étourdissement de l'amour, le dédommagement du plaisir, à cette morale gênante qui afflige l'esprit, tourmente le cœur, & ne tranquillise que la conscience. Elles font un premier choix & s'en repentent; en font un second , s'en repentent encore , & finissent par ne plus choisir ni se repentir. Il n'y a point de ruses alors, dont elles ne s'avisent , point de ressorts qu'elles n'emploient , pour tromper les Maris ; & l'on est toujours étonné que des femmes , qui toute leur vie ont été enfermées , soient à la fois si ingénieuses & si hardies , lorsqu'il s'agit de former & de soutenir une intrigue.

Dans la fréquentation des deux sexes , je n'ai vu aucune trace de cette ancienne & célèbre galanterie , qui donne une si belle opinion des Espagnols à ceux qui

ne les connoissent que par leurs romans. L'amour n'est plus ce commerce religieux de respects & d'adorations, toujours uni au desir de plaire, qui faisoit jadis une partie essentielle des mœurs de ce Peuple. Un coup-d'œil, une petite distinction, une légère préférence de la part de l'objet aimé, étoient des faveurs inestimables, qui inspiroient aux Amans les choses les plus ingénieuses & les plus tendres. En aiguissant les plaisirs des sens par les illusions de l'amour propre, on arrivoit, par une gradation délicieuse, une espérance soutenue, des desirs flatrés & animés, au terme du souverain bonheur. Ils ne sont plus ces beaux tems de la galanterie Espagnole, où des Chevaliers, ornés de rubans & des chiffres de leurs Maîtresses, combattoient en champ clos, pour mériter de plaire à la beauté; où la fidélité se mêloit au courage, le sentiment à la gloire, le respect aux desirs; & où l'amour, toujours inséparable de l'honneur, changeoit les hommes en héros, les femmes en divinités, & la volupté en une sorte de culte.

C'est cependant un usage reçu dans la plupart des villes capitales, que les femmes du haut rang, & même celles de la



classe mitoyenne, sur-tout si elles réunissent l'esprit à la beauté, se permettent des Chichiveos, comme les Italiennes des Sigisbées. Ce sont des Galans sans prétentions, dont les fonctions se bornent à se rendre officieux, & à prouver leur attachement par une foule de menus soins. Ils commencent leur journée par envoyer à l'heure du réveil de leur Dame, un Domestique s'informer de quelle manière elle a passé la nuit. Ils se rendent eux-mêmes chez elle vers les onze heures, pour assister à sa toilette; l'usage est de lui présenter un bouquet, & s'ils le peuvent, d'y joindre de jolis vers. Lorsque midi approche, ils accompagnent leur Dame à l'église, & la ramènent ensuite chez elle, où rarement ils restent à dîner; mais ils ne manquent pas de revenir l'après midi, & de lui tenir fidele compagnie, soit qu'elle veuille aller au spectacle ou à la promenade, soit qu'elle se décide à recevoir chez elle ses amies. Ils ne la quittent plus qu'à l'heure du souper; & alors leurs fonctions se trouvent remplies pour ce jour-là; mais elles doivent recommencer le lendemain. Quelquefois même le Chichiveo a des Adjointes; car plus sa Dame est d'un rang

ou d'un mérite distingué, plus elle trouve de Cavaliers qui briguent l'honneur de s'attacher à son char. On en compte souvent jusqu'à quatre ou cinq ; mais celui qui est le premier en date, ne perd jamais son rang ; les autres lui sont, en quelque manière, subordonnés. Ce ne sont que de simples Aspirans, quoique tous soient également empressés à faire leur cour.

Vous ferez surprise, sans doute, que chez un Peuple si porté à la jalousie, les Maris s'accomodent d'un usage si propre à la faire naître ; mais outre que vous scavez quel est, sur les hommes, l'empire de la coutume, le même usage semble avoir pourvu à l'inconvénient qu'il pourroit occasionner. Le Chichiveo seroit encore plus déshonoré que sa Dame, s'il abusoit de la confiance du Mari. Tout se réduit donc, de la part du Galant, à des soins extérieurs, à fredonner quelques airs, à chanter sa Dame, s'il en a le talent, & à ne rien tenter de plus, s'il se pique d'être honnête. C'est dans ce commerce de pure galanterie, que les Dames Espagnoles sont obligées d'employer toutes les ressources de leur esprit. Il en faut beaucoup, assurément, pour suffire à des entretiens si multi-

198 SUITE DE L'ESPAGNE.  
plées, pour en écarter la monotonie, & consoler trois ou quatre Cavaliers d'une servitude, qui ne leur promet aucune espece de dédommagement.

On ne connoît plus guere, en Espagne, ni les verroux ni les grilles; & à peine se fert-on encore de jalousies. On ne soupire plus dans les rues, comme autrefois; & l'amour se fait aussi librement qu'à Paris. La débauche y est encore plus dégoûtante: les Courtisanes froides, mal-propres, maussades, et poisonnées, dispensent les hommes d'être aimables, leur font même grace de l'honnêteté, comme formant avec elles un contraste incommode; & l'on est si accoutumé à les mépriser, qu'on ne fait presque plus comment s'y prendre, pour estimer les honnêtes femmes.

La danse est, pour les Espagnols, un divertissement si agréable, que les personnes les plus âgées ne veulent être exclues d'aucune fête. On voit la grand-mere, la mere & la petite fille danser ensemble dans le même bal. Les Grands, la Noblesse, les Bourgeois & le Peuple sont également adonnés à cet exercice; mais il n'y en a pas un qui connoisse les danses des autres Nations, ou qui s'en tire avec grace. Celles qui sont le plus

en usage , se nomment *Faldango* & *Seguidilla*. La premiere est grave , galante , pleine d'expression , & mêlée de certaines attitudes qui offrent un tableau continuel de jouissance. La seconde est accompagnée de chants , & se danse deux à deux comme la premiere , mais avec plus de gaieté & moins d'indécence. L'une & l'autre ont beaucoup de grace : les pas n'en sont ni vifs ni fautes : ils consistent en des balancés , en des mouvemens du corps , qui approchent de nos pantomimes. Dans les bals de cérémonie , on exécute froidement des danses graves , qui , jointes à l'embarras de l'étiquette , aux regles établies pour le maintien de l'ordre , à la répétition des mêmes pas , à l'inaction de ceux qui ne dansent point , font que de tous les moyens inventés pour se réjouir , le bal Espagnol est le plus propre à ennuyer.

Ce même Peuple aime la comédie à la fureur ; & il est étonnant qu'avec autant d'esprit , il n'ait pas fait plus de progrès dans cet art. L'Espagne connut les spectacles dès que les Romains y eurent introduit la bonne poésie. Les ruines de tant d'anciens théâtres , qui se conservent encore dans plusieurs villes , prou-

vent combien on se plaifoit à cette sorte de divertissement. Les Goths & les autres Barbares qui assujettirent ce Royaume, en chasserent les Muses, & avec elles les amusemens de Thalie. Les Arabes les y rappellerent, & firent des représentations théatrales, qui, jointes à quelques drames Provençaux, servirent de modes aux premières comédies Castillanes. On les jouoit les nuits de Noël, de Carnaval & de Pâques; & les sujets étoient tantôt des amours de Bergers, tantôt des points de notre Religion, comme la Naissance du Sauveur, la Passion, la tentation dans le désert, le martyre de quelque Saint, &c.

Vous reconnoissez-là l'origine de ces *Autos-Sacramentales*, qui ont déshonoré le théâtre Espagnol beaucoup plus long-tems, que nos anciens *Mysteres*, nos *Moralités*, la *Mere sotte*, n'ont flétri la scène Françoisse. Ces drames scandaleux & informes se représentoient encore à Madrid il y a peu d'années; & Calderon en avoit fait lui seul plus de deux cens. C'étoient des Pièces sacrées, qui se jouoient en intermedes. On y voyoit le Paradis, l'Enfer, la Trinité, le Saint-Sacrement: on y donnoit la bénédiction; on y chantoit le *Te Deum*.

Dans un de ces actes sacramentaux , intitulé la *Création* , Adam entroit d'un côté sur la scène , le Chaos de l'autre , & le Pere Eternel au milieu. Adam prioit ce dernier de débrouiller le chaos & de créer le premier homme. Dans un autre , le Démon , pour empêcher Jesus - Christ d'être reçu Chevalier de Saint-Jacques , prouvoit qu'étant le fils d'un Charpentier , il ne pouvoit produire ses titres de noblesse. Enfin on n' imagine pas les absurdités de ce genre de spectacle , qui n'est pas même encore totalement aboli. Ce qui étonne le plus , c'est l'application ridicule qu'on y fait continuellement des textes de l'écriture. Il n'y a guere , dans les prieres de l'église & dans les livres saints , de passages connus , qui , dans ces scènes burlesques , ne soient employés de la manière la plus indécente. Un Valet demande à une Servante si elle est pucelle ? Oui , sans doute , répond la fille ; & aussi-tôt le Valet réplique par ces mots de Saint Thomas : *Nisi videro , non credam*. A la fin du spectacle , un Bouffon faisant allusion aux paroles de la messe , renvoi les Spectateurs , en disant *Ite , Comedia est*.

Presque toutes ces Pièces sont intitu-

lées *la Famosa Comedia*. On y voit des Acteurs habillés en Moines, en Archevêques, en Cardinaux. Elles se jouent plus fréquemment dans les villes où il y a peu d'Étrangers, parce que les préjugés y regnent encore dans toute leur force; au lieu qu'à Cadix, à Barcelone, à Valence, à Madrid, les Anglois, les François, les Allemands qui y sont établis, ont fait revenir, en partie, les Espagnols de ces spectacles ridicules. On ne conçoit pas que des gens sensés, des Chrétiens puissent trouver du plaisir à voir promener, sur un théâtre, l'image du Saint-Sacrement, portée par Arlequin ou par Scaramouche.

Dans les premiers tems de la scène Espagnole, tandis que des Bouffons, des Bateleurs, des Histrions amusoient le Peuple par ces représentations extravagantes, les personnes de bon sens, observant la nature dans les chefs-d'œuvre de l'antiquité, voyoient, avec déplaisir, combien ces farces étoient éloignées de la sagesse & du goût des Anciens. Le desir d'y remédier leur fit composer des dialogues, qu'ils appelloient Comédies, mais qui n'étoient pas susceptibles de représentation: encore ne s'appliquerent-ils pas toujours à

bannir de ce genre ce qui pouvoit nuire aux bonnes mœurs ; & souvent ils réunissoient la malignité à l'indécence. Telle est la fameuse tragi-comédie de *Calixte & Mélibée* , où les descriptions sont si vives , les caractères si libres , les peintures si licentieuses , qu'il seroit dangereux de les exposer au théâtre. D'ailleurs ces comédies étoient trop longues pour être jouées , ainsi que les traductions en prose de quelques pièces grecques & latines , publiées par ceux qui s'efforçoient de conserver le goût des bons ouvrages dramatiques.

Lopé de Rueda , natif de Séville , fut le premier qui donna quelque éclat au théâtre Espagnol , par le double mérite de la représentation & de la composition. Cervantes , qui l'avoit connu , dit qu'il excelloit dans la poésie pastorale , & la faisoit servir d'intermedes à ses Comédies. Dans ce tems-là , tout l'habillement d'un Acteur , qui pouvoit être renfermé dans un sac , consistoit en quatre peaux blanches , garnies de franges dorées , quatre barbes , autant de chevelures , & quelques houlettes. On donnoit le nom de Théâtre à un espace renfermé par quatre bancs , sur lesquels on posoit des planches ; & les Acteurs



étoient élevés d'environ quatre pieds. Une vieille couverture, tirée par deux cordes, faisoit tout l'ornement de la scene. Les Comédiens s'habilloient par derriere ; & les Musiciens chantoient de vieilles romances. Rueda jouoit, d'une maniere ravissante, les rôles de Niais, de Fanfaron & de Basque.

Le fameux Auteur de Don Quichotte, Michel Cervantes ; se livra d'abord au genre comique. Une invention heureuse & féconde lui fit composer plusieurs pieces, qui purent servir alors de modèles à sa Nation. Lopé de Vega méprisa les anciennes regles, bannit du théâtre la vraisemblance, la régularité, la décence ; fit naître, croître, vieillir & mourir ses Héros dans le cours d'une représentation. Ils parcoururent la terre du Couchant à l'Orient, du Midi au Nord ; & quelquefois il les fait voler dans les airs. Les Laquais parlent en Courtisans, les Princes en Fanfarons, les Dames de qualité en Femmes du peuple. Les Acteurs entrent en foule & sortent en confusion ; une seule piece présente souvent jusqu'à soixante personnages, & finit par une procession. Cervantes blâma cette licence ; « mais, » répondoit Lopé de Vega, comme

» c'est le Peuple qui nous paie , il est  
 » bien juste , pour lui plaire , de lui par-  
 » ler en ignorant. Je tiens sous la clef ,  
 » ajoutoit-il , Aristote & Horace ; parce  
 » que leurs préceptes m'importunent.  
 » J'ai chassé de mon cabinet Plaute &  
 » Térence ; leurs Ouvrages me montre-  
 » roient par-tout la critique des miens ».

Les regles de l'Art ne sont pas mieux observées dans les Ouvrages de Calde-ron. C'est aussi la vie d'un homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort ; c'est une aventure historique ou romanesque , qui dure quarante ou cinquante ans. Nul plan , nulle préparation , nulle vraisemblance dans l'exécution. La scene se transporte tout à coup , & sans ménagement , d'un bout de la terre à l'autre. L'Auteur établit des ports de mer à Capoue , à Veronne , à Paris. Les scenes les plus sérieuses sont entremêlées de bouffonneries. Un Prince , dans une situation touchante , est interrompu par les impertinentes plaisanteries de son valet , &c. Malgré ces défauts , Calde-ron est regardé comme le Dieu du théâtre Espagnol. Son génie supérieur lui fit enfanter les plus grandes choses au milieu des plus foibles. On admire dans son style la noblesse d'une diction

élégante sans obscurité : on estime sa manière ingénieuse de tenir toujours les Spectateurs en suspens.

Solis, Moreto, Zamora, Candamo, Canizarez, méritent des éloges, pour s'être un peu plus rapprochés des règles de la bonne Comédie. Ce qui frappe le plus dans les Auteurs dramatiques de cette Nation, c'est leur prodigieuse fécondité. On ne peut entendre sans étonnement, que Lopé de Vega ait composé deux mille pièces de théâtre ; mais quand on connoît la nature & la forme de ces sortes d'Ouvrages, ce phénomène apparent est plus aisé à concevoir. Les Espagnols ont un grand nombre de rapsodies sous le titre de chroniques, d'annales, de romances, de légendes, &c. On y trouve quelques anecdotes historiques, quelques aventures intéressantes, noyées dans un fatras de circonstances merveilleuses, extravagantes, puériles & superstitieuses, que la tradition populaire ne cesse d'y ajouter. Un Auteur choisit une de ces aventures, en transcrit sans choix & sans exception tous les détails, met seulement en dialogue ce qui est en récit, & donne à cette compilation le nom de Comédie. Vous concevez qu'un homme qui a de la facilité & de l'habitude, aura

plutôt écrit quarante ouvrages de ce genre, qu'un Poëte aujourd'hui n'aura fait une Piece d'un seul acte, où il est obligé de dessiner des caracteres, de préparer, de graduer, de développer une intrigue, & de s'affujettir à toutes les loix de la décence, du goût, de la vraisemblance & de l'usage. Notre Poëte Hardy faisoit ses Comédies en trois jours; mais quand on les lit, on n'est pas étonné qu'il en ait donné plus de six cens.

Par la maniere dont on composoit ces drames Espagnols, vous comprenez qu'il ne doit pas être difficile d'en faire des romans: il ne s'agit que de mettre en récit les scenes dialoguées. Le Sage en a traduit plusieurs dans Gilblas; & ce ne sont pas les endroits les plus foibles de l'Ouvrage. Son histoire d'Aurore de Gusman est tirée d'une comédie de Moreto; il en est de même de beaucoup d'autres. Presque toutes les *Nouvelles* qui ont eu un si grand succès le siecle dernier, n'étoient que des Drames métamorphosés en narrations.

Je ne vous parle pas des tragédies Espagnoles; je n'en connois aucune bonne, qu'on puisse distinguer des pieces comiques. Les Auteurs choisissent indis-

remment pour Interlocuteurs, des Rois, des Princes, des Ministres, des Payfans, des Bourgeois. Souvent même les scènes plaisantes se passent entre les premiers, tandis que l'intérêt, l'attendrissement & l'infortune tombent sur les personnes de la dernière classe. Les distinctions établies entre la comédie & la tragédie, sont des inventions modernes dans la littérature Castellane. Ce n'est pas que l'Espagnol, par son caractère & son génie, ne puisse atteindre au genre tragique. Il a de l'élevation dans l'esprit, de la grandeur dans les idées, de la noblesse dans les sentimens ; mais en fait d'ouvrages de ce genre, il ne suffit pas d'avoir du génie, du talent même, ce qu'on ne peut assurément contester à cette Nation ; il faut, pour arriver à la perfection, du jugement, de la justesse, du goût, & sur-tout une observation rigoureuse des règles de l'Art.

Mais quelle que soit aujourd'hui notre supériorité sur les Espagnols, nous ne saurions disconvenir qu'ils n'aient été nos premiers guides dans l'art dramatique ; & que s'ils ne nous avoient pas préparés à la lecture des Sophocle & des Térence, peut-être n'aurions-nous jamais songé à les imiter. C'est dans les bons Auteurs Castellans, que les nôtres

ont trouvé ces beautés sans nombre , qu'ils ont prodiguées sur nos théâtres. Lope de Vega & Calderon ont fait des élèves parmi nous. Le nom seul du *Cid* rappelle dans quelle langue Corneille en a pris l'original. Moliere lui-même , ce créateur de notre Comédie , n'a-t-il pas puisé dans les mêmes sources ? Il est vrai que les Disciples s'élevant au-dessus de leurs Maîtres , pourroient être aujourd'hui les modeles de ceux qui leur ont servi d'exemple.

Outre les spectacles de la Cour , dont les salles sont également indécentes par l'obscurité , la malpropreté & la puanteur , il y a dans Madrid deux théâtres qui sont très - fréquentés , quoiqu'ils soient ouverts tous les jours. On y représente alternativement des comédies & des tragédies en langue Castillane ; quelques-unes , parmi ce nombre , sont tirées des autres langues. Leur meilleur genre est le bas-comique : les comédies écrites sont ennuyeuses ; & la déclamation , sur-tout celle des femmes , est nazillarde & insupportable. Les actes sont coupés par des intermedes bouffons , qui se jouent en impromptu. Les Comédiens Espagnols réussissent parfaitement en ce genre , pour lequel ils ont

## 210 SUITE DE L'ESPAGNE.

autant de talent que de naturel. Ces Pièces, qui inspirent la grosse joie, sont communément mêlées de réflexions & de fatyres plaisantes. Quelquefois elles se terminent par des ariettes composées dans le goût Italien.

Les Espagnols ont adopté, comme nous, l'usage de donner une petite Pièce après la grande; ils nomment ces petits drames *Entremesses*. La plupart sont d'un genre très-pittoresque. La danse en fait partie, & ajoute encore à leur agrément par celui de son exécution. L'Orchestre est assez bon; mais les voix sont détestables: aucune Actrice ne fait la musique. Je ne parle point des spectacles de la Cour, auxquels préside Farinelli, qui dirige un des meilleurs opéra de l'Europe.

Je suis, &c.

*A Madrid, ce 21 Février 1755.*



## L E T T R E C X C V I I I .

## S U I T E D E L' E S P A G N E .

**I**L est tems , Madame , d'entrer dans les détails de mon voyage , & de vous rendre compte de ce que j'ai vu depuis Lisbonne jusqu'à Madrid , par la route d'Elvas , de Badajos , de Mérida , Truxillo , Talavera-la-Reina & Tolède. On s'embarque sur le Tage , qui , dans cet endroit , a plus de deux lieues de traverse ; & l'on arrive à Aldea-Galléga , situé à l'autre extrémité de la riviere.

Le premier jour on va coucher à Venta Noya , où Sa Majesté Portugaise avoit fait élever un palais , lorsqu'elle se rendit à Elvas pour la double alliance entre le Portugal & l'Espagne. Ce bâtiment , qui n'est point achevé , est très-vaste. Il y a des écuries pour trois mille chevaux , beaucoup de cuisines , avec des cheminées au milieu , où l'on peut mettre des broches de quatre côtés. Tous les appartemens sont démeublés ; & il n'y reste que quelques peintures aux plafonds. Le Roi n'y a jamais cou-



ché que deux fois ; & ce n'est , à proprement parler , qu'une auberge royale & magnifique , à l'usage de la Cour.

Entre Elvas & Badajos est la petite riviere de Caya , qui fait la séparation des deux Etats. Comme il est défendu d'emporter de l'or du Portugal , on n'est pas peu embarrassé , en arrivant sur cette frontiere , quand on a eu l'imprudencé de s'en charger. Supposé même qu'on ait la facilité de le faire passer sans risque , il n'est pas également aisé de le convertir en pistoles d'Espagne , qui seules ont cours dans ce Royaume. J'avois heureusement pris le parti de me munir de Lettres de Change sur des Banquiers de Madrid , pour recevoir de l'argent à mon arrivée dans cette Capitale. Il est essentiel d'en avoir plus d'une , pour ne pas se trouver au dépourvu ; car comme ces lettres sont souvent protestées , si l'une manque , on a recours à d'autres.

Il y a aussi des mesures à prendre , quand on traite avec les Maletiers. Il faut d'abord bien examiner les voitures , obliger le Maître de les conduire lui-même , demander un état des journées qu'il compte faire , ne rien donner d'avance , & s'il a un Domestique , exi-

ger qu'il le montre ; car il est dangereux de s'y fier à moins qu'il ne soit bien connu, & qu'il ne donne une caution bonne & valable. Il est sur-tout fort à propos, qu'il n'ait aucune connoissance des effets & de l'argent qu'on emporte avec soi. Il est bon aussi d'avoir un passe-port du Ministre d'Espagne, qui réside à Lisbonne. En prenant toutes ces précautions, on peut voyager en sûreté, sans craindre même les Voleurs ; car ils n'attaquent guere un Voiturier connu, dont la perte occasionneroit de grandes recherches.

Une chaise attelée de quatre mules, me mena d'Elvas à Badajos. J'avois eu l'attention de ne rien prendre avec moi, qui fût sujet à confiscation. Les Voituriers ne manquent guere d'avertir les Commis, lorsqu'ils savent qu'on porte quelque marchandise prohibée. Ils ont entr'eux un langage muet, & des signes particuliers pour se faire entendre. Souvent un coup de fouet frappé d'une certaine maniere, suffit pour instruire les gens de la douane; & les Voyageurs sont toujours les dupes de ces Frippons, pour peu qu'ils fassent connoître leurs affaires. En partant d'Elvas, j'avois changé quelques Portugaises d'or en Piastras

d'Espagne, avec cinq pour cent de perte. Ce sont les Prêtres qui font ce commerce ufuraire ; & si vous ne leur laissez pas tout votre or , ils sont les premiers à vous trahir.

Arrivé à Badajos , je fis mes arrangements pour une voiture ; & je ne manquai à aucune des précautions dont j'ai parlé. Cette ville , Capitale de la province d'Estramadoure , placée sur une hauteur au bord de la Guadiana , n'a de remarquable qu'un magnifique pont bâti par les Romains. Elle est défendue par quelques ouvrages construits à la moderne ; mais quoiqu'elle se vante d'avoir soutenu deux sièges sans se rendre , je pense qu'elle n'est pas même à l'abri d'un coup de main. On l'appelloit anciennement *Pax - Augusta* ; & de ce nom , les Maures , qui n'ont point de P dans leur langue , ont fait premièrement , par corruption , *Bax Aujos* , ensuite *Badajos*. Son territoire est très-fertile ; & toute la campagne est plantée de vignes , de citronniers , d'orangers & d'oliviers. On y nourrit beaucoup de bétail , & en particulier des brebis qui portent une laine très-fine & très-précieuse. Du reste , la ville n'est pas grande ; car on n'y compte guere que quatre

mille Habitans. Les maisons y font bien bâties, & les rues assez larges. La Cathédrale est située sur la place d'armes, ainsi que la maison du Gouverneur. Les autres églises font celles de trois paroisses, & de quelques couvens.

On est mal logé à Badajos, & obligé de pourvoir soi-même à sa nourriture. Au reste, c'est assez l'usage de toutes les villes d'Espagne; mais dans les lieux où les Voituriers s'arrêtent, il y a, devant la porte de l'auberge, une espèce de petit marché de légumes, de viande & de gibier. Quelquefois on fait ses provisions chez le Boulanger & à la boucherie; mais on n'y trouve pas toujours ce qu'on desire. Il faut porter, dans sa voiture, de grosses bouteilles, qu'on fait remplir dans les cabarets, sans quoi l'on court risque d'être empoisonné par des flacons de cuivre mal étamés, & chargés de verd-de-gris. On fait soi-même sa cuisine; car les Aubergistes ne vous donnent que le lit. Dans la saison des petits pois, on peut en faire sa provision; & l'on s'amuse à les écosser en chemin. Les légumes ont une faveur & un goût exquis, même à les manger cruds. En prenant ses précautions, on ne manque jamais de

ces fortes d'alimens ; on peut même en faire présent aux Hermites qu'on rencontre sur la route , & qui offrent de l'eau aux Voyageurs ; mais il faut se défier de ces faux Dévots , qui ne vivent que d'aumônes s'ils se croient les plus foibles , ou de vols si malheureusement ils sont les plus forts.

On trouve par-tout des draps blancs ; & l'on paie le couché suivant le nombre des matelas qu'on demande. On en fournit deux pour quatre sols ; on les entasse les uns sur les autres ; & quand on sort de l'Hôtellerie , on donne une bagatelle pour le *Guaſto* , c'est-à-dire , pour l'embarras qu'on a causé. Les lits sont toujours propres , parce qu'on les fait avec deux bancs & quelques planches , sur lesquels on étend les matelas. On n'est jamais incommodé ni des puces ni des punaises , comme dans la plupart de nos lits d'auberge garnis de rideaux. Quand plusieurs Voyageurs suivent la même route , les voitures s'attendent & partent ensemble , pour plus grande sûreté contre les Voleurs.

La première ville remarquable , après Badajos , est Mérida. Elle fut bâtie par l'Empereur Auguste , qui la donna aux Soldats vétérans. Ils la nommerent

*Emérita*

*Emerita Augusta*, d'où s'est formé le nom qu'elle porte. Elle étoit autre fois Capitale de la Province, & Métropole du Portugal. Ces deux titres lui furent enlevés par l'invasion des Maures, qui la posséderent pendant plusieurs siècles. Les Romains firent construire, sur la Guadiana, où elle est située, un pont magnifique, qui fut emporté par un débordement; & ils éleverent dans la ville un superbe aqueduc, dont il ne reste plus que quelques vestiges. On y voit d'autres débris, qui prouvent son ancienne célébrité. Elle est encore recommandable par ses Conciles & ses Martyrs. On parle d'une Sainte Eulalie, fille de douze ans, que le Poëte Prudence a célébrée dans ses vers, où il fait une longue énumération de ses souffrances. Comme ville frontière, Mérida est fortifiée d'un château & de quelques ouvrages à la moderne. On vante les agréments de ses campagnes, la bonté de ses fruits, l'excellence de ses pâturages, la multitude de ses troupeaux, & sur-tout l'extrême piété de ses Habitans.

Truxillo, située dans les montagnes sur le penchant d'une colline, est commandée par une forteresse bâtie sur la hauteur. Son nom dérive du latin *Tur-*

*ris Julia*, parce qu'on la croit fondée par Jules César. Elle se fait gloire d'avoir donné naissance à l'immortel Pizarre, qui a conquis le Pérou, & dont on montre encore le palais. Le Vainqueur du Mexique, le célèbre Cortès, étoit de la même province : deux héros, à qui l'Espagne fut redevable de l'accroissement de sa gloire, de l'étendue de sa puissance, de l'abondance de son or. L'Estramadoure est aussi la patrie de Velasco-Nunès de Balbao, qui découvrit la mer du Sud, & en prit possession avec les mêmes cérémonies, que le Doge de Venise, lorsqu'il épousa la mer Adriatique.

Truxillo, qui porte le titre de Cité, a six paroisses, dix couvens, dont quatre d'hommes, un Juge de police & des Corrégidors. Il n'y avoit autrefois en Espagne que les Villes Episcopales, qui fussent honorées du nom de Cité. Dans la suite, les Rois étendirent ce privilège, qui, entr'autres droits, donne celui d'envoyer des Députés aux Etats-Généraux, d'être gouvernées par des Corrégidors, & d'avoir d'autres Villes soumises à leur Jurisdiction. Celles où il n'y a point de ces premiers Officiers de la Justice, ont un Alcade-Mayor, assisté

de Régidors qui lui servent d'Assesseurs ou de Conseillers, & dont les Sentences vont, par appel, à l'Audience Royale, à la Chancellerie, au Conseil du Roi, ou à d'autres Tribunaux, suivant la nature des affaires. Les Villes qui ne jouissent pas du titre de Cité, ont leurs Alcades, leurs Bayles, leurs Viguiers, dont les jugemens relevent des Corrégidors.

Il y a cette différence entre ces Juges & nos Présidiaux, que ceux-ci ne se mêlent que d'administrer la justice, au lieu que les autres sont encore chargés de tout ce qui regarde l'ordre intérieur d'une Ville. Un Corrégidor est tout à la fois un Lieutenant-Civil, un Bailli, un Magistrat de police, un Prévôt des Marchands, un Echevin, un Maire, un Consul, & même souvent, quand ce n'est pas une place de guerre, un Commandant & un Gouverneur. Il ordonne & regle tout de l'avis des Régidors & des Alcades, qui, dans les matieres graves, délibèrent avec lui aux Assemblées; car pour les affaires courantes, il ne prend conseil de personne. Ce que je dis de ce Magistrat, doit s'entendre aussi des moindres Alcades dans les bourgades. Le Corrégidor



220 SUITE DE L'ESPAGNE,

ne peut exercer les fonctions de sa charge dans le lieu de sa naissance ; c'est le contraire du Régidor , qui doit être né dans l'endroit même où il est employé.

La ville de Talavera , surnommée la Reyna , parce qu'elle étoit l'apanage d'une Reine de Castille , est la première qu'on rencontre sur la route , en quittant l'Estremadoure. Sa situation sur le Tage la rend commerçante ; & elle compte parmi ses Habitans , un grand nombre de gens de distinction. Ses rues son larges , les maisons assez belles ; & l'on y voit , comme dans toutes les villes Espagnoles , beaucoup d'églises & de couvens. Elle est défendue par une forteresse ; & les Archevêques de Tolède , qui en sont Seigneurs temporels , y tiennent un Grand-Vicaire. On y fait de la faïance presque aussi estimée que la porcelaine ; & il n'y a pas plus de vingt ans , qu'on y a découvert une mine d'or. C'est aussi la plus riche manufacture d'étoffes d'or & d'argent qu'il y ait dans toute l'Espagne. Le Roi qui la protège , tâche de la faire fleurir par toutes sortes d'encouragemens & de privilèges.

Une indisposition de mon Muletier m'obligea de passer deux jours dans cette

Ville. Je profitai de la circonstance & du voisinage, pour visiter le monastere de Saint Just, si celebre par la retraite de Charles - Quint. Voilà, me dit, en se moquant, un Moine qui me monroit l'endroit où avoit logé cet Ex-Empereur, « voilà la triste solitude ; où ce » Monarque, devenu imbécille & dé- » vot, passoit ses jours à démonter des » pendules, à tourmenter les Religieux, » à se donner la discipline, à remplir » d'écriteaux, sur la prédestination & » sur la grace ; les murs de sa cellule, à » s'étourdir sur l'abandon de toutes ses » Couronnes, & à s'en repentir. Voilà » où il donnoit la comédie de son pro- » pre enterrement, se mettoit dans un » cercueil ; chantoit pour lui le *De pro-* » *fundis* ; & laissoit voir toute la dé- » mence d'un cerveau mal organisé. Un » jour qu'il alloit à son tour éveiller » les Novices à l'heure de matines, l'un » d'eux qu'il secouoit trop fort, parce » qu'il ne s'éveilloit pas, lui dit : n'avez » vous donc pas assez long-tems trou- » blé le repos du monde, sans vous op- » poser encore à celui des hommes » paisibles qui l'ont quitté ? »

Avant que d'arriver à Toledé, on apperçoit les restes d'un Amphithéatre

construit par les Romains. L'Espagne est remplie de ces sortes de monumens antiques, qui ne ressemblent point aux amphithéâtres de nos salles de spectacles. Ceux-ci, comme vous savez, sont des lieux élevés vis-à-vis du théâtre, d'où l'on peut voir commodément le jeu des Acteurs, au lieu que chez les Anciens, c'étoient des bâtimens spacieux, ronds ou ovales, dont l'arene, environnée de divers rangs de sieges disposés par degrés, avec des portiques en dedans & en dehors, servoit aux spectacles du Peuple, tels que les combats des Gladiateurs, des bêtes féroces, &c. L'Amphithéâtre de Vespasien, appelé le Colisée, & celui de Vérone, sont les plus célèbres de l'antiquité. Un François ne doit pourtant pas oublier de citer aussi celui de Nîmes.

Toledo, autrefois la Capitale du Royaume des Visigots, & ensuite d'une Monarchie particulière sous les Maures, étoit une ancienne colonie des Romains. La tradition porte qu'elle fut d'abord bâtie par des Juifs sortis de la captivité de Babylone; que César en fit une place d'armes, & qu'Auguste y établit une Chambre Impériale. Les Goths, l'agrandirent; &, embellie par les Sarra-

fins, fortifiée par les Castillans, ornée d'un magnifique château, elle fut long-tems la résidence de ses Rois, & est encore aujourd'hui une des principales villes de la Nouvelle Castille. Le Tage, qui coule entre des rochers escarpés, l'environne de deux côtés; le reste est entouré de vieux murs, flanqués d'un nombre prodigieux de tours, qu'on dit être l'ouvrage des Visigots & des Maures. Sa situation sur une montagne la rend inégale, & oblige presque toujours de monter ou de descendre. Les rues sont étroites, mais les maisons assez belles. On y voit même de superbes bâtimens, qui environnent de grandes places. Le château royal a été ruiné dans les dernières guerres; mais il en reste des débris assez considérables, pour faire juger de son ancienne magnificence. Il occupe une extrémité de la Ville, & est bâti sur un rocher, d'où l'on découvre toute la campagne. Il consistoit en quatre gros corps-de-logis avec des pavillons. On montoit aux appartemens par un grand escalier, que l'on voit encore au fond de la cour, & qui en tient toute la largeur.

Toledé, divisée en vingt-trois quartiers, n'est pas peuplée à proportion de

sa grandeur. On n'y compte guere que cinq mille familles, partagées en vingt-sept paroisses, dont deux suivent le rit Mozarabe. Il faut vous expliquer ce que c'est que ce rit, & vous en faire connoître l'origine.

Après la conversion des Goths Ariens à la foi Catholique, Saint Isidore, Archevêque de Séville, régla parmi eux le culte divin, & composa, par ordre du Concile de Toledé, un office & un missel qui furent reçus dans toutes les églises d'Espagne. Cette discipline dura jusqu'à l'invasion des Maures, où tous les Chrétiens furent dispersés. Ceux de Toledé eurent la liberté de rester dans la Ville, & furent appellés Mozarabes, du nom de Moza, Chef des Sarrasins, qui leur permit de suivre leur religion. Ils conserverent l'office de Saint Isidore; & ce ne fut qu'après l'expulsion de ces Infideles, qu'on parla de leur faire prendre le rit Roman. Le Clergé, la Noblesse & le Peuple s'y opposerent, par respect pour l'ancien usage; & il y eut de grandes contestations, pour favoir laquelle des deux liturgies, la Romaine ou la Mozarabe, contenoit la forme de culte la plus agréable à la Divinité. Il fut arrêté, suivant le génie de ce siecle igno-

rant & barbare, que ce point de controverse se décideroit par un duel.

Deux Champions, armés de toutes pieces, entrerent dans la lice. La Cour favorisoit l'office Romain; mais le parti contraire fut victorieux; & toute la Ville ne douta plus que Dieu ne se fût déclaré pour la bonne cause. Mais, comme les armes sont journalieres, on fut d'avis de tenter une autre épreuve. Après des jeûnes, des processions, des prieres, on fit allumer un grand feu; & l'on convint qu'en y jettant un exemplaire de chaque liturgie, celui qui résisteroit aux flammes, seroit admis dans toutes les églises. L'office Mozarabique fut encore triomphant; car si l'on en croit les Espagnols, il ne parut pas même endommagé, tandis qu'on vit l'autre réduit en cendres. Mais la Cour ne voulant pas en avoir le démenti, & persistant, malgré le miracle, à rejeter le missel de Saint Isidore, eut encore assez d'art & d'autorité, pour éluder une seconde fois cette décision; & l'usage du rituel Mozarabe ne fut permis que dans quelques églises. Ce culte perdit insensiblement de sa faveur; le souvenir même en seroit totalement effacé, si le Cardinal Ximenès, Archevêque de

Toledo, ne l'eût rétabli au commencement du seizième siècle. Il fonda une Collégiale composée de douze Chanoines & d'un Doyen, qui suivent ce rit, & dépensa cinquante mille écus à faire imprimer des missels & des breviaires Mozarabiques.

La Cathédrale de Toledo, d'une construction gothique, est l'église la plus considérable de l'Espagne, & l'une des plus riches de la chrétienté. L'Archevêque, Primat du Royaume, grand Chancelier de Castille, & Conseiller né du Conseil d'État, a plus de douze cens mille livres de revenu. Le Prélat actuel ne jouit pas de toute cette somme; j'ai dit ailleurs que l'Infant Don Louis, en remettant ce bénéfice, s'étoit réservé une pension. L'Archevêque est Seigneur de dix-sept Villes ou gros Bourgs, & d'un nombre infini de Villages. Quand, pour prendre possession de sa dignité, il fait son entrée d'inauguration, l'usage est que le Clergé & les principaux Citoyens aillent au-devant de lui à une lieue de la Ville. Les Chanoines, montés sur des Mules superbement parées, précédés de leurs Ecuyers, vont lui baiser la main; & le Gouverneur, suivi des principaux Magistrats, vient lui faire

son compliment. On le conduit en cérémonie jusqu'à la porte de la Cathédrale, dont il promet d'observer & de maintenir les privilèges. Près de là est son palais Archiépiscopeal, dont la magnificence répond à la dignité & aux revenus du riche Pontife qui l'occupe.

L'opulence de cette église & de son Chapitre ne le cede point à celle du Prélat. La plupart des autels & des gradins par où l'on y monte, sont de vermeil; la quantité de perles, de diamans, de pierres précieuses renfermées dans les sacristies, est d'un prix inestimable. Il y a quatre grandes figures, représentant les quatre parties du monde, montées sur deux globes de deux pieds de diamètre, & ornées de toutes les différentes sortes de pierreries qui se trouvent dans les pays qu'elles représentent. Les globes sont portés sur des piédestaux; & tout y est d'argent massif, les piédestaux, les globes, les figures. C'est un présent de la Reine Marie - Anne de Neubourg, seconde femme de Charles II.

Je ne parle pas de ce nombre infini de châffes, de reliquaires, de vases, de lampes, d'encensoirs, de chandeliers, de croix, de statues, de croses, & de couronnes d'or, d'argent, de vermeil,



qui remplissent les armoires. Nabuchodonosor & Titus n'ont pas enlevé plus de richesses du temple de Jérusalem. Un Ministre de Philippe V proposa de faire circuler, pour les besoins de l'Etat, cette masse d'or & d'argent, inactive & comme enterrée; les Prêtres & les Moines s'y opposèrent, trouverent ensuite moyen de rendre odieux le Ministre, & le firent exiler.

Le Cardinal Ximenès est un de ceux qui ont le plus contribué à l'embellissement de cette église. Il orna la salle du Chapitre des portraits de tous les Archevêques de Tolède, fit faire des tapisseries d'or & de soie, & une argenterie moins estimable encore par la matière, que par la beauté & la perfection de l'ouvrage. Il y a aussi quelques tableaux remarquables, dont un entr'autres est du Titien.

On fait monter les revenus du Chapitre à quinze cens mille francs. La première dignité, celle de Grand-Archidiacre, vaut au moins quarante mille écus, & celle de Grand-Doyen trente mille. Il y a quatorze Dignitaires, quarante Chanoines, cinquante Prébendés, autant de Chapelains; & tout le Clergé, y compris les Officiers, les Enfants de

Chœur & les Doffervans, est d'environ fix cens Eccléfiastiques, dont les revenus paſſent deux millions cinq cens mille livres. Autrefois ce Chapitre étoit régulier, ſuivoit la Règle de Saint Auguſtin, & vivoit en communauté avec l'Archevêque; mais le relâchement s'y étant introduit, on convint qu'il valoit mieux le ſécularifer, que de le laiſſer vivre plus long-tems d'une manière ſi oppoſée à l'eſprit de ſon Inſtitut.

On compte à Toledé trente-huit communautés religieuſes, dont dix-ſept d'hommes, & vingt-une de filles. Le couvent de Saint François, fondé par Ferdinand & Ifabelle, y tient le premier rang; & l'on raconte, comme une choſe remarquable, que Ximenès, qui, ſous leur regne, parvint à la dignité d'Archevêque, de Cardinal & de premier Miniſtre, fut le premier Novice de cette maiſon. Aux murs de la Ville, près de ce couvent, on voit d'énormes chaînes, auxquelles les Maures attachoient les eſclaves Chrétiens, avant l'expulſion de ces Infidèles.

Ce qui donne encore de la célébrité à cette ancienne Capitale, eſt la quantité de guerres qu'elle a eſſuyées, & les Conciles nombreux qu'on y a tenus.

Le premier fut assemblé, l'an 400; contre les Priscillianistes, dont l'hérésie avoit commencé en Espagne. Leur doctrine étoit en partie celle des Manichéens, & en partie celle des Gnostiques. Comme les premiers, ils admettoient un mauvais principe, moteur de la matière & de son imperfection. Comme les seconds, ils autorisoient la dissolution & la débauche. Ils tenoient, la nuit, des assemblées de prostitution, où les hommes, les femmes, les filles, les garçons assistoient nus, & se méloient sans aucune distinction d'âge, de parenté ni de sexe. Priscillien, Chef de cette secte, Espagnol noble & riche, fut mis à mort par ordre de l'Empereur Maxime, qu'il avoit traité d'Usurpateur.

Dans un autre Concile tenu à Tolède en 638, il fut statué qu'aucun Roi d'Espagne ne monteroit sur le Trône, à moins qu'il ne promît de conserver la Foi catholique. Dans un autre de l'année 1473, on défend aux Ecclésiastiques de porter le deuil, aux Evêques, de paroître en public sans camail, sans rochet, & d'être vêtus de soie. Un règlement ordonne que ceux qui meurent des blessures qu'ils ont reçues dans un duel, soient privés de la sépulture ecclésiastique.

La ville de Tolède a souvent été agitée par des guerres & des divisions intestines. Celle qui éclata sous le regne de Charles-Quint, paroît sur-tout mériter qu'on en fasse mention. Les Etats assemblés dans la Galice avoient accordé à ce Prince un don gratuit, sans avoir obtenu satisfaction sur la violation de plusieurs de leurs privilèges. Les Tolédains, qui se regardoient comme les gardiens des libertés communes de la Nation, prirent les armes, & attaquèrent le château avec tant de vigueur, que le Gouverneur fut obligé de se rendre. Enhardis par ce succès, ils dépouillèrent de toute autorité ceux qu'ils soupçonnoient d'être attachés à la Cour, établirent une forme de gouvernement populaire, composé des Députés de chaque Paroisse, & leverent des Troupes pour se défendre. Leur principal Chef étoit Don Juan de Padilla, fils aîné du Commandeur de Castille, qui joignoit à beaucoup de fierté & de courage, des talens qui, dans un tems de trouble, peuvent élever un homme à la suprême Puissance.

Le premier embarras fut de trouver de l'argent pour payer cette armée : la femme de Padilla, animée d'une audace

supérieure aux craintes superstitieuses ordinaires à son sexe ; proposa de s'emparer des riches ornemens de la Cathédrale de Tolède ; mais pour ôter à cette action l'apparence d'impiété qui auroit pu scandaliser le peuple , Dona Maria , c'est le nom de cette femme , se rendit processionnellement à l'église avec tous les gens de sa maison en habits de deuil , les yeux en larmes , se frappant la poitrine , & implorant à genoux le pardon des Saints , dont ils alloient dépouiller les autels. Cet artifice prévint l'imputation de sacrilège , & fit juger au Peuple , que la nécessité seule & le zèle de sa bonne cause avoient pu déterminer l'Épouse de Padilla , malgré sa répugnance , à cette étrange extrémité.

Avec ces secours , Padilla mit ses Troupes en campagne , & remporta divers avantages sur les Royalistes. Mais il fut vaincu à son tour ; & son armée , découragée par cette défaite , s'affoiblit tellement par la défection , que , pour ne pas survivre au malheur de cette journée , il se précipita au milieu des ennemis. En vain il chercha la mort sur le champ de bataille ; étant à la fois blessé & démonté , il ne put être que prisonnier. On ne le laissa pas languir long-

tems dans l'incertitude de son fort ; dès le lendemain il fut condamné à perdre la tête. On lui permit d'écrire à sa femme & aux Bourgeois de Toledé , lieu de sa naissance ; & ces deux lettres , connues de tous les Habitans , sont la première chose dont ils entretiennent les Étrangers.

« Pleurez la perte que vous faites ,  
 » écrivoit à son épouse le malheureux  
 » Padilla ; mais ne pleurez pas ma mort ;  
 » elle est trop honorable , pour exciter  
 » des regrets. Je vous legue mon ame ;  
 » c'est le seul bien qui me reste ; & vous  
 » le recevrez comme celui que vous esti-  
 » mez le plus dans le monde. Je finis ,  
 » pour ne pas fatiguer la patience du  
 » Bourreau qui m'attend , ni me faire  
 » soupçonner d'allonger ma lettre , dans  
 » le dessein de prolonger ma vie ».

La haute idée qu'ont de leur ville les habitans de Toledé , éclate dès les premières paroles que leur adresse Padilla.  
 « Toi , la couronne d'Espagne , & la lu-  
 » mière de l'univers ! Toi , qui fus libre  
 » dès le tems des puissans Goths , &  
 » qui , en versant le sang étranger & le  
 » tien , as recouvré ta liberté & celle de  
 » tes Voisins , je te prie , comme ma  
 » mere , d'accepter la vie que je vais per-

» dre , puisque Dieu ne m'a rien donné  
 » de plus précieux que je puisse te sacri-  
 » fier. Je suis moins jaloux de vivre , que  
 » je ne le suis de ton estime. Si le sort  
 » n'a pas voulu que mes actions fussent  
 » placées au nombre des exploits for-  
 » tunés & fameux des autres Habitans ,  
 » il faut l'imputer à ma mauvaise fortu-  
 » ne , & non pas à ma volonté. Mais ce  
 » qui me donne la consolation la plus  
 » sensible , c'est de voir que moi , le  
 » dernier de tes enfans , je vais souffrir  
 » la mort pour toi , & que tu en nourris  
 » d'autres dans ton sein , qui seront en  
 » état de me venger » ,

La mort de Padilla ne mit pas fin à  
 la révolte. Sa Veuve , au lieu de s'aban-  
 donner à une douleur pusillanime , en-  
 treprit de venger son Epoux , & de sou-  
 tenir la cause dont il avoit été la victi-  
 me. Les égards qu'on avoit pour son  
 sexe , ou plutôt l'admiration qu'inspi-  
 roit son courage , fit passer dans cette  
 femme tout l'ascendant que son Mari  
 avoit eu sur le peuple. Elle écrivit des  
 lettres ; elle fit partir des émissaires ,  
 pour ranimer l'ardeur & les espérances  
 de son parti. Elle leva des soldats , &  
 eut , de nouveau , recours à l'église ,  
 pour avoir l'argent nécessaire à leur en-

retien. Elle ordonna qu'ils porteroient des Crucifix au lieu de drapeaux; & elle marcha dans les rues de Tolède, montrant son fils, encore enfant, en habit de deuil, précédé d'une enseigne, où étoit peint le supplice de son pere. Elle tenoit ainsi les Habitans dans un état d'agitation, qui les aveugloit sur le danger.

Les troupes du Roi investirent la ville; mais le courage de l'indomptable Maria n'en fut point alarmé. Elle se défendit avec intrépidité, battit les Royalistes; & elle tenoit tête aux Affligés, lorsque le Clergé, à la mort de l'Archevêque, se détacha de son parti. Les Prêtres ne pouvant lui pardonner de s'être emparée de leur bien, persuaderent au peuple, qu'elle avoit un Démon familier, qui, sous la forme d'une Nègreffe, régloit toutes ses opérations & ses démarches. Les Tolédains, fatigués de la longueur du siege, la chasserent de la ville, & se soumirent. Dona Maria se retira dans la citadelle, qu'elle défendit pendant quatre mois; mais se voyant réduite à l'extrémité, elle eut l'adresse de s'échapper, à la faveur d'un déguisement, & se réfugia en Portugal, où elle avoit encore une partie de sa famille. Je suis, &c.

*A Madrid, ce 25 février 1755.*



## LETTRÉ CXCIX.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

**A** UNÈ lieue de Madrid, on commence à sentir une odeur qui infecte les Étrangers, & réjouit les Naturels du pays. Un Seigneur Espagnol, qui avoit passé une partie de sa vie dans les embassades, rentrant dans cette ville avec cette joie, cet empressement qu'on éprouve en se retrouvant dans les lieux qui ont le plus intéressé, se faisoit promener en carosse dans les rues les plus mal-propres; &, dans le transport de ses sens, il s'écrioit à chaque ordures: « Dieu soit loué! Je sens... je sens enfin » mon air natal ». Les Médecins prétendent que cet air est trop vif, pour soutenir une plus grande propreté, & que la santé des Habitans dépend, en grande partie, de cette salutaire infection (1).

(1) Depuis le départ du voyageur, Madrid est devenu une des villes les plus propres de l'Europe. Elle a cette obligation au Marquis de Squillacci, qui l'a fait nettoyer, paver & embellir, non sans exciter beaucoup de murmures de la part des Habitans, dont plusieurs regrettent encore ces heureux tems de malpropreté & de puanteur.

Sous le regne de Philippe V, Don François de Salcedo, Corréidor de Madrid, en fit aligner les rues, applanir les éminences, agrandir les places, élever des aquéducs, construire des fontaines, tracer des promenades, &c. On lui doit aussi l'ouverture du passage de la porte de Ségovie à celle de Saint-Vincent, le grand pont de Toledé, le pont Verd, celui des Pélerins, l'hôtel des Gardes-du-Corps, & plusieurs autres monumens, fruits de ses lumieres, de son zele, & de son amour pour le bien public.

Cette ville étoit une bourgade peu connue, avant que Charles-Quint & ses Successeurs y établissent leur séjour. Soumise, pour le temporel, aux Archevêques de Toledé, elle a enlevé à cette Métropole le nom & la dignité de Capitale du royaume. On dit que Charles long-tems tourmenté d'une fièvre quarté, y recouvra la santé, & que, par reconnoissance, autant que pour la bonté de l'air, il y fixa la résidence royale. On a d'autant plus blâmé ce choix, que c'est peut-être la seule ville capitale, qui soit sans riviere; car on ne peut guere honorer de ce nom le petit ruisseau tortueux, qui coule au bas

de ses murs. On y a cependant bâti un pont superbe, qui a donné lieu à ce mot si connu d'un François : « que le » Roi d'Espagne devoit vendre le pont » pour acheter une riviere ». La plaisanterie ne peut être bonne qu'en été, où le Mançanarès manque d'eau effectivement ; car en hiver, il est sujet à des débordemens si considérables, qu'un pont médiocre, ou tout autre qui ne seroit pas construit solidement, ne résisteroit point à leur violence.

De hautes montagnes, dont le sommet est couvert de neige, environnent cette grande Cité, qui n'a ni fossés ni murailles. On y voit de belles rues, de belles places, de belles fontaines, de belles églises, de belles maisons, où l'on arrive par d'autres rues étroites, puantes, incommodes, mal pavées, mal-propres, mal percées. La place majeure est assez régulière, & toute bâtie d'édifices uniformes. Les pilastres qui les soutiennent forment des portiques commodes, où l'on peut se promener à couvert ; & toutes les fenêtres sont ornées de balcons. Une si grande étendue de bâtimens en impose au premier coup-d'œil ; mais on y desireroit plus de variété. Cette place, qui est

au milieu de la ville, a au moins quinze cens pieds de circuit. C'est là que se vendent les denrées, & que se donne le spectacle du combat des taureaux. Les jours de marché, elle est remplie de petites boutiques, où se trouvent toutes sortes de provisions; herbes, fruits, viande, légumes, gibier, poisson, tout est rangé sur des tables; & chacun y vient chercher ce dont il a besoin. Ce qu'on dit des Espagnols, qu'ils achètent deux sols un pied de bœuf, & en donnent cinq pour le faire porter chez eux, est exactement vrai. Ils marchent devant ou à côté du petit Auvergnat qui tient la marchandise; & ils se croiroient déshonorés, s'ils y mettoient seulement la main.

J'ai parlé ailleurs du combat des taureaux. Vous connoissez cette fête absurde & barbare, également contraire à la raison & à l'humanité, nuisible au labourage, & en même tems très-dispendieuse, aussi chérie des Espagnols que des Portugais, & où il faut toujours un Confesseur & les saintes-huiles pour les gens qui y sont blessés à mort. Ici, comme à Lisbonne, à moins qu'on ne soit Gentilhomme, on n'est point admis à combattre dans les fêtes royales. La ré-

compense des Vainqueurs est l'Ordre de saint-Jacques, & un brevet de Capitaine de cavalerie; mais ceux qui combattent à pied, ne sont ordinairement que des Bouchers ou des Bohémiens.

Ces derniers forment, comme vous savez, une classe de gens qui ont leur langue, leurs loix, leur discipline, & leur façon de vivre particulieres, n'ont ni métier, ni religion fixe, ne croient dépendre d'aucune autorité, & n'entrent point dans l'ordre de la société, où ils ne sont que tolérés. Leur nombre passe quarante mille dans toute l'Espagne; & il y a des villes, comme Cadix, Séville, &c, où ils habitent les fauxbourgs; mais ils ne peuvent posséder aucune terre, ni même servir comme soldats. Ils ont, dans tous les pays, le même caractère, qui est la fripponnerie; la même occupation, qui est de dire la bonne aventure; les mêmes usages, qui sont de s'attrouper pour courir les provinces. Les hommes sont voleurs, les femmes libertines. Si vous les interrogez sur le lieu de leur naissance, la plupart l'ignorent: ils sont nés pendant leurs courses, dans les endroits où la grosseffe a forcé leurs meres de s'arrêter: celles-ci ne s'en souviennent

nent pas elles-mêmes. Demandez-leur comment ils connoissent l'avenir ? C'est par des signes qu'on leur apprend dans leur enfance , sans aucun mélange de magie ni de sortilege. Parlez-leur de leurs mariages ; ils avouent qu'ils n'ont point d'autre règle que leur inclination , mais qu'ils sont fidèles à leur premier choix. Lorsqu'ils perdent leurs compagnons , ils les enterront au pied d'un arbre ; quant aux vieillards & aux malades , ils les laissent dans les hôpitaux. Quelquefois les jeunes gens quittent la troupe & se fixent dans les villes. S'ils rencontrent d'autres vagabonds , ils se traitent avec amitié ; mais , à la réserve de quelques mariages qui se font d'une bande à l'autre , ils n'ont d'ailleurs rien de commun. Les besoins présents de la vie les occupent uniquement. Leur friponnerie même ne s'étend point au-delà ; ils ne volent que pour suppléer à ce qui leur manque. Aussi ne voit-on pas qu'ils s'exposent à d'autres châtimens que le fouet , pour avoir enlevé quelques moutons , quelques poules dans les écuries ou dans les basses-cours.

Il n'y a point de pays , comme

242 SUITE DE L'ESPAGNE,  
vous savez, où l'on ne trouve de ces  
vagabonds. Les Allemands les nom-  
ment *Zigueners*, les Italiens *Cingari*, les  
Espagnols *Gittani*, les Anglois *Gypsies*,  
& les François Egyptiens ou Bohémiens.  
On ne s'accorde point sur leur origine:  
les uns les croient successeurs des Prê-  
tres de la Déesse de Syrie, gens rusés  
& adroits, & fort exercés dans l'art de  
tromper; d'autres les font descendre  
des fils de Cham, & disent que cette  
vie errante est une suite de la malé-  
diction de leurs peres. Quelques-uns  
prétendent qu'ils sont un mélange d'E-  
gyptiens & d'Ethiopiens, & que malgré  
leurs différens noms, ils parlent un  
langage si uniforme, qu'on ne peut pas  
douter qu'ils ne viennent tous de la  
même source.

On croit que c'est au quinzieme sie-  
cle, qu'ils ont fait leur premiere appa-  
rition dans les royaumes de l'Europe.  
Malgré les défords dont on les ac-  
cuse, les vues de religion & de pénit-  
ence qu'ils firent d'abord servir de  
prétexte à leurs courses, les ont sau-  
vés long-tems de la rigueur des loix,  
leur ont même attiré une espece de vé-  
nération de la part des peuples. Mais  
on n'a pas cessé de leur donner la chasse

en Allemagne ; jusques-là , que dans la dépendance de Magdebourg , on faisoit feu sur eux , comme sur des bêtes féroces. Cependant on a si peu réussi à les exterminer , que tous les ans il en renaît des troupes nombreuses , qui répandent l'inquiétude & la frayeur dans les campagnes. Les visites qu'ils font aux Payfans , ne sont pourtant pas sans utilité. Les uns savent un peu de médecine & de chirurgie ; les autres montrent à danser. Les plus fins ont des secrets qui font quelquefois l'admiration des Physiciens & des Chymistes. On prétend que c'est d'eux , que nous vient le jeu des Gobelets. Ils ne perdent point l'ancien usage de dire la bonne aventure ; & l'espérance de savoir l'avenir est un si grand charme pour le peuple , qu'il seroit plus porté à les caresser qu'à les haïr , s'il ne lui arrivoit pas presque toujours d'être la dupe de sa crédulité. On a remarqué qu'ils s'assembloient de préférence dans les lieux consacrés ou par quelque superstition populaire , ou par quelque phénomène de la nature. Ce choix est encore une adresse , pour donner d'eux une idée extraordinaire.

Les rues & les places de Madrid ,



dont cette digression m'avoit éloigné ; font ornées de fontaines & embellies de statues. La chaux y est si chere , & la pierre si rare , que la plupart des maisons ne sont bâties que de terre ou de brique ; mais le Gouvernement a porté l'attention jusqu'à les faire peindre à fresque en dehors ; ce qui forme un coup-d'œil aussi brillant que nouveau. On est toujours surpris de voir ces fortes de peintures résister aux rigueurs du tems , aux impressions de l'air , aux pluies de l'hiver & de l'automne. Ce qu'il y a de vrai , c'est qu'elles s'y conservent presque aussi bien , qu'en France dans l'intérieur des édifices. Les murs n'ont ni solidité , ni épaisseur , & semblent plutôt construits pour faire ligne dans la rue , que dans le dessein d'y habiter. On traverse ordinairement de grandes pieces , avant que d'arriver à une petite chambre , où toute la famille se retire. Les personnes riches ont un appartement d'été & un d'hiver. En louant une maison , on n'y trouve point de vitres ; chaque locataire apporte les siennes , comme en Portugal ; & les loyers sont hors de prix. Par-tout il y a des balcons aux fenêtres ; & les rez-de-chauffées sont presque tous fermés de barreaux de fer ,

On y voit peu de cours, & encore moins de portes cochères. Les premiers étages appartiennent au Roi, à moins que les Propriétaires ne les rachètent; ce qui se fait communément; & ce droit est un des revenus de la Couronne.

On compte dans la ville dix-huit paroisses, cinquante-huit Communautés, trente-une d'hommes, ving-sept de filles, & vingt-deux Hôpitaux, dont le principal est celui des Enfants-Trouvés, qui deviennent tous bourgeois de Madrid, & même gentilhommes. Le Collège des Jésuites est, après le palais de Sa Majesté, un des plus beaux édifices. Il faut encore mettre de ce nombre l'église de Notre-Dame d'*Atocha*, ou du Buiffon, située près de la ville, dans l'enceinte d'un vaste couvent de Dominicains. On y accourt de tous côtés par dévotion; & dans les événements heureux, les Rois y font chanter le *Te Deum*. On voit à côté de la nef, dans une chapelle fort sombre; mais éclairée par cent lampes d'or ou d'argent, une figure miraculeuse de la Vierge, vêtue comme une veuve les jours ordinaires, & aux grandes fêtes, couverte de pierreries comme une Reine.

Ces richesses, aussi inutiles au public qu'à celle à qui elles sont consacrées, sont communes dans toutes les églises.

Il y a des hôpitaux ici pour tous les âges, tous les sexes, tous les états, toutes les maladies. Dans l'un, on reçoit les filles grosses, dans l'autre leurs enfans. Ici c'est pour l'épilepsie, là pour le mal de Naples, ailleurs, comme à Paris l'Hôtel-Dieu, pour toutes sortes de Malades. Je n'ai pourtant pas oui dire qu'en Espagne on les emprisonne dans un lit dégoûtant, entre un Agonissant & un cadavre, pour leur faire respirer l'haleine empoisonnée du trépas, & changer en une maladie mortelle, ce qui n'étoit d'abord qu'une simple incommodité.

Le palais du Roi est à une extrémité de la ville, situé sur une éminence, avec d'assez belles avenues, & une terrasse qui domine sur la rivière. On y arrive par une longue rue, bordée de côté & d'autre, de maisons superbes. Au devant de la façade est une grande place; l'intérieur offre plusieurs cours environnées de colonnes qui forment des galeries; mais les jardins n'ont rien de bien magnifique. Ces cours sont occupées par des boutiques de mercerie,

comme l'est à Paris l'entrée du Louvre. C'est dans ce même palais que l'on plaide, qu'on rend la justice, & que s'assemblent les différens Conseils. On monte aux appartemens par un escalier qui conduit à une galerie où se tiennent les Gardes. Non loin de là est la Bibliothèque, que Philippe V, à qui elle doit sa fondation, a rendue publique, & dont il confia le soin à quatre Bibliothécaires; sous la surintendance de son Confesseur. Plusieurs Savans y tenoient leurs conférences, lorsque ce Prince érigea ces Assemblées en une Académie royale d'Histoire. Il ne faut pas la confondre avec l'*Académie Espagnole*, dont l'établissement est antérieur de plusieurs années. Philippe V l'avoit créée sur le modèle de notre Académie Française. Un Pere Casani, Jésuite, en a écrit l'histoire; je vous en envoie la traduction.

« Philippe apporta en Espagne l'a-  
 » mour des Lettres, qu'il avoit hérité  
 » de son Aïeul. Les troubles & les  
 » malheurs de l'Etat, dans les commen-  
 » cemens de son regne, ne firent que sus-  
 » pendre les heureux effets de cette no-  
 » ble inclination; & l'année même que  
 » la paix fut faite, on vit briller les pre-

» miers rayons de cette savante Aca-  
 » démie, dont on va tracer le plan, &  
 » faire connoître les devoirs.

» Dom Jean-Manuel Fernandez Pa-  
 » chéco, Marquis de Villena, Duc  
 » d'Escalone, Grand-Maitre de la mai-  
 » son du Roi, & Chevalier de la Toison  
 » d'or, rassembloit chez lui une société  
 » de Gens de Lettres, qu'il pria Sa  
 » Majesté d'autoriser de son pouvoir,  
 » pour la composition d'un Diction-  
 » naire de la langue Castellane. Le Roi  
 » y consentit, & y ajouta une autre  
 » grace, qui fut de les ériger en Corps  
 » académique. Le Marquis de Villena en  
 » fut nommé Président, & se montra  
 » d'autant plus digne de cette place, qu'il  
 » joignoit à ses propres lumieres, un  
 » zele pur & désintéressé, pour donner  
 » de l'éclat à celles d'autrui: bien diffé-  
 » rent de ce Cardinal vain & précomp-  
 » tueux, qui ne fonda une Académie en  
 » France, que parce qu'il faisoit de mau-  
 » vais vers qu'il idolâtroit, & vouloit  
 » qu'on les admirât.

» Celle d'Espagne prit pour emblème  
 » un creuset sur le feu, avec ces mots:  
 » *Il épure, il fixe & donne de l'éclat.* Sa  
 » fin principale est de cultiver la langue  
 » de la Nation, d'en procurer la pureté

» & l'élégance, & de la purger de toutes  
 » ses mauvaises expressions. Le nombre  
 » des Académiciens doit être de vingt-  
 » quatre. La maniere de les recevoir est  
 » par scrutin, avec cette clause, qu'il  
 » faut avoir plus de la moitié des voix  
 » pour y être admis. L'emploi du Direc-  
 » teur est de présider aux séances, de  
 » proposer les matieres qu'on y traite,  
 » & de recueillir les suffrages. L'office  
 » du Secrétaire est de rassembler, de  
 » mettre en ordre les papiers, soit  
 » qu'on les destine à l'impression, soit  
 » qu'on les conserve manuscrits. Les  
 » Assemblées se tiennent une fois la  
 » semaine, durent trois heures, &  
 » doivent toujours commencer & finir  
 » par une priere, que récite le plus  
 » ancien des Académiciens ecclésiasti-  
 » ques.

» Un autre statut porte que les Gens  
 » de qualité, sans esprit, sans Lettres,  
 » sans connoissances, ne pourront être  
 » admis à ce Corps de Savans. On veut  
 » bien qu'ils y assistent quelquefois pour  
 » s'instruire, & apprendre que la nais-  
 » sance, les dignités & des richesses  
 » sont des prérogatives d'un autre ordre  
 » que les talens. Que cette façon de  
 » penser est encore éloignée de celle de

» ce même Cardinal , qui s'imaginait  
 » que le génie seroit obscur par lui-  
 » même , si l'argent & les titres  
 » n'en relevoient le néant ; que des gens  
 » qui avoient de l'or au lieu de mérite ,  
 » & des dignités au lieu de science , pou-  
 » voient hardiment venir s'asseoir avec  
 » ceux , dont la renommée publie les  
 » noms dans l'univers ; qu'il suffit d'être  
 » à leur côté pour leur ressembler , &  
 » qu'un Grand qui fait à peine lire , ou  
 » une Tête mitrée qui fait faire ses Man-  
 » demens , peuvent passer pour de  
 » beaux génies !

» Une autre regle de l'Académie Es-  
 » pagnole veut que chaque Membre ,  
 » qui lit ses productions , fasse de tems  
 » en tems de petites pauses , pour rece-  
 » voir des conseils. Si les avis sont par-  
 » tagés , on va aux voix ; & ce que le  
 » plus grand nombre détermine pour  
 » retrancher , changer ou ajouter , s'exé-  
 » cute sur le manuscrit même. Il n'est  
 » question ici que du style ; & si l'Ou-  
 » vrage n'a pas été examiné & approu-  
 » vé , on ne souffre pas que l'Auteur qui  
 » le fait imprimer , y mette son titre  
 » d'Académicien. Mais le suffrage de la  
 » Compagnie ne suffit pas pour le ren-  
 » dre public ; il faut encore le soumet-

» tre au Tribunal des Censeurs, où mal-  
 » heureusement les élans du génie sont  
 » subordonnés au ciseau de la médio-  
 » crité, qui lui coupe les ailes sans  
 » miséricorde.

» La grande occupation de cette So-  
 » ciété littéraire, dans les premières  
 » années de son institution, fut la com-  
 » position du Dictionnaire qu'elle avoit  
 » projeté dès son origine : il étoit natu-  
 » rel qu'elle conçût, avant toutes choses,  
 » l'idée de ce travail. Les vingt-quatre  
 » lettres furent distribuées à différentes  
 » plumes ; & la grandeur de l'Ouvrage  
 » ne rebuta point les Travailleurs, qui  
 » acheverent chacun leur partie pres-  
 » que en même tems. Sa Majesté fit les  
 » frais de l'édition, & assigna des fonds  
 » pour former à perpétuité les revenus  
 » de l'Académie, & des pensions con-  
 » venables à ses Membres les plus dis-  
 » tingués. Le Dictionnaire parut enfin,  
 » & réunit tous les suffrages. Non-seu-  
 » lement il est au-dessus de ceux que  
 » l'on connoît ; mais il seroit difficile  
 » d'en composer un meilleur ; & il peut  
 » faire juger de ce que l'Académie Espa-  
 » gnole est capable d'exécuter.

» Elle s'appliqua ensuite à une Poéti-  
 » que, à une Grammaire, & à une Rhéto-



» rique. Outre ces travaux, son occupa-  
 » tion ordinaire est d'examiner quelques  
 » écrits en prose & en vers, pour faire  
 » connoître, par le jugement qu'elle  
 » en porte, les regles de goût les plus  
 » sûres par rapport aux pensées & à  
 » l'élocution. Déjà on s'apperçoit que  
 » ce Corps illustre & savant fait couler  
 » insensiblement, dans tous les Membres  
 » de l'Etat, le goût des sciences & des  
 » arts; qu'il adoucit les mœurs, dégoû-  
 » te des plaisirs frivoles & grossiers, ex-  
 » cite l'émulation parmi les Gens oisifs,  
 » jette sur l'ignorance un ridicule, dont  
 » on cherche à se garantir par l'étude.

Il y a quelques années que, sous le  
 nom de Saint Ferdinand, le Roi actuel  
 institua, dans sa Capitale, une Aca-  
 démie des Beaux Arts, qui a pour objet  
 la peinture, la sculpture & l'architec-  
 ture. Sa Majesté y fonda des prix qui  
 augmentèrent l'émulation, ainu que le  
 nombre & le mérite des Concurrents.  
 Don Joseph de Carvajal, que la voix  
 publique a mis au rang des plus grands  
 Ministres, étoit le génie, dont la faveur  
 & les lumières avoient inspiré à son Mai-  
 tre le dessein de soutenir par sa protec-  
 tion, & d'encourager par ses bienfaits,  
 le nouvel établissement.

Cette Société voulant donner au Monarque des preuves effectives de sa reconnoissance, décerna que les plus habiles d'entre les Académiciens, feroient incessamment le portrait de Sa Majesté en un tableau de neuf pieds de haut sur trois de large, & son buste en marbre de grandeur naturelle. Elle ordonna aussi le portrait & le médaillon de M. de Carvajal, son premier Protecteur, & choisit pour le concours des prix, des sujets tirés de l'histoire d'Espagne. L'un étoit le Roi Vamba refusant la Couronne, que les Grands & les premiers du royaume lui offroient à genoux, & qu'un d'eux le força de recevoir. L'autre étoit l'entrée de ce même Prince dans Tolède, menant prisonnier, sur un char, le Prince Paul & les autres Rebelles à sa suite. Un autre représentoit Julio Manfucto, Espagnol blessé à mort, au combat de Crémone, par son fils qui portoit les armes dans l'armée ennemie; que son pere reconnoît, qui reconnoît son pere en s'approchant pour le dépouiller. Un autre sujet étoit saint Hermenegilde abjurant l'Arianisme aux yeux de la Princesse Inagunde son Epouse, & recevant le Sacrement de

Confirmation de son Oncle, saint Léandre, Archevêque de Séville.

L'Académie fit annoncer ces prix non-seulement dans les principales villes du royaume, mais jusques dans les lieux un peu considérables de la campagne. Il se présenta soixante-quatre Concurrans; mais pour ne pas admettre inutilement les plus foibles, on commença par les assembler tous dans une maison royale; & on leur proposâ d'autres sujets, sur lesquels chacun d'eux devoit s'exercer pendant l'espace de deux heures. On jugea, par ces épreuves, de ceux qui devoient être admis au concours; & il ne se trouva plus que seize Candidats.

Le lieu destiné pour la distribution des prix, étoit orné des chefs-d'œuvres de plusieurs Académiciens; & l'on n'oublia pas d'y placer le portrait du Roi & celui du Protecteur. L'Assemblée étoit composée des Ministres du Royaume, des Ambassadeurs étrangers, des Grands d'Espagne, des Magistrats, & d'un concours extraordinaire des principaux Seigneurs, qui se firent un devoir d'assister à cette séance. Je ne vous enverrai pas la liste des Vainqueurs; mais je ne dois point vous laisser ignorer, que le pre-

mier des Eleves couronnés dans la classe des peintres , étoit un jeune homme de dix-sept ans , & que le second en avoit à peine quinze. Les dispositions pour la Sculpture & l'Architecture étoient encore plus précoces ; car les plus habiles n'avoient pas quatorze ans.

Afin de pourvoir à l'entretien de ceux qui , avec des talens , manquoient des facultés nécessaires pour les cultiver , on fonda six places de cinq cens francs pour six Eleves , trois pour la gravure des estampes , & trois pour les coins & les cachets. Ils devoient être choisis parmi les plus avancés , & s'exercer uniquement dans leur genre , jusqu'à ce qu'étant parvenus à la perfection de l'art , ils cédaient à d'autres leur place & leur pension.

L'Académie portant ses vues hors de son sein , & voulant étendre sa gloire dans toutes les parties du Royaume , seconda les Habitans de Sarragosse , qui sollicitoient un privilege pour une semblable institution. Le Roi se rendit à leurs vœux ; & cette nouvelle Société s'établit avec une juste dépendance de la première , & l'avantage de participer aux mêmes droits. L'une & l'autre ont enrichi l'Espagne de plusieurs monumens , qui prouvent que les essais de

leur enfance ne le cedent point aux travaux de l'âge mur.

Les Espagnols s'étoient déjà distingués autrefois par des merveilles de ce genre. On fait la part qu'eut le célèbre Jean-Baptiste Monegro, natif de Toledé, à la construction de Saint Pierre de Rome, & au palais de l'Escorial. Paul Céspedes, né à Cordoue, fut à la fois Poëte, Sculpteur, Peintre & Architecte. Chagrin de voir sans tête la statue antique & précieuse de son Compatriote Seneque, il lui en fit une si bien proportionnée, si convenable au reste du corps, qu'elle étonna tous les Connoisseurs; aussi en fut-il récompensé par cette inscription, également glorieuse à l'Auteur & à sa patrie, *Vive l'Artiste Espagnol.*

Les statues de bronze du palais de Madrid sont l'ouvrage de deux autres Sculpteurs Castillans, Rioja & Couterras. Des Peintres de toutes les Nations sont venus dans la ville de Nébrija, copier en petit, pour exécuter en grand dans leur pays, la magnifique statue d'Alonso Cano, où la Vierge est représentée tenant l'Enfant Jesus dans ses bras. La même chose est arrivée pour celle de la Conception, par le même Artiste, dans

l'Eglise Cathédrale de Grenade sa patrie. Le Christ de Don Pedre de Mena fit l'étonnement & l'admiration de la ville de Gênes. Le mont Thabor, dans le chœur de l'église de Toledé, est l'ouvrage du célèbre Barugete. Grégoire Hernandez, de la province de Galice, a développé la sublimité de son génie dans les différentes parties de la Passion, exécutées à Valladolid. Montanez, né à Séville, a rempli son pays de ses chefs-d'œuvres. Arfe natif de la même Ville, s'est immortalisé par des statues de la plus noble composition. Madrid se vante d'avoir donné naissance à Sébastien Banuêvo, dont on admire encore les productions dans plus d'un endroit de cette Capitale. Grenade montre avec une égale complaisance, les morceaux finis de Joseph Mora qu'elle a vu naître. Bacerra, de la province d'Andalousie, avoit pris des leçons de Raphaël & de Michel-Ange. Sa statue de Notre-Dame de la Paix a fixé l'attention de tous les Curieux. Elle fut faite, dit-on, par ordre de la Reine Elisabeth de Valois, pour un Couvent de Saint François de Paule; & voici une anecdote qu'on débite à ce sujet.

Bacerra en avoit déjà commencé deux dont il n'étoit pas content. Avant que

d'entreprendre la troisieme , il rêva ; dit-on , qu'un fantôme , dont il ne distinguoit aucun trait , lui adressoit ces paroles : « leve-toi ; & de ce tronc informe , qui brûle dans ton foyer , ébauche ton idée ; & tu rempliras ton intention pour l'image que tu veux faire ». Il se leva , retira le morceau de bois , l'éteignit bien vite , & en fit cette statue. Il la présenta à la Reine , qui , à la premiere vue , ne put s'empêcher de se récrier sur l'expression de beauté , de douleur , d'affection & de tendresse qu'elle remarquoit dans cette figure. Le palais de Madrid est rempli de morceaux à fresque de ce même Artiste.

En passant de la Bibliotheque dans les Appartemens du Château , on me fit voir le lieu qu'habitoit François I , lorsque , prisonnier de Charles-Quint , il éprouvoit , de la part de ce Prince , des traitemens si rigoureux. Loin d'user envers ce Monarque , de la générosité qu'il méritoit , à peine avoit-on pour sa personne les égards dus à son rang ; & l'on paroissoit se conduire avec la finesse d'un Corsaire avide , qui espere , en maltraitant ses Captifs , les forcer à payer plus cher leur rançon.

Le Roi étoit confiné dans un vieux

château, sous les yeux d'une Garde rigide, dont l'attention sévère & minutieuse rendoit sa prison encore plus dure. On ne lui permettoit d'autre exercice, que celui de monter une mule, environné de gens armés; & l'Empereur laissa passer plusieurs semaines sans lui rendre visite.

Tant d'indignités firent une impression profonde sur l'ame de ce Monarque fier & sensible; la gaieté naturelle de son caractère l'abandonna; & après quelque tems de langueur, il fut attaqué d'une fièvre qui fit craindre pour sa vie. Dans la violence de ses accès, il ne cessoit de se plaindre de la rigueur outrageante avec laquelle on le traitoit; & il répétoit souvent, que l'Empereur auroit bientôt la satisfaction de l'avoir laissé mourir dans sa prison, sans daigner le voir une seule fois.

Charles - Quint consulta ses Ministres sur le parti qu'il devoit prendre; & son Chancelier Gatinara, celui d'entr'eux qui avoit le plus de lumieres & d'expérience, représenta à son Maître l'indécence qu'il y auroit à visiter un Prisonnier de cette importance, sans lui rendre sa liberté. L'Empereur, moins délicat que son Ministre, alla



voir le Roi de France, lui parla en termes pleins d'affection & d'estime; mais le Prisonnier fut gardé plus étroitement que jamais, jusqu'au traité qui lui procura sa délivrance.

C'est une erreur de croire que le château de Madrid, qui fut depuis bâti par ce Prince dans le bois de Boulogne, ait été construit sur le modèle de celui qu'il occupoit en Espagne; il n'y a aucune ressemblance entre ces deux édifices. On peut encore mettre au rang des traditions populaires, le stratagème dont ce Monarque se servit, dit-on, pour braver, dans sa prison même, l'orgueil des Grands d'Espagne. Ceux-ci, prétendant que le Roi de France devoit s'incliner en les saluant, firent baisser la porte de sa chambre, pour s'attribuer l'inclination qu'il seroit obligé de faire en sortant. Mais François I. déconcerta leurs mesures; car s'avancant à reculons, il leur présenta le derrière.

La Grandesse d'Espagne, qui donne à de simples Particuliers de si hautes prétentions, ne remonte guere qu'à deux siècles & demi; mais elle a été subrogée à d'autres dignités équivalentes, qui, comme celle-ci, rapprochoient plus immédiatement le Sujet du Souverain.

Telle fut peut-être cette classe de Nobles, que la simplicité des anciens tems fit désigner par le titre de *Riccos hombres*, & qui fut substituée aux Magnats des Goths. Ces Magnats, issus, pour la plupart du Sang Royal, étoient les personnages les plus considérables du Royaume, prédoient à l'Élection des Rois, & étoient leurs Conseillers en tems de paix & de guerre. Ce sont eux enfin que les Loix d'Espagne, les Conciles Nationaux & les Histoires désignent par le titre de premiers Princes Séculiers de la Couronne, à laquelle même ils étoient élevés, lorsque la succession directe venoit à s'éteindre.

Il faut observer qu'anciennement en Espagne, & sur-tout dans les Royaumes de Castille & de Léon, les *Riches Hommes* étoient appellés Grands; mais Riche-Homme & Homme Riche ne signifioient pas la même chose. Par Homme Riche on désignoit seulement celui qui possédoit de grands biens; par Riches-Hommes, ceux qui avoient droit de porter l'écusson d'armes. Parmi d'autres prérogatives, ils jouissoient encore de celle d'armer des Chevaliers, de confirmer les privilèges qu'accordoit le Souverain, & de prendre le titre de *Dou*,

qui n'étoit d'abord affecté qu'au Roi, aux Infans, aux Princes du sang & aux Prélats, mais que l'usage a rendu aussi commun en Espagne, que celui de *Monsieur* l'est en France.

La Riche-Hommerie étoit donc regardée comme la première dignité Séculière après la Royauté; aussi les Souverains ne l'accordoient-ils que comme une faveur singulière, qui s'éteignoit à la mort des personnes qui en étoient revêtues, à moins qu'ils ne jugeassent à propos de la transmettre aux Descendans. Il vint même un tems, où elle resta à demeure dans les familles; mais dans la suite, il s'introduisit quelque distinction entre les Riches-Hommes & les Grands d'Espagne; & l'on s'accoutuma insensiblement à ne nommer que sous ce dernier titre, les plus grands Seigneurs de la Monarchie. Enfin la qualité de Riche - Homme disparut tout à fait, & avec elle, l'avantage dont ils jouissoient, de confirmer les privilèges accordés par le Souverain.

Au surplus, sous quelque titre & en quelque tems que l'on considère les Grands d'Espagne, on voit que ceux qui étoient revêtus de cette dignité, avoient de très-hautes prérogatives. Depuis Fer-

dinand le Catholique, le Roi les traite ce Cousins, tandis que les autres Titrés, c'est-à-dire, les Comtes, les Marquis, &c., ne sont qualifiés que de Parens.

La Grandesse n'étoit pas seulement une qualité honorable; elle donnoit encore le pouvoir de lever des Soldats, de les commander, de s'en servir même dans les guerres & les querelles particulières; mais les Grands devoient se rendre avec eux à l'armée du Roi, dès qu'ils en étoient requis par le Monarque. Ce titre devint dans la suite d'autant plus précieux, que peu de familles en étoient décorées. On ne compte, depuis Alfonse X jusqu'à Philippe II, que vingt-neuf ou trente Maisons honorées de cette dignité.

Un des privilèges dont la Noblesse Espagnole faisoit le plus de cas, étoit de se couvrir devant le Roi. Elle le conserva jusqu'au regne de Philippe I, pere de Charles-Quint. Ce Prince avoit amené en Castille des Seigneurs Flamands, qui voyant les Nobles du pays paroître devant lui le chapeau sur la tête, tandis qu'ils étoient découverts, éclatèrent en murmures, & piqués de cette inégalité, menacerent de s'en retourner. Philippe cherchant les moyens de les

appaîser, pria le Duc de Nocera d'engager ses Collegues à ne pas user de leur privilege, jusqu'au départ de la Noblesse de Flandres. Ils y consentirent d'autant plus volontiers, qu'on leur promit que cette déférence ne préjudicieroit point à leur droit; mais on fait de quelle nature sont ces promesses; & la première chose que fit le Prince, fut de les oublier. Il auroit privé pour toujours les Espagnols de cette douce prérogative, si la mort, & le Roi Ferdinand appelé à la régence de Castille, ne les y eussent maintenus.

Ils en jouirent sans contestation jusqu'à l'élévation de Charles-Quint au Trône impérial. Ce Monarque s'étant rendu à Aix-la-Chapelle pour la cérémonie de son couronnement, éprouva, de la part des Electeurs & des Seigneurs d'Allemagne, les mêmes difficultés que les Flamands avoient faites à son Pere: il eut recours au même expédient; mais lorsqu'il se vit Empereur, il ne permit plus aux simples Gentilhommes titrés de se couvrir en sa présence, & n'accorda cette grace, qu'aux principaux de son Royaume.

Je dirai en passant, qu'à l'avènement de ce Prince au gouvernement de l'Empire,

pire, dans tous les Actes ou Édits qu'il publioit en qualité de Roi d'Espagne, il prenoit le titre de Majesté, & exigeoit que ses Sujets le lui donnassent, comme une nouvelle preuve de leur respect. Jusqu'à alors les Souverains d'Europe ne s'étoient qualifiés que d'Altesse ou de Grace; mais leur vanité leur fit bientôt imiter l'exemple de la Cour de Castille. Le titre de Majesté n'est plus une marque de prééminence: les plus petits Monarques en jouissent sans contradiction; & l'orgueil des plus puissans n'a pas encore pu inventer une qualification plus élevée.

Charles-Quint & Philippe II ne prodiguerent pas les honneurs de la Grandesse: le desir de l'obtenir tint les Nobles dans la dépendance, augmenta leur zèle & leur courage, entretint l'émulation, & remplit le Royaume de grands Capitaines, d'habiles Ministres & de Sujets fidèles. Les Ducs se couvrent en présence du Roi; mais les Marquis & les Comtes, qui ont conservé ce droit en Portugal, l'ont perdu en Espagne, à l'exception de quelques-uns qui le possèdent par des considérations particulières. Au reste, le rang de Marquis & de Comte n'est pas ici un

vain nom , comme en France & en Italie ; c'est une vraie dignité qui procure des distinctions réelles & des privilèges dont ne jouit pas la Noblesse ordinaire. Ils suivent immédiatement les Grands , parmi lesquels ils sont admis quelquefois , par la faveur du Souverain , pour des services rendus à l'État.

La Grandesse se donne à *Vie* ou à *Race* ; à *Vie* , lorsque le Roi dit : *Un tel , couvrez-vous* ; cette grace n'est attachée qu'à la personne , & ne passe point à sa postérité : à *Race* , lorsque Sa Majesté dit , en nommant le Marquisat ou le Comté , *Vous , Marquis ou Comte de . . . couvrez-vous*. Cette dignité alors est héréditaire ; & au défaut des mâles , les Filles la reçoivent & la donnent à leurs Maris. Il y a donc des Seigneurs qui ne sont Grands , que du côté de leurs femmes , & d'autres qui ont plusieurs Grandesses confondues ensemble par leurs successions & par leurs alliances.

On distingue encore des Grands de plusieurs classes : les premiers se couvrent avant que de parler au Roi ; les seconds , quand ils lui ont parlé , & avant qu'il leur ait répondu ; les derniers , après qu'ils ont reçu sa réponse.

Mais quelque droit qu'ils aient de se couvrir, ils ne doivent le faire que lorsque Sa Majesté le leur ordonne; un Grand qui préviendrait l'ordre, se mettroit dans le cas de déplaire.

Au reste, les Grands d'Espagne ne sont pas les seuls, à qui le Roi accorde ce privilege. Les Cardinaux, les Nonces du Pape, les Archevêques, le Grand-Prieur de Castille de l'Ordre de Malthe, les Généraux des Ordres de Saint Dominique & de Saint François, les Ambassadeurs des Têtes couronnées, les Chevaliers de la Toison d'Or, ceux des Ordres Militaires de Calatrava, de Saint-Jacques & d'Alcantara, lorsqu'ils sont revêtus du manteau capitulaire, & que le Roi, en qualité de Grand-Maitre, assiste à leur Chapitre, les Seigneurs titrés de France & de Portugal, les Conseillers du Conseil Royal & de la Chambre de Castille, lorsqu'ils vont en corps pour conférer avec Sa Majesté des affaires de leur ministere, se couvrent devant Elle.

Dans les Assemblées des Etats-Généraux, & à la proclamation du Roi ou du Prince des Asturies, les Grands précèdent les autres dignités Sécularies, à la réserve du Connétable de Castille &



de l'Amirante. Ils jouissent des prérogatives duciales, comme d'avoir des Rois-d'armes & des Maffiers, de faire porter l'épée devant eux, de mettre sur leurs armoiries une couronne fleuretée, &c. Aux funérailles des Princes, ils font les honneurs du deuil; & au mariage du Roi, un d'eux est toujours choisi pour aller, au nom de Sa Majesté, épouser la future Reine. Lorsque le Monarque sort à cheval, ils occupent le premier rang auprès de sa personne; & si un Prince Etranger arrive à la Cour, un Grand est toujours député pour le recevoir & l'accompagner. Au spectacle & aux audiences publiques, ils se tiennent debout & couverts à la gauche du Roi & de la Reine. Aux combats des Taureaux, ils sont immédiatement après leurs Majestés & la Famille Royale. Dans les appartemens du Palais, ils entrent jusques dans la piece la plus voisine de la chambre du Monarque. Leurs Femmes ont les mêmes prérogatives, même après la mort de leurs Maris, & les conservent toute leur vie, lors même qu'elles épousent des hommes non titrés. Quand elles arrivent chez la Reine, Sa Majesté se leve pour les recevoir, & leur fait présen-

ter un carreau ou un tabouret. Le Roi traite les Grands de *Cousin* quand il leur écrit ; & lorsque le Pape leur donne audience , ils ont l'honneur de lui parler assis. Ils possèdent seuls le droit d'atteler , dans Madrid , quatre mules à leur voiture. Ils ne peuvent être contraints de vendre leurs terres pour payer leurs dettes : tout ce qu'on permet aux Créanciers , c'est d'arrêter les revenus : encore n'en ont-ils qu'une très-petite partie ; car les Juges commencent par prélever ce qu'ils croient nécessaire pour la subsistance & l'entretien du Débiteur & de sa Famille. Aucun Grand ne peut être pris , pour quelque délit que ce puisse être , sans un ordre exprès du Roi , qu'il ne donne que pour crime d'Etat ou de Lèse-Majesté.

Un Seigneur , à qui le Prince veut accorder la Grandesse , est averti de l'heure & du jour qu'il doit être mis en possession de cet honneur. Il se rend au Palais accompagné de quelques Grands , parmi lesquels il choisit un Parrain. Dès qu'il se présente à la porte de la salle d'audience , les Gardes se mettent sous les armes ; & les Portiers ouvrent les deux battans. Il n'est pas plutôt entré ,

que tous les Seigneurs se rangent le long du mur, & se tiennent debout du côté du fauteuil du Roi. Ce Prince étant arrivé & assis, le Récipiendaire fait trois révérences, lui baise la main, & le remercie du rang auquel il veut bien l'élever. Le Roi lui répond, & lui ordonne de se couvrir, suivant la distinction de la classe, dans laquelle il est reçu. Au surplus, cette distinction n'est fondée sur aucun droit positif, & a souvent été contestée en justice. Aussi un Auteur qui écriroit qu'un tel est Grand de la seconde ou de la troisième Classe, courroit risque de se faire des affaires. Ils n'ont aucune prééance les uns sur les autres. Le Duc n'est pas plus que le Marquis, le Marquis pas plus que le Comte; en un mot, tous les titres sont égaux dans la Grandesse; & le Fils peut être Duc, tandis que le Pere n'est que Comte ou Marquis. Le premier qui entre dans la chapelle du Roi, va s'asseoir sur un banc qui leur est commun, & y prend, sans difficulté, la première place. Il est vrai que lorsqu'un des plus distingués arrive le dernier, les autres lui offrent le dessus; mais il est rare qu'il l'accepte. La marque qui les distingue, & qu'ils obser-

vent exactement entr'eux , est de se tutoyer ; au lieu que lorsqu'ils parlent à des personnes d'un rang inférieur , ils se servent du langage ordinaire.

On nomme plus de quatre-vingt Maisons , qui jouissent du privilege de la Grandesse. Il y en a d'autres qui , par leur illustration , ont un droit incontestable à cette dignité ; mais le Roi n'ayant pas jugé à propos de dire à ces Gentilhommes de se couvrir , ils n'ont aucun rang ni à la Ville ni à la Cour. On les appelle les Délaissés , les Disgraciés , *Agraviados*.

Tous les Nobles Espagnols sont désignés par le nom général d'*Hidalgos* , pour signifier , dit-on , qu'ils sont issus de la race des Goths. Les grandes charges , qui leur donnoient anciennement une puissance très-étendue dans le Royaume , ne sont plus que des titres sans autorité. On les avoit créées pour engager les Gentilhommes à quitter leurs Châteaux où ils s'étoient cantonnés , & pour les rendre à la fois Courtisans & Citoyens. L'appas de ces dignités les rapprochant du Trône , ils en devinrent plus dépendans ; & laissant perdre insensiblement le pouvoir attaché à leurs places , ils n'en conserverent ,

pour ainsi dire , plus que le nom.

Les Atlantades étoient les Commandans des Troupes de la Province dont ils avoient la Vice-Royauté , & où ils rendoient la justice en tems de paix. On leur accorda tant de privilèges , que l'autorité des Rois eut lieu de s'en alarmer. Charles - Quint , jaloux d'établir sa puissance dans toute l'étendue de ses droits , abolit les fonctions , & retrancha les revenus de cette charge.

Celle de Grand Porte - Enseigne ne donne plus aucun pouvoir. Son principal emploi étoit de porter à la guerre l'étendard de Castille , & de commander les armées dans l'absence du Souverain. En qualité de Grand-Maître de la Chevalerie , il décidoit souverainement de tous les points d'honneur , privoit du titre & des privilèges de Chevalier ceux qui s'en étoient rendus indignes , & prenoit spécialement sous sa protection , les Femmes , les Veuves , & les Orphelins. Ses fonctions furent réunies dans la suite à celles du Connétable ; & cette charge est aujourd'hui sans exercice & sans crédit.

Le Grand Maître de la Maison du Roi avoit des prérogatives encore plus honorables , puisque les graces & les

bienfaits de Sa Majesté ne devoient avoir lieu, que lorsqu'il les avoit confirmés ; mais ce pouvoir, qui rendoit un Sujet l'arbitre des volontés du Souverain, ne pouvoit manquer d'être anéanti.

Tous ceux qui conduisoient les flottes du Roi, prenoient le titre d'Amirante ; & cette place n'étoit alors qu'une commission. Dans la suite, le commandement suprême des armées navales fut donné à un seul ; on lui attribua le septième des prises faites sur mer, & des naufrages qui arrivoient sur les côtes. Cette charge donnoit un crédit & des richesses immenses ; mais Charles-Quint la réduisit à un simple titre honorifique. Au moment où j'écris, on rend au dernier Titulaire les honneurs funebres : c'est une occasion de parler des obseques des Nobles.

On les porte en terre revêtus de leurs plus précieux habillemens, avec le chapeau, l'épée, la canne, & un Crucifix entre les bras. Le Mort est étendu sur un brancard garni de pentes de velours noir, & soutenu sur les épaules de quatre hommes. Après qu'on a récité les prières, & fait les cérémonies ordinaires de l'Eglise, on met le corps tout

habillé dans le cercueil ; & on le descend dans le caveau , où quelque honnête Ecclésiastique , qui vient faire l'office de Valet-de-Chambre , le débarrasse de ses vêtemens. On rapporte la canne & l'épée aux Parens , qui en paient la valeur & au-delà. Elles appartenoint à l'Eglise , comme faisant partie de l'habillement du Défunt ; mais ne pouvant se servir de pareilles armes , il ne seroit pas juste que son honnêteté préjudiciât à ses intérêts.

Dès qu'un Malade est menacé de mort , le Curé lui administre le Viatique & l'avertit de faire son testament , parce qu'autrement l'Eglise s'empareroit , pour le bien de son ame , du tiers de son mobilier ; & ce qu'il en coûteroit pour obtenir la main-levée de cette saisie , excéderoit de beaucoup la valeur des effets. Le plus sûr est donc de régler ses libéralités de son vivant , pour qu'il en coûte moins après sa mort.

Aux funérailles de Leurs Majestés , le Corps , revêtu des habits royaux , est assis sur un Trône couvert d'une magnifique étoffe d'or. Des deux côtés sont de grandes girandoles d'argent , entremêlées de quantité de flambeaux ; & l'on élève de distance en distance , au-

tour de la salle , des autels garnis de chandeliers , où brûlent continuellement de grosses bougies. Au pied du Trône à droite ( si c'est la Reine ), est à genoux sa premiere Dame d'Honneur ; derriere elle , est une autre Dame dans la même posture , & ensuite un Exempt des Gardes. Des deux côtés , des Officiers portent le sceptre & la couronne. Les Femmes se relevent d'heure en heure ; mais les Hommes restent toute la nuit. Le lendemain on conduit le Corps à l'Escorial ; & voici l'ordre de cette pompe funebre.

La marche est ouverte par quarante Carmes montés sur des chevaux de l'écurie du Roi , tenant chacun un flambeau à la main. Viennent ensuite quarante Cordeliers , & autant de Dominicains , montés de même , & suivis des Gardes à cheval , précédés de leur Commandant. Après eux marche un Aumônier en chappe , avec un Crucifix d'or , à la tête de tous les Curés de Madrid. On voit enfin paroître le carrosse qui renferme le Corps de Sa Majesté , accompagné du Grand-Maitre de la Maison du Roi , & suivi de deux autres voitures. Le Grand Inquisiteur vient ensuite avec d'autres personnes de distinction. Le



276 SUITE DE L'ESPAGNE.

convoi est terminé par un détachement des Gardes à cheval, & une longue file de carrosses en deuil. On est obligé de marcher une partie de la nuit, parce que Madrid est à huit lieues de l'Escorial. Les obseques finies, les Moines se disputent entr'eux la piece d'étoffe d'or qui couvroit le cercueil.

Je suis, &c.

*A Madrid, ce premier Mars 1755.*



## LETTRE CC.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

**O**UTRE le palais royal, qui, depuis Charles-Quint, a été la principale demeure des Rois d'Espagne, ils ont d'autres maisons de plaisance dans Madrid & aux environs, comme la Casa-del-Campo, Buen-Retiro, le Parado, l'Escorial, Aranjuez, &c. Les deux premières sont aux portes de la Capitale; les autres en sont éloignées de quelques lieues.

J'ai dit que le palais royal étoit situé sur les bords du Mançanarez. Presque vis-à-vis, de l'autre côté de la rivière, à cinq ou six cens pas du pont de Ségovie, est la Casa-del-Campo: ce seroit un assez beau lieu, s'il étoit moins négligé. Phillippe III le fit bâtir pour y loger sa Maîtresse; & il sert encore aujourd'hui à cacher les mystères amoureux, qui se passent dans l'obscurité de ses bosquets. On voit, à l'entrée du jardin, la statue équestre de ce Prince en bronze, que l'on compare, pour la beauté du

travail , à celle d'Henri IV sur le pont Neuf. De longues allées conduisent à des étangs , où l'on peut prendre le plaisir de la promenade sur des gondoles. On nourrit dans le parc divers animaux , qui en font une espèce de ménagerie. Ce parc s'étend le long de la rivière qui lave ses murs , & où l'on a pratiqué des bains pour les Dames.

Le Buen-Retiro est l'ouvrage du Comte-Duc d'Olivarez , premier Ministre de Philippe IV. On l'apperçoit sur une éminence à l'extrémité orientale de Madrid, dans une belle vue, une exposition agréable , & où l'on respire l'air le plus pur & le plus sain. Il est composé de quatre corps de logis, flanqués d'un pareil nombre de pavillons. Au milieu est un grand parterre avec une fontaine , dont l'eau sert à arroser les fleurs qui le décorent. Les appartemens du château sont vastes & magnifiques ; on y remarque sur-tout une très-belle salle de Comédie. Chaque loge peut contenir dix ou douze personnes ; & l'on est assis au parterre sur des bancs. La statue en bronze de Philippe à cheval , est posée sur un piédestal dans la principale cour , plantée d'orangers & de citroniers. Le parc a plus d'une lieue de circuit ; & l'on y trouve plu-

plusieurs fontaines, plusieurs grandes pieces d'eau, environnées de jardins & de bosquets, plusieurs pavillons détachés, qui servent de logement aux Gens de la Cour; car Leurs Majestés y passent le printems, & souvent une partie de l'été.

Dans le terrain le plus élevé, on voit un grand étang, où l'on fait venir l'eau avec beaucoup de dépense. Les grottes, les cascades, les nappes d'eau, les cabinets, les allées d'arbres, la verdure rendent cette promenade la plus agréable de Madrid. A la suite de toutes ces beautés, on arrive à deux petits hermitages, qui, sous le nom de Saint Antoine & de Saint Paul, forment des solitudes délicieuses. La dernière sur-tout présente, en ornemens, ce que l'art & la nature peuvent offrir de plus riant & de plus varié.

Je ne fais si je dois vous parler du palais neuf, qui n'est point achevé, quoiqu'on y ait déjà dépensé plus de cinquante millions, & ne le fera peut-être jamais, faute d'argent. C'est un gros bâtiment quarré, situé à pic sur une montagne au bord de la riviere, qui a plutôt l'air d'un couvent de Bénédictins, que de la maison d'un Roi. Les dedans en sont néanmoins assez bien distribués,

quoique fort tristes, parce que l'édifice est resserré & massif. Il ne paroît pas qu'il doive y avoir de grands jardins : on m'a dit qu'on projettoit d'en construire en amphithéâtre, qui seront d'autant plus singuliers, que la descente est très-rapide. On les verra terminés par le Mançanarez, & les monts pelés qui s'élèvent, par mamelons, sur la terre blanche & pierreuse des environs de Madrid.

La Floride est une autre maison peu éloignée, embellie de statues des meilleurs Maîtres d'Italie, & d'un grand nombre de fontaines jaillissantes. L'hôtel de l'ancien Amirante de Castille, dans le voisinage de Buen-Retiro, celui du Marquis de Haro près du palais, sont des édifices remarquables par la variété & la richesse des ornemens. On voit encore à Madrid quelques beaux hôtels, surtout ceux qui ont été bâtis par les Vice-Rois, au retour de leur commission. On me montra celui qu'occupoient les descendans de Ferrand Cortez ; quoiqu'il eût été incendié, il y restoit encore assez d'appartemens, pour contenir deux cens personnes. Les Seigneurs ont, hors de la Ville, ce qu'ils appellent des Maisons de Respect (en France, Petite Mai-

fon), où des femmes, qui ne sont ni respectables ni respectueuses, les débarraient de leur vertu, de leur santé & de leur argent.

La prison des Grands, malgré le proverbe qui n'admet point de belles prisons, est une des plus belles maisons de Madrid. Elle s'annonce par un magnifique portail, qui s'élève en fronton, & présente les armes d'Espagne. Ce fronton est terminé par trois statues, dont celle du milieu est la Justice. Toutes les fenêtres sont fermées de barreaux de fer dorés, autant pour l'ornement que pour la sûreté. En face est une fontaine où quatre animaux versent dans un bassin, une eau également claire, fraîche, saine & abondante. On voit ailleurs la statue équestre de Philippe V, érigée peu de tems après son avènement à la Couronne.

Quand on a parcouru ce qu'il y a de plus curieux dans cette Capitale, on peut faire de petites courses dans les environs. Pour aller à l'Escurial, on passe par le Pardo, qui n'est éloigné de Madrid, que de deux lieues. C'est un grand bâtiment carré, flanqué de quatre tours, & composé de quatre corps-de-logis, avec un parc & un jardin. Philippe IV & Charles II y faisoient de

fréquens voyages, l'un pour y être avec ses Maîtresses, & l'autre pour le plaisir de la chasse. Plus loin on trouve la Sarsuela, dont on pourroit faire un lieu enchanté, si l'art y secondoit la nature. La vue en est charmante; mais les bâtimens, le parc, les jardins, tout y est négligé. En général, la plupart de ces châteaux, de ces palais, de ces maisons royales, ne seroient à Paris que des logemens de Particuliers. Je connois nombre de Bourgeois dans la Finance, qui les trouveroient trop étroits & trop mesquins.

J'en excepte l'Escorial, la plus somptueuse peut-être, & la plus magnifique de toutes les maisons royales de l'Univers. Philippe II, dont tous les sentimens avoient une teinte de superstition, fit vœu que s'il gagnoit, contre l'armée Françoisé, la bataille donnée en 1557, près de Saint Quentin, le jour de la S. Laurent, il bâtiroit à l'honneur de ce Martyr une église, un palais & un monastere plus beaux, que tout ce qu'il y avoit alors dans le monde chrétien. La peur eut peut-être aussi quelque part à cette fondation; car on dit que pendant la bataille, ce Prince, entendant le sifflement des balles, demanda à son Con-

fesseur , qui ne le quittoit pas , ce qu'il  
 pensoit de cette musique ? « Et vous  
 » même , Sire , répondit le Jésuite ,  
 » que vous en semble ? Pour moi , je ne  
 » la trouve point du tout agréable. Ni  
 » moi non plus , reprit le Roi ; & vous  
 » conviendrez que mon pere étoit un  
 » homme bien étrange , d'y prendre  
 » tant de plaisir ».

L'année n'étoit pas révolue , que  
 Philippe fit jetter , à sept ou huit lieues  
 de Madrid , les fondemens de l'édifice  
 qui réunissoit les trois objets de son  
 vœu ; & le même principe qui l'avoit  
 dicté , présida à l'exécution du bâti-  
 ment ; car , pour mieux honorer le  
 Saint Diacre , auquel cette maison de-  
 voit être consacrée , Philippe voulut  
 qu'elle portât l'empreinte de l'instru-  
 ment , sur lequel Laurent avoit souffert  
 le martyre ; & dans cette idée , il com-  
 manda à l'Architecte de lui donner la  
 figure d'un gril. Pour se conformer à  
 cet ordre bizarre , l'Artiste fit un grand  
 quarré , à angles droits , à côtés égaux ,  
 & coupé comme un échiquier , de plu-  
 sieurs rangs de cours. Le manche ou la  
 queue du gril en forme une plus lon-  
 gue & plus belle que les autres , où  
 l'on a placé les appartemens de Leurs



Majestés & de la Famille Royale. Cette forme ne fut pas seulement observée dans la construction de l'édifice ; on la rencontre encore à chaque pas qu'on fait dans le Couvent. Il y a des grils sculptés ; il y en a de peints ; il y en a de fer , de bois , de marbre & de pierre. Il y en a sur les portes , sur les fenêtres , dans les cours , dans les galeries , dans les corridors ; enfin jamais instrument de martyre n'a été plus multiplié , plus honoré , plus célébré.

Philippe choisit Saint Jérôme pour le second Patron de l'Escurial. On dit que , pendant le siege d'une Ville , ce Prince ayant été obligé de canonner un Couvent de Hiéronimites , imagina cet expédient pour se réconcilier avec leur Instituteur & voulut que le nouveau Monastere fût habité par des Religieux de cet Ordre.

Le nom d'Escurial vient du mot *Escoria* , qui signifie l'écume du métal , parce qu'anciennement , dit - on , on exploitoit des mines de fer dans cette partie de la nouvelle Castille. On y avoit déjà bâti un Village dont le palais prit le nom , comme le village avoit pris celui de cette crasse. Cet édifice n'a point de caractère décidé d'architecture ; il faut

le regarder de bien près , pour appercevoir qu'on y a cherché l'ordre Dorique. C'est une masse énorme , construite sans goût & sans noblesse , & dans une forme toute monachale. On y a employé plus de soixante millions ; somme immense & incroyable pour ceux qui n'ont pas vu ce bâtiment. Aussi les Religieux ne cessent-ils de dire , que tant d'argent doit avoir effacé tous les péchés de son auguste Fondateur. Ce Prince y établit son séjour dans les dernières années de sa vie ; & lorsqu'il sentit sa fin approcher , il fit porter son lit au pied du grand autel , pour expirer d'une manière plus édifiante. La place où il mourut , fut environnée d'une balustrade ; & personne n'a osé depuis en approcher. Les Moines & le Peuple sont persuadés , que l'esprit inquiet & turbulent de Philippe revient toutes les nuits visiter son ancienne demeure ; & qu'à minuit , il rôde dans tout le Couvent.

Ce Prince a bâti cette maison dans un terrain sec , environné de montagnes stériles ; mais comme la pierre y est fort commune , on a trouvé dans le lieu même , toute celle qui a servi à la construction du bâtiment. Cette pierre approche

du marbre par sa dureté, & du granite par sa couleur. L'édifice étonne par son immense étendue; & l'on y trouve tout ce qu'on peut désirer dans une grande Ville; un palais, une église, des cloîtres, un collège, une bibliothèque, des boutiques, des Marchands, des Artisans, des logemens pour des familles entières, des promenades, des fontaines, des places, des jardins, &c. Pour vous donner enfin une idée de cette étonnante construction, il suffit de dire qu'on y compte quatorze mille portes, onze mille fenêtres, plus de huit cents colonnes, vingt-deux cours, dix-sept cloîtres, & un nombre infini de chambres, de salles, de cabinets, de salons, dont les clefs seules pesent ensemble plus de sept quintaux.

Une allée, longue d'une demi-lieue, formée de quatre rangs d'arbres, conduit du village au palais, & vient aboutir à une esplanade, qui fait le tour du bâtiment. Un mur à hauteur d'appui, orné d'espace en espace de grosses boules de pierre, & coupé par plusieurs portes, sépare cette esplanade d'une grande place, dans toute la longueur de la façade. Les pierres dont cette place est pavée, sont de diverses

couleurs, & forment des compartimens de différentes figures ; les quatre coins de l'édifice sont flanqués de quatre pavillons, terminés par une aiguille surmontée d'une croix. La face principale, large de trois cens pas, sur une élévation d'environ soixante pieds, a trois portes, dont celle du milieu, qui conduit à l'Eglise, au Monastere & aux appartemens de Sa Majesté, est ornée de huit colonnes. Au-dessus est un autre petit ordre, où sont en grand les armes d'Espagne, & plus haut une statue de Saint Laurent avec un livre, son gril, & son habit de Diacre. Ces deux morceaux sont d'un travail exquis, & ont coûté des sommes immenses. Les autres portes sont décorées de pilastres ; & les trois ensemble, avec les deux pavillons des extrémités, & environ trois cens fenêtres que présente cette façade, forment un aspect qui frappe la vue.

On traverse un superbe vestibule ; & l'on entre dans une grande & belle cour, au fond de laquelle est le frontispice de l'église. Aux deux côtés, sont deux corps de logis d'une architecture noble & simple. Celui de la droite est le Monastere ; celui de la gauche le College. On monte à l'église par un perron de cinq ou six

marches, qui tiennent toute la largeur de la cour. Le portail, qui avance en faillie sur ce perron, est formé par huit colonnes, & orné de six grandes statues, qui représentent six Rois d'Israël. Les deux du milieu sont David & Salomon, par lesquels on a voulu désigner Charles - Quint & Philippe II, l'un guerrier, l'autre pacifique. Des deux côtés du portail, s'élevent deux tours qui servent de clochers, & ont chacune une horloge. On voit, par les inscriptions, qu'il y a eu vingt-trois ans d'intervalle, entre le commencement & la fin de la construction de cet édifice.

L'Eglise, qui a été faite sur le modele de Saint Pierre de Rome, a trois cens soixante pieds de long, sur deux cens quatre-vingt de large. Elle est soutenue par quatre rangs de pilliers, & couronnée par un dôme qui y répand un très-grand jour. Les voûtes sont peintes & dorées par d'excellentes mains; & l'église offre par-tout des tableaux composés par les plus habiles Maîtres. On compte à l'Escorial plus de seize cens originaux de Raphaël, du Titien, du Tintoret, du Guide, de Paul Veronese, du Corregge, d'Annibal Carrache, de Rubens, de Léonard Vinci,

Vinci, du vieux Palme, de Jordans, & d'autres grands Peintres de Flandres & d'Italie.

Le temple est pavé de marbre & de faïance ; on y voit quarante chapelles & autant d'autels, sans y comprendre celui du milieu, qui est tout de jaspe depuis le bas jusqu'à la voûte. On y monte par seize marches ; & aux deux côtés sont deux oratoires, où Charles-Quint & Philippe II, en habits royaux & à genoux, sont représentés en bronze avec leurs enfans & leurs armes. Neuf chœurs d'orgues, faisant allusions aux neuf Muses, secondent les voix de deux cens Religieux, qui chantent l'office & psalmodient sur de grands & magnifiques pupitres de bronze doré. Il se dit tous les jours trois grand'messes & deux cens messes basses, sans compter les extraordinaires. Les ornemens des autels, les habits des Prêtres sont tous resplendissans d'or, de diamans & de perles ; les vases, les calices sont de pierres précieuses ; les lampes, les chandeliers, les encensoirs sont tous d'argent fin ou de pur or. L'intérieur du tabernacle contient des richesses immenses ; on y voit une émeraude de la grosseur d'un œuf ; les portes qui conduisent

derrière l'autel, font d'un bois d'Inde très-précieux; & l'on estime cette seule chapelle plus de cinq millions.

Le Panthéon est, sans contredit, ce qu'il y a de plus frappant à l'Escurial. C'est un mausolée superbe, pratiqué sous terre au-dessous du maître autel, bâti en dôme, à l'imitation du Panthéon de Rome, & destiné pour la sépulture des Rois & des Reines d'Espagne. Charles-Quint en avoit donné le dessein; Philippe II n'eut pas le tems de l'exécuter; Philippe III en jeta les premiers fondemens; & l'ouvrage n'a été fini que sous Philippe IV, comme on le voit par cette inscription: « Ce  
 » lieu, consacré aux dépouilles mor-  
 » telles des Rois Catholiques, qui ar-  
 » tendent du Restaurateur de la vie, le  
 » jour du Seigneur, est un monument de  
 » la piété de la Maison d'Autriche. C'est  
 » le dernier séjour que Charles-Quint, le  
 » plus grand des Césars, avoit désiré  
 » pour lui & pour les siens. Philippe II,  
 » le plus prudent des Rois, le choisit  
 » pour sa sépulture. Philippe III, Prince  
 » vraiment pieux, le fit commencer.  
 » Philippe IV, dont la clémence, la conf-  
 » tance & la Religion firent la grandeur,  
 » l'a continué, embelli, achevé, l'an du  
 » Seigneur 1654 ».

Malgré la profondeur de ce mausolée, on a trouvé le moyen de lui donner un jour suffisant pour l'éclairer ; & parmi les morceaux curieux qu'on y admire, on distingue sur-tout les armes d'Espagne par la beauté du travail. Des pierres fines, rassemblées avec art, en forment les nuances & le blazon par la diversité de leurs couleurs. On descend par un escalier de marbre, dans la chapelle, dont l'intérieur répond à la magnificence du reste de l'édifice. Le jaspe, le porphyre, le bronze, les pierreries, les dorures éclatent de toutes parts, & font de ce triste lieu une des plus grandes merveilles de l'Europe. On n'y expose les corps, que lorsqu'ils ne sont plus sujets à se corrompre ; & pour cet effet, on en laisse les chairs se consumer dans une espèce de sarcophage.

Le Panthéon est d'une figure octogone, & présente sur chaque face, entre les angles, plusieurs niches d'une égale grandeur, séparées & rangées les unes sur les autres comme des tablettes. Dans chaque niche est une urne de marbre noir, en forme de tombeau, soutenue par des griffes de lion, avec des moulures de bronze, & l'inscrip-



## 292 SUITE DE L'ESPAGNE.

tion ou l'építaphe en l'ettres d'or, de celui ou de celle dont l'urne contient les ossemens. Les Princes occupent la droite, & les Princeſſes la gauche de l'autel. Le premier eſt Charles-Quint; les trois Philippes viennent enſuite; & après eux ſont Charles II & Louis I. Les tombeaux des Reines renferment les cendres d'Iſabelle de Portugal, d'Anne, de Marguerite & de Marie-Anne d'Autriche, d'Elifabeth de France; de Marie-Louife de Savoye, &c. Les Princes & les Princeſſes de la Maifon Royale, & même les Reines qui n'ont pas laiffé d'enfans mâles, ne ſont point admis dans ce maufolée: on les dépoſe dans deux autres caveaux pratiqués ſous l'églife.

Philippe V a voulu être enterré a Saint Ildefonſe; & l'on raconte à cette occaſion une hiſtoire aſſez plaifante. Un Seigneur Anglois, viſitant l'Eſcurial, demanda au Religieux qui le conduifoit, pourquoi il n'y avoit encore, dans le Panthéon, qu'un ſeul Roi de la Maifon de France? « Mylord, répondit le Moine, en lui montrant Charles-Quint, vous voyez ce grand homme à longues mouſtaches: voilà ce qui empêchera pluſieurs de ces Princes d'y

» venir. S'ils s'y trouvoient tous ras-  
 » semblés, il y auroit entr'eux & ceux  
 » d'Autriche une danse de morts si ter-  
 » rible, qu'on l'entendrait jusqu'à Ma-  
 » drid ».

Philippe V n'étoit point aimé des Moines de l'Escorial, moins parce qu'il étoit François, que parce qu'il n'a jamais fait, dit-on, le moindre présent à ce Monastere. Il a même voulu en tirer des reliques très-précieuses, pour en gratifier la chapelle de Saint Ildefonse qu'il faisoit bâtir. Sur son ordre, les Religieux y conduisirent les riches reliquaires que Sa Majesté avoit demandés; mais ils lui présentèrent en même tems une Bulle du Pape, qui excommunie, *Ipsò Facto*, quiconque entreprendra de porter ailleurs des reliques de l'Escorial, ou autre chose de cette maison. Philippe tourna le dos aux Députés, & promit bien de ne plus rien demander à ces Moines, quoiqu'ils abondent en richesses de ce genre. Ils ont sept corps entiers de Saints, cent sept têtes, cent soixante-dix-sept autres pieces, tant bras que jambes, quatorze cens autres petites reliques, telles que des dents, des doigts, des cheveux, des veines, & quinze cens pieces encore plus petites,

ayant chacune le nom du Saint, auquel elles ont eu l'honneur d'appartenir.

Quand, après la construction du Panthéon, on eut fixé le jour pour y transférer les corps de Leurs Majestés Catholiques, Philippe IV voulut lui-même assister en personne à cette auguste & triste cérémonie. A la troisième grand'messe, un Religieux fit l'Oraison Funebre de toutes ces Têtes Couronnées, & prit pour son texte ces paroles d'Ezechiel : *Os décharnés, écoutez les paroles du Seigneur.* Cette piece originale est imprimée : peut-être ne ferez-vous pas fâchée d'en lire ici quelques lambeaux.

« Grand Dieu ! quel esprit ne sera  
 » pas frappé d'admiration ? Le monde  
 » auroit-il jamais espéré de voir un  
 » Théâtre de Majestés ? Sept couronnes  
 » que soixante-dix siècles n'auroient  
 » jamais pu réunir, qui jamais eût dit  
 » qu'elles se trouveroient rassemblées  
 » pour écouter un seul Homme ? Quel  
 » imagination peut se figurer cet assem-  
 » blage de Rois morts, prêtant l'oreille  
 » à mon discours, comme s'ils étoient  
 » animés ? Qui vous a donc amenées ici,  
 » augustes Majestés Césariennes ? . . . .  
 » Quel puissant Auditoire de Morts !  
 » Souverain auditoire, Auditoire de

» Souverains : Os décharnés , écoutez  
 » la voix du Seigneur. Ecoute , Majes-  
 » té Céfarienne , Charles l'Allemand ,  
 » Charles le François , Charles l'Ita-  
 » lien , Charles l'Africain , Charles l'In-  
 » dien , Charles l'Espagnol , Charles le  
 » Glorieux , Charles - Quint : écoute  
 » la voix d'un Religieux de Saint Je-  
 » rôme. . . Je commence par toi , Char-  
 » les le plus grand des hommes , toi  
 » conquérant & jamais conquis , tou-  
 » jours battant & jamais battu. Tu es  
 » mort ; & Dieu m'ordonne de te dire  
 » que Sa Majesté Divine en a été ho-  
 » norée , puisque tout passe ici bas , ex-  
 » cepté le Très-Haut » .

Convenez , Madame , qu'on doit être  
 vivement frappé de l'instabilité des  
 grandeurs humaines , quand on se trou-  
 ve au milieu de tous ces Maîtres du  
 monde , réduits à un si petit espace.  
 C'étoit la réflexion que je faisois dans  
 cette chapelle souterraine , où cette  
 pensée lugubre semble gravée sur tous  
 les objets qui l'entourent. Ces oracles  
 terribles , vérifiés dans toutes les con-  
 ditions , dans tous les âges , que nous  
 marchons sur les débris de l'humanité ;  
 que les Générations ont passé ; que la  
 nôtre s'écoulera de même ; que d'autres

la remplaceront & passeront à leur tour, que nous sommes tous mortels ; que nous ferons bientôt mourans : aujourd'hui spectateurs , demain spectacle ; nous répandons des larmes ; nous en ferons répandre : ces oracles , dis-je , ces tristes vérités sont , pour ainsi dire , répétées sur tous les murs de ce Mausolée.

Philippe II , voulant qu'il y eût de la différence entre un temple consacré à Dieu , & la demeure destinée à de simples Mortels , n'évita l'extrême magnificence , que dans cette partie de l'édifice , que les hommes devoient occuper. Son Palais même est à peine distingué du Collège & de l'habitation des Religieux. Ceux-ci , quoiqu'en très-grand nombre , ont chacun un logement sain & commode : les cours , les salles , les fontaines , les cloîtres répondent au reste du bâtiment.

Mais , après l'Église & le Panthéon , la Bibliothèque est ce qui m'a le plus frappé , non-seulement par la beauté du vaisseau & des peintures , mais encore par la multitude & le choix des livres , le nombre & la rareté des manuscrits. C'est une des plus riches & des plus belles collections qu'il y ait dans le monde. Les seules manuscrits

Arabes sont innombrables ; & les manuscrits Grecs , tous très-anciens , sont bien conservés & fort lisibles. On trouve des fragmens de Tite-Live & de Diodore de Sicile , qui n'ont jamais été imprimés ; un Traité de Saint Augustin sur le Baptême , qu'on dit être tracé de sa propre main , & un autre Ouvrage écrit de celle de Sainte Thérèse. Une grande partie de cette Bibliothèque fut consumée par un incendie en 1671.

Tous ces bâtimens ont été construits sur les desseins de Jean-Baptiste de Toledé , fameux Architecte , aidé de Jean d'Hemera son Disciple , qu'un long séjour en Italie avoit rendu encore plus habile que son Maître. On peut , sans exagération , donner à cette maison le titre d'Auguste , non-seulement par la grandeur qui frappe à la vue du corps entier de l'édifice , mais encore par la régularité & la richesse de toutes ses parties. Il est passé en proverbe , qu'on n'a rien vu en Espagne , si l'on ne connoît point l'Escorial. Malgré la multitude des projets vastes & dispendieux , où l'ambition de Philippe II entraîna ce Monarque , il fit travailler avec tant de persévérance , il sacrifia

tant d'argent à ce monument de sa dévotion & de sa vanité, qu'il laissa enfin aux Rois ses Successeurs, le plus superbe bâtiment qui soit habité par des Têtes Couronnées.

Si l'Escorial est un prodige de l'art, le Palais d'Aranjuès, construit par Philippe III à neuf ou dix lieues de Madrid, peut, par les agrémens de sa situation, passer pour une merveille de la nature. On y va par curiosité, comme à Versailles, à Marly, à Fontainebleau, à Chantilly; & ses principales beautés consistent dans l'étendue de ses jardins; l'abondance de ses eaux, la multitude de ses fontaines, de ses grottes, de ses cascades, la variété de ses points de vue, la fraîcheur de ses bosquets, la hauteur de ses arbres, &c. Il y a des allées plus longues qu'aucune de celles de Versailles, ornées d'une infinité de statues de bronze, qui forment autant de jets d'eau. Je n'ai rien vu de remarquable dans les appartemens, excepté quelques peintures, & la façade qui m'a paru assez belle. Le château est situé dans une presqu'île formée par le Tage & le Xarama, au confluent de l'un & de l'autre. On en a fait une île entière, en tirant un canal qui joint les

deux rivières ; & l'on y arrive par des avenues d'une lieue de long. Si l'on y avoit employé les sommes immenses qu'on a dépensées si mal à propos à Saint Ildefonse , on en auroit fait le plus beau lieu de l'Univers. Il est situé dans une plaine de quatre ou cinq lieues d'étendue , environnée de petites collines & d'épaisses forêts remplies de bêtes fauves.

Saint Ildefonse est à une journée de l'Escurial , dans la vieille Castille , au-delà des montagnes qui la sépare de la nouvelle. C'est le Versailles de l'Espagne , que Philippe V commença en 1720 , & pour lequel ce Monarque conserva toujours un goût particulier. Il en fit sa retraite , lorsqu'il abdiqua la Couronne ; & après sa mort , il en laissa la jouissance à la Reine son épouse , qui , dans le sein de cette délicieuse solitude , s'occupe encore du soin de faire des heureux. Philippe fit bâtir un palais , une église & des jardins , & y employa des Artistes François , dont les ouvrages en marbre & en bronze ne démentent point notre réputation en ce genre. Il tira d'Italie des statues antiques & des tableaux pour orner les jardins & les appartemens. Les sources qui vien-



nent des montagnes voisines, son rassemblée dans de grands réservoirs, & forment des jets d'eau plus gros, plus clairs & plus hauts, que la plupart de ceux que nous avons en France. Mais ces montagnes bornent la vue, & par leur grandeur rapetissent les objets. La neige dont elles sont couvertes, renvoie un froid très-subtile & fort dangereux; & les eaux qui ne proviennent que de la fonte de cette neige, sont peu abondantes dans les grandes chaleurs, où elles seroient plus nécessaires.

Il existe dans les Provinces, plusieurs autres Maisons Royales, que la Cour n'habite jamais. Depuis que tous les Royaumes d'Espagne ont été réunis en une seule Monarchie, les palais des Rois tombent en ruine; & l'on n'y voit plus que d'anciens restes, qui n'ont de prix que dans la curiosité des Voyageurs. Je vous en parlerai à mon retour de ces divers pays, pour lesquels je partirai dans peu de jours. Mon dessein est de faire le tour de l'Espagne par la vieille Castille, la Navarre, les Etats d'Arragon & de Valence, les Royaumes de Murcie & de Grenade; de m'arrêter quelque tems à Cadix, & de revenir à

Madrid par l'Andalousie. De là traversant le Royaume de Leon, je visiterai la Galice & les Asturies; & m'embarquerai pour l'Angleterre. Je vous ferai grace des préparatifs du voyage, réservant pour moi seul tous les embarras de la route.

Je suis, &c.

*A Madrid, ce 7 Mars 1755.*



## LETTRE CCI.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

**E**N partant de bonne heure, on arrive en un jour de Madrid a Ségovie, qui en est éloignée de dix grandes lieues. Je fis cette route avec un Officier de la Monnoie & un Supérieur de Bénédictins, qui m'obligea de prendre une chambre dans son Couvent. Ce sont deux hommes très-versés, l'un dans la connoissance de l'argent qui a cours en Espagne, l'autre dans les antiquités de Ségovie, qu'il m'apprit être le lieu de sa naissance. La conversation ne languit point; & le chemin me parut court. Toute mon occupation fut de les écouter, & d'écrire le soir le résultat de nos entretiens.

La Castille, la Navarre, l'Arragon, le Royaume de Valence & la Catalogne ont des monnoies particulieres à chacune de ces Provinces; & il y en a d'autres qui sont communes à toute l'Espagne. Celle de cuivre est sous des noms différens, divisée, comme la nôtre, en piéces très-petites & de très-peu de valeur.

Vous vous ennuiriez du détail que je pourrois en faire, & plus encore des distinctions qu'on y met dans les provinces que je viens de nommer. La monnoie d'argent est la demi-Réale, la Réale, la double Réale, la demi-Piastre, la Piastre, & une autre piece qu'on appelle *Maria*, parce que, sur l'empreinte, il y a un chiffre qui marque le nom de Marie, surmonté d'une Croix. Elle n'a cours qu'en Castille & dans les lieux de sa dépendance. L'ancien usage étoit de compter par Maravédis; on compte plus communément aujourd'hui par Réaux, par Piastras, par Ducats, par Quadruples.

Lorsqu'on passe d'un Royaume à un autre, on ne doit porter précisément que l'argent nécessaire pour la dépense de la route; ce qu'on auroit de plus, payeroit deux quarts par pistole, ou seroit confisqué faute de déclaration. Il est vrai que les Directeurs des Douanes sont moins exacts sur cette maltôte, que sur les marchandises; cependant les visites sont assez fréquentes.

A la réserve des pièces qui viennent récemment des Indes, on en voit peu qui aient le poids porté par la loi. On est presque toujours obligé de peser l'or

qu'on reçoit, & les piaftres même, sur lesquelles les Rogneurs enlevent quelquefois plus d'un fixieme. Le marc d'Espagne n'a que sept onces & demie du marc de France. Cependant il se divise de même par huit onces au marc; mais les onces font plus légeres. Le Ducat & la Piaftre font au même titre; c'est-à-dire, que dans l'un & dans l'autre, il y a la douzieme partie d'alliage. L'or ne se pefe point comme l'argent, par onces & par gros, mais par Castillans & par Thomins. L'once pefe six Castillans & un quart, & le Castillan huit Thomins. Les ordonnances concernant la vaiffelle, veulent qu'elle ait un douzieme d'alliage comme les Piaftres; mais cette regle ne s'observe pas à la rigueur; car il y en a peu qui font à ce titre; & la plupart de ceux qui en achètent, la prennent au hafard.

La diverfité des Monnoies nous conduifit naturellement à celle des Poids & des Mefures, qui font encore les mêmes en Espagne, que celles qu'y introduifirent les divers Conquérens. Rien ne prouve mieux combien le génie de cette Nation eft éloigné du commerce, que fa négligence à laiffer fubfifter ce défordre. Dans une Province, les Mefures & les

Poids sont Romains ; dans une autre , Gothiques ; dans une troisieme , Arabes ; & de cette variété résulte une confusion perpétuelle. Les Poids dont on se sert en Castille , ne sont point en usage dans l'Andalousie. Dans une Ville , la livre est de seize onces ; dans une autre de trente-deux ; ailleurs , de quarante , &c.

La mesure que les Espagnols appellent la Barre , a dans la Castille deux pieds & demi de longueur ; & en passant dans d'autres Provinces , elle éprouve des variations à l'infini. A Burgos elle n'est pas la même qu'à Ségovie , à Séville , à Valence , &c. C'est pourtant sur cette mesure , que sont réglées les distances ; & tant qu'on n'aura pas fixé son étendue , il sera impossible de savoir au juste ce que contient la lieue Espagnole. Il ne suffit pas même de connoître le nombre des pieds qui forment la Barre , si l'on ne fait , en même tems , de quelle sorte de pieds elle est composée ; & c'est encore un point , sur lequel il est très-difficile de s'accorder. Le pied de Toledé excède celui de Madrid ; & de cette différence , il en résulte d'autres dans les distances , qui sont la source de tant de sentimens divers sur la longueur des lieues en Espagne.

Ce que vous venez de lire n'est que l'abrégé, de ce que m'a dit l'Officier de la Monnoie ; à l'égard des antiquités de Ségovie, c'est le Bénédictin lui-même qui va vous parler. « Cette Ville est » une des plus anciennes de la Monar- » chie ; ce qui paroît principalement par » son fameux Aqueduc, dont il n'est » pas aisé de déterminer l'origine. Quel- » ques Ecrivains en font honneur à Her- » cule, dont les travaux peuvent avoir » été prodigieux, mais ce n'est pas en » fait de bâtimens. D'autres l'attribuent » à l'Empereur Trajan ; & la tradition » populaire veut qu'il ait été bâti par le » Diable ; car il faut toujours du mer- » veilleux dans nos têtes Espagnoles.

» Cette variété d'opinions prouve » qu'on ne fait rien de certain ni sur le » tems, ni sur les Auteurs de cette conf- » truction. Quand il seroit vrai qu'il y » eût autrefois une statue d'Hercule dans » la niche, où l'on a mis depuis celle de » Saint Sébastien, on ne pourroit en » tirer d'autre conséquence, sinon que » les Païens avoient consacré ce monu- » ment à un de leurs Saints, comme » nous à un des nôtres.

» Il est également difficile d'en faire » honneur à Trajan ; parce qu'on n'y

» trouve aucune inscription Romaine ,  
 » & qu'on fait que ce Prince aimoit à  
 » mettre son nom à tous les ouvrages  
 » qu'il construisoit. On l'appelloit l'*Her-*  
 » *be pariétaire* , parce qu'on le voyoit  
 » inscrit à tous les murs. Sur le pont  
 » d'Alcantara , où il n'y a que six arches,  
 » ce nom est répété jusqu'à six fois.  
 » D'ailleurs l'Aqueduc de Ségovie dif-  
 » fere des autres travaux des Romains ,  
 » soit par la coupe des pierres , soit par  
 » la maniere dont elles sont assises.

» Ce grand ouvrage est appelé le  
 » Pont ; quoique , pour l'ordinaire ,  
 » c'est l'eau qui coule sous les ponts , &  
 » qu'ici elle passe dessus. La situation de  
 » Ségovie a , sans doute , fait imaginer  
 » ce travail. Les Espagnols ayant remar-  
 » qué un lieu fort élevé , sur une plaine  
 » agréable & fertile , y bâtirent une  
 » Ville fortifiée par la nature même.  
 » Une petite riviere baigne le pied du  
 » mont ; mais outre la difficulté d'y aller  
 » puiser de l'eau , ils la trouverent très-  
 » mal saine ; & il fallut nécessairement  
 » en faire venir de plus loin. Dans cette  
 » vue , on conçut un projet qui ne pou-  
 » voit être exécuté que par des Géants ,  
 » celui d'amener une riviere entiere dans  
 » la Ville , & de la faire passer sur le  
 » sommet des maisons. On bâtit donc



» ce prodigieux aqueduc , plus haut ;  
 » dit-on , que votre pont du Gard , &  
 » d'une construction plus noble & plus  
 » hardie. La solidité se trouve réunie  
 » avec la légèreté ; & je n'ai rien vu  
 » dans ce genre , qui m'ait paru d'un  
 » goût si parfait , ni d'un travail plus  
 » délicat.

» Il commence d'abord par de petites  
 » arcades qui croissent insensiblement ,  
 » jusqu'à ce qu'elles forment deux rangs  
 » l'une sur l'autre. On en compte cent  
 » vingt-cinq depuis sa naissance jusques  
 » dans l'intérieur de la ville , sans y  
 » comprendre le second rang. Vous ju-  
 » gez bien que pour garder le niveau , il  
 » a fallu qu'elles fussent d'une hauteur  
 » inégale. Toutes les eaux de cet aqueduc  
 » sont fournies par une petite rivière  
 » qui vient des montagnes. La première  
 » arcade où elle est reçue , est éloignée  
 » de cinq cens pas de Ségovie. Le canal  
 » dans cet endroit , n'a pas plus de dix-  
 » sept pieds de hauteur ; mais il augmen-  
 » te par degrés jusqu'à la soixante-cin-  
 » quième arche. Sa plus grande élévation  
 » est d'environ cent deux pieds , la lar-  
 » geur des piliers de six , leur profon-  
 » deur de dix , & l'ouverture des arca-  
 » des de douze & demi.

SUITE DE L'ESPAGNE, 309

» Les pierres , posées horizontalement  
 » les unes sur les autres , semblent se  
 » soutenir sans ciment , & par leur pro-  
 » pre poids. Quelques - uns prétendent  
 » qu'elles sont liées avec du plomb , &  
 » que les clefs des voûtes sont jointes  
 » ensemble par des barres de fer. Il est  
 » étonnant que depuis tant de siècles ,  
 » ce monument se soit si bien conservé,  
 » & que les pluies , les vents , les tem-  
 » pêtes , & sur - tout les ravages des  
 » guerres ne l'aient point endommagé,  
 » Le tems , qui détruit tout , n'a point  
 » appesanti son bras sur ce superbe édi-  
 » fice. Il traverse la ville par le milieu ,  
 » d'où les eaux se partagent dans toutes les  
 » fontaines. Sur les deux piliers les plus  
 » élevés , il y a deux niches ; dans l'une  
 » on voit la statue de la Vierge ; dans  
 » l'autre le Saint Sébastien qui a pris la  
 » place d'Hercule , parce que cette par-  
 » tie de l'aqueduc est sur la paroisse dont  
 » il est le Patron. On a bâti , autour de  
 » ce monument , tant de maisons & de  
 » barraques , qu'un Antiquaire est déses-  
 » péré de le voir si mal accompagné.  
 » D'ailleurs tous ces bâtimens le mas-  
 » quent en partie , & empêchent qu'on  
 » ne jouisse de la vue entière de ce grand  
 » ouvrage.

## 310 SUITE DE L'ESPAGNE.

» L'Alcaffar , ou le palais du Roi , est,  
 » après l'Aqueduc , ce qu'il y a de plus  
 » remarquable à Ségovie. Les Princes  
 » Maures y avoient établi leur demeure;  
 » & la premiere syllabe de ce mot , ainsi  
 » que le genre de construction , prouve  
 » qu'il a été bâti par les Arabes. Sa situa-  
 » tion sur un roc le rend extrêmement  
 » fort , & en fait , en même tems , un  
 » palais & une citadelle. On y renfer-  
 » moit autrefois les Prisonniers d'Etat ;  
 » & c'étoit là qu'étoit détenu le Duc de  
 » Riparda , qui trouva le secret de se  
 » sauver. Vous savez qu'il avoit d'abord  
 » été revêtu du caractère d'Envoyé de  
 » la part de la Hollande ; qu'ensuite s'é-  
 » tant infinné dans les bonnes graces du  
 » Cardinal Albéroni , il devint sa créa-  
 » ture , peu de tems après Ministre  
 » d'Etat , & conclut enfin le fameux  
 » traité de Vienne entre Philippe V &  
 » l'Empereur Charles VI. Comme il n'y  
 » avoit qu'une porte dans la chambre  
 » qui lui servoit de prison , & qu'elle  
 » étoit gardée nuit & jour par deux  
 » Sentinelles , il paroissoit impossible  
 » qu'il pût s'évader : mais voici l'artifi-  
 » ce dont il usa , & qui lui réussit.

» Un de ses gens dit au Gouverneur ,  
 » que son Maître étant tombé malade ,

» le prioit de trouver bon qu'on lui  
 » donnât les secours nécessaires ; ce  
 » qu'il n'eut pas de peine à obtenir. Un  
 » autre Domestique se mit au lit , prit la  
 » place du Prisonnier ; & Riperda , dé-  
 » guisé en Valet , sortit de la chambre ,  
 » sous prétexte de quelque commission,  
 » & ne revint plus. Le Gouverneur fut  
 » neuf jours dans la bonne foi , au bout  
 » desquels il s'apperçut du stratagème ;  
 » mais le Prisonnier étoit déjà hors de  
 » péril. D'autres disent que la Cour avoit  
 » donné des ordres secrets de favoriser  
 » sa fuite ; parce qu'on se lassoit des dé-  
 » penfes qu'occasionnoit sa détention.  
 » Après avoir parcouru tous les Etats  
 » de l'Europe , sans pouvoir y trouver  
 » d'asyle , il alla en Afrique implorer la  
 » protection des Etats Barbaresques. Il  
 » fut successivement Protestant , Catho-  
 » lique , Juif , Mahométan , & finit par  
 » être tout ce qu'on voulut.

» L'Alcassar est la même chose que  
 » cette fameuse tour de Ségovie , dont  
 » il est tant parlé dans votre joli roman  
 » de Giblas de Santillane , qu'on nous a  
 » fait , depuis peu , la galanterie de tra-  
 » duire en Espagnol. Cette prison est exac-  
 » tement telle qu'elle est peinte dans l'ou-  
 » vrage de M. le Sage ; & cette foule

» d'Alguazils, de Geoliers & de Juges ;  
 » les mêmes absolument que l'Auteur les  
 » représente, des Voleurs, des Escrocs  
 » pour la plupart ; ces cachots, une an-  
 » ticipation de l'enfer, où les Malheu-  
 » reux qu'on y retient, ne sont traités  
 » qu'à proportion de l'argent qu'ils don-  
 » nent à ces terribles Concierges, qui  
 » leur font payer jusqu'aux fers qu'ils  
 » portent. Le plaisir qu'on trouve à lire  
 » ce roman, augmente encore, quand  
 » on a parcouru toute l'Espagne, que  
 » l'Auteur paroît avoir bien connue.

» On monte au château de Ségovie  
 » par un escalier taillé dans le roc ; &  
 » l'on rencontre des sentinelles dans  
 » toutes les cours. On entre ensuite dans  
 » plusieurs salles magnifiquement déco-  
 » rées : la plus belle est la *salle des Rois*,  
 » ainsi appelée, parce qu'elle est rem-  
 » plie des portraits, en bois & en cire,  
 » de dix-neuf Rois de Castille, de six  
 » Rois de Leon, de deux des Asturies,  
 » de seize d'Oviedo, assis sur des trônes  
 » autour de la salle, & placés sous des  
 » espèces de dais, chacun suivant son  
 » rang, depuis Pélage, jusqu'à la Mere  
 » de Charles-Quint. Les Reines, les  
 » Ducs, les Comtes y sont également  
 » représentés ; & l'on y voit avec plai-  
 » fir

» fir ce vaillant Rodrigue, ce Cid fa-  
 » meux, dont on raconte tant de mer-  
 » veilles. Ce lieu a vraiment l'air ma-  
 » jestueux, échauffe l'imagination, &  
 » inspire de grandes idées.

» La situation de Segovie assise sur un  
 » roc élevé, en rend l'abord assez diffi-  
 » cile; & l'on y monte par un chemin  
 » qui va toujours en tournant. Ses murs  
 » sont anciens & à la morefque, mais  
 » bien construits, avec des creneaux &  
 » des tourillons. On y apperçoit quel-  
 » ques Inscriptions Romaines, mais  
 » presque impossibles à lire, parce qu'el-  
 » les sont ou trop élevées, ou à moitié  
 » effacées. Les Maures, en bâtissant ces  
 » murailles, prenoient les premières  
 » pierres qui se rencontroient, sans faire  
 » attention à ces inscriptions, qu'ils  
 » tournoient même le plus souvent en  
 » dedans du mur.

» La Ville entière présente un aspect  
 » bizarre; les bâtimens ont un air sau-  
 » vage par leur position sur les parties  
 » inégales & raboteuses du roc. C'est  
 » d'ailleurs un mélange de tous les goûts  
 » d'architecture, Romain, Gothique,  
 » Morefque, Espagnol, &c. Quoique le  
 » bois soit cher dans le pays, & se fende  
 » par l'ardeur du soleil, le devant des

» maisons est couvert de sapin, & rangé de si mauvaise grace, qu'elles ont toutes un air misérable.

» Mais la Cathédrale qui est un édifice Gothique, a de la magnificence & de la noblesse, & passe pour très-riche en ornemens, en tableaux, en reliques & en revenus. On y conserve des vêtements Juifs, qui sont les restes de ces infortunés Hébraïsans qu'un Inquisiteur cruel fit brûler à petit feu. On y montre aussi un privilège accordé, en 1061, par la Reine Urraca, au château de Ségovie, & qui finit par ces mots singuliers: » quiconque violera ce Privilège, sera banni de la présence de Dieu, tourmenté éternellement avec Dathan & Abiron, damné avec le traître Judas; & de plus, il paiera cent livres à l'Evêque ». Cette même église s'honore de posséder les cendres du fameux Jurisconsulte Diego Covarruvias, né à Ségovie, & dont on montre le tombeau.

» On fait voir aussi dans cette Ville, le plus ancien Hôtel des Monnoies qu'il y ait en Espagne. C'étoit même l'unique autrefois; mais on en a établi un second à Séville, où la découverte des Indes le rend plus nécessaire. Le

» bâtiment de celui de Ségovie , placé  
 » sur le bord de la riviere , fut nommé  
 » l'*Ingenio* , à cause de la maniere admi-  
 » rable & tout-à-fait ingénieuse , dont  
 » on y fabriquoit les especes. Par le  
 » moyen de plusieurs roues que l'eau  
 » faisoit tourner à la fois , la monnoie  
 » étoit pesée , fondue , rognée , battue  
 » & marquée en un moment. Cette in-  
 » vention fut apportée du Tirol en Es-  
 » pagne , où l'on appella tous les Ou-  
 » vriers qui savoient y travailler.

» Croiriez - vous qu'il y a à Ségo-  
 » vie plus de Couvens , plus d'Eglises ,  
 » plus de Paroisses qu'à Madrid mê-  
 » me ? On y compte sept à huit mille  
 » maisons , parmi lesquelles ont remar-  
 » que d'assez beaux édifices. Mais ce qui  
 » rend cette Ville encore plus fameuse ,  
 » ce sont ses fabriques de draps & de pa-  
 » pier. On y fait les plus belles couver-  
 » tures de lit , qu'il y ait peut-être dans  
 » le monde ; aussi se vendent-elles ex-  
 » traordinairement cher. De nombreux  
 » troupeaux couvrent ses campagnes ,  
 » & produisent ces laines superbes ,  
 » qui font une branche si importanté du  
 » commerce d'Espagne.

» Ce Royaume abonde en cette espece  
 » de production , qui rend tant d'au-



» tres Nations ses tributaires. Les Rois  
 » étoient anciennement propriétaires de  
 » la plus grande partie de ces troupeaux;  
 » de-là cette multitude d'Ordonnances,  
 » de loix pénales, d'immunités & de  
 » privilèges établis, sous différens regnes,  
 » pour le gouvernement & la conserva-  
 » tion des bêtes à laine; de-là ce Tribu-  
 » nal formé sous le titre de Conseil du  
 » grand Troupeau du Roi, qui subsiste  
 » encore aujourd'hui, quoique le Roi  
 » n'ait plus de troupeaux. Ils ont été  
 » aliénés successivement pour divers  
 » besoins de l'Etat. Philippe I fut obligé,  
 » pour subvenir aux frais de la guerre,  
 » de vendre quatorze mille moutons,  
 » les derniers qui restassent à la Cou-  
 » ronne. Ils sont cependant toujours  
 » l'objet de l'attention particulière du  
 » Gouvernement, & rapportent an-  
 » nuellement plus de dix millions à  
 » l'Etat, par l'exportation considérable  
 » de nos laines, qu'on emploie dans  
 » presque toutes les manufactures de  
 » l'Europe.

» Leur supériorité dépend-elle uni-  
 » quement du climat; ou ne tient-  
 » elle pas à une manière particulière  
 » de gouverner les bêtes à laine? Ceux  
 » qui penchent pour la dernière opi-

» nion , se fondent sur ce que nous  
 » avons en Espagne des moutons de deux  
 » espèces différentes par leur toison ,  
 » quoiqu'ils paroissent de la même race.  
 » Les uns, à laine grossiere, restent toute  
 » l'année dans les mêmes lieux ; &  
 » pendant les nuits d'hiver , on les en-  
 » ferme dans une bergerie. Les autres , à  
 » laine fine , vivent toujours en plein  
 » air , & voyagent deux fois l'an. Pen-  
 » dant l'été , ils errent sur les montagnes  
 » de Léon , de la vieille Castille , de  
 » Cuença & d'Aragon , & passent l'hi-  
 » ver dans les plaines tempérées de la  
 » Manche , de l'Estramadoure & de  
 » l'Andaloufie. On compte en Espagne  
 » plus de cinq millions de ces moutons  
 » voyageurs ; jugez combien de soins ,  
 » de détail , d'intelligence & d'activité  
 » exigent ces nombreux troupeaux , de  
 » la part de ceux qui sont chargés de  
 » les conduire.

» Il faut d'abord avoir la plus grande  
 » attention à ne pas leur laisser manquer  
 » de sel , sur-tout pendant leur retour  
 » du Sud à leurs pâturages d'été. Cette  
 » denrée entretient leur santé , rend  
 » leur constitution plus ferme , &  
 » contribue infiniment à la beauté de la

## 318 SUITE DE L'ESPAGNE.

» laine. Après avoir passé l'hiver dans  
 » un air tempéré, ils repartent au mois  
 » d'Avril pour ces mêmes pâturages. Ils  
 » annoncent eux-mêmes, par des mou-  
 » vemens inquiets, le desir de changer  
 » de lieu; & ce desir est si fort, que les  
 » Bergers sont obligés d'y veiller de  
 » près, pour les empêcher de s'enfuir.

» On commence à les tondre au mois  
 » de Mai, soit en route, soit après leur  
 » arrivée; mais il faut attendre que le  
 » soit beau; car si la laine n'étoit pas  
 » sèche, les toisons qu'on empile, se  
 » corromproient. Vers la fin de Juillet,  
 » on mêle, avec les brebis, le nombre  
 » des béliers nécessaires pour la pro-  
 » pagation. Six ou sept béliers suffisent  
 » pour cent brebis. On choisit les plus  
 » beaux & les plus forts, dans un  
 » troupeau de béliers qu'on garde à  
 » part pour cet usage. En général, il y  
 » a peu de moutons parmi ces brebis  
 » voyageuses, quoique la laine en soit  
 » plus fine & la chair meilleure; mais la  
 » toison des béliers est plus pesante;  
 » ils vivent plus long-tems; & la tota-  
 » lité de leur produit est, par cette rai-  
 » son-là même, plus considérable.

» Un autre soin qu'on regarde com-  
 » me très-essentiel, est celui d'enduire

» ces animaux , dans le mois de Sep-  
 » tembre , depuis le cou jusqu'à la  
 » naissance de la queue , d'une certaine  
 » terre détrempee dans de l'eau. On  
 » prétend que cet enduit , mêlé avec  
 » la graisse de la laine , devient impé-  
 » nétrable à la pluie & au froid , &  
 » absorbe une partie de la transpira-  
 » tion , qui rendroit la toison rude &  
 » grossiere.

» A la fin du même mois , les moutons  
 » commencent leur marche vers les plai-  
 » nes basses ; & elle est réglée comme  
 » celle des Troupes. Ils parcourent cent  
 » cinquante lieues en quarante jours ; &  
 » bientôt arrive le tems où les brebis  
 » mettent bas. Les Bergers séparent d'a-  
 » bord celles qui sont stériles d'avec  
 » celles qui sont pleines , menent celles-  
 » ci aux meilleurs abris , & les autres  
 » aux plus froides parties du district. On  
 » ménage aussi le meilleur sol , l'herbe  
 » la plus abondante , pour les agneaux  
 » qui naissent les derniers , afin que  
 » promptement fortifiés par la bonne  
 » nourriture , ils soient en état de par-  
 » tir avec les autres. On leur coupe la  
 » queue à cinq pouces au-dessous de la  
 » naissance , pour les tenir plus aisément  
 » propres.

» C'est une erreur de croire que les  
 » moutons aient de la prédilection pour  
 » les plantes aromatiques , & qu'elles  
 » leur soient plus salutaires. L'herbe  
 » fine qui croît entre ces plantes , est  
 » pour eux l'aliment le plus sain & le  
 » plus propre à donner un bon goût à  
 » leur chair. Il faut avoir la plus grande  
 » attention à ne les mener paître , qu'a-  
 » près que le soleil a dissipé la rosée , &  
 » ne jamais les laisser approcher de  
 » l'eau , quand il a tombé de la grêle.  
 » Cette eau , ou l'herbe mouillée les  
 » rend mélancoliques , les fait languir &  
 » mourir.

» Il paroît donc certain, que la supé-  
 » riorité des laines d'Espagne n'est pas  
 » due uniquement au climat , & qu'elle  
 » dépend , en plus grande partie , des  
 » soins qu'on y apporte ; puisque ,  
 » dans le même climat , les moutons  
 » d'Andalousie , qui sont de la même  
 » race , mais qu'on ne gouverne pas de  
 » même , ont la laine plus grossière.

» Seroit - il avantageux d'employer  
 » par-tout des terrains immenses aux  
 » pâturages de ces animaux ; & l'a-  
 » vantage d'avoir de belles toisons , dé-  
 » dommageroit-il le Propriétaire de ce  
 » qu'il perdrait à ne pas faire servir

» ces terrains à d'autres genres de pro-  
 » ductions ? Dans les pays où les terres  
 » se cultivent avec succès, les trou-  
 » peaux doivent être moins confidé-  
 » rés pour eux-mêmes, que par l'uti-  
 » lité dont ils sont à l'agriculture. Le  
 » fumier y est plus nécessaire que la  
 » laine. Les moutons voyageurs ne  
 » fournissent aucun engrais pendant  
 » qu'ils errent sur les montagnes. Il  
 » faut donc qu'ils soient rassemblés &  
 » sédentaires dans les pays de bonne  
 » culture ».

Arrivé à Ségovie, je crus déjà remar-  
 quer de la différence entre les Habitans  
 de la nouvelle & ceux de la vieille Cas-  
 tille. Je trouvai ces derniers plus affa-  
 blés, parce que les Etrangers, que le  
 commerce & les fabriques y attirent,  
 les ont civilisés. Les autres m'ont paru  
 moins sociables, plus fiers, plus pa-  
 resseux, plus mal-propres, mais fidè-  
 les à leur parole, d'une bravoure pa-  
 tiente, & d'un courage inébranlable.  
 Ces deux Provinces, qui composoient  
 le Royaume de Castille, forment pres-  
 que un quart de l'Espagne; mais leur  
 grande dépopulation afflige les Voya-  
 geurs. Le terrain est extrêmement iné-  
 gal, & rempli de montagnes très-

hautes, qui rendent le climat assez froid. Il y vient cependant toutes sortes de productions; & le pays est très-agréable.

La Castille est un nom moderne, dont l'origine ne remonte pas au-delà du dixième siècle. Les Rois d'Oviedo & de Léon, pour arrêter les courses des Maures, firent bâtir quantité de petits châteaux, qui donnerent ce nom à cette partie de l'Espagne. La Castille nouvelle est ainsi appelée, parce qu'elle a été conquise la dernière sur ces Infidèles. On l'a connue long-tems sous le nom de Royaume de Toledé; & l'on y compte plusieurs terres, auxquelles est attachée la Grandesse. On la divise communément en trois Provinces, l'Algaría, où se trouvent Madrid, Toledé, Alcalá, &c; la Manche, plus fameuse par les exploits de Don-Quichotte, qui y prit naissance, que par ceux des Chevaliers de Calatrava, qui y ont leur Chef-lieu; & la Sierra, dont Cuença, qui en est la Capitale, se vante d'avoir vu naître le subtil Inventeur de la grace suffisante, le très-célebre Jésuite Molina.

Michel Cervantes, en établissant son héros dans la Manche, en a fait comme le théâtre de cette Chevalerie Errante, qui n'a peut-être existé que dans l'ima-

gination des Faiseurs de romans. Ces prétendus Chevaliers se vouoient, par état & par goût, à faire rendre justice à chacun, à donner des preuves d'une valeur extraordinaire, à venger les plus petits outrages faits aux Dames. On les voyoit courir le monde avec ces nobles vues : les uns se disoient Chevaliers du Soleil, les autres d'Amadis. D'autres fois ils se propofoient quelque objet difficile, une conquête, par exemple, pour plaire à quelque beauté. On pourroit dire que la Chevalerie Errante fut le radotage ou le délire de l'ancienne Chevalerie. Celle-ci tomboit en décrépitude, lorsque cette manie s'empara de nos anciens Preux. Les tems de paix leur fournissoient sur-tout un brillant théâtre ; parce que n'étant plus occupés pour le service de la patrie, ils pouvoient, à leur gré, aller chercher des monstres & des fantômes à combattre.

Alcala, que je viens de nommer, est le siege de la principale Université du Royaume après celle de Salamanque. Elle a été fondée au commencement du seizieme siecle, par le Cardinal de Ximenès qui a voulu y être inhumé. Il y établit quarante-six chaires de Professeurs, plusieurs colleges, dont le pre-



mier est Saint Ildefonse , un hôpital pour les Ecoliers malades , & une maison pour un certain nombre de pauvres Étudiants. Quand il mourut , il fit l'Université son héritière , & lui laissa soixante mille livres de revenu. Le Roi Ferdinand , assistant à une action publique dans les écoles d'Alcala , voulut que le Recteur marchât entre lui & le Cardinal ; & c'est une prérogative que ses Successeurs ont toujours conservée. La Reine Jeanne , surnommée la Folle , mit au monde , dans cette ville , un Prince qui fut depuis Empereur sous le nom de Ferdinand. A l'occasion de cette naissance , Ximenès obtint qu'Alcala seroit , à l'avenir , exempte de tout impôt ; & en mémoire de cette grace , elle conserve encore le berceau de ce Prince , frere de Charles-Quint.

La vieille Castille se partage en plusieurs districts ou juridictions , que les Espagnols appellent *Mérindades*. Les Capitales sont Burgos , qui l'est de toute la Province, Valladolid, Calahorra, Osma , Avila , Soria & Ségovie. Près de cette dernière ville est un lieu nommé Pedraça de la Sierra , aussi fameux pour avoir été la patrie de l'Empereur Trajan , que parce qu'elle a servi de prison , pendant

quatre ans , aux deux fils de François I, envoyés en otage après la bataille de Pavie.

On se rend de Ségovie à Valladolid , par un pays , dont tous les Habitans sont également pauvres. Cette ville est une des plus belles & des plus agréables de l'Espagne. On vante ses manufactures & son commerce , qui pourroit être plus considérable , sans la difficulté des transports. D'ailleurs ces manufactures sont toujours au même point , pendant que le reste de l'Europe a travaillé à les perfectionner. Il semble que la paresse & l'ignorance se soient emparées des arts même. Philippe III a presque toujours fait sa résidence à Valladolid : on y voit encore son palais & ceux de plusieurs Seigneurs , qui tombent en ruine. Il y a ici des places publiques qui ne le cèdent à aucune de celles de Paris ; & toutes les fenestres y sont à balcons. Soixantedix Gouvens , un Evêché , une Académie de Belles-Lettres , une Université , onze mille maisons , des églises , des hôtels , des fontaines magnifiques , en un mot , tout ce qui constitue une grande & belle Ville , se trouve rassemblé dans celle-ci , avec une rivière qui la sépare des fauxbourgs. On distingue par-

ticulierement l'église des Dominicains par la richesse de son architecture & la multitude de ses ornemens. On entre ensuite dans le cloître, où sont les portraits de tous les Martyrs de l'Ordre. On est étonné de voir parmi eux, ce fameux Prieur des Jacobins, qui, du tems de la Ligue, fut pris à l'assaut, armé en soldat, sur les remparts de Paris. Conduit à Tours, où étoit le Parlement, il confessa d'avoir fait en chaire le panegyrique de Jacques Clément, dont il comparoit le régicide à l'action de Judith qui tua Holoferne. Frere Bourgoing, tiré à quatre chevaux, n'en est pas moins tout rayonnant de gloire. On a seulement oublié d'y mettre aussi son Confrere Clément.

Calahorra s'est rendue recommandable par son ancienne fidélité envers ses Souverains. Auguste voulut avoir, parmi ses Gardes, un bataillon de Soldats pris dans le nombre de ses Habitans. Un autre avantage dont elle se fait gloire, est d'avoir vu naître le fameux Rhéteur Quintilien. Tout le monde n'est cependant pas d'accord sur cet article; car plusieurs croient qu'il est né à Rome. On fait qu'il y enseigna publiquement la rhétorique, & qu'il y composa ces sa-

meuses *Institutions Oratoires*, que l'Abbé Gédoyne a traduites en notre langue. Elles demeurèrent inconnues jusqu'au quinzième siècle, que le Pogge les trouva, dit-on, dans une vieille tour de l'Abbaye de Saint Gal.

La Méridade d'Osma n'a de remarquable, que d'avoir été la patrie de Saint Dominique, Fondateur des Freres Prêcheurs, autrement dits Dominicains. Ce Saint naquit dans le petit bourg de Calaruega; & à quatorze ans, il fut envoyé à Palencia, où étoit alors la plus célèbre école du Royaume. Il s'y distingua pendant neuf ans par le double mérite de l'esprit & de la sagesse. Au sortir de ses études, il fut fait Chanoine Régulier, & Sous-Prieur de la Cathédrale d'Osma. Son Evêque ayant été Député en France par Alfonse IX, Dominique le suivit; & ils y resterent l'un & l'autre, pour y travailler dans le Languedoc à la conversion des Hérétiques. Il y jeta les premiers fondemens de son Ordre, qui, dans ces commencemens, n'étoit ni mendiant, ni exempt de la Jurisdiction de l'Ordinaire, mais simplement une Communauté de Chanoines Réguliers. Ils obtinrent de l'Université de Paris l'église de Saint Jacques, d'où

leur est venu le nom de Jacobins. Leur Fondateur fit plusieurs changemens à leur regle, & y ajouta des pratiques plus austeres, que celles de leur premiere institution. Il fut, comme de raison, le premier Général de son Ordre; & cette famille s'est tellement multipliée, qu'elle contient actuellement près de cinquante Provinces, sans compter douze Congrégations particulieres, gouvernées par des Visiteurs Généraux. J'ai dit ailleurs la part qu'eut Saint Dominique à l'établissement de l'Inquisition, & l'énorme pouvoir qu'exercerent ses Enfans dans les divers emplois du Saint Office.

Les Habitans d'Avila ne cessent d'entretenir les Etrangers du double avantage qu'a leur Ville, d'avoir été témoin de la naissance de Sainte Thérèse, dont toute la terre connoît les ouvrages mystiques, & du martyre de Saint Vincent, que d'autres villes osent revendiquer. Thérèse, après avoir passé sa grande jeunesse dans la dissipation & la lecture des romans, se fit Religieuse dans un Monastere, où le luxe & les plaisirs étoient poussés aussi loin que dans le monde même. Elle entreprit d'y rétablir la regle; & au milieu de mille traverses, elle eut la consolation de voir le pre-

mier Couvent de la Réforme , fondé dans sa patrie. Ce succès l'engagea à entreprendre celle des Religieux du même Ordre ; & ce fut l'origine des Carmes-Déchauffés , dont elle laissa , en mourant , quatorze Monasteres , & seize de Carmélites. Son Institut fut porté de son vivant jusqu'au Mexique , & passa ensuite dans tous les pays du monde Chrétien. Arnaud d'Andilly a traduit presque tous ses ouvrages en françois. Avila est encore renommée pour ses manufactures , où l'on fabrique des draps qui , pour la bonté & la finesse , le disputent à ceux de Ségovie.

Soria n'a de considérable , que d'avoir été bâtie des ruines de Numance si fameuse dans l'antiquité. Ce qu'on dit de cette dernière Ville , que , sans remparts , sans murailles , sans aucun secours d'alliés ou d'amis , elle soutint un siège de quatorze ans contre une armée de quarante mille Romains , est un de ces miracles historiques , dont les Ecrivains , amateurs du merveilleux plus que du vrai , ont consacré la tradition.

Dans cette Méridade est située la ville d'Agréda , où est née & a vécu cette célèbre Religieuse , nommée Marie , qui écrivoit aux Rois , leur prédi-

soit des malheurs , & se mêloit de trop d'affaires de ce monde. Elle eut une vision , dans laquelle Dieu lui commanda d'écrire la vie de la Sainte Vierge ; mais un Prêtre de bon sens , qui la dirigeoit pendant l'absence de son Confesseur , lui ordonna de la brûler. Celui-ci étant de retour , fit recommencer l'Ouvrage , qui ne parut cependant qu'après la mort de l'Auteur. On trouva cette production, fruit de ses rêveries, entièrement écrite de sa main , avec une attestation , que tout ce qu'elle contenoit , lui avoit été révélé. La lecture n'en fut pas moins défendue à Rome ; & un Récolet de Marseille l'ayant traduite en notre langue , la Sorbonne la censura : ce qui n'empêche pas que Marie d'Agreda ne soit une Sainte en Espagne , où elle tient le rang de Sibille ; car aujourd'hui on croit encore à ses prophéties.

Burgos , situé sur le penchant d'une coline , s'étend dans la plaine jusqu'à la petite rivière d'Arlançon. La Ville est défendue par un ancien château qui la commande ; & parmi des rues fort étroites , on remarque quelques belles places , ornées de statues & de fontaines. Trois choses la rendent principalement recommandable : sa Cathédrale , une des

plus magnifiques du Royaume, son Crucifix miraculeux, & une Abbaye de Filles nobles, la plus fameuse que nous connoissions en ce genre.

Le Crucifix de Burgos, auquel toute l'Espagne a une dévotion particuliere, occupe une des chapelles du Couvent des Augustins. On compteroit difficilement les lampes, les chandeliers, les croix, les couronnes d'or & d'argent, garnies de perles, de diamans, de pierrieres, dont la piété des Peuples a enrichi ce petit espace. Cette église, & d'autres qui sont plus nombreuses dans ce pays qu'ailleurs, ont enfoui toutes les richesses de la Nation. Ce seroit une ressource bien grande, & en même tems bien légitime, si l'on osoit y toucher. Il y a sans contredit, sur les autels d'Espagne, de quoi combattre tous les Infideles, convertir tous les Hérétiques, subvenir aux besoins de tous les Malheureux, & entretenir une paix constante & durable dans toute l'Europe. Mais Dieu garde le Roi d'y songer: c'est la dernière réforme qu'il puisse entreprendre; il est retenu par le pouvoir Ecclésiastique, auquel les Espagnols sont soumis au plus haut point d'avilissement.

Outre les richesses dont je viens de



parler, cette chapelle est tellement chargée de tableaux, d'images, d'*Ex voto* & de représentations de miracles, qu'il n'y a plus de place pour y rien mettre de nouveau; on est obligé de tout enfermer dans le trésor. Il est inconcevable combien il se fait de petits miracles pour le peuple dans cette église, sans compter les grands qui se font pour la Cour. Que fera-ce, si l'on veut y joindre ceux qui s'opèrent dans toute l'étendue de cette crédule & pieuse monarchie? Il n'y a pas de si petit Saint, qui ne guérisse quelque maladie, qui ne mûrisse les raisins, qui ne fasse enfin gagner de l'argent; ce qui produit un nombre prodigieux de pèlerinages, de vœux, de messes & de profits pour les Ecclésiastiques & pour les Moines. Saint Jacques tient le premier rang parmi les objets de vénération, & le Crucifix de Burgos le second. Il est élevé sur l'autel, dans sa grandeur naturelle; & on ne le fait voir qu'aux personnes de distinction, & après bien des cérémonies. Il faut commencer par entendre deux messes; & quand on le montre, toutes les cloches sonnent; & les Spectateurs restent prosternés. Il est toujours couvert de trois rideaux brodés de perles & de pierreries. On les tire

l'un après l'autre ; & l'on voit l'Image sacrée , parfaitement sculptée , & d'une carnation fort naturelle. Les Espagnols croient qu'il a été apporté du Ciel ; que les cheveux , la barbe & les ongles lui croissent comme aux hommes ; ce qui l'oblige , disent les Pélerins & les Prêtres , de se les faire couper tous les mois.

La fameuse Abbaye de Las Huelgas , appelée la *Noble* par excellence , n'est composée que de Filles de Princes & de grands Seigneurs. L'Abbesse est Dame de dix-sept autres Monasteres , de quatorze Villes , de cinquante Bourgs ou Villages , dont elle choisit elle-même les Magistrats ; & elle dispose de douze Commanderies. Ce Royaume , l'empire des Prêtres & des Moines , est aussi , comme vous voyez , celui des Chanoinesses & des Religieuses. La Justice civile n'a sur eux aucun pouvoir : ils n'ont à répondre de leur conduite qu'à leurs Supérieurs , qui songent plutôt à les mettre à couvert , qu'à les punir. Ils les soutiennent en public , même en les condamnant dans le particulier , pour ne rien relâcher de leurs droits. Le Nonce du Pape est le Chef de cette armée formidable. Ce sont plus de quatre cens mille Combattans , armés de foudres

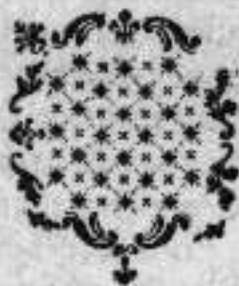
contre une Nation qui n'ose se défendre, parce qu'elle croit voir en eux l'empreinte de la Divinité.

On pense communément que l'ignorance du Clergé Espagnol égale ses richesses, & que sa licence ne le cede point à son pouvoir. Cela peut être vrai parmi les Ecclésiastiques du second ordre; mais les Evêques ne m'ont paru ni moins instruits, ni moins réguliers que ceux de France: ils sont sur-tout plus charitables que dans tous les autres pays catholiques; & cette qualité les rend aussi plus respectables & plus chers à leurs Peuples. C'est moins à la naissance qu'au mérite, que ces places sont affectées; & comme les Gens de condition négligent le plus souvent de s'en rendre capables, il y en a moins qu'ailleurs, qui parviennent à l'Episcopat. Quoiqu'en général les Espagnols ne passent pas pour être très-savans, cependant, comme ordinairement on choisit les Evêques parmi ce qu'il y a de plus exemplaire & de plus éclairé, ils sont à l'abri de la médisance. Le seul défaut qu'on puisse leur reprocher avec fondement, c'est de trop s'attacher à la théologie scholastique. C'est le goût de la Nation qui a naturellement l'esprit subtil; & peut-

être que la crainte de l'Inquisition ne leur permet pas de sortir de cette sphere. Ce funeste monument de la superstition & de la barbarie, ce Tribunal indépendant de tout pouvoir humain, a été de tout tems le frein des Peuples, & même des Souverains; & c'est toujours l'ignorance, comme vous savez, qui occupe ce trône de cruauté & de fanatisme.

Je suis, &c.

*A Burgos, ce II Mars 1755.*



## L E T T R E C C I I I .

## S U I T E D E L ' E S P A G N E .

**J'**ARRIVE, Madame, sur la frontière de la Navarre, après des fatigues infinies, & par des chemins impraticables. J'en suis heureusement dédommagé par la présence de plusieurs François, que le hasard m'a fait rencontrer à Vittoria. Je ne parlerai que de M. de Prémain, qui, nouvellement sorti des Jésuites, vient de recueillir une succession en Espagne. Il joint aux vertus de son premier état, toutes les connoissances qu'on y acquiert, tous les principes qu'on y inculque; & en quittant la Société, il a conservé pour elle l'attachement le plus tendre, & pour son Fondateur, la plus profonde vénération.

« J'ai pris, nous disoit-il, mon chemin par la Biscaye; parce qu'on m'a  
 » voit assuré que je pourrois y trouver  
 » encore quelques restes précieux &  
 » antiques du château de Loyola. Dieu!  
 » quelle douce satisfaction j'éprouvai,  
 » quand je me vis sous le même Ciel,  
 » respirant

» respirant le même air , habitant les  
 » mêmes lieux , où s'est passée l'enfance  
 » d'Ignace ! C'est ici , disois - je , que ,  
 » dans un tems fatal à l'Allemagne par  
 » l'apostasie de Luther , à l'Angleterre  
 » par le schisme d'Henri VIII , à la Fran-  
 » ce par la réforme de Calvin , le Ciel  
 » suscitoit cet Homme extraordinaire ,  
 » pour subvenir aux pressantes nécessi-  
 » tés du monde Chrétien.

» Ignace naquit l'an 1491 , sous le  
 » regne de Ferdinand & d'Isabelle , dans  
 » cette partie de la Biscaye Espagnole ,  
 » qui s'étend vers les Pyrenées , & porte  
 » le nom de Guypuscoa. Il fut d'abord  
 » Page de Ferdinand , prit ensuite le  
 » parti des armes , servit contre les  
 » François , & fut blessé au siege de  
 » Pampelune. Une Vie des Saints , qu'on  
 » lui donna pendant sa convalescence ,  
 » lui fit naître le desir de se consacrer  
 » à Dieu. Une galanterie romanesque  
 » l'avoit occupé jusqu'alors ; & né avec  
 » une imagination disposée à l'enthou-  
 » siasme , il la porta dans la Religion.  
 » Les mœurs de son pays & de son  
 » tems jetterent sur les commencemens  
 » de sa dévotion une apparence de sin-  
 » gularité ; car étant guéri , il se rendit à  
 » Notre-Dame-de-Montserrat , fit des

» armés en l'honneur de la Vierge, s'ar-  
 » ma son Chevalier, & voulut se bat-  
 » tre contre un Maure qui contesloit  
 » l'Immaculée Conception.

» Ignace, après cette aventure,  
 » prend le parti d'aller en pèlerinage à  
 » Bethléem; mais voulant s'y disposer  
 » par la retraite, il s'enferme dans une  
 » caverne obscure & profonde près de  
 » Manrèze; & c'est là qu'il compose ce  
 » livre fameux des *Exercices spirituels*,  
 » où, réduisant en art la conversion, &  
 » la dévotion en méthode, il présente  
 » des regles sûres & raisonnées pour la  
 » réformation des mœurs, & l'opéra-  
 » tion du salut. D'un côté, connoissant  
 » les inclinations perverses du cœur  
 » humain, de l'autre, la vertu qu'ont  
 » certaines vérités du Christianisme  
 » pour les rectifier, il établit une voie  
 » géométrique & démontrée, par la-  
 » quelle l'homme sort de son péché, &  
 » monte jusqu'au plus haut point de la  
 » perfection.

» Il commence par une méditation  
 » qu'il appelle le Principe ou le Fonde-  
 » ment des *Exercices*, & sur laquelle  
 » roule tout le systême de la conver-  
 » sion: c'est la méditation de la Fin de  
 » l'Homme, & du but que s'est proposé

» le Créateur en nous établissant sur la  
 » terre. Il ne peut en avoir eu d'autre ,  
 » que de l'aimer & l'honorer : d'où le  
 » Saint conclut , que tout ce qui ne con-  
 » duit pas à ces deux devoirs , doit nous  
 » être indifférent ; qu'il faut au con-  
 » traire choisir tout ce qui nous mène à  
 » cette fin.

» Il n'est pas croyable combien cette  
 » vérité , bien approfondie , bien com-  
 » prise , éclaire & remue l'ame du Pé-  
 » cheur. Après s'en être intimement  
 » pénétré , on doit rechercher ce qui  
 » nous écarte de notre fin : c'est le pé-  
 » ché. Cette découverte entraîne néces-  
 » sairement l'examen de toute sa vie ;  
 » on repasse sur toutes les fautes qu'on  
 » a commises ; & le danger auquel on  
 » s'est exposé en les commettant , est  
 » une raison de les détester. Si ces pen-  
 » sées ne suffisent pas pour inspirer à  
 » une ame le regret qu'elle doit avoir ,  
 » Ignace en propose de plus terribles ,  
 » qui la touchent plus vivement , telles  
 » que les images affreuses de la Mort ,  
 » du Jugement & de l'Enfer.

» Ces premiers Exercices tendent à  
 » purger le cœur des passions qui le cor-  
 » rompent. Alors l'ame se sentant dis-  
 » posée à suivre les mouvemens de la



» Grace, considère le Sauveur comme  
 » le modèle qu'elle doit suivre dans  
 » l'observation de la loi & l'exercice  
 » des vertus évangéliques. Toutes les  
 » actions de la vie de Jésus-Christ sont  
 » donc autant de sujets à contempler &  
 » à imiter. C'est ici que se trouve cette  
 » célèbre méditation des deux étendards,  
 » où Jésus-Christ & le Démon, sous la  
 » figure de deux Capitaines, levent des  
 » troupes, & invitent les hommes à se  
 » ranger sous leurs drapeaux. Une fois  
 » engagée dans le parti du Sauveur, l'ame  
 » ne doit plus être occupée que de sa  
 » persévérance; ce qui conduit naturel-  
 » lement au choix de l'état ou du genre  
 » de vie qu'on doit embrasser. Le Saint  
 » présente divers moyens de faire ce  
 » choix avec prudence; & il conseille  
 » sur-tout, de s'attacher à celui qu'on  
 » voudroit, à l'heure de la mort, avoir  
 » suivi pendant sa vie.

» Il est difficile qu'un nouvel état ne  
 » cause à l'homme quelques contra-  
 » riétés. Il a donc besoin de force pour  
 » les soutenir; & où en trouvera-t-il  
 » plus que dans la méditation des souf-  
 » frances de Jésus-Christ? Le desir de  
 » l'imiter est ce qui l'occupe uniquement.  
 » Dans cette position, il ne lui reste

» plus qu'à élever ses pensées & ses de-  
 » sirs vers le Ciel ; & c'est ce qu'elle  
 » fait en se représentant les mystères  
 » glorieux de la Résurrection , de l'As-  
 » cension , des apparitions du Fils de  
 » Dieu , comme les plus propres à ani-  
 » mer sa foi , à fortifier son espérance ,  
 » à épurer son amour. Enfin , la con-  
 » templation des bienfaits & des per-  
 » fections du Souverain Être , met le  
 » sceau à tout le système , en unissant  
 » l'ame étroitement avec son Créateur.

» Vous voyez l'enchaînement de tous  
 » ces Exercices ; comme ils ont une dé-  
 » pendance l'un de l'autre , pour faire ,  
 » tous ensemble , le dernier effet , qui est  
 » d'établir dans l'homme la charité par-  
 » faite , après l'avoir dégagé de l'amour  
 » du monde. Tel est le caractère & l'es-  
 » prit de ce Livre fameux , qui a été  
 » depuis , la source de toutes ces Re-  
 » traites spirituelles , que les Jésuites  
 » ont fondées dans la plupart des grandes  
 » Villes où ils sont établis.

» Le Solitaire de Manrèze quitte sa  
 » grotte , & part pour la Terre-Sainte.  
 » De retour en Europe , il étudie , quoi-  
 » qu'agé de trente - trois ans , dans les  
 » Universités d'Espagne ; mais les tra-  
 » verses que son génie ardent lui occa-

» sionne, le déterminent à aller à Paris.  
 » Il recommence ses humanités au Col-  
 » lege de Montaigu, mendiant son pain  
 » de porte en porte pour subsister, &  
 » fait sa philosophie au College de Sainte  
 » Barbe. Sa résolution étoit déjà prise  
 » alors, de fonder un nouvel Ordre dans  
 » l'Eglise : dans cette vue, il cherche à  
 » s'associer des Compagnons distingués  
 » par leurs talens, auxquels il tâche de  
 » faire goûter son projet. De ce nombre  
 » est le célèbre François Xavier, qui,  
 » renonçant à la gloire des Lettres, se  
 » range sous les étendards d'Ignace,  
 » ainsi que sept ou huit autres, la plu-  
 » part Portugais ou Espagnols. Ces pre-  
 » miers membres de la Société se lient  
 » par des vœux dans l'Eglise de Mont-  
 » martre, & ensuite se rendent à Rome,  
 » où ils présentent au Pape le projet de  
 » leur nouvelle Congrégation. Paul III  
 » fait d'abord quelque difficulté de l'ap-  
 » prouver ; mais Ignace, ayant ajouté  
 » aux trois vœux ordinaires de religion,  
 » un quatrième vœu d'obéissance spé-  
 » ciale & absolue au Saint Siege, le Pape  
 » confirme son Institut en 1540, sous  
 » le titre de *Compagnie de Jesus*, & per-  
 » met à ses Enfans de prendre le nom de  
 » *Jésuites*.

» Elu Général de la famille dont il est  
 » le pere, Ignace a la satisfaction de la  
 » voir se répandre en Italie, en Espagne,  
 » en Portugal, en Allemagne, dans les  
 » Pays-Bas, au Japon, à la Chine, en  
 » Amérique, &c. Xavier & quelques  
 » autres Missionnaires de la nouvelle  
 » Société portent son nom jusqu'aux  
 » extrémités de la terre. Mais elle éprou-  
 » ve de grandes contradictions en Fran-  
 » ce, où tous les corps de l'Etat sem-  
 » blent se liguier pour lui en interdire  
 » l'entrée. La patience & la politique  
 » dissipent peu à peu ces orages. Les  
 » Cardinaux de Tournon & de Lorraine  
 » obtiennent pour les Jésuites, au Col-  
 » loque de Poissy, l'agrément de former  
 » des établissemens dans l'Etat, sous  
 » prétexte de les opposer aux nouveaux  
 » Sectaires; & depuis cette époque, on  
 » les voit se répandre dans toutes les  
 » parties de l'Univers connu, s'intro-  
 » duire dans toutes les Cours, chercher  
 » à gagner tous les Peuples, même les  
 » plus sauvages, & toujours pour la  
 » plus grande gloire de Dieu, suivant  
 » la devise de leur Fondateur, *Ad mayo-  
 » rem Dei gloriam*. Le Saint, qui mourut  
 » en 1555, avoit vu l'accomplissement  
 » des trois choses qu'il desiroit le plus :

» son livre des *Exercices spirituels* ap-  
 » prouvé par le Saint Siege, sa Société  
 » confirmée, & ses Constitutions ren-  
 » dues publiques.

» On a compté jusqu'à vingt mille  
 » Jésuites, tous soumis à un Général  
 » perpétuel & despote. On les a vu  
 » gouverner toutes les Couronnes, diri-  
 » ger toutes les consciences, occuper  
 » toutes les chaires, se faire un grand  
 » nom par leurs études, par l'éducation  
 » qu'ils donnent à la jeunesse, par les  
 » missions qu'ils font dans les cam-  
 » pagnes, gagner tous les esprits par de  
 » bonnes œuvres, réformer les sciences  
 » à la Chine, introduire le Christianif-  
 » me au Japon, donner des loix aux  
 » Peuples du Paraguai, civiliser des  
 » hommes sauvages, & montrer dans  
 » toutes les contrées de l'Amérique,  
 » l'idée de la Religion jointe à celle de  
 » l'Humanité. Je sais qu'on les accuse  
 » d'une trop grande douceur de morale,  
 » de la faire varier suivant les circonf-  
 » tances & leurs intérêts, de n'avoir  
 » de principe fixe, que la gloire de leur  
 » Corps & les moyens de la procurer,  
 » de se rendre redoutables dans toutes  
 » les Cours, de vouloir être les arbi-  
 » tres de toutes les graces, d'exercer

» un commerce puissant & opposé à la  
 » pauvreté de leur état , d'avoir par-  
 » tout des Espions à leurs ordres , pour  
 » recueillir jusqu'aux moindres propos  
 » échappés dans les cercles , & sur-tout  
 » de mettre trop d'aigreur à poursuivre  
 » les Jansénistes toujours persécutés , &  
 » jamais persécuteurs.

» Mais de tous les reproches faits à  
 » cette Société , le plus grave , le plus  
 » affreux , est de se jouer de la vie de  
 » ses ennemis , & spécialement de celle  
 » des Rois. Plusieurs de ses Docteurs  
 » ont écrit qu'il étoit permis de se dé-  
 » faire des Tyrans. D'autres , avant  
 » eux , avoient soutenu cette opinion  
 » détestable ; mais on l'attribua à l'igno-  
 » rance & au malheur des tems : pour-  
 » quoi n'a-t-on pas reçu cette même  
 » excuse en faveur des Jésuites ?

» Le premier orage qu'attira sur eux  
 » cette doctrine meurtrière , s'éleva à  
 » l'occasion de l'assassinat commis sur  
 » Henri IV par Jean Chatel qui avoit  
 » étudié dans leur Collège. Leurs mai-  
 » sons furent visitées par ordre du Par-  
 » lement ; & l'on trouva , parmi les pa-  
 » piers du Pere Guignard , des libelles  
 » injurieux , qui mettoient en péril la  
 » vie du Monarque. Le même arrêt qui

» condamna Chatel à être écartelé ;  
 » proscrivit la Société , & décerna la  
 » peine de mort contre Guignard. La  
 » plupart des autres Parlemens imite-  
 » rent celui de Paris ; mais les Jésuites  
 » gagnèrent Henri IV , qui alla lui-mê-  
 » me plaider leur cause , & l'appuya de  
 » toute son autorité. Ils rentrèrent dans  
 » le Royaume plus brillans que jamais ,  
 » & obtinrent un magnifique établisse-  
 » ment à la Fleche , par la générosité de  
 » ce Prince.

» Quelques années après , les Véniti-  
 » tiens , pour des intérêt politiques ,  
 » s'étant brouillés avec le Saint Siege ,  
 » le Souverain Pontife mit cette Répu-  
 » blique en interdit ; & les Jésuites , par  
 » respect pour le Pape , prirent le parti  
 » de se retirer. On les laissa faire ; mais  
 » lorsque Venise se fut raccommodée  
 » avec la Cour de Rome , elle ne voulut  
 » plus entendre parler de la Société ;  
 » & après une absence de cinquante  
 » ans , Louis XIV la fit rentrer par sa  
 » médiation.

» L'établissement des Jésuites étoit  
 » d'un genre tout nouveau dans l'Eglise.  
 » Leur Fondateur voulut que les No-  
 » vices , après deux ans d'épreuves ,  
 » fissent des Vœux Simples , qui les

» liassent personnellement autant que  
 » des vœux solennels, sans engager le  
 » Corps de la Compagnie à ces Particu-  
 » liers. Cette nouveauté éprouva quel-  
 » ques contradictions à Rome, & y  
 » passa enfin. Jusqu'aux derniers vœux,  
 » qui sont fixés à trente-trois ans, les  
 » Jésuites retiennent la propriété de  
 » leurs biens, & leur famille, l'usufruit.  
 » Ils en jouissoient autrefois, en dispo-  
 » soient même avec le consentement de  
 » leurs Supérieurs; & c'est encore un  
 » usage reçu en Espagne, en Italie, &  
 » dans tous les pays, excepté en France,  
 » où les Parlemens n'ont pas jugé à pro-  
 » pos de permettre ce que le Concile de  
 » Trente & le Saint Siege ont approuvé.

» Par les derniers vœux que font les  
 » Jésuites, les uns deviennent Coadju-  
 » teurs Spirituels, les autres Profès. Les  
 » premiers ne promettent autre chose,  
 » que pauvreté, chasteté & obéissance.  
 » Les seconds font publiquement es-  
 » mêmes vœux, & y ajoutent ce ui  
 » d'une obéissance spéciale au Chef de  
 » l'Eglise, par lequel ils s'engagent à  
 » partir, sur son ordre, pour les mis-  
 » sions, parmi les Infideles & les Idolâ-  
 » tres. Ils promettent aussi de n'accepter  
 » aucune dignité ecclésiastique, sans une



» volonté expresse du Souverain Pon-  
 » tife. Ils n'ont eu en effet, qu'un très-  
 » petit nombre d'Evêques & de Cardi-  
 » naux.

» Il s'enfuit de ces divers réglemens,  
 » qu'il y a dans cette Congrégation trois  
 » états différens, fans parler des simples  
 » Freres, qui s'appellent Coadjuteurs  
 » Temporels. Le premier est celui des  
 » *Ecoliers Approuvés*, qui, durant leurs  
 » études, sont dans la voie de la Com-  
 » pagnie; le second, celui des Coadju-  
 » teurs Spirituels ou Formés, que la  
 » Société, quoique pour des causes plus  
 » graves, peut toujours renvoyer; le  
 » troisieme, celui des Profes, qui sont  
 » liés irrévocablement à la Compagnie.  
 » Ces Religieux forment un corps par-  
 » faitement monarchique, dépendant  
 » d'un seul Chef: mais il n'est pas vrai,  
 » qu'ils lui doivent une obéissance tel-  
 » lement aveugle, qu'ils soient tenus  
 » d'exécuter ses ordres, lors même  
 » qu'ils sont évidemment contre la con-  
 » science, opposés à la loi naturelle,  
 » ou contraires aux préceptes divins.

» Saint Ignace distinguoit trois sortes  
 » d'Obéissances, d'Action, de Volonté  
 » & d'Entendement. La premiere est  
 » celle, par laquelle on fait, quoique

» avec répugnance , ce qui est ordonné  
 » par le Supérieur. Par la seconde , l'In-  
 » férieur exécute ces mêmes ordres ,  
 » mais sans répugnance , & même avec  
 » plaisir. Dans la troisieme on se soumet  
 » sans examen ; pourvu , ajoute le Lé-  
 » gislateur des Jésuites , qu'il n'y ait  
 » point évidence de péché , *Nisi sit evi-*  
 » *dentia peccati* ; car autrement , le Reli-  
 » gieux ne doit ni ne peut obéir.

» Tels sont les Clercs Réguliers de la  
 » Compagnie de Jesus , dont on a dit  
 » tant de bien & tant de mal , & qui  
 » n'ont peut-être jamais fait ni autant de  
 » mal qu'on en a dit , ni autant de bien  
 » qu'on en a cru.

» Le desir de voir l'ancien château de  
 » leur Saint Fondateur , m'avoit détour-  
 » né de la grande route. J'étois parti  
 » de Bayonne avec un Ami & deux Do-  
 » mestiques ; & il étoit déjà nuit , lors-  
 » que nous atteignimes le sommet des  
 » Pyrénées. Ces montagnes ont , de  
 » tout tems , été les plus célèbres de  
 » l'Espagne. Elles séparent ce Royaume  
 » de la France , & s'étendent de la mer  
 » Méditerranée à l'Occan. Leur largeur  
 » est différente selon les lieux ; & elles  
 » sont si hautes & si ferrées , qu'elles  
 » laissent à peine cinq chemins fort

» étroits, pour passer d'un Royaume à  
 » l'autre. On ne peut même y aller  
 » qu'à pied, ou avec des chevaux accou-  
 » tumés à grimper sur ces hauteurs. Les  
 » neiges qui tomboient depuis deux  
 » mois, avoient comblé les précipices  
 » affreux qui sont aux deux côtés du  
 » sentier, par lequel on traverse ces  
 » abîmes. Notre Guide, qui étoit ivre,  
 » nous égara; & au lieu de suivre la  
 » route, nous nous trouvâmes tout à  
 » coup enfoncés dans la neige avec nos  
 » bagages. Je tombois à tout moment;  
 » & je ne me relevois que pour m'en-  
 » foncer davantage. Cependant ayant  
 » apperçu une espèce de mafure, je con-  
 » clus que le chemin n'étoit pas éloigné.  
 » Après bien des efforts, je gagnai ce  
 » réduit; & je me disposois à me cou-  
 » cher sur mon manteau, lorsque j'en-  
 » tendis quelqu'un qui se traînoit dans  
 » la neige: c'étoit mon Guide lui-même,  
 » que la frayeur avoit rendu à la raison.  
 » Mes Compagnons me joignirent l'ins-  
 » tant d'après; & moitié en marchant,  
 » moitié en roulant, nous arrivâmes  
 » dans une auberge qui est au bas de la  
 » montagne.

» Non loin de là, est l'Isle des Fai-  
 » sans, fameuse, non par son étendue,

» car à peine l'apperçoit-on , mais par  
» les Conférences de Louis de Haro &  
» du Cardinal Mazarin , qui produisirent  
» le Traité des Pyrénées , & le Mariage  
» de Louis XIV avec l'Infante Marie-  
» Thérèse. Nous touchions à cette par-  
» tie de la Biscaye , dont Madame d'Aul-  
» noy nous fait une description si agréa-  
» ble. C'est là , qu'elle vit ces jeunes  
» Payfannes , qui , avec autant d'habi-  
» leté que de gentillesse , la passerent  
» sur la riviere d'Andaye ou de Bidaf-  
» soa , dont le cours marque les limites  
» de la France & de l'Espagne. Ces  
» Filles sont grandes , ont la taille fine ,  
» le teint brun , de belles dents , les  
» cheveux noirs & lustrés , qu'elles  
» laissent tomber sur les épaules , avec  
» les rubans qui les attachent. Elles ont  
» sur la tête un petit voile de mouffe-  
» line , brodé de soie , qui voltige , &  
» couvre une partie de leur gorge. Elles  
» portent des pendans d'oreilles d'or &  
» de perles , des colliers de corail , &  
» des especes de justes-au-corps à man-  
» ches ferrées , comme nos Bohémien-  
» nes. L'air de gaieté qui brille sur leur  
» visage , le chant , la danse , le tam-  
» bour de basque donnent de nouvelles  
» graces à cet ajustement. On dit qu'elles

» vivent dans le célibat sous la direction  
 » de quelques-unes des plus âgées, &  
 » qu'elles ne souffrent ni hommes ni  
 » femmes parmi elles. Mais quand elles  
 » veulent se marier, elles vont à la messe  
 » dans la Ville la plus voisine. Les jeunes  
 » gens choisissent celles qui sont à leur  
 » gré, en font la demande aux parens,  
 » s'accordent avec eux; & si le parti  
 » plait à la Fille, le mariage est conclu  
 » dans le moment.

» La Biscaye, qui comprend le Guy-  
 » puscoa & l'Alava, est, de toutes les  
 » Provinces du Royaume, celle qui  
 » jouit d'un plus grand nombre de pri-  
 » vileges. La plus parfaite égalité regne  
 » parmi tous les Citoyens; & la No-  
 » blesse n'a d'autre autorité, que celle  
 » de la persuasion. Le pays se gouverne  
 » par ses loix, distribue lui-même sa  
 » capitation, est franc pour le com-  
 » merce, & se garde avec ses propres  
 » troupes. Le Roi n'a pas droit de faire  
 » marcher cette Milice hors la Provin-  
 » ce; & elle ne reçoit de lui aucune  
 » paie, mais seulement du pays, en cas  
 » de nécessité.

» Les Biscayens passent pour la plus  
 » belle & la meilleure Nation de  
 » l'Espagne. Ils sont braves, indus-

» trieux , spirituels & de bonne foi ;  
 » font un grand commerce avec la Fran-  
 » ce , & excellent dans la navigation.  
 » On les appelle les Gascons de l'Es-  
 » pagne , parce qu'ils sont actifs , intri-  
 » gans & adroits. Ils ont donné l'origi-  
 » ne , ainsi que les Basques , aux Gas-  
 » cons proprement dits au-delà des Py-  
 » rénées , c'est-à-dire , aux Gascons  
 » François , aux véritables Gascons.

» Bilbao , à l'embouchure d'une pe-  
 » tite riviere , est la Capitale de la Bis-  
 » caye. La situation en est charmante ,  
 » le séjour agréable , le territoire fertile ,  
 » le port fréquenté , le commerce flo-  
 » rissant. On y compte sept à huit cens  
 » maisons , toutes très-habitées , avec  
 » une fort belle place. Une digue magni-  
 » fique s'étend le long de la promenade  
 » d'Arenal. Comme les maisons sont  
 » peintes & bordées de tilleuls , ceux  
 » qui s'embarquent en remontant l'em-  
 » bouchure , ont une perspective si  
 » belle & si variée , qu'à chaque instant  
 » ils croient voir de nouvelles décora-  
 » tions. Les eaux de la riviere , condui-  
 » tes par divers canaux , jusqu'au plus  
 » haut des rues , servent à les laver &  
 » les rafraîchir. On les fait entrer ensuite  
 » par des égouts , dans les conduits

## 354 SUITE DE L'ESPAGNE.

» fouterreins , dont-elles emportent  
 » toutes les immondices ; aussi cette  
 » Ville est-elle une des plus propres de  
 » l'Europe. On ne peut y aller ni en car-  
 »rosse , ni en aucune autre voiture ;  
 » & cette défense met les Pauvres à  
 » l'abri des insultes de l'opulence. La  
 » saillie des avant-toits rend inutiles les  
 » parasols ; on marche en tout tems ,  
 » sur un pavé sec , composé de petites  
 » pierres quarrées , sans craindre ni la  
 » pluie ni le soleil. Les fontaines y re-  
 »çoivent l'eau de la même riviere par  
 » un canal magnifique & spacieux , pra-  
 »tiqué beaucoup plus haut en forme de  
 » terrasse.

» On vante la salubrité de l'air de  
 » Bilbao , la santé , l'esprit , la gaité &  
 » la longue vie de ses Habitans. Quoi-  
 » que très-peuplée , il est rare qu'il y  
 » ait des Malades à l'Hôpital. Les Fem-  
 »mes , qui dans d'autre pays , succom-  
 »bent sous la plus legere fatigue , tra-  
 »vaillent plus encore que les hommes.  
 » Ce sont-elles qui chargent & déchar-  
 »gent les navires. Elles vont sans bas  
 » & sans souliers , & ont toujours les  
 » bras découverts. Ils faut deux hom-  
 »mes les plus forts pour charger une  
 » femme , qui porte sur sa tête les

» fardeaux les plus lourds. Lorsqu'elles  
 » ont fini leur travail, elles retournent  
 » chez elles sans paroître fatiguées, &  
 » souvent en dansant au son du tem-  
 » bourin.

» Les autres villes de la Biscaye sont  
 » Fontarabie, Saint Sébastien & Vitto-  
 » ria. Dans la première, située sur un  
 » plateau médiocrement élevé, on me  
 » montra l'endroit de la breche que  
 » firent les François en 1719, lorsqu'ils  
 » prirent cette Ville, petite, mais assez  
 » forte, sous les ordres du Duc de  
 » Bervik. Le Prince de Condé l'avoit  
 » attaquée sans succès en 1638. Le Car-  
 » dinal de Richelieu qui n'aimoit pas le  
 » Duc de la Valette, s'en prit à lui, &  
 » nomma des Commissaires qui le con-  
 » damnerent à avoir la tête tranchée en  
 » effigie. On raconte que l'hiver qui  
 » suivit la levée de ce siege, M. le  
 » Prince entendant chanter, sur le Pont  
 » Neuf, le premier vers d'un couplet  
 » qu'il croyoit fait à sa louange,

Le Prince de Condé,

» ce Prince fit arrêter son Cocher, &  
 » mit la tête à la portiere du carrosse,  
 » pour écouter le reste de la chanson;  
 » mais dès qu'il ouit le second vers,

Eût pris Fontarabie,



» il s'écria : marche Cocher , marche ;  
 » marche donc vite , & ne voulut point  
 » entendre cette fin :

Si l'on eût secondé

Sa valeureuse envie , &c.

» Saint Sébastien est un port de mer  
 » qui fait un grand commerce avec la  
 » France. J'y passai deux jours chez M.  
 » de la Ralde , Négociant célèbre , aimé ,  
 » respecté dans le pays , & à qui je dois  
 » un témoignage public de reconnois-  
 » sance , du bon accueil que j'en ai reçu.  
 » Il voulut bien lui-même me conduire  
 » jusqu'au sommet de la Citadelle , où  
 » l'on arrive en tournant par une pente  
 » assez douce , & d'où l'on découvre ,  
 » dans une vue immense , la mer , des  
 » vaisseaux , des bois , des campagnes  
 » & des Villes. On y comprend à mer-  
 » veille l'ensemble de Saint Sébastien ,  
 » placé au pied de la montagne ; mais  
 » on n'en distingue pas également les dé-  
 » tails , ni l'espace qui forme les rues.  
 » Tout y paroît confondu par l'avan-  
 » cement des toits qui les rend obscu-  
 » res ; & la place même , quoiqu'assez  
 » grande & fort jolie , se laisse à peine  
 » appercevoir.

» A mon retour , M. de la Ralde mé

» fit voir dans une epece de cloître,  
 » toute la Passion de Notre Seigneur,  
 » dont les figures sculptées en bois,  
 » sont à peu près de grandeur naturelle.  
 » Les treize personnages qui représen-  
 » tent la Cène, ont tous l'expression  
 » de leur caractere; & plusieurs feroient  
 » honneur aux plus grands Artistes.  
 » J'admirai sur-tout les Apôtres endor-  
 » mis dans le jardin des olives, & la  
 » figure de Pilate interrogeant le Sau-  
 » veur. Chaque scene est posée sur un  
 » grand plateau de bois, qui se porte en  
 » procession le jour de la Fête-Dieu.

» L'Eglise paroissiale, sous le nom  
 » de Sainte-Marie, présente un portail  
 » de très-belle apparence. Les Con-  
 » noisseurs le trouvent trop chargé de  
 » sculpture, & plaignent l'argent qu'on  
 » y a employé, pour en faire, disent-  
 » ils, un ouvrage de mauvais goût. Il  
 » est d'ailleurs placé dans le flanc de la  
 » nef; de sorte qu'on n'entre pas en  
 » face du maître-autel, qui paroît un  
 » placard de sculpture & de dorure  
 » rempli de niches & de Saints. J'ai vu  
 » la même répétition dans les autres  
 » Eglises de Saint Sébastien, dont  
 » le terrain occupe un sixieme de la  
 » Ville.

» En descendant de la Citadelle, j'a-  
 » vois rencontré l'Alcade ou Juge du  
 » lieu, & deux Alguasils. Le premier  
 » étoit frisé & poudré, vêtu de noir, &  
 » en petit manteau. Son habit étoit  
 » cour, fait en espee de pourpoint sans  
 » basques; & à son côté pendoit une  
 » longue épée de Catalogne, comme on  
 » n'en voit plus en France, qu'aux Cris-  
 » pins de la Comédie. C'étoit un assez bel  
 » homme, & qui me parut très-honnête.  
 » Les Alguasils ressembloient plutôt à de  
 » pauvres Prêtres, ou à de jeunes Etudians  
 » Ecclésiastiques, qu'à des Archers. On  
 » les dit armés; mais ils n'en ont pas  
 » l'apparence. Je ne leur ai vu qu'une  
 » baguette à la main, qu'on croit être la  
 » marque de leur autorité.

» La place de Saint Sébastien est un  
 » quarré long, environné d'arcades qui  
 » supportent deux rangs de croisées;  
 » l'Hôtel de Ville occupe un des côtés;  
 » les façades sont blanchies, & toutes  
 » les croisées uniformes & à égale dis-  
 » tance. Un balcon continu à chaque  
 » étage, fait trois fois le tour de cette  
 » place; & une séparation perpendicu-  
 » laire au mur, empêche d'aller chez  
 » son voisin. Chaque croisée a son nu-  
 » méro, dont le dernier est de 158. Elles

» sont ainsi marquées , parce que les  
 » jours de grandes courtes , elles ne  
 » sont plus à la disposition des Proprié-  
 » taires. C'est la Ville qui les loue à son  
 » profit , & donne les billets de place.

» J'entre dans ce détail , parce que la  
 » même chose se pratique dans toutes  
 » les villes d'Espagne , où chaque fenê-  
 » tre a son balcon & sa jaloufie , qui  
 » semblent autant de cages à poulets ,  
 » suspendues le long de tous les étages.  
 » Ces grillages sont précisément comme  
 » ceux de nos confessionnaux , la plu-  
 » part attachés par le haut , pour les  
 » pousser en avant , quand on veut voir  
 » ou être vu. Le devant du balcon , les  
 » petits côtés , & le tout , jusqu'au haut  
 » de la croisée , est à mailles ferrées , &  
 » d'un bois brun , qui donne à la Ville  
 » un air triste & désagréable.

» Le jeu de paulme à ciel ouvert &  
 » en plein air , avec un mur d'un côté  
 » & un autre en retour , est ici fort à la  
 » mode. Ce qu'il y a de singulier , c'est  
 » que la plupart des Joueurs sont des  
 » Prêtres respectables , des Confesseurs ,  
 » des Curés , qui dépouillant leur habit  
 » ordinaire , semblable à celui des Jé-  
 » suites , paroissent en gillet ou en che-  
 » mise aux yeux de toute la Ville ran-

» gée sur les deux autres côtés du jeu ;  
 » qui sont bas , & forment deux rangs  
 » de banquettes. On sent que des exer-  
 » cices permis ne doivent être défendus  
 » à aucun ordre de la Société ; mais à  
 » Paris , on seroit étonné de voir le  
 » Curé de Saint-Sulpice & l'Abbé \* \* \*  
 » jouant en chemise aux Champs Elisées,  
 » contre les Curés de Saint Roch & de  
 » Saint Eustache.

» La façon de monter à cheval ,  
 » pour les femmes , est plus agréable  
 » qu'en France. Elles sont toujours deux  
 » ensemble , chacune dans un petit fau-  
 » teuil peint & orné , attaché de chaque  
 » côté de la monture ; ce qui fait un ef-  
 » fet très - pittoresque sur un chemin  
 » garni de verdure. Une de celles que je  
 » rencontrai en descendant d'une col-  
 » line , tenoit sur ses genoux un joli  
 » enfant de quatre ou cinq ans , qui  
 » ajoutoit encore beaucoup à l'intérêt  
 » de ce groupe. Elles étoient aussi ac-  
 » compagnées d'un Jacobin à cheval &  
 » à longue robe , personnage sans lequel  
 » on me dit que les femmes voyagent  
 » rarement en Espagne. Le célèbre Bou-  
 » cher n'avoit , sans doute , jamais en-  
 » tendu parler de cette manière d'aller  
 » à cheval ; il en eût fait de charmans  
 » tableaux.

» Laissant

» Laisant à ma droite toutes les villes  
 » de Biscaye , je pris la route de la Na-  
 » vare. Feu M. le Comte de Gages , cet  
 » illustre Capitaine de nos jours , si céle-  
 » bre par ses expéditions militaires , &  
 » dont le Maréchal de Saxe faisoit tant  
 » de cas, étoit alors Viceroi de cette  
 » Province , & résidoit à Pampelune.  
 » C'étoit en quelque sorte un exil ho-  
 » norable , où ce grand homme avoit  
 » été envoyé , après que le commande-  
 » ment de l'armée d'Italie eut été don-  
 » né à M. de La Minà. Le Comte de Ga-  
 » ges supportoit sa disgrâce avec cette  
 » fermeté qui caractérise les héros. Il  
 » s'appliquoit à policer les Peuples sou-  
 » mis à sa domination , especes de bar-  
 » bares , qui , abusant des privileges ac-  
 » cordés à leur pays , n'étoient pas mê-  
 » me retenus par le frein général de l'hu-  
 » manité. Avant qu'il gouvernât cette  
 » contrée , les François y étoient dé-  
 » testés , & souvent insultés ; mais en  
 » publiant une ordonnance qui con-  
 » damnoit les Coupables à deux piastras  
 » d'amende , il sçut enfin les mettre à la  
 » raison.

» Une des choses qui , selon moi , a  
 » fait le plus d'honneur à l'administra-  
 » tion de ce Gouverneur , à la justesse

» de ses vues , à son amour pour le bien  
 » public , est l'abolition d'une coutume  
 » très-onéreuse à la Navarre. Cette  
 » Province , ou plutôt ce Royaume ,  
 » car elle conserve toujours ce dernier  
 » nom , paie un tribut au Roi d'Espa-  
 » gne , mais non à titre d'obligation.  
 « On convoque les Etats pour régler  
 » le don gratuit ; & c'est le Conseil  
 » suprême du pays , qui compose cette  
 » Assemblée. Le Viceroy y préside , & y  
 » soutient les intérêts de la Cour. Pen-  
 » dant tout le tems que duroient les  
 » Etats , les Conseillers avoient une  
 » pistole d'or par jour ; & le Peuple  
 » étoit ruiné par cette taxe ; car vous  
 » pensez bien qu'on prolongeoit la dé-  
 » cision. Maître du lieu de l'Assemblée ,  
 » M. de Gages donna ordre au Président  
 » de se rendre , avec le Conseil , dans  
 » un bois à quelque distance de Pam-  
 » pelune ; & après y avoir fait dresser  
 » des tables pour les registres , il en-  
 » toura la forêt d'un Régiment de Dra-  
 » gons , s'y rendit lui-même , & dit en  
 » arrivant : « Messieurs , je suis à jeûn  
 » ainsi que vous ; mais ni vous , ni  
 » moi ne mangerons ni ne dormirons ,  
 » que l'on n'ait arrêté la somme que  
 » la Province peut donner. Il eût été

» inutile de s'opposer à des ordres su-  
 » périeurs, soutenus par un Régiment ;  
 » & le même jour vit commencer &  
 » finir les Etats. Tous les Habitans, à  
 » cette nouvelle, allèrent au-devant de  
 » leur Gouverneur, l'accompagnèrent  
 » jusqu'à son palais, & le comblèrent  
 » d'acclamations & d'éloges.

» La Navarre est, en général, un  
 » pays pauvre ; cependant sa Capitale  
 » fait un commerce assez considérable ;  
 » & je connois plusieurs Négocians  
 » très-riches dans cette Ville. Il est vrai  
 » qu'on ne les distingue pas des plus in-  
 » digens. Ils se nourrissent aussi mal  
 » qu'eux, & n'ont pas même de chemi-  
 » nées, quoiqu'il y fasse des froids très-  
 » vifs. Après avoir employé tout le  
 » jour à gagner, par des occupations  
 » fatigantes, un argent dont ils ne  
 » savent que faire, ils n'ont d'autre  
 » amusement, que de passer la soirée  
 » dans une espece de grenier, qu'ils ap-  
 » pellent la Salle de conversation. Là,  
 » après avoir bu tous dans le même  
 » verre, chacun tire un bout de tabac  
 » de sa poche ; & bientôt, au travers  
 » d'une épaisse fumée, on a de la peine  
 » à les distinguer, jouant, sur des tables  
 » longues, avec des cartes dont nos La-



» qu'ais rougiroient de se servir. Le moins  
 » dre coup litigieux les met en fureur ,  
 » & excite des querelles qui ne finissent  
 » qu'à la nuit. Alors chacun se recom-  
 » mande à Dieu & à la Vierge ; & se  
 » sépare de son Voisin , en se donnant  
 » mille bénédictions.

» Quelques jours après mon arrivée  
 » à Pampelune , on me proposa de me  
 » conduire dans une Assemblée de fem-  
 » mes. En entrant dans la salle , je les  
 » saluai très - profondément à la Fran-  
 » çoise ; & elles m'honorèrent toutes  
 » d'un coup de tête de protection. Il n'est  
 » pas de la dignité du sexe Navarrois ,  
 » de plier le corps ni les genoux publi-  
 » quement ; les Dames réservent ces  
 » mouvemens pour le tête-à-tête.

» Je fus fort surpris de les voir ran-  
 » gées en ligne , dans une espece d'al-  
 » cove qu'elles appellent estrade ; les  
 » hommes se tenoient vis-à-vis , sans  
 » proférer une parole. Fatigué de jouer  
 » un personnage si froid , je quittois ma  
 » place pour aller , auprès d'elles , soute-  
 » nir l'honneur de ma Nation , lorsqu'un  
 » Petit-Mâitre Espagnol me tira par la  
 » manche , & m'avertit de mettre un  
 » genou en terre devant la Dame à qui  
 » je voulois parler. Je remerciai mon

» Introduceur , & m'avançai vers celle  
 » qui me plaisoit le plus. C'étoit une  
 » Veuve jeune & piquante , qui avoit  
 » de l'esprit , mais dont toute la con-  
 » versation se réduisit à m'entretenir des  
 » Religieux de Saint François , dont elle  
 » avoit reçu sa première éducation. J'au-  
 » rois entrepris de lui persuader qu'on  
 » peut être galant sans porter le froc , si  
 » un Domestique , chargé d'une pile de  
 » vaisselle , n'étoit venu troubler notre  
 » entretien. Il s'avança avec gravité ,  
 » servit à genou une assiette à toutes les  
 » femmes ; & lorsqu'il eut fait la ronde ,  
 » il apporta le chocolat que chacun prit  
 » en silence , pendant qu'on préparoit  
 » les confitures & les glaces. C'est ce que  
 » les Espagnols appellent un *Resresco* ,  
 » suivi d'une partie de jeu , où , par  
 » respect pour les Dames , l'usage des  
 » hommes est de toujours perdre.

» Autant que je pus le comprendre ,  
 » la galanterie étoit le mobile de l'As-  
 » semblée ; non cette galanterie Fran-  
 » coise , qui n'est qu'un amusement vif  
 » & badin , un goût passager & folâtre ,  
 » un lien formé par la main du plaisir &  
 » brisé par celle de l'inconstance. Le  
 » Navarrois plus délicat , enveloppé de  
 » son manteau , la tête couverte d'un

» feutre énorme , roulant des yeux où  
 » se peint , sans déguisement , le desir  
 » effréné de posséder l'Objet de sa pas-  
 » sion , se tient debout vis-à-vis de celle  
 » qu'il aime. Le soir , il fuit de loin les  
 » pas de sa Maîtresse , tire toute la nuit,  
 » sous ses fenêtres , des sons de sa gui-  
 » tare, & n'en sort, que lorsque le soleil  
 » vient , par jalousie , troubler cet endre  
 » & délicieux passe-tems.

» Le lendemain , il la suit à l'église ,  
 » paroît devant elle avec un visage pâle  
 » & défiguré , lui présente de l'eau be-  
 » nite dans la forme de son chapeau ,  
 » observe sur-tout d'entendre la messe  
 » dans la même place , & tâche de mettre  
 » la *Dueña* dans ses intérêts : tel est l'A-  
 » mant qui n'est pas sûr d'être payé de  
 » retour. Si au contraire il est heureux ,  
 » il accompagne son Amante par-tout ;  
 » & quiconque ose la regarder , devient  
 » l'objet de sa jalousie , & souvent la  
 » victime de ses soupçons.

» Pampelune , placée sur une hauteur ,  
 » & bordée , du côté de la France , par  
 » des prairies assez riantes , ne doit être  
 » regardée qu'en dehors & légèrement.  
 » La vue en paroît , au premier coup-  
 » d'œil , très-agréable ; mais elle perd  
 » beaucoup à l'examen. Les rues en sont

» infames , les bâtimens mauffades &  
 » fans art. Quoiqu'en général affez bien  
 » fortifiée , elle pourroit être mise au  
 » rang de ces places qu'on prend tous  
 » les jours fans efforts , fi elle n'étoit  
 » défendue par la Citadelle. Les Espa-  
 » gnols difent que fi Alexandre l'eût  
 » trouvée fur fon chemin , il eût bien  
 » vite regagné fa Macédoine. Ils en  
 » ont fait le premier gouvernement mi-  
 » litaire , après la Catalogne ; & ils y  
 » tiennent de groffes garnifons.

» Les Navarrois jouiffent de très-grands  
 » privilèges ; & toutes leurs affaires font  
 » jugées par un Confeil Suprême , réfi-  
 » dent à Pampelune. Ce pays a été uni à  
 » l'Espagne par le droit du plus fort , pen-  
 » dant la vie de fon légitime Souverain,  
 » Jean d'Albret , à qui Catherine de Foix  
 » fon époufe , difoit : fi nous fuiffions  
 » nés , vous Catherine , & moi Don  
 » Jean , nous n'aurions jamais perdu la  
 » Navarre. Le fcrupuleux Charles-Quint  
 » ordonna en mourant à fon fils de la  
 » reftituer ; Philippe II en fit autant à  
 » Philippe III ; & cette reftitution eft ,  
 » depuis ce tems , une des dernières  
 » volontés des Rois d'Espagne ».

J'aurois defiré que M. de Prémairin pût  
 m'accompagner en Aragon ; mais des

**368 SUITE DE L'ESPAGNE.**

affaires pressantes le rappelant dans sa patrie , je fis seul le voyage jusqu'à Saragosse. Ce Royaume , qui tire son nom d'une riviere qui l'arrose , n'eut , dans son origine , qu'une très-petite étendue ; mais ses Souverains s'agrandirent successivement par des conquêtes ; & il formoit déjà une assez puissante Monarchie , lors de sa réunion avec la Castille. Vous avez pu juger du caractère de cette Nation , par la formule singuliere , dont vous avez vu qu'elle se servoit anciennement pour l'élection & la réception de ses Rois. Ce pays possédoit alors de grands privileges ; mais il les perdit insensiblement ; & ce qui acheva de l'en dépouiller , fut son obstination à suivre le parti de l'Archiduc Charles contre Philippe V. Ce dernier l'assujettit aux loix & au Conseil de Castille ; en sorte que cette Province n'a plus de Tribunal Souverain. Elle est gouvernée par un Vice-Roi , ou Capitaine général ; & la justice y est administrée par un Président & dix Officiers qui jugent , sauf appel à un Conseil Supérieur.

Sarragosse , qui en est la Capitale , est une des Villes les plus considérables de l'Espagne , & en même tems une des plus anciennes , s'il est vrai qu'elle ait

été bâtie par les Phéniciens. Ils l'appellerent *Salduba*, qui signifie, dit-on, l'empire de Baal. Les Romains y envoyèrent une Colonie, & la nommerent *Cæsarea Augusta*, d'où s'est formé, par corruption, le nom de Sarragosse.

Cette Ville est située dans une plaine, sur les bords de l'Ebre qui la traverse. Elle est grande, belle, riche, propre, bien bâtie, bien pavée, & ornée de superbes édifices. On y compte dix-sept grandes Eglises, & quatorze Monastères. Elle est le siege d'un Archevêché, d'une Université & d'un Tribunal de l'Inquisition. On passe l'Ebre sur un des plus beaux ponts de l'Europe; & l'on entre dans la Ville par quatre portes qui répondent aux quatre points du monde. L'ancien palais des Rois est aujourd'hui celui de l'Inquisition, dont on a fait aussi une Citadelle pour contenir un Peuple inquiet, remuant, ennemi des Castillans & de ses Maîtres. Les bords de l'Ebre sont revêtus de quais qui servent de promenades; & une autre promenade plus belle encore, est la rue Sainte, que sa largeur feroit prendre pour un cours vaste & magnifique. C'est là que se promènent les Gens de qualité, & qu'on voit rouler tous les

fois un grand nombre de carrosses. Cette rue, qu'on appelle la *Sainte*, parce que les Payens l'arroserent du sang des Martyrs, passe pour la plus belle de toute l'Espagne; elle est bordée de palais, dont le principal est celui du Gouverneur.

Parmi les Eglises, une des plus célèbres est celle du *Pilar* (du Pilier), où l'on montre, sur une colonne de jaspe, l'image de la Sainte Vierge, qui attire des Pélerins de toutes les Provinces. Si on en croit les Habitans, elle fut donnée à Saint Jacques du vivant même de la Mere de Dieu, qui lui apparut sur ce beau pilier. L'Eglise n'est point magnifique; mais on ne peut rien imaginer de plus riche que ses ornemens.

Ce pays, autrefois très-peuplé, contient encore plus de soixante-dix Villes, dont sept ou huit sont assez considérables. Catalayud, anciennement Bibilis, a été la patrie du Poëte Martial; & l'on trouve dans ses environs, l'or & le fer qu'il vante dans ses Épigrammes. Elle est aussi celle du célèbre Gracian, dont les écrits, pleins d'une politique sublime, ont été traduits par Amelot. Tervel est celle de Sanche Mugnos, ce Chanoine de Barcelone, qui, du tems du grand

Schisme d'Occident, succéda à l'Anti-Pape Benoît XIII, & prit le nom de Clément VII. Dans la suite, pour rendre la paix à l'Église, il quitta la tiare, & se contenta de l'Evêché de Majorque.

Les Voyageurs vont voir à Daroca, une grotte merveilleuse, qui a sept cens quatre-vingt toises de longueur; à Alanz, une fontaine qui jette de l'eau par quarante-deux tuyaux; à Huesca, la maison où l'on veut que soit né Saint Laurent; à Vililla, une cloche qui, dit-on, sonne d'elle-même, toutes les fois qu'il doit arriver quelque malheur à l'Espagne. On prétend qu'elle est l'ouvrage des Goths, & qu'ils y ont jeté, en la fondant, une des trente piéces d'argent, qui furent le prix de la trahison de Judas. Elle tinte d'abord, & sonne ensuite par volée, sans être agitée ni par le vent, ni d'aucune autre manière sensible. Cent Auteurs Espagnols affirment ce fait; mais ce sont tous des Auteurs Espagnols.

Je suis, &c.

*A Sarragosse, ce 20 Avril 1755.*





## LETTRE CCIII.

*SUITE DE L'ESPAGNE.*

**D**ES Etats d'Aragon , on entre dans la principauté de Catalogne. C'est la Province la plus belle , la plus peuplée , la plus riche , & vaut seule la moitié du Royaume. Le climat y est excellent , le territoire cultivé & fertile ; le pays rempli de villes , de places fortes , de ports de mer , fournit toutes les productions de la nature , & peut se passer de l'Espagne & du reste de l'Univers. Il est séparé de la France par les Pyrénées ; & Barcelone en est la Capitale. Il formoit anciennement un Etat plus étendu ; mais les Comtés de Conflans , de Foix , de Roussillon en ont été détachés , & cédés à Louis XIV par le traité qui précéda son mariage avec l'Infante. Il comprend encore un Archevêché , sept Evêchés , vingt huit grandes Abbayes , & est arrosé par de belles rivières.

Le caractère des Catalans est fier & républicain ; & il n'y a rien qu'ils ne

sacrifient , pour conserver leur liberté. On fait les malheurs où les précipiterent , pendant la guerre pour la Succession , les mouvemens d'une aveugle fureur. Ils ouvrirent leurs portes à l'Archiduc , au préjudice de la fidélité qu'ils avoient jurée à Philippe V ; mais , après neuf ans de la plus cruelle obstination , ils furent contraints de se livrer à la clémence du Vainqueur. On leur ôta les moyens de se soulever de nouveau , en les dépouillant de leurs privilèges : aussi sont-ils restés ennemis mortels des Castillans & de la Monarchie. Ils le sont également de toute discipline légale , militaire & ecclésiastique , & n'ont de fanatisme que pour l'indépendance.

Barcelonè est une grande Ville , belle , forte & commerçante , pleine de manufactures , de richesses , de luxe & de plaisirs. Elle l'emporte même sur Madrid , par l'agrément , les arts , l'utilité & l'industrie. Il est vrai qu'elle a , sur cette Capitale , l'avantage d'un port de mer. On la croit de la grandeur de Toulouse ; & l'on y compte cent mille Habitans. Peu de Villes se sont signalées par un plus grand nombre de sièges ; & peu de sièges ont été plus mémorables ;

Je ne parlerai que de celui qui, en 1714, rendit la paix à l'Espagne, & assura le Royaume à Philippe V.

Louis XIV fit passer les Pyrénées à quarante bataillons, sous les ordres du Duc de Berwick, pour soumettre cette place, une des plus fortes de l'Europe. On ouvrit la tranchée le 12 de Juillet; & malgré le feu terrible des Assiégés, les travaux furent poussés avec une vigueur incroyable. Les Catalans firent une sortie où ils perdirent beaucoup de monde; & tous ceux qu'on prit furent pendus. La Ville étoit bloquée, du côté de la mer, par une flotte Françoisse; de façon que rien ne pouvoit ni entrer ni sortir. On fit prier les Assiégeans de permettre à un certain nombre de Dames de ne pas rester dans la place; ce qui ne fut point accordé. Vingt-quatre mortiers, & cent soixante pieces de canon, tirant chacun douze fois dans une heure, causoient dans la garnison une consternation incroyable. Berwick fut qu'elle étoit disposée à se rendre; mais que le Peuple, plus obstiné que jamais, s'y opposoit; que les Ecclésiastiques, les Moines sur-tout, & en particulier un Hermite qu'on regardoit comme un Saint; l'entretenoient dans sa révolte, & couroient de rue en rue,

comme des frénétiques, pour inspirer à la populace la rage dont ils étoient transportés. La disette étoit dans la Ville; on ne distribuoit les vivres qu'avec mesure; & plusieurs manquoient même du nécessaire.

Les François avoient fait l'attaque du chemin couvert, & s'en étoient rendus maîtres. La fureur & le désespoir, à la perte de ce poste, s'empara de tous les Ordres des Citoyens: le Conseil public s'assembla; il fut conclu que l'on continueroit à se défendre; & l'on fit une Ordonnance qui obligeoit, sous peine de mort, tous les Habitans à prendre les armes. Une troupe de femmes & d'enfans parurent sur la breche, où, en signe de désespoir, ils planterent un drapeau noir, semé de têtes de mort.

Ces dispositions n'engagerent pas le Duc de Berwick à les ménager. Il fit attacher les Mineurs aux bastions; & l'assaut fut ordonné pour le lendemain. Trois fois les François se présentèrent, & trois fois ils furent repouffés. Ils revinrent à la charge après un jour d'intervalle; & l'action dura depuis dix heures du soir, jusqu'au lendemain. Ils resterent d'abord maîtres du poste, s'y logerent, & en furent chassés de nou-

neau. On prit le parti d'agrandir les breches ; on recommença à battre les remparts avec plus de vigueur ; & ce feu terrible parut enfin avoir dompté les Rebelles. Deux cens Habitans fortirent de la place, criant à la fois miséricorde, & *Vive Philippe*.

Berwick fit sommer la Ville de se rendre ; mais un Sergent de bataille parut au haut de la breche, demanda à parler au Commandant de la tranchée, qui étoit M. d'Asfeld, & lui dit : « le » Conseil a résolu de ne recevoir aucune proposition. Votre Excellence veut-elle quelque chose de plus ? » Sur cette annonce, l'affaut fut ordonné ; & les Assiégés qui ne s'y attendoient pas si tôt, se défendirent foiblement. Accablés par le nombre, & ne songeant plus qu'à leur sûreté, ils abandonnerent la Ville vieille, se retirèrent dans la neuve, & demanderent à capituler. La négociation dura vingt-quatre heures ; & la capitulation fut conclue aux conditions suivantes : Que les Habitans se soumettroient à la discrétion de Philippe V, avec assurance néanmoins, de conserver leur vie, leurs biens & leur liberté ; que la Ville se racheteroit, par une somme, des droits du pillage sur une place prise

d'affaut ; qu'elle paieroit une autre somme pour les Officiers & les Soldats d'artillerie , à qui , de droit , appartenoient les cloches des églises , & que les Troupes pourroient entrer au service de France ou d'Espagne , ou se retirer où elles voudroient.

Ce siege qui dura soixante-un jours de tranchée ouverte , avoit coûté six mille hommes aux Assiégés , cinq mille aux François , & autant aux Espagnols. Il s'étoit tiré , de part & d'autre , plus de cent mille coups de canon ; & les Assiégeans avoient jetté dans la Ville au-delà de quarante mille bombes.

M. de Guerchi , Lieutenant-Général , distribua des Troupes dans tous les quartiers , garnit les remparts de batteries tournées contre le corps de la place , & fit défarmer les Habitans. Berwick cassa tous les Tribunaux , dont les Officiers furent dégradés , nomma d'autres Magistrats , & fit porter au Roi d'Espagne soixante drapeaux pris sur les Rebelles ; mais ce Prince les renvoya pour être brûlés publiquement par la main du Bourreau. On arrêta les principaux Chefs de la révolte , qui furent conduits dans différentes prisons du Royaume ; & le calme fut rétabli dans la Catalogne.

Près du port de Barcelone, est une darse pour construire des galeres; mais cette partie est négligée, ainsi que toute la marine Espagnole \*. Elle consiste en quarante vaisseaux de ligne, & environ autant de frégates, avec une vingtaine de chebecs pour croiser dans la Méditerranée contre les Barbaresques. Des forces si peu considérables ne suffisoient pas pour un Royaume placé entre deux mers, & dont les possessions, éloignées de plus de deux mille lieues, contiennent une immense étendue de côtes. Il lui faudroit des flottes nombreuses, capables de battre continuellement la mer, & de la nettoyer, sinon par une supériorité, du moins par une égalité de forces.

Je crois avoir dit que les Biscayens étoient les meilleurs marins de l'Espagne; mais ils sont haïs des Castillans, & par conséquent négligés. Les Soldats qu'on met à bord des vaisseaux de guerre, sont tirés des Troupes de terre; les Canoniers sont pris dans le

---

\* Elle l'étoit, en effet, dans le tems où parle le Voyageur; mais aujourd'hui cette marine attire la principale attention du Gouvernement; & le nombre des vaisseaux s'accroit tous les jours.

Corps ordinaire de l'artillerie ; & les Officiers ne passent que pour de très-médiocres Navigateurs. Ce zèle pour les découvertes, ces recherches, ces connoissances qui occupent les Anglois & même les François, ne sont pas encore entrés dans l'ame des Espagnols. Leurs voyages des Indes sont de routine ; & il est à naître, qu'aucun de leurs vaisseaux se soit jamais écarté de son chemin, ou par curiosité, ou par le desir de découvrir quelque chose de nouveau. Aussi n'ont-ils pas encore trouvé le moyen de raccourcir leur route, ni de perfectionner leur méthode. En Europe même, leur navigation ne s'étend qu'à trois ou quatre cens lieues de leurs côtes ; & jamais ils ne sont entrés ni dans la mer Baltique, ni dans celle du Nord.

Ce n'est pas faute de matériaux, si ces Peuples manquent d'une bonne marine. La Biscaye, la Galice, la Navarre & les Asturies fournissent abondamment des bois, des cordages, des voiles, des mâtures & du fer, sans le secours des Etrangers. Autrefois ils avoient des vaisseaux lourds, massifs, forts comme des châteaux, & terribles pour le combat. Ils se sont dégoûtés de cette construction, qui leur étoit propre, pour prendre



celle des Anglois , dont ils admiroient la légéreté , la promptitude & la facilité des manoeuvres. Mais ils n'avoient pas combiné , que la plupart de ces avantages dépendent de l'adresse des Matelots & de la science des Capitaines. Aussi n'ont-ils gagné à ce changement , que d'avoir des bâtimens plus légers , & par conséquent de moindre résistance. Les premiers tenoient tête aux Anglois qui en étoient souvent maltraités. Aujourd'hui ces mêmes Anglois les prennent presque tous ; & ceux qui restent , sont ou délabrés ou de médiocre service. J'ai parlé ailleurs d'un des plus honteux fleaux pour la marine Espagnole , des Corsaires Barbaresques , qui désolent les côtes & ruinent le commerce.

Le voisinage de Barcelone me rappelle le célèbre monastere de Notre-Dame-de-Monferrat , fondé à l'occasion d'une image miraculeuse de la Vierge , dans un siecle où les images faisoient encore des miracles. Ce monastere est devenu depuis , un des plus fameux pèlerinages de l'Europe. C'est une abbaye de Bénédictins , située dans une montagne qui a six lieues de tour , trois de hauteur , & n'est formée que de rochers. Il y a

plusieurs cellules dispersées, où vivent des Religieux de la maison, & d'autres Solitaires entièrement séparés du monde. Le cloître & l'église occupent une esplanade au pied d'un rocher fort élevé & fort roide. On dit tous les jours une messe, pour empêcher qu'il ne tombe & n'écrase l'église & le couvent.

La communauté est de soixante à quatre-vingt Religieux, sans y comprendre les Freres Donnés, les Domestiques, & trente Pensionnaires nobles, qui y sont élevés & habillés d'une manière uniforme: on y compte en tout plus de cinq cens personnes. J'ai dit ailleurs que Saint Ignace avoit vécu dans cette solitude; on y voit encore une inscription qui en rappelle le souvenir. La sainte Image est sur l'autel, fort noire de couleur, & tenant un Petit-Jesus entre ses bras. On l'apperçoit à travers un treillis de fer doré, intérieurement éclairé par la lueur de plus de cent lampes. Le trésor de l'église est très-riche; on admire sur-tout la couronne de la Vierge, estimée plus d'un million.

En quittant Barcelone, & tirant au Sud-Ouest, j'arrivai le deuxième jour à Tarragone, où il n'y a de remarquable,

que quelques restes d'antiquités, qui prouvent que les Romains avoient eu soin de l'embellir. Les Scipions en firent une place d'armes contre les Carthaginois. On montre, à quelques lieues de là, le tombeau de ces grands hommes, ou plutôt les restes d'un obélisque élevé en leur honneur. On y voit deux figures qui les représentent; d'autres veulent que ce soient deux Esclaves pleurant la mort de ces Héros. Les Habitans de Tarragone furent les premiers qui, par une basse adulation, s'aviserent, du vivant même d'Auguste, de bâtir un temple à cet Empereur. Ils eurent encore la bêtise de lui envoyer des Députés, pour lui apprendre qu'un palmier avoit crû sur son autel. « C'est une marque, dit Auguste, que ce temple est très-fréquenté, & que vous y faites souvent des sacrifices ».

Les autres places fortes de la Catalogne sont Figuerre, Puicerda, Roses, Palamos, Gironne, Tortose, Flix, Urgel, Lérida, qui, toutes ensemble, font de cette principauté le gouvernement le plus militaire de l'Espagne. Celui qui la commande est ordinairement un homme de guerre, distingué dans les armées; & cette Province renferme seule presque

autant de Troupes , que le reste du Royaume.

Les forces de terre de cette Monarchie peuvent former en tout , les frontieres & les places garnies , quarante-cinq à cinquante mille hommes ; le fond en seroit excellent , s'il étoit mieux gouverné ; mais ils manquent de bons Officiers. L'infanterie est composée d'environ soixante-dix bataillons de Troupes Espagnoles , de deux Régimens Italiens , trois Wallons , trois Irlandois , trois Régimens Suisses , sans compter les Invalides & le corps des Milices. Ces dernieres ne reçoivent de paie , que lorsqu'elles sont employées. Les Compagnies franches sont entretenues par les Villes dont elles forment la garnison , & qui , pour dédommagement , jouissent de plusieurs privileges. Lorsqu'elles entrent en campagne , ou qu'elles marchent pour le service du Roi , elles sont payées aux dépens de Sa Majesté.

Je ne dois pas oublier les montagnards de Catalogne , connus autrefois sous le nom de Miquelets , & aujourd'hui la meilleure Infanterie légère de l'Europe. Ils tirent & se battent parfaitement ; mais ils font la guerre avec inhumanité. On frémit des fureurs qu'ils

exercerent sous les étendards de l'Archiduc. Ami, Parent, nul n'étoit en sûreté de sa vie. On a commencé à les enrégimenter; & ils feront bons pour la guerre de montagnes & de bois. Leur habillement est plus leste que celui des Troupes réglées. Il consiste en une veste, une petite redingotte dont ils ne passent jamais les manches, & des fouliers de corde.

L'Infanterie Espagnole a joui, pendant des siècles, de la réputation & du titre d'invincible, qu'elle n'a perdu qu'à la bataille de Rocroi. Elle ne s'est point relevée de cette défaite; il semble même qu'on cherche tous les moyens de la détruire, en y plaçant des malfaiteurs, des brigands & toutes sortes de gens sans aveu. Elle n'est habillée que tous les quarante mois avec de mauvais draps, & vit d'ailleurs très-durement. Cependant, telle qu'elle est, elle forme un fond respectable, qu'on remettroit aisément à son premier point, si elle avoit de bons Officiers.

Le corps le plus distingué, quoique mal discipliné & mal tenu, sont les gardes Espagnoles de quarante-deux Compagnies de fusiliers, de cent hommes chacune, & de sept Compagnies de Grenadiers.

nadiers. Les Gardes Wallones sont mieux exercées, mieux habillées, ont l'air plus leste, & passent pour la meilleure Infanterie de l'Europe. Il en est sorti d'excellens Généraux, entr'autres ce fameux Comte de Gages, un des plus grands Capitaines de ce siècle. Je ne dis rien des autres Troupes, Wallones, Irlandoises, Italiennes & Suisses qui servent en Espagne; elles y ont la même réputation de discipline & de valeur, que chez les autres Nations qui les ont à leur service. Il y a un corps superbe de Grenadiers Provinciaux, composé d'environ deux mille Soldats, qui sont l'élite des Milices du pays.

La Cavalerie contient à peine dix à douze mille hommes; mais elle est fort estimée; vous connoissez la bonté des chevaux Espagnols; Philippe V leur a dû sa Couronne: deux mille Cavaliers chasserent l'Archiduc de la Castille, & détruisirent presque toute son armée. Les premiers corps de cette cavalerie, sont les trois Compagnies Espagnole, Italienne & Wallone des Gardes à cheval, montées superbement, & commandées par de très-grands Seigneurs. On compte douze Compagnies de Carabiniers, de cinquante par Com-

pagnie , qui sont choisis sur toute la cavalerie , & jouissent de la plus grande réputation. Le reste sont des Régimens nationaux à quatre escadrons , des Dragons qui font le service à pied & à cheval , & quelques troupes légères.

L'artillerie Espagnole est sur un assez bon pied ; les Canonniers connoissent cette partie , & sont bien exercés ; mais les poudres sont détestables , quoique le pays fournisse les meilleures matieres pour en faire d'excellentes. Les Ingénieurs ne sont ni aussi appliqués qu'en France , ni exercés dans de si bonnes écoles , ni formés par de si habiles Maîtres ; & en général , le Militaire , le Soldat sur-tout , est avili , mal payé , mal nourri & méprisé. Les places fortes sont délabrées & tombent en ruines. Celles qui gardent les frontieres du côté de la France , m'ont paru les seules qu'on prenne soin d'entretenir , comme si elles étoient menacées , de notre part , d'une prochaine irruption.

J'arrive , Madame , dans ce beau Royaume de Valence , où la nature forme des hommes bien faits , robustes , propres au plaisir , & leur donne tout ce qui peut flatter leurs sens. C'est le jardin de l'Espagne ; tous les fruits qui

croissent dans les quatre parties du monde, font de ce pays un second paradis terrestre. Les Femmes y sont plus belles, plus aimables, plus galantes, mais les Maris plus jaloux, que dans le reste du Royaume. C'est le séjour des richesses, de l'industrie, du commerce & du luxe; & si ce n'est pas celui du bonheur, malgré tout ce qui peut le procurer, c'est qu'il faut de la philosophie & de la liberté, pour jouir des dons de la Providence, & qu'ici on est accablé sous le joug du Gouvernement, des préjugés & des impôts. La Province est si peuplée, que dans ces belles & riches plaines, on rencontre, d'une demi-lieue à l'autre, une Ville, un Bourg ou un Village; & l'on voit devant toutes les maisons, une troupe de femmes & d'enfans occupés à filer de la soie.

Les lieux où j'ai passé, en les nommant suivant l'ordre de ma route, sont Morviedro, Valence, Xativa, Alicante & Orihuëla. Morviedro est cette ancienne & infortunée Sagunte, dont les Habitans, par attachement pour les Romains, aimèrent mieux se brûler avec leurs richesses, que de se soumettre à Annibal. On y montre plusieurs inscriptions, & d'autres antiquités, parmi les-



quelles on voit Bacchus monté sur un tigre, une tête du Général Carthaginois, & les restes d'un amphithéâtre.

Valence, dont ce Royaume a pris le nom, est une Ville grande, très-peuplée, dans une situation agréable, sur le bord du Guadalquivir, au milieu d'une plantation immense de mûriers. La beauté de ses édifices l'a fait nommer *Valence la belle*. Une partie de la Noblesse y fait sa résidence; l'Université y attire beaucoup de gens d'étude, & le commerce beaucoup de Négocians. L'Archevêque a droit, les jours de cérémonie, de porter l'habit des Cardinaux, & les Chanoines celui des Evêques. Tous les Ordres y ont des couvens; & cette Ville fourmille d'Ecclesiastiques & de Moines. On parle d'y fonder une Académie d'Architecture & de Peinture.

Xativa se vante d'être la patrie de Calixte III, & de cet autre Borgia, si connu, si détesté sous le nom d'Alexandre VI. Elle fut prise d'affaut par M. d'Asfeld, dans la guerre de la Succession, ensuite rasée, puis rétablie sous le nom de Saint-Philippe. Un peu plus loin, est la forteresse de Montesa, chef-lieu d'un Ordre de Chevalerie qui en porte le nom, & n'est connu que dans

le Royaume de Valence , où il possède dix-neuf Commanderies qui ne peuvent être occupées que par des gens du pays.

Les environs d'Alicante sont stériles ; mais à deux lieues de là , est une belle plaine ; & ses productions forment les principales richesses de son commerce. L'excellent vin de ce canton n'est pas commun : il faut qu'il ait au moins douze ou quinze ans pour acquérir sa parfaite qualité ; & comme depuis les dernières guerres , les Habitans sont peu à leur aise , il est rare qu'on le conserve si long-tems.

On dit en proverbe , « qu'il pleuve , » ou qu'il ne pleuve pas , il y a toujours » du bled à Orihuéla » , pour marquer la fertilité de ce territoire. La Ville est entourée de jardins agréables , honorée d'un Evêché , décorée d'une Université , & défendue par une Citadelle.

Le Royaume de Murcie , qui confine à celui de Valence , n'a que deux Villes considérables , Murcie & Carthagene. On voit , dans la première , le tombeau d'Alphonse X , qui , dans un siècle d'ignorance , se distingua par ses connoissances astronomiques. Il voulut , en choisissant sa sépulture dans la Cathédrale , laisser à cette Ville une marque

de sa reconnoissance ; car s'étant absenté pour aller prendre possession de l'empire qui l'avoit élu pour son chef, son fils s'opposa à son retour ; & le Monarque ne trouva d'asyle, que dans sa bonne & fidèle ville de Murcie.

On vante la maniere dont on y exerce la police. Les fruits se vendent au poids, ainsi que le pain, la viande & le gibier. On en marque le prix sur un pilier ; & personne ne peut vendre plus cher que la taxe attachée par la main même du Magistrat. Les denrées doivent être visitées avant que d'être mises en vente ; & si la marchandise est mauvaise, ou au-dessous du poids, on fait promener le Marchand par la Ville, monté sur un âne, suivi du Bourreau qui le frappe de verges, & précédé d'un Trompette, qui crie à haute voix dans les carrefours : « c'est la punition qu'exerce la Justice » contre un Tel, qui, ayant commis » tel crime, a été condamné à tant de » coups de fouet ». Ce qu'il y a de singulier, c'est que si le Bourreau lui en donne plus que la Sentence ne porte, il est lui-même fouetté à son tour.

Murcie est une ville d'environ quinze mille Habitans ; & l'on assure que, dans son seul territoire, il y a plus de trois millions de mûriers, qui produisent annuel-

lement de la soie pour plus d'un million.

Carthagene , dont le nom fait connoître ses Fondateurs , est un des meilleurs ports de la Méditerranée. « Je n'en » connois que trois bons , disoit André » Doria : le mois de Juin , le mois de » Juillet & Carthagene ».

La plante dont on tire la soude, si commune dans les environs de cette Ville , jette une tige haute de dix-huit à vingt pouces. Elle croît dans les pays chauds , sur les côtes de la mer , s'étend au large , & se divise en plusieurs rameaux. Ses feuilles sont longues , étroites , charnues & pleines de suc. Les fleurs , qui naissent le long de la tige , ont plusieurs feuilles , auxquelles succèdent des fruits arrondis , membraneux , & contenant une semence noirâtre , luisante , & semblable à un petit serpent roulé en spirale. On coupe cette plante quand elle est dans sa parfaite grandeur ; on la laisse sécher au soleil comme le foin ; on la met en gerbe ; & on la jette dans des especes de fours chauds , où il n'entre que ce qu'il faut d'air pour entretenir le feu. La matière se réduit en cendres ; & comme elle contient beaucoup de sel , ses parties s'accrochent & s'unissent de telle sorte , qu'elles forment une sorte de

pierre fort dure , qu'on casse avec des marteaux , pour la retirer quand elle est froide ; & cette pierre est ce qu'on appelle la soude. Elle entre dans la composition du savon & du verre ; on s'en fert pour dégraisser les étoffes & blanchir le linge. La meilleure est celle qui vient d'Alicante. On doit la choisir sèche , sonnante , poreuse , d'un gris bleu , & sans mauvaise odeur. On distingue la soude de Barille & la soude de Bourde. La première est la plus estimée. Plus elle a subi l'action du feu , plus elle imprime à la langue une saveur caustique. Les Espagnols les mêlent souvent ; & quelquefois ils y mettent de la pierre ou de la terre , pour en augmenter le poids ; ce qui empêche la perfection de la fabrique des glaces.

On me fit voir à Carthagene , une galere qu'avoit autrefois montée Philippe V , & que , par respect , on laissoit périr dans le port. C'est des Maures , que les Rois d'Espagne ont pris cette coutume musulmane & barbare , qui empêche qu'un vaisseau , un cheval , une maîtresse ou une femme qui ont été à leur usage , ne puissent servir à d'autres hommes. Philippe IV allant en procession à Notre-Dame-d'Atoche , un Seigneur lui offrit un cheval superbe , que le

Monarque refusa de monter, pour ne pas rendre inutile un si bel animal. Ce même Prince ayant long-tems poursuivi une femme dont il étoit fort amoureux, alla lui-même une nuit heurter à sa porte. « Allez, Sire, lui dit-elle, allez à la garde de Dieu; je n'ai point envie d'être cloîtrée ».

De hautes montagnes séparent la province de Murcie du Royaume de Grenade, pays admirable pour le climat & pour le sol. Il y reste un nombre prodigieux de Villes, florissantes autrefois, aujourd'hui les tristes débris du brillant empire des Maures. Quelques-unes sont encore jolies & bien peuplées. La Capitale sur-tout, qui donne son nom à la province, est une habitation délicieuse, située au pied d'une chaîne de montagnes escarpées, qui s'étendent dans une plaine immense. Cette plaine, qu'elles bordent des deux côtés, est charmante, soit par les jardins, soit par les villages, qui, dispersés dans cette vaste étendue, offrent un point de vue admirable.

Grenade est une ville ouverte; car cette fameuse muraille, flanquée de plus de mille tours, dont il est parlé dans les anciennes descriptions, ne subsiste plus.

On trouve , en entrant , une grande place , décorée de plusieurs beaux bâtimens , qui ne sont presque que des couvens & des hôpitaux. On montre dans la Cathédrale , les tombeaux de Ferdinand & d'Isabelle , de Jeanne leur fille , & de son mari Philippe I , pere de Charles-Quint.

Le quartier de la ville le plus curieux est l'Alhambra , où l'on voit , sur une hauteur , les anciens palais de ses Rois , construits dans le goût moresque , avec des tours , des dômes , & des fontaines ornées d'inscriptions en langue Arabe. Charles-Quint y fit ajouter un corps-de-logis , qui n'est point achevé. La face en est assez belle ; & les appartemens sont rangés autour d'une grande cour , exactement ronde , accompagnée de deux galeries à colonnes de marbre. Les jardins de cette ancienne demeure des Princes Maures avoient de la magnificence ; & le vieux palais présente encore un aspect majestueux. Il est environné de murailles & fortifié de tours , qui lui donnent l'air d'une citadelle. Les dedans sont remplis de hiéroglyphes & d'ouvrages à la mosaïque. La plupart des salles sont voûtées , d'un travail hardi & délicat. Ce qu'on appelle la

Cour des Lions , est un grand emplacement entouré de portiques à colonnes d'albâtre , où douze de ces animaux , jettant de l'eau par la gueule , forment autant de fontaines qui jouent continuellement. Je ne ferai point la description des autres parties de cet édifice ; il suffit d'en avoir marqué le goût.

Quant au nom de Grenade , on est partagé sur son étymologie. Les uns la croient ainsi appelée , de la grande quantité de grenadiers qui croissent dans son territoire ; les autres , de sa ressemblance avec une grenade ; parce que les maisons y sont disposées , comme les grains le sont dans ce fruit. La Ville est divisée en quatre quartiers ; le premier , habité par le Clergé , les Négocians & la Noblesse , est l'endroit le plus fréquenté , le mieux bâti , & celui où se trouve la Chancellerie , le Conseil supérieur , & la Cathédrale , qui , quoique petite & dans le goût moderne , n'en est pas moins digne de la curiosité des Voyageurs.

Le quartier , nommé Albaycin , fut long-tems occupé par les Maures , même après la conquête de ce Royaume par Ferdinand ; mais , ayant excité une sédition contre le Cardinal Ximenès qui les



pressoit d'embrasser le christianisme, ils furent tous déclarés criminels de lèse-Majesté, & comme tels, condamnés au dernier supplice s'ils refusoient le baptême, qu'ils reçurent effectivement; & bientôt tout le pays devint chrétien. Le dernier Roi de Grenade, sortant de son palais pour se rendre au Vainqueur, prit son chemin par une porte de l'Albaycin, & demanda pour toute grace, à Ferdinand, que personne ne passât plus par cette porte; ce qui lui fut accordé; & afin que la grace eût lieu à perpétuité, ce passage a été muré, & l'est encore.

Tous les Historiens nous représentent les Maures, à cette époque, comme une Nation aimable; & Grenade comme le centre des sciences, des arts, du luxe, des plaisirs & de la galanterie. C'est ce que prouve encore aujourd'hui la beauté des Palais de ses Rois dans tous les lieux de leur résidence. Les jardins sur-tout étoient remarquables par l'agrément du dessein, & la distribution des eaux; car les Maures entendoient l'hydraulique, & savoient en tirer parti pour l'utilité & l'embellissement. Leur architecture étoit noble, magnifique & durable. Leurs palais se sont conservés entiers;

& tout y étoit d'une recherche & d'une élégance , dont on ne peut prendre l'idée qu'en les voyant. Quel siècle brillant pour l'Espagne ! Combien , aux yeux de la philosophie , la Religion à part , ces Peuples étoient supérieurs en tout à leurs Voisins ? L'humanité , la douceur , la générosité , la bonne foi brilloient chez eux , autant que le courage & l'amour du plaisir ; tandis que , plongés dans l'ignorance & la barbarie , les Castillans ne connoissoient que l'avarice , la trahison , la cruauté & le fanatisme. On dit qu'à la prise de Grenade , le Cardinal de Ximenès fit brûler plus de cinq mille volumes d'ouvrages Mahométans , pour effacer , disoit-il , toutes les marques de leurs erreurs , & faire oublier qu'on les eût jamais suivies en Espagne. Ne croyez vous pas voir le Calife Omar mettre le feu à la Bibliothèque d'Alexandrie ? Ximenès ne réserva que quelques livres de médecine ; car les Maures ont toujours été très-curieux de cette science ; & il les envoya à son Université d'Alcala.

Ce qui contribue principalement à rendre agréable , sur-tout en été , le séjour de Grenade , c'est la multitude de ses ruisseaux , de ses canaux , de ses fontai-

nes. On en compte jusqu'à dix mille, & presque autant de glaciers pour rafraîchir le vin. Aussi y voit-on venir, dans cette saison, beaucoup de Noblesse de tous les endroits de l'Espagne. Les Maures trouvoient cette contrée si délicieuse, qu'ils étoient persuadés que le paradis de leur Prophète ne pouvoit manquer d'être placé directement au-dessus. On dit que les Castillans, attaqués par les Grenadins, vinrent ravager ce Royaume, mirent le siège devant la Capitale, & que les Maures achetèrent la paix par un présent de douze mulets chargés de figues, dont chacune étoit garnie d'un double ducat.

Au commencement du quatrième siècle, dans un lieu peu éloigné, nommé Elvire, qui ne subsiste plus, il s'est tenu un Concile célèbre par la multitude & l'importance de ses réglemens. Il s'y trouva dix-neuf Evêques; & l'on y fit plus de quatre-vingt Canons de discipline, dont un grand nombre est relatif à l'Idolâtrie, pour laquelle les Espagnols avoient encore quelque penchant. On y statua différentes peines contre le crime d'Homicide par maléfice, contre les Maîtres qui tuent leurs Esclaves, contre les Dénonciateurs & les faux

Témoins , contre la sodomie & l'adultere , contre le divorce & les mariages aux degrés prohibés , contre les Vierges qui oublient la sainteté de leur état , & les filles qui entretiennent des commerces criminels ; tous crimes qui existoient sans doute : car les loix n'en cherchent point d'imaginaires. Un Canon de ce même Concile défend aux Evêques d'ordonner ceux qui ont été baptisés dans un autre diocèse ; statut bien remarquable par sa conformité avec ce qui se pratique encore dans le Clergé de France.

Les autres Villes un peu considérables du Royaume de Grenade , sont Antequera , Loxa , Guadix , Almerie & Malaga. C'est dans la première , que se fabriquent ces grands vases de terre , dont on se sert dans l'Andalousie pour conserver le vin. Il y en a d'assez grands pour contenir la provision d'un an pour toute une famille. On met en terre un de ces vases bien bouché ; & la liqueur s'y garde des années entières & s'y bonnifie. C'est ainsi que se conservent ces excellens vins de Malaga , les meilleurs , les plus sains de toute l'Espagne , & qui seuls pourroient donner de la célébrité à cette Ville.

On y fait aussi de ces raisins ; qu'on appelle *Passerilles* ou raisins secs. On en distingue de deux sortes, des *Passerilles de Soleil*, d'autres de *Lessive* ; & voici comme on les prépare. Quand les raisins sont presque mûrs, on en coupe la queue à moitié, afin que le suc n'y puisse plus pénétrer, mais que le fruit reste toujours suspendu. Le soleil donnant dessus, le raisin se confit ; & lorsqu'il est sec, on l'enferme dans des boîtes. La seconde espèce se fait différemment. Lorsqu'on taille la vigne, on en garde le sarment jusqu'au tems des vendanges. On en allume alors un grand feu ; & dans une lessive où l'on se sert de cette cendre, on plonge le raisin nouvellement cueilli ; on le met sur une aire bien nette ; on l'expose au soleil ; & quand il est suffisamment sec, on l'arrange dans des cabas.

Non loin d'Almerie, sont les fameuses montagnes d'Alpujarras, dont le sommet est si élevé, que de là l'on découvre Gibraltar & toute la côte de Barbarie. Elles sont habitées par un reste de Maures, qui professent un mélange de Christianisme & de Mahométisme, & parlent un langage moitié Arabe, moitié Castillan. Ils passent, comme leurs Ancêtres,

pour d'excellens cultivateurs , détestent les Espagnols , & se mêlent peu avec eux. Il arrive même de petites émeutes dans ces montagnes , sur-tout quand on veut leur imposer de nouvelles taxes. Les mœurs , le caractère , la figure de ces Peuples , & en général de tous les Grenadins , tiennent encore beaucoup du morefque. Leurs côtes sont défolées par les Arabes qui y descendent presque tous les ans , & enlèvent les Habitans & les bestiaux.

Je suis , &c.

*A Grenade , ce 6 Mars 1755.*



## LETTRE CCIV.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

QUE vous auriez de plaisir, Madame, à parcourir cette riche & charmante province d'Andalousie, dont nous avons lu tant de fois la description brillante & poétique dans l'agréable Roman de Télémaque ! Les fleurs que l'Auteur répand dans cet endroit de son Ouvrage, ne sont pas des ornemens de pure invention ; il les a trouvées dans les Ecrivains qui ont parlé de ce pays, & n'avance rien qui ne soit appuyé sur leur témoignage. Pouvoit-il mieux prévenir le jeune Prince, son Eleve, en faveur d'un Royaume qui devoit un jour lui appartenir ? Ecoutez Fenelon lui-même ; je ne puis vous rendre, avec plus de vérité ni plus de graces, toutes les beautés de cette Province.

« Le fleuve Bétis coule dans un pays  
 » fertile, & sous un ciel doux, qui est  
 » toujours serein. Le pays a pris le nom  
 » de ce fleuve qui se jette dans le grand  
 » Océan, assez près des colonnes d'Her-

» cule , & de cet endroit où la mer fu-  
 » rieuse , rompant ses digues , sépara au  
 » trefois la terre de Tarsis d'avec la  
 » grande Afrique. Ce pays semble avoir  
 » conservé les délices de l'Age d'Or :  
 » les hyvers y sont tiedes , & les rigou-  
 » reux Aquilons n'y soufflent jamais.  
 » L'ardeur de l'été y est toujours tem-  
 » pérée par les Zéphirs rafraîchissans ,  
 » qui viennent adoucir l'air vers le mi-  
 » lieu du jour. Ainsi toute l'année n'est  
 » qu'un heureux Hymen du Printems &  
 » de l'Automne , qui semblent se donner  
 » la main. La terre , dans les vallons &  
 » dans les campagnes unies , y porte  
 » chaque année une double moisson. Les  
 » chemins y sont bordés de lauriers , de  
 » grenadiers , de jasmins , & d'autres  
 » arbres toujours verds & toujours  
 » fleuris. Les montagnes sont couvertes  
 » de troupeaux qui fournissent des laines  
 » fines , recherchées de toutes les Na-  
 » tions connues. Les femmes filent cette  
 » cette belle laine , & en font des étoffes  
 » d'une merveilleuse blancheur ».

Ce pays est toujours le même ; parce  
 que le climat & le sol ne changent  
 point ; mais que les Habitans actuels  
 different de ceux que peint l'Auteur de  
 Télémaque ! Ce ne sont plus ces hom-



mes simples, qui, logeant sous des tentes, dédaignoient de compter l'or & l'argent parmi les richesses, & employoient ces deux métaux aux mêmes usages que le fer; qui savoient se passer de monnoie, parce qu'ils se passoient de commerce, & regardoient comme inutiles les arts qui n'ont pour objet, ni la culture des terres, ni la conduite des troupeaux. Ils n'étoient ni agités par la jalousie, ni tourmentés par l'ambition, ni rongés par l'avarice; ils vivoient ensemble sans partager les terres, tenoient leurs biens en commun, n'avoient point d'intérêts à soutenir les uns contre les autres, s'aimoient tous d'un amour fraternel, & n'admettoient aucune distinction, que celle que donne la sagesse & l'expérience. Chez eux la fraude, la violence, l'injustice, la hauteur, l'usurpation, la tyrannie ne faisoient jamais entendre leur voix. Les femmes étoient belles & agréables, mais simples, modestes & laborieuses; les mariages paisibles, féconds & sans taches. Ces Peuples regardoient la navigation comme un art pernicieux, & ne pouvoient comprendre qu'on allât chercher si loin des choses inutiles, quand on avoit abondamment chez soi le nécessaire. Contens du spectacle de leurs

champs , de leurs récoltes , de leurs troupeaux , ils étoient riches de leur modération. Des vœux téméraires ne leur coûtoient point de soupirs. Sans projets chimériques , sans intrigues tumultueuses , ils ne demandoient au ciel que de bénir leurs travaux , & aux hommes , que d'être reconnoissans. Leur cœur étoit pur comme le ruisseau où ils alloient se désalterer. Leur maintien , leur vêtement , leur cabane , tout rappelloit leur désintéressement , leur franchise , leur candeur. Enfin ils suivoient en tout la droite nature , & étoient à la fois vertueux , sages & heureux.

A ce portrait , si vous opposez celui des Habitans actuels de l'Andalousie , vous seriez frappée de la différence. Mais tenez-vous-en à ces seuls traits : les hommes sont fourbes , coleres , paresseux & menteurs. Les femmes , sans être jolies , sont piquantes , vives , trompeuses , intrigantes & coquettes. Les uns & les autres passent pour avoir de l'esprit ; & aucun Peuple d'Espagne n'est plus marqué au coin du caractère national.

Un bon air , un beau ciel , un terroir abondant , une grande étendue de côtes sur l'Océan , l'ancien Bétis , le fameux

Guadalquivir qui la traverse dans toute sa longueur , rendent cette Province riche , délicieuse & commerçante. On y voit des forêts d'oliviers , d'orangers & de citronniers. Les vignes y produisent d'excellent vin ; & les chevaux d'Andalousie font les plus estimés de toute l'Espagne. Homere y plaçoit les Champs-Elisées ; d'autres , le jardin des Hespérides , &c.

Séville en est la Capitale. C'est une des plus puissantes Villes du Royaume. Son étendue , ses richesses , sa magnificence , ses bâtimens , ses églises , la multitude de ses Habitans , sa situation dans une plaine immense sur les bords d'un grand fleuve , tout annonce une cité superbe & florissante. On croit qu'elle a été fondée par les Phéniciens ; que son ancien nom étoit *Ispalis* ; que les Maures , qui n'ont point de *P* dans leur langue , en ont fait *Isbilis* , *Sbilis* , & ensuite , par corruption , *Sevilla* , en françois , Séville. Elle a aussi portée le nom de *Julia* du tems des Romains , qui y construisirent des temples , des académies , des théâtres , des fontaines , & d'autres bâtimens qui servent à l'ornement des Villes & à l'utilité des Peuples. Les invasions des Barbares , les Goths ,

les Maures ont tout bouleversé ; & l'on reconnoît à peine quelques traces de ces divers édifices. Les Rois Goths établirent leur Cour dans cette Ville, & y résiderent jusqu'à ce que Leuvigilde la transférât à Toledé. Les Rois Maures y firent aussi un long séjour, & ne la quitterent que lorsqu'ils y furent forcés par leurs Vainqueurs.

Séville contenoit six cens mille ames, lorsque Ferdinand, surnommé le Saint, en sacrifia quatre cens mille à la gloire du nom Chrétien. Elle renferme encore presque autant de monde que Madrid. Autrefois elle formoit un port considérable, d'où les vaisseaux partoient pour les Indes ; mais, par des révolutions physiques dans ces mers, l'entrée du fleuve s'est tellement remplie de sable, qu'aucun gros vaisseau ne peut presque plus en approcher. Cadix fait aujourd'hui la plus grande partie de ce commerce.

Les monumens les plus remarquables de la Capitale de l'Andalousie, sont la Cathédrale & le Palais des anciens Rois. La première, qui est au centre de la Ville, passe pour l'église la plus belle & la mieux bâtie de toute l'Espagne. Elle est plus vaste, mieux proportionnée, &

plus solidement construite, que celle de Notre-Dame de Paris. Quoique dans un goût gothique & barbare, on y remarque un air de majesté & de grandeur, qui ne dégénere ni dans le grossier, ni dans le colifichet. Sa voûte, extrêmement haute, est soutenue, de chaque côté, par deux rangs de magnifiques piliers; & les vitraux sont enrichis des plus belles peintures. Derrière le maître-autel, est un chapelle de la Vierge, fondée par Saint-Ferdinand, qui voulut y être enterré. Son tombeau, d'argent massif, est en forme de sarcophage; & l'on y conserve encore ses Reliques. La Reine son épouse, son fils Alphonse, dit le Sage, & ses autres enfans, reposent à côté de lui: ce qui a fait donner à cette chapelle le nom de *Notre-Dame-des-Rois*. Le clocher de l'église peut être regardé comme un chef-d'œuvre. Il est construit de brique, & percé de grandes fenêtres qui donnent du jour à un escalier, dont la pente est si douce, qu'on peut y monter à cheval. C'est une grande tour, ou, pour mieux dire, ce sont trois tours l'une sur l'autre, avec des galeries & des balcons peints & dorés.

Je ne parle pas du trésor de cette superbe

seuls y entrer : les autres restent dans la nef, où les Marquis sont assis sur des tabourets, & les Comtes sur des bancs. La Reine paroît dans une grande tribune ouverte, avec les Princesses ses filles, & quantité de Dames de sa suite. Le Jeudi-Saint, elle va à pied, comme tout le monde, à l'entrée de la nuit, visiter les églises. Elle est précédée par des hommes chargés de grandes planches, qu'ils posent sur le pavé pour la garantir de la mal-propreté des rues. Ils forment, par ce moyen, un plancher avec tant d'ordre & de diligence, que la Reine & toute sa suite marche à pied sec, sans aucune interruption. Ses carrosses la suivent de loin ; & elle s'en sert au retour. Le Roi fait ses visites plus tard, accompagné seulement de quelques Seigneurs, & sans cet appareil. Les Grands y vont en gala, & toujours suivis d'une foule de Domestiques.

Mais où la Cour se montre avec plus de éclat, c'est à l'anniversaire du Roi & de la Reine. Après la messe, Leurs Majestés montent dans leur appartement, où la Noblesse richement parée, & les Etrangers qui en sont curieux, sont admis à leur baiser la main. La fête se termine toujours par un concert qui se

donne le soir au palais. Les Grands ne vont guere chez le Roi que ces jours là: je ne parle pas de l'audience publique, que ce Prince leur donne tous les samedis. Les Ambassadeurs n'y paroissent qu'à ces mêmes fêtes, à moins que des affaires ne les y amènent; & alors ils font demander une audience particulière. Les femmes même, quoique présentées, doivent être spécialement annoncées toutes les fois qu'elles vont chez la Reine. Cette Princesse indique le jour à la *Camaréra - Mor*, ou première Dame d'honneur; & celle-ci les introduit dans l'appartement, où se trouvent debout & rangées sur la même ligne, la Reine, la Princesse du Brésil, & les autres Infantes. La Reine ne parle jamais la première, & ne répond qu'à ce qu'on lui dit. Nulle n'est assise en sa présence; & l'on ne connoît chez elle ni l'usage, ni l'honneur du tabouret. Leurs Majestés ne mangent point en public, mais seulement devant quelques Seigneurs du premier rang. La famille royale s'assemble presque tous les jours, soit pour faire de la musique, soit pour jouer au pharaon; & quelquefois ces mêmes Seigneurs y sont admis. Le reste de la Noblesse, réduite à ramper chez le Ministre,

Le montre rarement à la Cour. Aussi est-elle sans crédit, sans argent, sans pouvoir, sans éclat, & endettée à l'excès; car elle croit, comme nous, que de faire des dettes & ne pas les payer, est la science des Gens du grand monde.

C'est parmi les Nobles des trois premières classes, les Ducs, les Marquis & les Comtes, que le Roi choisit des Sujets pour remplir les emplois de la Cour, de la guerre, & les gouvernemens des Colonies. Ils jouissent du privilege de la Grandesse, & d'une pension sur le trésor royal, suivant la qualité de leur titre. Quant à la simple Noblesse, ou celle qui n'est pas titrée, ceux qui la possèdent, prennent la qualité de Fidalgos, ou de Gentilhommes, & participent aussi à une pension, dont le fonds est de quatorze mille crusades. Personne, sans la permission du Roi, ne prend le titre de Don, qui est ici une marque de distinction, tandis qu'en Espagne, les plus petits Bourgeois affectent tous de se parer de ce même titre. Les charges d'épée & de robe ne sont pas vénales; & tous les trois ans on en renouvelle les provisions.

Les Femmes qui forment la maison de la Reine font, outre la Camaréra-Mor,



412 SUITE DU PORTUGAL,  
plusieurs Demoiselles appellées *Assafatas*, qui ne paroissent jamais devant le Roi. Elles servent dans l'intérieur le plus particulier, & ne quittent la Cour, que pour se marier. Il n'est ici question ni de Dames d'Atours, ni de Dames du Palais. Les Officiers qui approchent le plus de la personne du Monarque, sont le Grand-Maitre, le Grand Écuyer, les Gentilhommes de la Chambre appellés *Camaristas*, qui servent par semaine, avec quantité d'autres Officiers, comme Maitres-d'Hôtel, Valets-de-Chambre, Pages, Huissiers, &c. La maison de la Reine & celle des Princes sont composées, en hommes, à proportion, comme celle du Roi. Ce Prince n'a point une garde particuliere & permanente, comme en France: il se fait escorter par un détachement de Cavalerie ou d'Infanterie casernée à Lisbonne: celle de la Reine consiste en quelques Hallebardiers, qui n'ont pas seulement d'uniforme.

Quelque pauvre que soit la Noblesse, elle n'en est pas moins dans l'usage de se faire servir par une nombreuse suite de Domestiques; mais leur nourriture est si modique, qu'on les entretient à peu de frais. Il y a aussi des especes de Gentils-

hommes , qui fervent pour cinq fols par jour. Tous ces Valets , Nobles ou Roturiers ; ont , fous le manteau , une longue épée , & quelques-uns un gros chapelet à la main , qu'ils marmottent fans cefle , même au milieu de leurs affaires ou de leurs plaifirs. Il eft vrai que le plus grand nombre a mis bas cet extérieur de dévotion , qui n'exifte prefque plus que chez quelques femmes & parmi les Moines.

Mais fans faire , comme anciennement , parade de ce chapelet , on en conferve toujours le pieux ufage. A huit heures du foir , en hiver , les Bourgeois & le Peuple ne manquent point de réciter , en efpece de plein chant , le Rofaire fur le feuil de leur porte. Ce vacarme dure une bonne heure , paflé lequel tems les rues font inondées de pots-de-chambre , de voleurs , de chiens & de Gens de Juftice. Mais ce qu'on ne trouve pas ici à toutes les bornes , comme à Paris , ce font ces filles prostituées , qui , le pied dans le ruiſſeau , le viſage enluminé , le regard auffi hardi que le geſte , vous propoſent d'un ton impudent & foldateſque , des plaifirs auffi groffiers qu'inſipides. Les Sbirres , qui font en affez

grand nombre , marchent par bandes de quinze ou vingt , armés de longues épées , qu'ils présentent nues devant les Passans , en les interrogeant de façon à les effrayer. Cette troupe de police est si peu redoutée des Malfaiteurs , que le Ministre est obligé de faire faire des patrouilles par la garnison composée de quatre à cinq mille hommes. Une partie des défordres est causée par la misere du Peuple , & plus encore par cent cinquante mille Negres ou Métis qui inondent cette Capitale.

Il n'y a point de Maréchauffée dans tout le Royaume ; mais comme les Portugais voyagent peu , on entend rarement parler de vols sur les grands chemins. Les prisons sont le séjour de la barbarie & du désespoir. Les Nobles , les Officiers , les Debitteurs , les Etrangers y sont mêlés avec les plus grands scélérats , sans autre distinction de rang ni de traitement , que suivant ce qu'ils peuvent payer au Geolier ; & plus ils sont riches , plus on les maltraite , pour en tirer plus d'argent. On en sort ruiné , si l'on est innocent ; & ruiné & absous , si l'on est riche , quoique coupable. Les plus pauvres y sont à la merci de la charité publique ; car le Roi ne paie rien pour

les Prifonniers; & c'est ce qui fait qu'on arrête tant de monde, & avec tant de légéreté. On compte plus de quatre mille de ces malheureux dans les cachots de Lisbonne.

L'Archevêque d'Evora est, par sa place, ainsi que le Chancelier en France, le Chef de la Justice dans toute l'étendue du Royaume. C'est en même tems le plus riche Ecclésiastique, & celui qui a le plus de pouvoir & de faste. *Le Désambargo do Paço*, qui, comme je l'ai dit plusieurs fois, est le premier Tribunal, a été fondé au commencement du quinzieme siecle. C'est là que se font les loix & les pragmatiques, & que se reglent les conflits de juridiction. Il est divisé en deux Chambres; celle de supplication, qui est de trente-neuf Magistrats, & celle de Justice civile, qui est de vingt-quatre. Le reste des Conseillers sont nommés *Extravagantes*, ce qui répond à nos Honoraires. Le droit de faire au Monarque de très-humbles remontrances, est inconnu dans cette Cour. On ne connoît point ici les Lettres de Cachet; mais les Ordres Verbaux sont pour le moins aussi fréquens, & peut-être plus redoutables.

Il y a à Lisbonne d'autres Tribunaux, savoir, le Conseil militaire, formé de

quatre Conseillers, & d'un Secrétaire qui est ordinairement Ministre de la guerre ; le Conseil des Finances, qui a, pour Sur-Intendans, trois des premiers Seigneurs du Portugal ; le Conseil de Conscience, pour les affaires qui concernent les Ordres de Chevalerie ; le Conseil des trois États, qui connoît de certains revenus, & règle les vivres & le fourrage pour les Troupes. Le Sénat est proprement ce qu'on appelle à Paris le Bureau de la Ville ; avec cette différence, qu'on y traite de toutes les charges municipales du Royaume. Le Président est toujours un homme de la première naissance. Il y a, dans les provinces, des Intendans chargés à peu près des mêmes fonctions que les nôtres ; mais on n'a point de Contrôleur Général des Finances ; M. de Carvalho s'est réservé cette partie de l'administration. Les évêchés, les capitaineries, les gouvernemens, les vice-royautés, les ambassades, les alliances, les grands mariages, sont du département du Conseil d'État, composé de quatre Conseillers ecclésiastiques, de cinq séculiers, & d'un Secrétaire, qui est encore M. de Carvalho. Ce Ministre fait signer au

Roi les Ordonnances qu'il donne sur toutes les parties du gouvernement, sans prendre d'autre titre, que celui de *Secrétaire des Récompenses & des Graces*. Tous les jours ceux qui ont affaire à lui peuvent le voir.

Je vous ai parlé de l'Inquisition, qui n'est plus un Tribunal ecclésiastique, mais royal. Ses jugemens ne tombent guere actuellement que sur des misérables, dignes du fouet par tout pays. C'est presque l'unique châtement que l'on exerce aujourd'hui sur cette canaille. Aussi les Portugais trouveront-ils les Auto-da-Fé fort insipides, quand ils n'y verront plus de *Figurons*; c'est le nom qu'on donne à ceux qu'on brûle. Les plus à plaindre sont quelques Prêtres indiscrets, lesquels, pour avoir mal parlé de l'Inquisition, sont condamnés à une prison perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui, comme vous jugez bien, vengent avec zele leur propre cause.

Outre ces Tribunaux supérieurs, les provinces & les villes sont régies par des Corrégidors, auxquels d'autres Officiers & Magistrats particuliers, également insolens & avides, sont subordonnés. Au

reste, la Justice est très-mal administrée; & se rend avec une extrême lenteur, tant par la chicane & les subterfuges des Avocats, le fatras des loix, & les innombrables plaidoeries, que par l'indolence, l'incapacité & les extorsions de tous ces Juges. La loi oblige ceux qui intentent des procès & les perdent, de payer, au profit du Roi, une amende du dixieme de la somme contestée.

Les Juges, dans les affaires criminelles, joignent à leur lenteur ordinaire, une très-grande indulgence. Leurs arrêts les plus sévères sont presque toujours d'enrôler les Coupables pour les Indes ou pour l'Afrique. L'impunité du crime enhardit à le commettre. Quelqu'un m'a dit avoir vu un Domestique assassiner son camarade, en plein midi, se retirer froidement, son couteau à la main, être conduit en prison en riant, & en sortir quelques mois après, pour faire le métier de Bourreau. Rien ne seroit plus aisé, que d'informer le Roi de ces prévarications; car ce Prince donne audience, trois fois la semaine, à tous ses Sujets, dont les Esclaves Negres ou Nègresses ne sont pas même exceptés. Les deux premières sont pour le Peuple; la dernière pour la Noblesse.

Je ne connois point de pays , où l'on ait autant de confiance au mérite des Saints , qu'en ce Royaume. Dans la guerre de la succession d'Espagne , les Portugais qui suivoient le parti de l'Archiduc , voulant se donner un Chef de leur Nation , le choisirent dans le paradis. Ils élurent Saint Antoine , patron de Lisbonne , & l'ont toujours regardé depuis comme leur Général. Le Roi en expédia la commission en forme , fit porter en triomphe son image à l'armée , où la Nation lui rendit tous les honneurs dus à ce nouveau grade. Le Prince va tous les ans , à la fête du Saint , entendre les vêpres à son église , & porte avec lui trois cens mille Reis , pour lui payer ses appointemens.

Les Catholiques , ou ceux qui veulent le paroître , sont obligés de présenter après pâques , aux Curés de leurs paroisses , un certificat de confession & de communion. Les Juifs , pour éviter tout soupçon de judaïsme , ne se montrent pas les moins exacts à s'acquitter de ce devoir ; ce qui n'empêche pas que leur vie ne soit remplie d'inquiétude & de contrainte ; car ceux même qui se convertissent , ont encore beaucoup de défagrément. Ils sont marqués de l'épithete infamante de *Nou-*



*veau Chrétien*, qui leur ôte l'espérance de s'allier jamais avec les anciens, & les prive pour toujours'eux & leurs descendans, des charges séculières & ecclésiastiques. Ces alliances ne laissent pourtant pas d'avoir lieu; mais ce n'est qu'à l'occasion de quelque aventure amoureuse, ou lorsque de Nouveaux Chrétiens riches font la fortune à de pauvres filles. Les enfans qui naissent de ces mariages, sont appellés *Demi-Chrétiens-Nouveaux*; les petits-enfans, *Quarts-de-Nouveaux-Chrétiens*, & ainsi toujours en descendant, jusqu'à ce qu'on ait perdu la mémoire du degré de leur origine. Alors on les nomme *Partie-de-Chrétien-Nouveau*; de maniere que cette espece d'infamie ne s'efface presque jamais. Il y a des familles qui se qualifient de *Puritaines*, pour dire qu'elles ne se sont point mêlées avec le sang des Juifs ou des Maures. Elles s'en glorifient au point de ne jamais s'allier avec d'autres; & c'est pour cette raison, qu'on voit communément des Portugais se marier avec leurs parentes, malgré tout ce qu'il en coûte pour les dispenses.

On assure que les Juifs de Lisbonne ont offert deux millions de crusades, pour qu'il leur fût permis de se rassem-

bler au mont d'Armada , sur la rive gauche du Tage , & que cette permission leur a été refusée. Les Portugais sentiront un jour combien il étoit ridicule de craindre , & cruel de persécuter un Peuple sans chef , sans constitution , dispersé par toute la terre , & hors d'état de se réunir ; trop peu nombreux dans chaque pays , pour y être redouté , & n'ayant sur-tout nul intérêt de se faire craindre. Comme les Juifs n'ont point de gouvernement qui leur soit propre , ils n'en sont que plus attachés , plus soumis aux Souverains qui les protègent ; & n'étant , pour ainsi dire , d'aucun pays , ils sont exempts de cette prévention secrète , que tout homme qui s'expatrie , conserve pour le pays où il est né. Qu'on les laisse donc jouir du droit des Citoyens , & ils auront à coup sûr l'ame citoyenne.

Quelque attachés que soient les Chrétiens Portugais aux pratiques extérieures de la Religion , ils ne les observent pas toujours avec assez de décence , même dans les lieux où il semble qu'elles devroient être le plus respectées. C'est dans les églises que se forment ordinairement les intrigues amoureuses ; que se donnent les rendez-vous ; que se glif-

sent les lettres & les billets ; que les signes & le langage des doigts suppléent à la parole ; & le tout d'une façon si subtile , si ménagée , qu'un Étranger qui ne seroit point prévenu de cet usage , ne croiroit pas qu'on se fût dit un seul mot. Les gens du pays y sont si accoutumés , qu'il est rare que les plus réguliers même s'en scandalisent.

Cependant les cérémonies de la Religion se font d'une manière grave & pompeuse. On porte le Viatique aux malades avec beaucoup de majesté. Le Prêtre est sous un dais soutenu par six personnes , & marche lentement , précédé par des trompettes , & suivi d'une vingtaine de Confreres. Ceux-ci sont vêtus de soutanes rouges uniformes , avec chacun un cierge , portant à la main les choses nécessaires à l'administration du Saint Sacrement. J'ai déjà parlé de la magnificence avec laquelle le Patriarche officie : le chœur , composé de trente Bénéficiers qui servent à l'autel avec la mitre , & se qualifient de Monseigneur , est soutenu par une musique à la Romaine , c'est-à-dire , sans symphonie ; mais parmi le grand nombre de voix , & sur-tout de hautes-voix , il s'en trouve d'excellentes.

Depuis l'alliance des Portugais avec les Anglois , Saint George est , après Saint Antoine , le plus grand de tous les Saints du pays.

Ceux qui font monter le plus haut les revenus du Roi de Portugal , ne les portent pas au - delà de soixante millions ; encore comprennent-ils dans cette somme , la confiscation qu'il fait tous les trois ans , des biens des Gouverneurs & autres personnes publiques, qui reviennent des Indes. Rappelez-vous ce que j'ai dit des Vice-Rois de Goa, qui, à leur retour , ne manquent guere de subir un procès-criminel , & se croient trop heureux , de pouvoir racheter la vie ou la liberté , par l'abandon de leur fortune. Les autres revenus se tirent principalement de la douane , du droit d'entrée & de sortie , des trois Ordres dont le Roi est Grand-Maitre , & des mines d'or du Brésil.

La Couronne est héréditaire , & passe aux filles au défaut des mâles. Par une Bulle de 1749 , le Pape Benoît XIV donna au Roi le titre de Très-Fidèle , qui fut aussi-tôt inféré dans toutes les Ordonnances, & reconnu des Puissances étrangères. On croit que le Souverain Pontife a voulu caractériser la foi des

Rois de Portugal, ou leur fidélité au Saint-Siège.

Ces Princes nomment à tous les grands bénéfices ; & la Religion catholique est la seule qui soit permise dans le Royaume. Dans les occasions importantes, l'usage ancien étoit d'assembler les États Généraux de la Nation ; mais sous ce gouvernement, je ne crois pas que personne ose le proposer. Ce Tribunal inspecteur & puissant, qui veut qu'on rende des comptes, déplairoit également & au Monarque & au Ministre.

Le Portugal ne présente aucun objet frappant pour l'Histoire Naturelle. La plante la plus curieuse est celle qui porte la mouche ; à moins que d'être prévenu, on ne s'aviserait pas d'en cueillir la fleur, tant elle ressemble à l'animal dont elle porte le nom. Il y en a de plusieurs couleurs, qui toutes paroissent être des mouches véritables. C'est en ce genre, le jeu de la nature le plus singulier que je connoisse.

Je suis, &c.

*A Lisbonne, ce 23 Mai 1754.*

---

*SUPPLÉMENT aux Lettres précédentes*

CES Lettres ont été écrites avant le tremblement de terre qui a renversé la ville de Lisbonne; elles ne pouvoient donc faire mention ni de ce désastre, ni des changemens arrivés depuis cette époque. Nous allons y suppléer, & commencer par le fléau même qui a occasionné tous ces changemens.

Le premier de Novembre de l'année 1755, à neuf heures & demie du matin, le ciel paroissant pur & sans nuage, on s'attendoit à un beau jour, quand tout à coup un bruit affreux se fait entendre, & semble annoncer les plus grands malheurs. La terre tremble; l'épouvoi redouble; & déjà tous ces malheurs se réalisent. Les secousses se succèdent; les édifices s'ébranlent; plusieurs maisons tombent; & d'autres sont balancées comme un vaisseau agité par les flots; plusieurs Habitans y restent ensevelis; & ceux qui fuient, sont jettés les uns contre les autres, ou lancés contre les murs. Le craquement des charpentes, la chute des bâtimens, les bruits souterrains se mêlent

aux lamentations. Les églises, les palais, les édifices publics, les maisons particulières, n'offrent plus qu'un monceau de ruines; tout est dans le trouble, la consternation, le désordre.

Les élémens se réunissent pour accabler les infortunés Habitans. Les vents s'échappent avec violence; les eaux sont soulevées avec force; des feux s'exhalent avec impétuosité; la terre ébranlée annonce un bouleversement général. La mer en courroux franchit ses bornes, sort de son lit, & semble vouloir engloutir tout le globe. La rivière se déborde, entraîne un peuple immense; les vaisseaux se heurtent, se brisent & périssent dans le port.

La fureur des incendies vient se mêler à celle des eaux: la flamme dévore les bâtimens; le feu gagne de près en près, s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagne toutes ces secousses; & déjà cette malheureuse Capitale n'est plus qu'un vaste & énorme embrasement. Le plomb fondu coule de toutes parts; les toits enfoncent les planchers, renversent les murailles; les Vieillards, les Enfans, les Malades sont étouffés dans leurs lits ou consumés par les flammes; & la Ville entière, éprou-

vant tout ce que les élémens déchainés peuvent causer de ravages , devient une scène de désolation , d'horreur , de destruction & de mort.

Quel spectacle effrayant , de voir sortir des embouchures & des traverses de toutes les rues , des essains de Malheureux , qui , comme des spectres pâles , défigurés , les terreurs du trépas peintes sur le visage , courent en foule de tous côtés , pour se sauver dans les places ou dans les champs ; les uns à demi habillés , d'autres presque nus ; ceux-ci traînant l'objet le plus cher de leur tendresse à moitié mourant , ou prêt à expirer ; ceux-là pouvant à peine se traîner eux-mêmes ; le plus grand nombre , parmi l'effroi , le trouble & la confusion générale , cherchant , appelant d'une voix lamentable ceux qui les intéressent. Ici une Mere , là des Enfants , plus loin des Epoux s'empres sent réciproquement de se retrouver. Tel , par l'effet de la peur , ne peut se soutenir , & manque d'appui pour rester debout : tel autre se laisse tomber par terre , & semble ne demander qu'un tombeau : tous , par des cris touchans & de profonds soupirs , implorent le secours du Ciel , & osent à peine l'espérer.



Dans les premiers momens de cette terrible catastrophe, le peuple épouvanté, se croyant plus en sûreté dans les églises, court s'y réfugier ; mais les églises, les grands édifices sont ceux qui tombent avec plus de fracas ; & les Infortunés que la dévotion ou la crainte conduit dans ces saints asyles, sont écrasés sous leur chûte.

Quoique la secousse fût universelle, elle se fit plus sentir dans certains quartiers que dans d'autres. Sa plus grande violence fut de l'hôtel de la monnoie aux fourches patibulaires ; de-là, montant jusqu'au château qu'elle renversa, elle détruisit toute l'ancienne ville des Maures & plus de soixante-dix des principales rues de Lisbonne. Celles qui avoient résisté au tremblement, ne furent pas à l'abri de l'incendie. Le feu dura plusieurs jours ; & c'est peut-être ce qui éloigna le fléau de la peste, qu'on avoit sujet de craindre, par la quantité de cadavres dont l'air étoit infecté. L'incommodité des logemens & l'intempérie de l'air occasionnoient une infinité de maladies. Pour comble de malheurs, la Ville paroissoit menacée de la famine ; & au milieu de cette affreuse désolation, la brutalité humaine déployoit encore

toutes ses fureurs. Une foule de Matelots, de Soldats & de Negres, à qui cet événement ouvroit les prisons, se répandirent dans tous les quartiers, fouillant dans les ruines, entrant dans les maisons, pillant, volant, massacrant; & ce désordre augmentoit encore l'horreur & l'épouvante. Chaque jour, les personnes riches recevoient des billets anonymes, par lesquels on menaçoit de les brûler, si elles ne portoient, dans des lieux marqués, les sommes qu'on demandoit.

On a écrit dans plusieurs relations, que des Incendiaires avoient profité de ces affreuses circonstances, pour venger d'anciennes injures. Ce fait a d'autant moins de vraisemblance, que, pour les Scélérats même, il y a certains momens de crainte, qui forcent la vengeance à se taire. Il est d'ailleurs bien prouvé, que l'incendie a été causé par le renversement des édifices; que les feux qu'on faisoit alors dans les maisons, ayant été entraînés dans les ruines, les avoient consumées, & s'étoient communiqués aux bâtimens voisins.

La désertion de Lisbonne est la suite inévitable de cette effrayante catastrophe. Figurez vous une Nation entiere, égarée, fugitive, désespérée, errante

dans les campagnes , sans motif qui la conduise , sans objet qui la guide. Pénétrée de douleur , les yeux baignés de larmes , l'ame troublée par la crainte , le cœur ferré de la perte de sa fortune , de ses proches , elle regarde encore de loin en soupirant , cette Ville chérie & malheureuse , le bûcher & le tombeau de ses Habitans ; cette vue redouble ses pleurs , ses gémissemens , son trouble , son désespoir & sa fuite. Loïn de rassurer , de retenir , de ramener ce Peuple égaré , les Prêtres , les Moines , par des principes de piété , aussi faux qu'indiscrets , remplissent leurs sermons de terreurs , & augmentent les alarmes. D'autres répandent de fausses prophéties , annoncent la ruine entière de cette seconde Ninive.

La Cour tremblante n'a pendant huit jours , que la campagne & des berlines pour asyle. Heureusement qu'elle étoit alors à Belem , où elle a continué depuis de faire son séjour. Il fut d'abord question de l'établir à Porto , & ensuite de construire , à Belem même , une nouvelle Ville , avec un port aussi beau & aussi commode que celui de Lisbonne. Jusqu'à présent , on s'est contenté d'y bâtir de vastes barraques avec de grandes

salles, où les Ministres ont leurs bureaux, & où le Roi donne ses audiences.

On a long-tems fatigué la bonté de ce Prince par des plans de réédification : il en venoit de toutes les parties de l'Europe ; mais la continuation des tremblemens de terre dérangoit toujours ces projets, on en suspendoit l'exécution. Dans l'espace d'un mois, on sentit plus de trente secouffes, dont quelques-unes furent très-violentes. Enfin, on s'est déterminé à conserver le premier emplacement, à réparer les églises, les hôtels, les maisons, autant que le nouvel alignement & l'élargissement des rues pourront le permettre. A en juger par ce qu'on a fait jusqu'à présent, le rétablissement de Lisbonne sera l'ouvrage de plus d'un siècle. Cette Ville infortunée n'a été long-tems qu'un monceau de ruines, parmi lesquelles, en relevant les décombres de côté & d'autre, on avoit pratiqué des chemins & ouvert des passages. On marchoit sur l'ancien emplacement des maisons, à travers des débris, qui, à la réserve de quelques bâtimens élevés çà & là, offroient partout le triste aspect d'une fortification sautée en l'air par l'effet d'une mine.

## 432 SUITE DU PORTUGAL.

On n'ose presque plus bâtir d'édifices solides ; la plupart des maisons sont de bois ; le Roi lui-même , comme on vient de le dire , est logé dans une baraque. On a pris le parti d'en faire construire en Hollande , d'où les vaisseaux les apportent , pour ainsi dire , toutes faites ; on n'a que la peine de les assembler , de les consolider avec un simple enduit de plâtre.

On a d'autant plus de raisons de craindre , qu'il n'y a point d'année que ce pays n'éprouve quelques secousses. Les vapeurs épaisses & onctueuses qui s'élevent du Tage & des environs de Lisbonne , indiquent que l'intérieur des terres est rempli de bitume , dont l'activité continuelle est sans doute ce qui occasionne ces tremblemens périodiques. En comparant le dernier malheur qui a abîmé cette Capitale , avec celui qui l'avoit ravagée plus de deux siècles auparavant , les Portugais ont pu voir des présages de ce qui vient de leur arriver ; mais on ne conçoit pas la manie de certains Peuples , de fixer leurs demeures sur des terrains fameux par leurs ruines. Lima est trois fois renversé , & rétabli trois fois sur ses débris. La soif des richesses est - elle donc plus chere

## L E T T R E C C V.

## S U I T E D E L' E S P A G N E.

L'ANDALOUSIE formoit anciennement trois Royaumes, Jaen, Cordoue & Séville, dans lesquels étoit comprise la ville de Cadix, la plus riche, la plus commerçante de l'Espagne. Elle respire le luxe, les plaisirs & l'opulence; & l'on n'y reconnoît presque plus rien des mœurs Espagnoles. Les Habitans polis, affables, enjoués, sont presque tous étrangers, la plupart François; & l'on y parle notre langue autant ou plus que celle du pays.

Placée sur une pointe de terre, dans une petite isle sablonneuse, Cadix est entourée de la mer de tous côtés, excepté par l'endroit où l'on y aborde. Cet endroit est très-bien fortifié; mais la Ville est petite, étroite & mal-saine. On a construit, à la pointe de l'Isle, le fort Saint-Sébastien, pour éloigner les approches de l'ennemi; & pour éviter l'effet de la bombe, on a laissé un grand espace entre ce fort & le corps de la

place. La mer, en se retirant, laisse à sec une partie du port ; il n'y a que le milieu qui conserve assez d'eau, pour tenir à flot les plus gros bâtimens. Dans la partie que la mer découvre & recouvre successivement, on ne trouve que de la vase ; de sorte que les vaisseaux y enfoncent sans danger, & en sortent de même, quand le flot vient les relever. On a creusé des canaux pour mettre ceux du Roi en plus grande sûreté ; & l'on a construit des magasins, des arsenaux, & tout ce qui est nécessaire pour le service de la marine.

Il n'y a peut-être point d'endroit en Europe, où les denrées soient plus chères & l'argent plus commun qu'à Cadix. Toutes les Nations y abordent ; mais, à moins qu'on n'y soit retenu, ou par un commerce établi, ou par de gros intérêts, le séjour n'en peut être agréable ; parce qu'on n'y jouit point de la nature. La Ville n'a d'ailleurs rien de remarquable, que la somptuosité de ses Habitans. L'antiquité en a publié plusieurs fables ; & les Espagnols les ont multipliées. Les Phéniciens y furent attirés par les richesses qui se trouvoient en Espagne : les Syriens la fréquentent, & y formerent des établissemens.

Telle est l'origine du célèbre port de Gadès , à présent Cadix , qui passoit , chez les Grecs , pour l'extrémité du monde , du côté de l'Occident. Cette place devint si puissante , qu'elle ne le cédoit , dit-on , qu'à Rome seule , pour le nombre des Citoyens. On assure qu'elle a perdu infiniment de son ancienne étendue ; que la mer a mangé une partie du terrain ; & que dans les basses marées , on apperçoit encore des décombres de maisons.

Ce qui rendoit sur-tout l'isle de Gadès célèbre dans ces siècles éloignés , c'étoit la religion qu'on y pratiquoit ; car , outre le culte originaire de la Syrie , ses Habitans adorèrent des Divinités particulières : ils dressèrent des autels à l'Année , aux Mois , à l'Industrie , à la Vieillesse , à la Pauvreté , &c. Ils furent les premiers qui s'aviserent d'honorer la Mort , non comme une divinité implacable , mais comme le terme assuré du repos pour tous les Humains. Entre ces Divinités , aucune n'a été si renommée qu'Hercule , dont le temple fut bâti par les Phéniciens. L'éloignement & l'antiquité contribuoient également à en faire croire des choses extraordinaires. On y voyoit deux colonnes d'airain ,



sur lesquelles étoient gravées des lettres mystérieuses, dont on ignoroit la signification. Apollonius de Thiane, consulté sur cet objet, répondit qu'elles avoient été tracées de la main même d'Hercule, & qu'elles étoient le lien qui retenoit la terre & la mer en société. On prétend que ce Héros sépara les deux montagnes de Calpé & d'Abyda, dont l'une est actuellement en Europe, & l'autre en Afrique, & qu'il joignit, par ce moyen, l'Océan avec la Méditerranée. Prenant cet endroit pour les limites du monde, il y éleva ces fameuses colonnes qui portent son nom, & y grava cette inscription si connue : *Non plus ultra.*

Cadix est le centre de tout le commerce qui se fait aux Indes occidentales : c'est le lieu où tous les Négocians François, Anglois, Hollandois, Italiens envoient leurs effets, pour les faire transporter en Amérique sur des navires Espagnols, partagés en trois classes, la Flotte, les Vaisseaux de Registre, & les Galions. La Flotte consiste en trois vaisseaux de guerre, & quatorze ou quinze navires marchands, dont le port est, depuis quatre cens jusqu'à mille tonneaux. Ces bâtimens sont chargés de

tout ce que l'Europe produit de meilleur en tout genre : étoffes de laine & de soie, toiles fines, velours, rubans, dentelles, miroirs, verres, papier, coutellerie, toutes sortes d'instrumens de fer, des montres, des pendules, des bas, des souliers, des livres, des tableaux, du vin, des fruits, &c. Ainsi toutes les Nations sont intéressées dans la cargaison de cette flotte. L'Espagne n'y a guere de part, que pour ses vins, & quelques autres articles peu importans; ce qui, joint au fret, aux droits de courtage, aux taxes & impositions pour le Roi, est tout l'avantage qu'elle retire de ce commerce. La Flotte appareillée à Cadix, est chargée pour la Vera-Cruz. Il ne lui est pas permis de se séparer, ni de relâcher en aucun endroit. Elle prend en retour de l'or & de l'argent, des pierreries, de la cochenille, de l'indigo, du cacao, du tabac, du sucre, &c.

Les Vaisseaux de Registre sont équipés & partent pour le compte de quelques Particuliers de Séville ou de Cadix. Lorsqu'ils croient que les ports de l'Amérique manquent de certaines marchandises, ils présentent une Requête au Conseil des Indes, & demandent la

permission , moyennant une certaine somme , d'envoyer chacun un navire de trois cens tonneaux. Ils sont encore obligés de faire des présens considérables à différens Officiers , pour obtenir des facilités qu'on n'accorde qu'à prix d'argent. Quoique le consentement porté dans le registre , ne soit que pour trois cens tonneaux , il ne part aucun bâtiment dont la charge ne contienne au moins le double.

La flotte appelée les Galions , est composée de huit Vaisseaux de ligne , destinés principalement pour fournir le Pérou de munitions de guerre ; mais ils sont encore remplis de toutes sortes de marchandises pour le compte de divers Particuliers. Douze autres Navires partent sous leur convoi ; & cette Flotte , comme celle de la Vera-Cruz , a ses regles & ses limites. Elle ne peut faire que le commerce de Terre-Ferme & des côtes de la mer du Sud , comme l'autre ne doit débarquer que dans le Mexique. J'ai parlé ailleurs des fameuses foires de Porto-Belo , de Carthagene , d'Acapulco & de Panama , & des principaux détails qu'entraîne l'immense étendue de ce négoce , totalement entre les mains des Étrangers. Il est

partagé , à Cadix , entre les François ouvertement , & les Anglois sous-main. Les Espagnols ne sont que les prête-noms.

Les Anglois se plaignent que le commerce , qui se faisoit autrefois dans l'intérieur du Royaume entr'eux & les Sujets de Sa Majesté Catholique , est diminué de plus d'un tiers. Je leur en demandai la raison ; voici la réponse que me fit un Négociant. « L'extrême avancement de nos Marchands de Londres , est une des premières causes de ce changement. Pour augmenter leurs profits , ils ont mis leurs effets à un prix qui a rebuté les Espagnols. D'ailleurs la main-d'œuvre en France & en Hollande , étant beaucoup moins chère qu'en Angleterre , leur donne la facilité de vendre à meilleur marché. Une troisième raison est l'avènement de la Maison de Bourbon au Trône d'Espagne ; époque où les François ont commencé à faire le commerce dans ce Royaume , & à nous enlever le nôtre. Ce sont eux qui , en retour de leurs soies , de leurs toiles , & autres ouvrages de leurs fabriques , tirent aujourd'hui les trésors du Mexique & du Pérou. Je

» pourrois parler auffi des progrès que  
 » les Efpagnols ont faits dans quelques  
 » branches de manufacture , de l'encou-  
 » ragement & des récompensés que les  
 » Rois , Successeurs de Charles II , ont  
 » donnés aux arts & à l'industrie ; ils  
 » ont appellé des Etrangers ; ils ont  
 » excité l'émulation de leurs propres  
 » Sujets ; & cette attention n'a pas été  
 » absolument infructueuse ».

Malgré toutes ces plaintes , le négoce des Anglois , dans ce pays , est encore considérable. Ils y portent une quantité prodigieuse de poisson sec & salé , des draps , des soies travaillées , des provisions de guerre & de mer , des ouvrages d'horlogerie , du plomb , de l'étain , du cuivre , des chapeaux , en un mot , toutes les productions de leur Isle & de leurs Colonies , pour lesquelles ils reçoivent celles de l'Espagne & de l'Amérique. Les principales sont les vins , les fruits , le cacao , les excellentes laines de Ségovie , les lames d'épée de Toledo , les armes à feu de Guipuscoa & de Barcelonne , le tabac de Séville & de la Havanne , &c.

Le trafic entre ce Royaume & ses Colonies , est naturellement tout ce qui soutient ses forces maritimes. Quant à

son négoce intérieur, il n'est nullement proportionné au nombre de ses Habitans. Sans doute que la situation du pays, la nature du climat, & l'abondance de toutes les denrées nécessaires à la vie, les empêchent de chercher ailleurs, ce qu'ils trouvent chez eux avec profusion. Mais leur grande erreur politique, est de n'avoir pas assez fait attention à la vérité de cette maxime : « que l'industrie, les arts & le travail, » sur-tout pour les besoins de première » nécessité, sont des sources de richesses » plus sûres & plus durables, que toutes » les mines d'or & d'argent ». Depuis quelques années, le Ministère semble s'être aperçu de cette méprise ; & c'est pour la réparer, que la Cour a établi des manufactures de laine à Ségovie, à Guadalajara, à Sarragosse, à Aguilar, à Barcelonne ; de soie, à Murcie, à Valence, en Andaloufie, en Catalogne ; d'étoffes d'or & d'argent, à Talavera, à Madrid ; de toiles, à Corogne, à Ségovie ; de porcelaine, au Buen Retiro, à Madrid ; de tapisseries & de cartes, dans cette même Ville ; de verre, à Saint-Ildephonse ; d'épées, à Toledé ; de fer, dans la Biscaye ; de

papier , à Ségovie ; de poterie , à Talavera-la-Reyna , &c.

Après Séville & Cadix , les principales Villes de l'ancien Royaume d'Andalousie , sont Gibraltar , Tarif , Algézire , Rota , Conil , Médina - Sidonia , Xerès , San Lucar , Arcos , Almonte , Palacios , Jerenna , Offuna , Ecija , Bæça , Andaxar , Jaen , Ubeda , Cordoue , &c.

Gibraltar est un monument éternel de la foiblesse des Espagnols , qui ne peuvent le tirer des mains des Anglois. Ces derniers y entretiennent une garnison nombreuse , & y ajoutent tous les jours de nouvelles fortifications. Personne n'ignore les avantages qu'ils retirent de cette rade , ainsi que du Port-Mahon , qui leur donnent le commerce de la Méditerranée. La Ville est située au pied & dans la partie occidentale d'un rocher escarpé , qui avance près d'une demi-lieue dans la mer , & ne tient au continent , que par une petite langue de terre qui n'excede pas la hauteur de l'eau. Du tems de l'invasion des Maures , un Général de leurs troupes , nommé Tarif , ayant débarqué son monde au pied de ce promontoire ,

s'y maintint malgré les efforts des Goths, & lui donna son nom, qui joint à celui de Montagne, *Gébel*, a formé, par corruption, le nom de Gibraltar. On a trouvé à son sommet une magnifique esplanade, d'où la vue se porte à plus de trente lieues dans la Méditerranée. On y a construit une tour fort élevée, où il y a toujours une sentinelle pour découvrir les bâtimens qui font voile dans le détroit. Cet homme en donne avis aussi-tôt qu'ils paroissent, en allumant autant de feux, qu'il aperçoit de vaisseaux.

C'est auprès d'Agezire, que les Maures, appellés par le Comte Julien, firent leur première descente en Espagne. Ils en resterent les maîtres pendant sept cens ans; & comme ils étoient fort laborieux, ils firent de ce pays un lieu de délices. On y voit un château, que les Habitans disent être celui du Comte Julien; & si l'on en croit les Espagnols, ce château reçoit encore de tems en tems la visite de son Maître, qui vient contempler les trésors qu'il y a cachés, & maltraiter les personnes qu'il y trouve. Les Curieux se font conduire dans les caves, qui sont de vastes souterrains, comme ceux de



l'Observatoire de Paris. On y voit des crySTALLIFICATIONS qui pendent aux voûtes, comme des morceaux de glace ; en les rompant avec des marteaux , il en tombe des piéces que quatre hommes auroient peine à porter.

La ville de Conil est célèbre par la pêche du thon , qui y est toujours fort abondante. Vous connoissez ce poisson massif & ventru , couvert de grandes écailles & d'une peau déliée ; qui a le museau pointu & épais, les dents aiguës & petites , les ouies doubles , accompagnées chacune de deux nageoires , & le dos tirant sur le noir. Sa queue large & formée en croissant , fait presque toute sa force & sa défense. Il est d'ailleurs fort craintif ; & au moindre bruit il se retire dans des fosses , où des filets sont tendus pour le prendre. On appelle ces pièges , des *Madragues*. L'entrée en est aisée , & la sortie difficile. Si le thon veut sauter par-dessus , il en est empêché par des hommes qui se tiennent dans de petites barques autour de la Madrague ; & après avoir tenté quelques efforts , il reste tranquille dans sa prison , jusqu'à ce que les Pêcheurs l'amènent à terre & le tuent.

Ces poissons nagent en troupe , & se

suivent comme des moutons : de maniere que dès qu'on en voit un entrer dans la fosse tendue de filets , on est sûr que tous les autres vont s'y jeter après lui. On connoît leur approche par le bruit qu'ils font en agitant violemment l'eau de la mer. On les pêche aussi à la ligne , sur des bateaux toujours à la voile. L'hameçon est couvert d'un vieux linge ou d'un petit sac taillé en forme de fardine , dont les thons paroissent très-friands ; & comme ils sont en même tems très-voraces , ils gobent avidement l'hameçon. Chaque bateau en ramene quelquefois plus de cinquante , qui meurent aussi-tôt qu'ils sont pris. On les pend par la queue ; on leur ouvre le ventre pour en ôter les intestins ; & on les coupe par tronçons. Leur chair , qui ressemble à celle du veau , est ferme , & très-nourrissante. On la mange rôtie ; on la sale aussi pour la conserver ; ou bien on la marine , en la faisant cuire avec de l'huile & du sel ; & on la met dans des barrils avec de la nouvelle huile , du poivre concassé , des cloux de girofle , & des feuilles de laurier. Les Habitans de Conil en font un très-grand commerce, Ils en chargent des vaisseaux

pour l'Italie, où elle sert de nourriture aux équipages des galeres de la Méditerranée. Les Ducs de Medina-Sidonia, Seigneurs de cette Ville, en retirent tous les ans plus de cinquante mille écus. Le thon est un fort grand poisson : on en trouve qui ont jusqu'à dix pieds de long ; les plus communs en ont sept ou huit, & pesent environ cent cinquante livres. L'été est la saison ordinaire de cette pêche.

A une lieue de Medina-Sidonia, on montre le château où Pierre le Cruel tint autrefois prisonniere la Reine Blanche de Bourbon, sa femme, pour complaire à Marie de Padilla, sa Maîtresse. Xerès est célèbre par ses vins, dont il se fait un grand débit tant en Europe que dans les Indes. La campagne des environs est fameuse par la bataille que perdit, contre les Maures, le malheureux Roderic, dernier Roi de la race des Goths, perte qui décida de l'empire d'Espagne. On voit dans l'église d'Arcos, les portraits de tous les Hérétiques brûlés par ordre de l'Inquisition.

Mon dessein n'est pas de parcourir ainsi toutes les villes de l'Andalousie ; je ne m'attacherai plus qu'à celles qui ont été des Capitales de Royaume.

Jaen est célèbre par la Sainte Véronique, à laquelle les Espagnols ont la plus grande dévotion. Vous savez que c'est le nom qu'on donne à l'image de la face de Notre-Seigneur, peinte sur le mouchoir d'une des Femmes qui l'accompagnoient au Calvaire; que cette Femme, nommée Véronique, présenta au Sauveur le voile qu'elle avoit sur sa tête, pour lui essuyer le visage couvert de sang & de sueur; & que son divin portrait demeura tracé sur cette toile. On ne dit pas comment la relique est arrivée dans cette Ville; mais on la conserve avec un soin religieux, dans une châsse magnifique, fermée à sept clefs, gardées par sept personnes.

Cordoue, considérable par sa grandeur, ses richesses, son ancienneté, les agrémens de sa situation sur les bords du Guadalquivir, la beauté de ses maisons, la multitude de ses jardins, la fertilité de son terroir, tient le second rang parmi les villes de l'Andalousie. Elle étoit déjà fort célèbre du tems des Romains, sous le nom de *Corduba*; & l'on y trouve encore par-tout des inscriptions & des monumens qui marquent son antiquité & sa splendeur. Elle a produit beaucoup de grands hommes, tels que Lucain, les

deux Seneques, sous le regne des Romains, & , si l'on en croit les Habitans, Avicenne & Averroès sous l'empire des Maures. On pense avec plus de raison, qu'ils n'ont fait que l'illustrer par leur séjour & par leurs travaux, lorsque cette Ville étoit le centre des arts, & le rendez-vous de tous les Savans. Le fameux Osius, qui présida au Concile de Nicée, fut un de ses premiers Evêques.

L'édifice le plus remarquable de Cordoue, la Cathédrale, étoit anciennement une mosquée bâtie au huitieme siecle par les Arabes : on l'appelle encore Mesquita. On y entre par vingt-quatre portes chargées de sculpture & d'ornemens ; la voute, peinte & dorée, est soutenue par plus de trois cens colonnes d'albâtre, de jaspe & de marbre, d'un pied & demi de diametre, & dont quelques-unes ont des chapiteaux d'ordre Corinthien, restes précieux d'un ancien Temple dédié à Auguste. Elles devoient faire un effet admirable, avant que les Chrétiens, pour adapter cette Eglise à leurs usages, ne les eussent coupées par des croix, par des autels & par le chœur, situé précisément au milieu du Temple. On y montre un Crucifix, qu'un Espagnol, prisonnier parmi les Maures, a

fait, dit-on, avec ses ongles. Un François ne doit pas oublier la chapelle de Saint Louis, où se trouve une statue équestre de ce Saint Roi. Lorsqu'un Dignitaire de cette Cathédrale meurt sans faire de testament, l'Evêque hérite de son bien ; & il en hérite presque toujours ; car ce même Chanoine ne peut tester sans une permission expresse du Pape ; & le Pape l'accorde difficilement. S'il l'obtient, l'Evêque peut encore choisir parmi les meubles, ce qu'il juge à propos. C'est ce qu'on appelle la *Luctuosa*, la Pleureuse, ou le Droit de Deuil.

L'ancien palais des Rois de Cordoue est un grand bâtiment, accompagné de jardins. L'Inquisition a aussi le sien sur le bord du fleuve. La place Mayor est bordée de jolies maisons avec des portiques. Les montagnes, au pied desquelles la Ville est bâtie, sont entrecoupées de vallées charmantes, arrosées d'une multitude de ruisseaux, & couvertes de forêts d'orangers, qui embellissent tout le pays. On rapporte que Muza, ce fameux Capitaine Maure, qui en fit la conquête, pénétré de douleur d'être obligé de l'abandonner, ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! Cordoue,

» Ville délicieuse, que de plaisirs il faut  
 » que je quitte ».

Les hauteurs voisines de cette Ville, font partie de la *Sierra-Morena*, qui sépare l'Andalousie de la nouvelle Castille. Ces montagnes, dont une partie est couverte de bois, & l'autre aride, ou remplie de métaux, n'ont jamais été habitées ni cultivées, moins par la mauvaise qualité du sol, que parce que ce pays s'est presque toujours trouvé entre des États qui se faisoient une guerre sanglante. En 1725 on propoisa d'y envoyer des Habitans ; mais le projet n'eut pas lieu, parce que l'Espagne entière avoit besoin de Colonies ; que toutes ses Provinces étoient incultes ; & qu'il étoit inutile d'aller au loin chercher un terrain inconnu, montagneux, sans débouchés, lorsqu'on avoit, aux portes même de la Capitale, des campagnes désertes, qu'on négligeoit de cultiver.

On parle aujourd'hui de faire venir des Etrangers, sur-tout des Allemands & des Flamands, pour les établir dans ces montagnes ; de donner à chaque famille une maison garnie de tous ses ustensiles, des vaches, des moutons, des poules, des cochons, & les outils

nécessaires pour les travaux de la campagne. Mais comment rassembler tant de bestiaux, sans dégarnir d'autres Provinces? D'ailleurs les autres Puissances, qui ont les yeux ouverts sur la désertion de leurs Sujets, ne manqueroient pas de s'opposer à cette émigration.

En supposant même que cette Colonie puisse avoir lieu, que les livraisons soient faciles & de bon aloi, les maisons construites promptement & dans des terrains avantageux, les maladies rares, & les récoltes heureuses, on peut en encore assurer que l'opération sera sans succès, parce que la dépopulation de l'Espagne a sa cause dans le manque de travail, de commerce & d'industrie; & que le zèle des Colons s'éteindra comme celui des anciens Habitans. Ce ne sont point précisément de nouveaux hommes qu'il faut à ce pays, mais des siècles d'un bon gouvernement, des chemins, des canaux, des plantations, une sage administration des finances, une forme d'imposition qui ne nuise ni à l'agriculture, ni à l'industrie: il faut diminuer le nombre des gens de Main-Morte, retirer de la main des Grands une partie de leurs vastes domaines, abolir l'Inquisition. Il faut enfin, un plan fixe, invariable,



bien suivi, de l'argent, du courage, des sacrifices, & plus de cent ans.

Un des abus qui font le plus de tort à ce Royaume, c'est que l'exportation du bled, d'une Province à l'autre, est défendue, excepté pour le Roi & le service des armées. Par cette mauvaise politique, on est obligé d'en faire venir d'Afrique, d'Italie ou d'Angleterre. D'ailleurs à quoi pourroit servir la liberté du commerce des grains, si l'on manque de grands chemins, & de rivières propres à les transporter ? Une Compagnie de Négocians & d'Ouvriers Hollandois s'étant présentée à Charles II, pour rendre navigable le Mançanarès depuis Madrid jusqu'au Tage, & le Tage jusqu'à Lisbonne, offrit, moyennant un certain droit sur les marchandises conduites par cette voie, de faire toutes les avances, sans qu'il en coûtât rien à la Couronne. Le Conseil de Castille examina cette proposition ; & le résultat fut, « que s'il avoit » plu à la Providence de rendre ces deux » rivières navigables, elle n'auroit pas » eu besoin de l'assistance humaine ; que » puisqu'elle ne l'a voit pas fait, elle n'a- » voit pas cru, sans doute, que cela dût » être ; que de l'entreprendre, ce seroit

» violer ses décrets , & vouloir redref-  
 » ser les imperfections qu'elle a mises  
 » à dessein dans ses ouvrages ».

Un autre désavantage pour l'agriculture Espagnole , c'est que la vente d'une terre rompt le bail du Fermier. De là cette négligence qui laisse la plupart des campagnes incultes. On voit ici , avec autant de surprise que de douleur , des possessions d'une étendue immense , & très-peu de grain. Les parties labourées , le sont si négligemment , que les épis manquent de nourriture & d'embonpoint. Les champs sont d'ailleurs toujours remplis de mauvaises herbes , & couverts de pierres. On ne fait que grater un peu la surface , en traçant un léger sillon , que le moindre vent ne tarde pas à recouvrir. Après ce pénible labour , les Paysans laissent reposer la terre pendant quelques jours , vont ensuite faire leurs semailles , & ne regardent plus leur champ jusqu'à la récolte. Une preuve de la fertilité du terroir , c'est le produit qu'il rend encore , malgré le peu de soin qu'ils prennent de le travailler. Croiriez-vous qu'ils ne se donnent pas la peine de faire eux-mêmes leurs moissons ? Ce sont des Auvergnacs , des Languedociens , des Gas-

cons & des Basques, joints à quelques Habitans de la Galice, qu'il faut excepter de cette indolence générale, qui courent l'Espagne tous les ans au tems de la récolte. On ne fait jamais de gerbes pour l'orge, & rarement pour le froment. On ne transporte point le grain nouvellement coupé, ni au grenier, ni à la grange: on le laisse en plein champ, sur une éminence, dans un terrain sec, où les mules le foulent aux pieds; les Espagnols n'ont pas d'autre façon de le battre. Pour conserver le bled exposé en plein air, on l'environne de petites barraques; & comme ces endroits sont, pour l'ordinaire, dans le voisinage des Villes, les Habitans vont le soir s'y promener & s'y rassemblent pour se réjouir. On y danse au son des instrumens; & l'on y joue de la guitare. Les Dames de Madrid ne dédaignent pas ces sortes de divertissemens.

On ne seme guere, en Espagne, que de l'orge, du riz & du froment. C'est avec la paille de bled, qu'on nourrit les mules; & cette paille, préférable au foin par sa délicatesse & par son suc, soutient ces animaux dans leurs plus grandes fatigues. Les chevaux même n'ont pas d'autre nourriture, à moins qu'on ne leur fasse faire de longues

courfes ; & dans ce cas, on leur donne de l'orge. On prétend que la paille hachée contribue à leur former ce corsage élégant & fin, qui les distingue de ceux des autres pays. Quant à l'avoine, on en fait peu d'usage, quoiqu'elle n'y soit pas absolument inconnue. Lorsque le bled est battu, mondé & vanné, on le transporte dans un grenier public, d'où il est distribué au Peuple par des Magistrats préposés à cette administration.

Ce que je dis ici de l'agriculture Espagnole, ne regarde point les environs de Grenade, de Murcie, de Valence & de Barcelonne. Les Catalans sont industrieux & connoissent le prix du travail. Les autres Provinces abondent en toutes sortes de grains & de légumes. On y trouve des petits pois, même au milieu de l'hyver ; & ils y viennent sans le secours des serres chaudes. On s'apperçoit seulement, qu'il y manque toujours un peu d'industrie : on n'y voit ni enclos, ni haie, ni arbre, mais des vignes & des olives. En Biscaye, toute l'attention se porte sur les manufactures de fer ; les terres y sont absolument négligées, & plus encore dans les deux Castilles.

Le climat de l'Espagne est peut-être

le plus beau de l'Europe. L'air y est pur & salubre, mais trop subtil pour les tempéramens disposés à la phthisie. En hiver, le froid est vif & pénétrant; il faut avoir la précaution de se garantir la poitrine. En été, les chaleurs sont accablantes; il faut se tenir tranquille dans sa chambre, sans y laisser entrer le jour. Le choix de l'eau est encore un soin qu'on ne doit pas négliger. Celle de Ségovie & d'Aranjuez est mal-saine; mais on la corrige en y plongeant un fer rouge avant que de la boire. J'ai déjà parlé des eaux de Madrid; elles ont un degré de bonté si supérieur, que les Cours de Naples & de Parme en font venir pour leur usage.

On trouve ici plusieurs arbres particuliers au pays, tels que le chêne verd, le liège, &c. Le premier ressemble absolument au chêne ordinaire, soit par la fleur, soit par le fruit; mais il en diffère par ses feuilles, qui approchent de celles du houx. Elles sont fermes, piquantes par les bords, d'un verd foncé, un peu velues, blanchâtres par-dessous, & ne tombent point en hiver. Il y a de ces arbres dont on fait, pour la marine, des effieux de poulies, & d'autres qui portent un gland doux, & aussi bon à manger

manger que les châtaignes, le même peut-être dont on se nourrissoit dans l'âge d'or.

Une autre espèce croît en buisson garni de feuilles très-petites, sur lesquelles se nourrit cet insecte utile & précieux, qu'on nomme *Kermès*. La femelle, étant jeune, court sur les tiges; mais au bout de quelque tems, elle se fixe dans un endroit, & y devient immobile. C'est là qu'elle attend le mâle, qui, transformé en moucheron, la cherche en volant. Lorsqu'il l'a trouvée, il se promène sur elle, & va de la tête à la queue pour l'exciter au plaisir. Fidelle alors, & soumise au vœu de la nature, la femelle répond à ses caresses, & devient féconde. Son corps se gonfle d'abord; sa peau s'étend, se sèche, & paroît comme ces excroissances qu'on apperçoit sur les arbres. Dans cet état, elle ne sert plus que de coque, sous laquelle sont renfermés les œufs de l'insecte. Vus au microscope, ils sont parsemés d'une infinité de points brillans de couleur d'or; & étant secoués, il en sort autant de petits animaux semblables à celui dont ils tiennent la vie. Ils se dispersent sur le chêne jusqu'au printems, & se fixent sur les branches, pour y

faire leurs petits. La récolte du Kermès est plus ou moins abondante, suivant que l'hiver a été plus ou moins rigoureux. Des Femmes le détachent avec l'ongle avant le lever du soleil, & l'enferment dans des boîtes pour le vendre aux Teinturiers ou aux Apothicaires; car on s'en fert également pour la teinture & pour la médecine.

Le liege est un autre arbre de moyenne hauteur; qui, par ses chatons & par ses glands, differe peu du chêne verd. Son écorce est épaisse, légère, spongieuse, grisâtre, se fend elle-même, & se sépare de l'arbre, si l'on néglige de l'en détacher. Elle est poussée par une autre écorce qui se forme dessous; mais pour l'avoir plus commodément, on fend le tronc dans toute sa hauteur; on lui ôte son enveloppe; on la trempe dans l'eau pour l'amollir; & on la fait sécher au feu, en la chargeant de pierres pour la rendre plate. Tel est le liege qu'on transporte en ballots dans tout le monde, pour faire des bouchons, pour la pêche, pour la marine, & pour d'autres usages.

Le miel d'Espagne peut être comparé à celui du mont Hymette; & les vignes sont si abondantes, que l'on ne connoît ici ni la biere ni le cidre. Les liqueurs

étrangeres , comme le rum de la Jamaïque , y font défendues ; & l'on y boit rarement du vin des autres pays , excepté dans les ports de mer.

Les meilleures mules d'Espagne font les Castillannes , & sur-tout celles de la Manche. Elles participent aux qualités des animaux qui les ont engendrées ; c'est-à-dire , qu'elles ont la force du cheval & la dureté de l'âne. Elles semblent nées pour porter docilement & long-tems de gros fardeaux ; & l'on ne connoît guere ici que les attellages de mulets , même aux carrosses. Ils servent dans les montagnes , & passent aussi hardiment qu'adroitement , sur les bords des précipices. Ils viennent tous de la jonction d'un âne avec une jument , ou d'un cheval avec une ânesse. Les premiers forment la grande espece ; les seconds font de petits mulets , qu'on appelle des bardeaux. Les uns & les autres font fort chers en Espagne ; il n'est pas rare d'y vendre une mule jusqu'à cinquante louis. On ne connoît point les chevaux de trait ; tout est transporté par des mules qu'on attèle à des charriots ou à des charrettes. Elles passent en sûreté dans des endroits où un cheval n'ose avancer.



## 460 SUITE DE L'ESPAGNE

Les Espagnols ont beaucoup de bœufs & de vaches ; mais ils en profitent peu. L'huile d'olive leur tient lieu de beurre ; & ils ne font guere usage que de lait de chevre. Les moutons sont secs, maigres & décharnés, faute de bons pâturages ; mais leur chair, dont le goût est exquis, est substantielle & nourrissante. La volaille manque de goût & le gibier de fumet. Les lapins multiplient étonnamment. Il y en avoit une si grande quantité du tems d'Auguste, qu'on fut obligé de donner ordre aux Soldats Romains de les détruire. On prétend même que le nom d'Espagne vient du mot Phénicien *Spanijam*, qui signifie pays de lapins.

Le poisson est rare dans l'intérieur du Royaume, où l'on n'en voit guere d'autre, que celui qu'on apporte dans la neige ; mais on mange à Madrid une multitude prodigieuse d'écrevisses. Tout le poisson dont on fait usage, vient de Terre-Neuve ; & ce sont les Anglois qui font ce commerce.

Je suis, &c.

A Cordoue, ce 30 Mai 1755.

## LETTRE CCVI.

## SUIVE DE L'ESPAGNE,

**D**E retour à Madrid, où je restai peu de tems, je m'occupai de quelques remarques sur la constitution de cette Monarchie & les usages de cette Cour. La Couronne d'Espagne fut long-tems élective; & les fils des Rois ne l'obtenoient que par le consentement unanime des Grands & du Peuple. Aujourd'hui elle est héréditaire, & passe successivement du Pere aux Enfans, tant qu'il y a des Princes ou des Princesses de la Maison Royale; car, au défaut des mâles, les Filles ont droit de succéder. On croit que ce changement, dans la forme de la succession, s'est introduit en Castille vers le dixieme siecle. Les élections se faisoient à Toledé, où les Rois étoient sacrés & couronnés. Cette coutume a été abolie; on a supprimé l'onction royale; & l'on s'en tient à une simple proclamation faite par les Etats assemblés dans l'église du Buen-Retiro. C'est ce que les Espagnols ap-

pellent *Jurer au Roi*, ou prêter serment de fidélité. Autrefois ces Princes prenoient les titres de Glorieux, de Pieux, de Triomphateur, qui se réduisent actuellement au seul nom de Catholique.

Le Roi nomme aux Evêchés, aux Abbayes, aux Commanderies des Ordres Militaires, à plusieurs Canonicats, & à quantité de Bénéfices simples. Aucun Prince d'Europe ne possède une plus grande étendue de pays. Il y a dans l'Amérique seule, trente-huit Diocèses. Il envoie cinq Vice-Rois & cinquante-cinq Gouverneurs dans les Indes Orientales & Occidentales, sans compter une infinité de petits gouvernemens, auxquels nomment ces mêmes Vice-Rois. Ces emplois ne sont que pour cinq ans; mais ce tems suffit pour enrichir les plus pauvres. Un Gouverneur peut gagner deux millions pendant le tems de son administration.

La Maison du Roi est composée d'un Mayor-Domo-Major, de douze Mayor-Domo ordinaires, & de plusieurs Gentilshommes de la Chambre. Les autres grands Officiers de la Cour sont, comme en France, le Grand-Écuyer, le Grand-Maitre de la garde-robe, le Grand-Aumônier, &c. On ne

peut avoir aucune de ces places sans être Gentilhomme. La Camarera-Major est la première Dame d'honneur de la Reine. C'est toujours une veuve qui est pourvue de cette charge. Le Grand-Ecuyer a réuni les commandemens de Grand-Veneur & de Grand-Fauconnier. Des Hallebardiers occupent les dehors des appartemens ; les Gardes-du-Corps , l'entrée ; & les Gardes Wallones & Espagnoles , la porte & l'extérieur du palais.

Lorsque les Rois doivent faire leur entrée publique à leur avènement au Trône , on construit en différens endroits de la Capitale , des arcs de triomphe ; on orne les maisons d'emblèmes , de tapisseries , de glaces , de tableaux , de guirlandes , dans toutes les rues où doivent passer Leurs Majestés ; & les Marchands Jouailliers , particulièrement les Orfevres , exposent ce qu'ils ont de plus riche & de plus brillant en meubles d'or & d'argent , joyaux , bijoux , &c. Le Roi , la Reine , la Famille Royale entrent dans la Ville par la porte de Retiro , précédés des Hallebardiers avec leur musique , & des Compagnies des Gardes avec leurs trompettes & leurs timballes. Quatre carrosses dorés ,

où sont les Grands Officiers de la Couronne ; d'autres , pour ceux de la Reine & les Dames du palais , suivent ce premier détachement. Viennent ensuite neuf voitures attelées de quatre chevaux , pour les Gentilshommes ordinaires & les autres Officiers de la Chambre. Un carrosse à huit chevaux richement caparaçonnés , est accompagné de quatre Valets-de-pied, & de huit Valets-de-Chambre qui marchent à côté. Un autre carrosse également attelé , avec vingt-quatre Valets-de-pied du Roi & de la Reine , précède l'équipage de Leurs Majestés. Il est escorté des Officiers des Gardes - du - Corps , & de douze Pages en broderie d'or , qui , avec les ornemens de la voiture , & les richesses de l'attelage , offrent le coup-d'œil le plus éclatant. Un autre détachement termine cette partie du cortège. Les Infans & Infantes , s'il y en a , suivent le Roi , environnés de leurs Officiers & de leurs Gardes ; & la marche finit par plusieurs carrosses qu'occupent d'autres Seigneurs & Dames de la Cour. Les rues sont remplies d'une foule étonnante de Peuple , soit Espagnols , soit Etrangers ; & tout le beau monde est aux balcons.

Arrivées à l'église, Leurs Majestés sont haranguées par l'Archevêque de Tolède, qui leur présente de l'eau bénite, les conduit à un priez-Dieu; & la musique entonne le *Te Deum*. En sortant on prend une autre route, mais toujours dans le même ordre; & comme il est tard, la Ville est illuminée. De retour au palais, le Roi voit le feu d'artifice de son balcon, & le lendemain, le combat des taureaux. Dans des tems plus barbares, on y joignoit un Auto-da-Fé; mais cette fête cruelle n'est plus du goût de cette Cour polie, ni même de la Nation.

J'ai parlé ci-devant du Conseil de Castille. Celui de l'Inquisition n'a plus d'autre autorité, que celle que le Prince veut bien encore lui laisser. Le Conseil de la guerre a pour objet les armées de terre & de mer, & doit être formé d'Officiers distingués. Les Colonies appartiennent au Conseil des Indes. Celui de la Croisade regarde certaines indulgences accordées par le Pape, moyennant certains impôts qui se perçoivent au profit du Roi. Une Bulle promet un an d'indulgences pour la somme de deux réaux; une autre, pour le même prix, absout de tous leurs péchés les person-

nes qui sont à l'agonie. Vous connoissez la Bulle du carême, & celle qui, pour une légère rétribution, assure la possession d'un bien, dont la propriété est équivoque.

L'objet du Conseil est de faire le recouvrement des deniers que la piété des Peuples donne à l'Etat, pour l'entretien d'une guerre contre les Infidèles. Il est très-important pour l'Espagne, de garder Ceuta sur la côte d'Afrique, sans quoi le privilege de lever des impôts, en vertu de ces quatre bulles, seroit révoqué, ou cet argent passeroit à Rome. C'est dans ce même Conseil, que sont examinés tous les livres sur la Religion; & l'on n'imprime ni missel, ni breviaire, sans son aveu. Il a aussi le dépôt des biens abandonnés. Tout le monde est obligé de gagner l'indulgence de la Croisade, sous peine de refus d'absolution. La contribution imposée sur le Clergé est très-forte; celle des Séculiers l'est encore plus; & le produit de ces quatre Bulles peut rendre annuellement, dans l'Espagne seule, trois millions, & deux fois autant en Amérique.

Le Conseil des Ordres de Chevalerie a été institué pour maintenir leurs privilèges. De tous ces nobles cordons, le

plus estimé en Europe , est celui de la Toison d'or , auquel on ne donne pourtant pas une origine bien distinguée. Philippe le Bon , Duc de Bourgogne , aimoit , dit-on , passionnément une Dame de Bruges ; & un jour qu'il étoit allé la voir le matin , avec quelques favoris , il trouva sur sa toilette un petit poil blond. Le Duc l'examina avec attention ; & les Seigneurs de sa suite donnant une interprétation maligne à cet examen , se mirent à sourire en regardant le Prince. Il devina leur pensée ; & la croyant peu respectueuse pour sa Maîtresse , « tel » qui raille aujourd'hui de la toison , » leur dit-il , se trouvera un jour bien- » heureux d'en être honoré ». Quelque tems après , il institua un Ordre de Chevalerie , composé de vingt - quatre Gentilshommes , nobles de quatre lignées , avec un ruban autour de leur cou , d'où pendoit une toison , semblable à celle de Colchos , avec ces mots : *Pretium non vile laborum* , digne récompense des travaux. Le Duc se déclara le Chef de cet Ordre , qui est encore aujourd'hui le premier des Cours de Vienne & de Madrid. Elles le confèrent dans sa splendeur , par la qualité des personnes qu'on y admet. Le nom-



bre des Chevaliers fut fixé à trente-un, non compris quelques Officiers de l'Ordre. On en compte actuellement plus de quarante. Le Roi de France & plusieurs de ses Sujets sont décorés de ce cordon. Je dirai en passant, que, par un accord conclu entre les deux Cours, les Grands d'Espagne ont en France les honneurs de la Pairie, comme les Pairs de France jouissent en Espagne des honneurs de la Grandesse.

Vous avez vu que les autres Ordres de Chevalerie doivent leur établissement aux guerres que l'Espagne a eues à soutenir contre les Maures. Ils étoient la récompense des Gentilshommes qui se distinguoient par leur valeur. On y attacha des Commanderies; on donna même aux Chevaliers quelques-unes des Villes qu'ils enlevoient aux Infidèles. Ils avoient des Grands-Maîtres, qui les Gouvernoient comme à Malthe; mais je vous ai dit que Ferdinand avoit réuni ces grandes places à la Couronne. Il établit, sous le nom de *Conseil des Ordres*, une Cour souveraine, pour en régler la police.

Rien n'est plus sage ni mieux entendu, que cette diversité de Tribunaux particuliers, dont est composé, suivant

la différence des affaires, la constitution du gouvernement Espagnol. Ils sont tous subordonnés au Conseil d'Etat, auquel préside le Monarque lui-même, qui a pour Assesseur l'Archevêque de Tolède. Ce dernier en est, comme je l'ai dit, Conseiller né, en qualité de Prélat de la Cour; car Madrid, qui est dans son diocèse, n'est point une Ville épiscopale. Le nombre des autres Conseillers n'est pas déterminé; mais Sa Majesté n'y admet que des personnes du plus haut rang, des gens qui ont occupé les premières places de la Monarchie, ou rendu les plus grands services à l'Etat.

Le Corps des Loix est composé du Droit Romain, des Édits Royaux, & de la Coutume. Quand le premier n'a pas été suffisant, les Jurisconsultes y ont fait des additions appelées *Las Partidas*, espece de Code qui forme aujourd'hui le système entier de la Jurisprudence. Cependant on conserve encore beaucoup de loix gothiques, dont on a un recueil complet, qui est d'une très-grande utilité pour les Juges. C'est l'ouvrage d'un Prince Goth, qui régnoit au commencement du septième siècle. Il ne faut pas oublier le Droit Royal, ou Code d'Alfonse X, dont je

crois vous avoir parlé. Ses Successeurs y ont ajouté de nouvelles Loix, recueillies sous Philippe V.

On vante les Jurisconsultes Espagnols, dont plusieurs ont laissé des Ouvrages estimés. On ne fait pas le même éloge des Avocats; écoutez ce qu'en dit un de leurs Compatriotes, le savant Grégoire Mayans, Auteur d'un Recueil de Lettres, imprimé il y a vingt ans dans son propre pays. « Ces hommes, dit-il, » ne s'exercent qu'à fomentier les procès. » Ce sont des charlatans, des babillards, » qui, par un trafic honteux de déclama- » tions extravagantes, s'enrichissent » aux dépens du Peuple ignorant, & » renversent les fortunes des Particu- » liers ». Il les appelle des monstres nés pour fripponner les personnes simples. Il y a des traits encore plus vifs, que je m'abstiens de rapporter. L'idée que nous avons de cette profession en France, rend incroyable tout ce que l'Auteur avance à ce sujet.

Le même Savant nous fait part d'une coutume, que la haine pour la critique semble avoir introduite en Espagne. Ceux qui sont chargés, par des ordres supérieurs, d'examiner les livres pour l'impression, poussent la politesse jusqu'à

demander aux Auteurs les jugemens qu'ils doivent prononcer. Les Ecrivains les plus célèbres, qui apparemment ne sont pas les plus modestes, ne font aucune difficulté de les dicter eux-mêmes; ces jugemens sont pour l'ordinaire fort étendus; & d'autres pour quelques vers médiocres, ne rougissent pas de se comparer à Ovide, à Catule, à Properce.

Les chaleurs du mois de Juin m'ayant obligé de quitter Madrid & de m'avancer vers le Nord, j'ai pris par le Royaume de Leon, le chemin des Asturies, & me suis arrêté quelques jours à Salamanque. Cette ville, que les Castillans appelloient la mere des sciences, des vertus & des arts, est fameuse par son Université, la plus célèbre certainement, & une des plus anciennes de l'Espagne. C'est là que se formoient ces Théologiens Thomistes, ces Philosophes Péripatéticiens, qui tenoient la vérité ensevelie sous les subtilités de Scot, & les catégories d'Aristote. Figurez - vous cent Professeurs en lunettes, & quatre ou cinq mille Etudians en bonnets quarrés, les cheveux coupés & en soutane, ayant de la barbe pour la plupart, portant, par air, des lunettes comme leurs Maîtres, & vous aurez une idée de ce que

représentent ces savantes écoles de Salamanque. On y enseigne les langues, les lettres & les sciences ; les Professeurs ont trois mille livres d'appointemens ; & l'Université entière cent mille écus de revenus. La Bibliothèque a cela de particulier, que les livres y sont attachés avec de petites chaînes, de crainte qu'on ne les vole. Une autre singularité est la fondation de deux chaires, l'une pour enseigner la doctrine de Durand, l'autre pour y professer celle de Scot. Ce Durand étoit un Théologien François, qui ne valoit pas le Docteur Ecoissois.

Lorsqu'il se fait un exercice public, le Président, couvert d'un manteau de tafetas jaune, & coëffé d'un bonnet surmonté d'une aigrette, est placé dans une chaire élevée au-dessus de celle du Répondant. L'Opposant propose ses argumens avec gravité ; & quand il a formé son fillogisme, il se tourne de tous côtés, regarde les Assistans, comme pour demander leur approbation & leurs suffrages. Les Professeurs ont à leur tête, un Recteur qui se renouvelle tous les ans. C'est communément un homme de naissance, qui jouit de grands privilèges. Il ne reconnoît personne au-

dessus de lui ; & dans les séances publiques , il est toujours assis sous un dais. Les Ecoliers ne dépendent que de cette espece de Monarque gradué , qui les favorise de tout son pouvoir. On compte vingt-deux Universités en Espagne , dont plusieurs , telles que Valladolid , Alcala , Salamanque , sont agrégées à celle de Paris. Les Docteurs de l'une ont rang dans les assemblées de l'autre.

La Géographie vous apprendra que Salamanque est située sur la riviere de Tormes , & que les Romains y ont fait construire un pont , qui subsiste encore. Elle vous apprendra aussi que Leon , Capitale de cette Province , est à l'extrémité d'une campagne qui aboutit aux montagnes des Asturies. Son Evêché avoit déjà , du tems des Goths , le privilege de ne dépendre d'aucune Métropole , & de relever immédiatement du Saint-Siege. Sa Cathédrale est célèbre par la beauté de sa structure : les Habitans disent , en maniere de proverbe , que celle de Séville est considérable par sa grandeur , celle de Toledé par ses richesses , celle de Saint-Jacques par sa solidité , celle de Leon par la délicatesse de l'ouvrage , & la finesse des ornemens. On y voit beaucoup de tombeaux de

Rois & de châffes de Saints. Leon a, de plus, l'avantage d'être la Capitale du premier royaume chrétien de l'Espagne.

La principauté des Asturies est l'apanage de l'Héritier présomptif de la Couronne. Il en porte le nom, parce qu'elle est la plus ancienne Province de la Monarchie actuelle, & n'a jamais été soumise au pouvoir des Maures. Elle servit aux Goths de retraite contre ces barbares; & c'est, à peu près, tout ce qui lui donne quelque célébrité. On y trouve la meilleure Noblesse d'Espagne, qu'on croit descendre des anciens Goths, sans aucun mélange de sang judaïque ou morefque. C'étoit la patrie de ce Prince Pélage, qui fut à la fois le Conservateur de la Religion, & le Restaurateur de la Monarchie.

Oviedo est la seule ville des Asturies, qui ait le titre de Cité. Pélage en fit sa Capitale; & ses Successeurs y établirent un Evêque. L'église est enrichie d'une infinité de reliques, que les Chrétiens y apportèrent de toutes les parties du Royaume, lorsqu'ils fuyoient la tyrannie des Maures. On y montre une croix d'or, que les Habitans croient religieusement avoir été faite de la main des Anges déguifés en Orfevres; un mor-

ceau du manteau d'Elie ; un quartier du mont Sinai , & une arche de bois incorruptible , fabriquée par les Apôtres. Cette arche ne le cede , ni pour les miracles , ni par ses voyages , à la fameuse chapelle de Lorette ; car la tradition veut qu'elle ait été transportée dans les airs de Jérusalem en Afrique , d'Afrique à Carthagene , de Carthagene à Séville , de Séville à Toledé , de Toledé à Oviedo , où elle paroît s'être enfin fixée pour toujours.

La Galice est la province la plus septentrionale , la plus froide , la plus laborieuse , la plus peuplée , & une des plus fertiles de l'Espagne. Ses productions sont du vin , du bled & du seigle. Elle est environnée , de deux côtés , de l'Océan , & a plusieurs ports de mer , dont Ferrol est le principal , & un des meilleurs de l'Europe. La ville de Compostel , si célèbre par le tombeau de Saint-Jacques , où tous les Catholiques du monde viennent faire des pèlerinages de dévotion , de fainéantise & de débauche , en est la Capitale ; & les Evêchés des environs la reconnoissent pour leur Métropole. Les Dignitaires de son Chapitre ont droit d'officier avec la mitre les jours de fête ; mais il n'est



permis qu'à sept d'entr'eux, de dire la messe à l'autel de Saint Jacques. Les Espagnols ne tarissent point sur les miracles du saint Apôtre. Ils l'ont vu à la tête des armées, lorsqu'ils étoient prêts à se livrer bataille; & son nom est aujourd'hui leur cri de guerre.

Les Pèlerins viennent en procession visiter son image. C'est un petit buste de bois, exposé sur l'autel, & éclairé de cinquante cierges. Ils baissent trois fois cette petite figure, & lui mettent trois fois respectueusement leur chapeau sur la tête. De là ils montent à une plateforme, où ils attachent à une croix un lambeau de leur habit, & passent ensuite sous cette même croix, par un trou si étroit, si petit, si serré, qu'ils sont contraints de se glisser sur le ventre; & pour peur qu'ils aient d'embonpoint, on est obligé de les tirer de force. Ils regarderoient le pèlerinage comme nul, sans cette cérémonie, la seule, selon eux, qui fasse gagner l'indulgence.

Cette Ville est le berceau & le chef-lieu de l'Ordre de Saint Jacques. Elle peut aussi passer pour le centre de la dévotion Espagnole, qui approche fort de la Portugaise. Les prières des Laïques se réduisent au Rosaire, qu'ils récitent

vite & sans attention, sur de longs cha-  
pelets qu'ils ont toujours à la main. Ils  
abandonnent le reste aux Ecclésiasti-  
ques, comme au-dessus de leur intel-  
ligence, ou incompatible avec leur pa-  
resse. Les cérémonies de l'Eglise sont  
chargées de plus de magnificence, de  
pompe, de dignité & de révérences,  
que chez les autres Nations catholiques.

Les processions sont extravagantes  
par les figures de géans & de monstres,  
dont elles sont accompagnées. On y  
voit des mascarades d'Ange, de Dé-  
mons, de Saints, qui attirent & occu-  
pent le Peuple. Ce concours occasionne  
une circulation d'argent; & ce n'est pas  
un médiocre profit pour les Villes qui  
ont le bonheur d'avoir quelque fameuse  
procession. Ce motif politique n'est  
pourtant pas ce qu'on regarde unique-  
ment dans ces sortes de spectacles: ils  
échauffent l'imagination; & il est rare  
que le tems de Pâques, où ils sont plus  
fréquens, ne produise, au moins pen-  
dant la quinzaine, quelque chan-  
gement dans les mœurs. Les Amans  
se quittent, les Ennemis se réconcilient,  
les Confesseurs sont chargés de restitu-  
tions. Il n'y a ni dissipation alors, ni  
indécence, ni galanterie; mais quand

la dévotion a joué son rôle, le naturel reprend le sien, & se dédommage de la contrainte par la licence.

Un autre spectacle est celui des Pénitens couverts d'un linceuil, & baignés de leur sang, qu'ils ont l'art de faire ruisseler sans douleur. Autrefois les Flagellans étoient des personnes condamnées par leurs Confesseurs, pour de grands crimes, à cette sorte d'expiation. Aujourd'hui ce sont des gens gagés, pris parmi la canaille, qui se font frotter les reins avec une préparation qui amortit la peau en l'attendrissant. Quand cette partie est bien disposée, bien échauffée, ils se donnent de petits coups avec une discipline garnie de pointes de fer, qui fait jaillir le sang, sans faire beaucoup de mal; & bientôt ils sont dans un état qui cause presque autant d'horreur que de pitié. On a soin de les faire boire souvent; & ils finissent cette sanguinaire caravane dans l'endroit même où ils l'ont commencée. Un autre onguent adoucit les parties qui ont souffert; le Patient se couche, dort; & le lendemain rien ne paroît.

Il y a des regles pour se donner la discipline avec grace; & autrefois on avoit des Maîtres de flagellation, com-

me on a aujourd'hui des Maîtres de danse ou d'ecrime. On portoit une espece de jupe de toile très-fine, qui descendoit jusques sur les souliers, & un bonnet pointu, trois fois plus haut qu'un pain de sucre, d'où tomboit un morceau de linge qui couvroit le visage & le devant du corps. Une camifolle, percée de deux trous, ne laissoit voir que la partie du dos, qui devoit recevoir les coups de fouet. Cet habit des Pénitens étoit orné de rubans noués de la main même de leurs Maîtresses, qui ne manquoient jamais de se trouver à ce noble spectacle. Il falloit, pour s'attirer l'admiration, ne point gesticuler du bras, mais du poignet; que les coups se donnassent avec mesure & sans précipitation; & sur-tout, que le sang qui sortoit, ne tombât pas sur l'habit.

En passant sous le balcon de leurs Dames, les Flagellans redoubloient de ferveur & de zele; & celles-ci, par des signes d'approbation & de joie, leur faisoient comprendre le gré qu'elles leur savoient de cette douce galanterie. Quand ils rencontroient une jolie femme, il étoit de la politesse de faire jaillir sur elle quelques gouttes de sang; & la Dame reconnoissante s'arrêtoit pour les

remercier. Les plus grands Seigneurs ne dédaignoient pas cette sorte d'exercice, qu'ils exécutoient aux flambeaux. Ils étoient précédés de leurs Amis, & suivis de leurs Gens qui formoient une longue procession. Le Chevalier de la Discipline saluoit la bonne Compagnie qui étoit aux fenêtres ; & quand une autre troupe passoit par la même rue, les deux Chefs ne voulant point céder le pas, se le disputoient à coup de lanières.

Lorsque ces Serviteurs de Dieu étoient de retour dans leurs maisons, on leur servoit un grand repas, quoique dans la semaine sainte ; & après s'être bien fait frotter les épaules avec une éponge trempée dans le vinaigre, ils se mettoient à table, & recevoient des Convives toutes les louanges que méritoit leur bravoure.

Les Espagnols raisonnables crioient avec raison contre ces abus, qui ne furent pas les derniers à s'éteindre. Des Missionnaires Philosophes, qui oseroient pénétrer dans ce Royaume, qui seroient cuirassés contre l'Inquisition & le pouvoir des Prêtres, auroient bientôt ramené à son premier point de splendeur, cette Nation noble, fiere, généreuse, spirituelle, susceptible de toutes les  
 vertus ;

vertus , capable de toutes les belles actions , faite pour honorer l'humanité , & non pour être gouvernée par la superstition , & asservie par les préjugés.

Je vous ai parlé des sermons Espagnols , dont la plupart son un amas d'absurdités , d'idées fausses , de fables ridicules. Mais fussent - ils des chefs-d'œuvres , ils n'en seroient pas plus goûtés du plus grand nombre des Assistans. Chaque Auditeur dit son Rosaire , écoute peu le Prédicateur , & ne réveille son attention , qu'au nom de Jesus & de Marie , auxquels il fait une profonde inclination , chaque fois que le Prêtre ou le Moine mêle ces noms sacrés aux impertinences qu'il débite.

Vous seriez édifiée de la maniere dont on porte le Viatique aux Mourans. Outre le grand nombre de flambeaux qui le précédent ou qui l'accompagnent , il y a toujours quatre Ecclesiastiques qui tiennent le dais , & deux autres qui portent tout ce qui est nécessaire pour poser avec décence le Saint-Sacrement dans la chambre du Malade. Ceux qui le rencontrent dans les rues , le suivent & le reconduisent à l'église ; le Roi lui-même ne se croit pas dispensé de ce devoir. S'il y a des Troupes

dans la Ville, on envoie une escouade armée pour environner le dais.

Il y a des Malades qui font vœu de faire dire des messes, de l'argent qu'ils recueilleront en demandant l'aumône pendant un jour. Quand ils sont guéris, ils vont mandier publiquement; & ce qu'ils amassent, est donné au Célébrant qui reçoit quelquefois des sommes considérables, sur-tout quand c'est un grand qui fait la quête: ceux à qui il s'adresse, se piquent de générosité, en signe de joie pour son heureux rétablissement.

Les Espagnols ont une vénération si profonde pour le Saint Siege, qu'il seroit dangereux de révoquer en doute son Infaillibilité. Cependant quand il arrive quelque Bulle de Rome, elle est envoyée au Conseil de Castille pour l'examiner; & s'il trouve qu'elle soit contraire aux droits de la Couronne, il ordonne qu'elle sera repliée, & enfermée respectueusement, jusqu'à ce que Sa Sainteté soit mieux informée; mais on ne songe point à lui donner d'informations. Le Pape envoie une seconde, une troisième, une quatrième Bulle, que l'on traite avec le même respect que la première; & l'affaire se termine ainsi par le fait, sans instruire le Peuple de ce dont il n'a que faire.

Les Prêtres ne connoissent guere Phabit court , & ne quittent presque jamais les lunettes , qu'ils portent attachées par un fil à leurs oreilles. Ils prétendent qu'elles leurs donnent l'air grave & studieux ; & en général , quiconque exerce une profession sérieuse , jeune ou vieux , riche ou pauvre , Homme ou Femme , Religieux , Prêtre , Avocat , Médecin , homme de robe , homme de loi , homme de plume , chez soi , dans les rues , aux promenades , à l'église , en visite , a presque toujours sur le nez une grande paire de lunettes , qui lui cache la moitié du visage. J'ai vu un jeune Bachelier de la Salamanque parler ainsi à sa Maîtresse , qui l'écoutoit de même , avec ce mélange de coquetterie & de fierté , de sensibilité & de réserve , que donne l'ancienne galanterie des Maures , jointe à l'orgueil des Castillans. Elle l'épousa , peu de jours après , malgré sa famille ; car ici , comme en Portugal , tout Citoyen reprend l'égalité de la nature , lorsqu'il s'agit de signer un contrat aussi pur , aussi libre , aussi nécessaire au bonheur , que celui de l'hymen. L'intérêt , qui corrompt tout , ne fouille point ces nœuds aimables & sacrés. On ne voit pas un Père



cruel fatiguer vingt Tribunaux, pour arracher sa fille des bras d'un homme qu'elle aime, ni citer des Ordonnances civiles, tandis que lui-même oublie les droits les plus saints de la nature & de l'humanité.

Avant que de finir cette lettre, je ferai encore quelques remarques sur certaines coutumes Espagnoles, inconnues aux autres Peuples. A Séville, quand un homme fait que sa femme vit dans un commerce criminel, & qu'il le souffre pour en tirer quelque profit, on lui attache des cornes sur la tête, avec des sonnettes; & dans cet état, il est mené avec elle sur un âne par toute la Ville. L'Epouse est obligée de fouetter le Mari; & elle-même est fouettée en même tems par le Bourreau.

Les enfans naturels des Rois sont élevés à la campagne, & n'entrent point à Madrid pendant la vie de leurs Peres. Il est défendu à une femme de rester plus de vingt-quatre heures dans une hôtellerie, à moins que des raisons essentielles ne l'y retiennent. Il n'est permis de faire sortir ni or, ni argent, ni chevaux, ni mules hors du Royaume.

Aucun Maître n'ose frapper son Domestique: celui-ci ne le souffriroit

point, à moins que ce ne fût avec l'épée, comme on traite un Gentilhomme; car il n'y a pas de si petit Valet, qui ne croie descendre de quelque Souverain, ou au moins d'un Paladin qui a rendu des services à l'Etat. On est même obligé de traiter civilement jusqu'aux Gueux qui demandent l'aumône. Si vous ne leur donnez rien, vous devez du moins leur répondre honnêtement: « Monsieur, je » vous demande bien pardon; mais je » n'ai point de monnoie ».

Lorsqu'un Etranger meurt, le Conseil de la Croisade se saisit de son bien pour le rendre à ses Héritiers, s'il s'en présente dans l'espace d'un an; dans le cas contraire, ce bien sert à racheter les Captifs de Barbarie. De deux enfans jumaux, celui qui sort le dernier, est regardé comme l'Aîné, par la raison, disent-ils, que de deux pierres qu'on prend dans une carrière, c'est la dernière qu'on tire, qui est censée avoir été formée la première. Les Espagnols ont une si grande horreur pour les sauterelles, que dans les années où elles sont le plus nombreuses, ils ne mangent point de perdrix, parce qu'elles se nourrissent de ces insectes. Le vin qu'on boit dans le pays a, pour l'ordinaire, un goût fort

désagréable , parce qu'on le met dans des peaux de boucs apprêtées , qui lui laissent toujours une mauvaise odeur. Celui qu'on porte chez l'Etranger , est incomparablement meilleur ; parce qu'il est ou en tonneaux , ou en bouteilles , & qu'il perd sa rudesse dans le transport.

Chez les Grands , comme parmi le Peuple , on ne fait aucune provision pour la table. On achete , ou plutôt on va prendre à crédit chez le Boulanger , chez le Pâtissier , chez le Boucher , chez le Rôtisseur , ce qu'il faut pour la journée seulement ; & quand elle est finie , on seroit fort embarrassé de trouver , en cas de besoin , un morceau à manger dans la maison.

Lorsqu'on a gagné de l'argent au jeu , il est de la civilité d'offrir aux Spectateurs une partie du bénéfice. Ces derniers peuvent , sans façon , prendre ce qu'on leur offre , & même le demander. Il y a des Chevaliers d'industrie , qui ne vivent que de ce revenu ; car de quelque côté que la victoire se tourne , leur gain est toujours assuré.

C'est un trait de beauté parmi les Femmes Espagnoles , de n'avoir point de sein ; aussi , bien loin de relever & faire enfler leur gorge , comme en

France, leur plus grand soin est de l'applatir. Lorsqu'elles se font des visites, on ne leur présentent ni chaises ni fauteuils; elles sont assises, les jambes croisées, sur des tapis ou sur des carreaux. Quand elles se parlent, elles se donnent rarement le nom de leur Mari, mais de leur baptême; & cet usage s'observe même parmi les hommes, en y joignant toujours le mot de *Don* ou de *Dona*.

Les Médecins, les Chirurgiens, les Barbiers & les *Tireurs de sang* forment ici quatre corps séparés, qui n'en sont pas plus habiles, quoique chacun ne se mêle que de sa partie. Les Médecins de la Cour sont obligés de visiter les Domestiques du Roi, leurs Femmes, leurs Enfans, toutes les fois qu'ils sont appelés, avec défense de recevoir aucune rétribution, sous peine de restituer le quadruple. S'ils négligent de remplir ce devoir, on a recours à un autre Médecin, dont les honoraires sont pris sur leurs appointemens. La même loi regarde les Chirurgiens & les *Tireurs de sang* qui servent à la Cour.

Les Espagnols ont plusieurs proverbes ou façons de parler, qui leur sont propres; par exemple: « de l'Inquisition, » ne rien dire que de bon. Quand le pain

» manque à la maison, chacun querelle,  
 » & chacun a raison. Cela ne sert pas  
 » plus que de l'argent des Indes ».

Ce dernier adage est une condamnation tacite du peu de profit que l'Espagne retire de ses galions ; ce qu'elle regarde comme une punition de ses anciennes cruautés contre les Indiens. Auroste, toute l'Europe n'a-t-elle pas également à demander pardon, des plaies cruelles qu'elle a causées à l'humanité ? La France déplore la nuit horrible de la Saint Barthélemi. L'Angleterre, abjurant ses deux Roses, tend la main à la Philosophie. La Hollande déteste les partis de Gomar & d'Arminius, & le supplice du vertueux Barneveldt. L'Allemagne se rappelle avec horreur l'histoire de ses divisions intestines & farage théologique. La Pologne voit avec indignation les Confédérés qui déchirent son sein. L'Italie étouffe sous ses pieds la torche ardente de l'excommunication. Le Portugal abjure son ancienne Inquisition. Comment l'Espagne ne gémiroit-elle pas aussi sur les millions de cadavres dont a été couvert le nouveau monde ?

*Fin du Tome XVI.*

---

# TABLE

## DES MATIERES

*Contenues dans ce Volume.*

---

### LETTRE CXCII.

#### L'ESPAGNE.

ORIGINE des Espagnols.	page 6
Queis Peuples viennent en Espagne.	7
Les Romains s'en rendent maitres.	8
Le Christianisme s'y établit.	9
Elle produit de grands Ecrivains.	10
Est soumise par des Peuples du Nord.	<i>ibid.</i>
Gouvernement des Goths.	11
Extrême pouvoir des Ecclésiastiques.	12
La couronne est élective.	13
Autorité des Rois.	14
Ducs & Comtes Goths.	<i>ibid.</i>
Distinction des Goths & des Espagnols.	15
Art Militaire chez les Goths.	16
Les Maures entrent en Espagne.	18
Les Goths se forment un nouvel état.	19
Regne d'Abderame.	21
Nouvelles principautés.	22
Regne florissant des Maures.	23
Galanterie de ces Peuples.	24
Troubles affreux de l'Espagne.	25

## LETTRE CXCIII.

## SUIVE DE L'ESPAGNE.

MULTITUDE de petits royaumes.	29
Rodrigue surnommé le Cid.	30
Origine de la Chevalerie.	31
Ordres de Chevalerie.	33
Alfonse X cultive les sciences.	34
Regne de Pierre le Cruel.	<i>ibid.</i>
Galanteries de la cour d'Henri IV.	35
Détronement de ce Prince.	36
Les Cortés, ou Etats Généraux.	38
Forme de l'ancien gouvernement.	39
Extrême pouvoir des Nobles.	<i>ibid.</i>
Autorité des villes d'Espagne.	40
Gouvernement de l'Arragon.	41
Le grand Jutlicier.	<i>ibid.</i>
Serment que prête le Souverain.	43
Privileges abolis.	44
Mariage de Ferdinand & d'Isabelle.	45
Conquête de Grenade.	46
Conquête de la Navarre.	47
Abaissement des Nobles.	48
La Sainte Hermandad.	50
Etat de l'Espagne sous Ferdinand.	51
Persecution contre les Juifs.	53
Etablissement de l'Inquisition.	54
L'Inquisition en Languedoc.	56
L'Inquisition établie à Paris.	58
L'Inquisition à Venise.	59
Son établissement à Rome.	60
Ses anciennes fureurs en Espagne.	61
Officiers de l'Inquisition.	62

DES MATIERES. 491

Les familiers du Saint-Office.	65
Comment on y traite les Coupables.	66
Forme de ses jugemens.	68
Ce Tribunal devenu moins sévère.	69

LETTRE CXCIV.

SUITE DE L'ESPAGNE.

<b>L</b> A Reine Jeanne, dite la Folle.	70
Regne glorieux de Charles-Quint.	72
Abdication de ce Prince.	73
Sa retraite.	75
Ses occupations.	76
Il célèbre ses propres obseques.	<i>ibid.</i>
Philippe II devient maître du Portugal.	77
Etat de l'Espagne sous ce Prince.	<i>ibid.</i>
Ce qui cause la foiblesse de ce Royaume.	78
Ses colonies.	79
Le célibat, les Moines.	81
Portrait de Philippe II.	82
Mort de son fils, Don Carlos.	83
Crimes reprochés à Philippe II.	85
Beau siècle de l'Espagne.	86
Décadence de cette Monarchie.	87
Entière expulsion des Maures.	88
Malheurs du regne de Philippe IV.	89
Décadence des sciences & des arts.	90
Ignorance de l'antiquité.	91
Anciens monumens.	92
Ignorance de la physique.	93
Difficulté de l'impression.	94
Théologiens Espagnols.	95
Etat de la Médecine.	<i>ibid.</i>
Historiens d'Espagne.	96



Origine de la langue Castillane.	98
Altération dans la langue.	<i>ibid.</i>
Poésie latine en Espagne.	100
Poésie Arabe & Provençale.	101
Poésie Portugaise & Castillane.	102
Idée d'un poëme Castillan.	103
Progrès de cette poësie.	104
Poëtes célèbres.	105
Décadence de la poësie espagnole.	106

## LETTRE CXC.V.

## SUIVE DE L'ESPAGNE.

<b>F</b> OIBLESSE du regne de Charles II.	108
Le Pere Nitard renvoyé d'Espagne.	109
Charles II épouse Louise d'Orléans.	110
Célébration d'un Auto-da-Fé.	111
Accident arrivé à la Reine.	<i>ibid.</i>
Vie de cette Princesse en Espagne.	112
Amusemens de cette Cour.	113
Le Roi devient veuf & se remarie.	115
Charles d'Autriche hait les Espagnols.	116
Intrigues de la Cour de Charles II.	117
Ce Prince se croit possédé du démon.	<i>ibid.</i>
Émeute contre un Ministre.	118
Partage des États d'Espagne.	119
Testament de Charles II.	120
Le Duc d'Anjou, Roi d'Espagne.	121
Zèle des Courtisanes de Madrid.	122
Zèle des Moines pour l'Archiduc.	123
La bataille d'Almarza.	<i>ibid.</i>
Pompe funebre des guerriers morts.	124
Louis, reconnu Prince des Asturies.	126
Histoire du Cardinal Albéroni.	130

## DES MATIERES. 493

Second mariage de Philippe V.	1618.
La Princesse des Ursins renvoyée.	131
Albéroni premier Ministre.	132.
Conspiration du Prince de Cellamare.	ibid.
Abdication de Philippe V.	133.
Prison de la jeune Reine d'Espagne.	ibid.
Cette Princesse meurt au Luxembourg.	134
Philippe V remonte sur le trône.	135

---

## LETTRE CXCVI.

### S U I T E D E L' E S P A G N E .

<b>N</b> OUVELLE forme des Cortès.	136
Le Conseil de Castille.	138
Arrivée de l'Infante en France.	140
Elle est renvoyée en Espagne.	ibid.
Don Carlos, Roi de Naples.	141
Sa manière de vivre.	142
Caractère de ce Prince.	143.
La Reine de Naples, son épouse.	145
Portrait d'Elisabeth de Farnèse.	147
Elle retient Philippe V sur le trône.	149
Anecdote sur Farinelli.	ibid.
Retraite d'Elisabeth.	150
Caractère de Don Louis.	ibid.
Portrait du Roi Ferdinand VI.	151
Opérations de son regne.	152
Situation de l'Espagne.	153.
Ses finances.	154
Impôts établis dans ce Royaume.	155
Projets proposés à la Cour.	158
Réflexions sur les manufactures.	160
Financiers d'Espagne.	163.

Commerce d'Espagne.	163
Ravages des Corsaires barbaresques.	165
Troupes pour garder les côtes.	166
L'Ordre de la Rédemption des Captifs.	168
La bulle du Carême	169
Armement contre les Corsaires.	170
Commencement du regne de Ferdinand.	171

## L E T T R E C X C V I I .

## S U I T E D E L' E S P A G N E .

<b>E</b> SPAGNOLS comparés aux Egyptiens.	173
Caractère des Espagnols.	174
Habillement des Hommes.	175
Habillement des Femmes.	177
Meubles des Espagnols.	178
Leurs assemblées.	179
Leur promenades.	180
Portraits des Espagnols.	181
Ils se préfèrent aux autres Nations.	182
Anecdote à ce sujet.	<i>ibid.</i>
Constance & courage de ce Peuple.	185
Sa passion pour les armes.	186
Combien il est propre aux négociations.	<i>ibid.</i>
Sa fidélité envers son Roi.	188
Sa sobriété.	189
Il est haineux & vindicatif.	190
Indolent & ennemi du travail.	191
Pieux & porté au plaisir.	192
S'épuise avec ses Maîtresses.	193
Comment se vengent les Epouses ?	194
Manière d'aimer chez les Espagnols.	<i>ibid.</i>
Leur amour pour la danse.	198

## DES MATIERES. 495

Leur attrait pour la comédie.	199
Leurs premières pièces de théâtre.	200
Absurdités de ces drames.	201
La comédie se perfectionne.	203
Leurs principaux Auteurs Dramatiques.	204
Défauts de leurs ouvrages.	205
De quoi ils sont composés.	206
On en fait aisément des romans.	207
Les Espagnols n'ont point de tragédies.	<i>ibid.</i>
Ils ont été nos premiers guides.	208
Les théâtres de Madrid.	209

## LETTRE CXCVIII.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

<b>V</b> oyage de Portugal en Espagne.	211
Quel argent il faut avoir.	212
Mesures à prendre dans ce voyage.	<i>ibid.</i>
La ville de Badajôs.	214
Comment on se procure des vivres.	215
Ce qu'on trouve dans les hôtelleries.	216
La ville de Mérida.	<i>ibid.</i>
La ville de Truxillo.	217
Privileges des Cités.	218
Des Régidors & Corrégidors.	219
La ville de Talavera-la-Reyna.	220
Vie de Charles-Quint à Saint-Just.	221
Amphithéâtres des Romains.	<i>ibid.</i>
Description de la ville de Tolède.	222
Origine du rit Mozarabe.	224
Ce rit est rétabli à Tolède.	226
Richesesses de la Cathédrale de cette ville.	<i>ibid.</i>
Son Chapitre.	228
Maisons religieuses.	229

Conciles de Toledé.	230
Guerres & divisions de cette ville.	231
Histoire de Don Juan de Padilla.	<i>ibid.</i>
Ses lettres avant que de mourir.	233
Sa femme venge sa mort.	234
Elle se retire en Portugal.	235

## LETTRE CXCIX.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

<b>M</b> AUVAISE odeur de la ville de Madrid.	236
Description de cette ville.	237
Plaisanteries sur le Mançanarès.	238
La grande place de Madrid.	<i>ibid.</i>
Les Gittani d'Espagne, ou Bohémiens.	240
Mœurs de ce Peuple.	<i>ibid.</i>
Quelle est son origine.	242
Suite de la description de Madrid.	243
La Vierge miraculeuse d'Atocha.	245
Hôpitaux à Madrid.	246
Description du palais du Roi.	<i>ibid.</i>
L'Académie Espagnole.	247
Ses statuts.	248
Ses occupations.	250
Son dictionnaire.	251
L'Académie des Beaux-Arts.	252
Sujets des prix qu'elle propose.	253
Distribution de ces prix.	254
Académie établie à Sarragoſſe.	254
Fameux Artistes Espagnoles.	256
Prison de François I.	258
Erreurs populaires à ce sujet.	260
De la grandesse d'Espagne.	<i>ibid.</i>

## DES MATIÈRES. 497

Ses privilèges, ôtés & rendus.	262
Titres des Souverains de l'Europe.	269
Différentes sortes de grandesse.	266
Leurs prérogatives.	267
Comment le Roi accorde la grandesse.	269
Egalité entre les Grands d'Espagne.	270
Les grandes charges de la Couronne.	271
Obseques des Grands & des Nobles	273
Les funérailles des Rois d'Espagne.	274

## L E T T R E   C C .

### S U I T E   D E   L ' E S P A G N E .

<b>M</b> AISONS Royales près de Madrid.	277
Cata-del-Campo.	<i>ibid.</i>
Le Buen-Retiro.	278
Le palais neuf.	279
La floride & autres hôtels.	280
Les maisons de respect.	<i>ibid.</i>
La prison des Grands.	281
Le Pardo.	<i>ibid.</i>
Le palais de l'Escorial.	282
Sa description.	283
L'Eglise de l'Escorial.	288
Le Panthéon, ou sépulture des Rois.	290
Histoire à ce sujet.	292
Reliques de l'Escorial.	293
Cérémonie funebre au Panthéon.	294
La Bibliothèque de l'Escorial.	296
Le palais d'Aranjuès	298
Le Palais de Saint Ildefonse.	299

## LETÈRE CCL

## SUIVE DE L'ESPAGNE.

DIVERSITÉ des monnoies d'Espagne.	302
Diversité des poids & des mesures.	304
Antiquités de Ségovie.	306
Description de son aqueduc.	<i>ibid.</i>
Le palais du Roi.	310
Prison du Duc de Ripperda.	<i>ibid.</i>
La prison de Gilblas.	311
Description du château de Ségovie.	312
Description de la ville.	313
Sa Cathédrale.	314
L'Hôtel de la Monnoie.	<i>ibid.</i>
Belles laines de Ségovie.	315
Gouvernement des troupeaux.	316
Deux especes de moutons.	317
Leurs voyages.	<i>ibid.</i>
Ce qui rend les laines plus belles.	320
Les Habitans de la Castille.	321
Ce qui donne ce nom au pays.	322
Les Chevaliers errans.	<i>ibid.</i>
L'Université d'Alcala.	323
Prison des fils de François I.	324
La ville de Valladolid.	325
Cloître des Dominicains de cette ville.	326
La ville de Calahorra.	<i>ibid.</i>
Osma, patrie de Saint Dominique.	327
Fondation des Freres Prêcheurs.	<i>ibid.</i>
Avilla, patrie de Sainte Thérèse.	328
L'ancienne Numance.	329
Patrie de Marie d'Agreda.	<i>ibid.</i>

## DES MATIERES. 499

La ville de Burgos.	330
Son Crucifix miraculeux.	331
Célebre Abbaye de Las-Huelgas.	333
Empire des Prêtres & des Moines.	<i>ibid.</i>
Régularité du haut clergé.	334

---

## LETTRE CCII.

## SUITE DE L'ESPAGNE.

<b>L</b> E château de Saint Ignace de Loyola.	336
Histoire de Saint Ignace.	337
Son livre des exercices spirituels.	338
Système méthodique de conversion.	<i>ibid.</i>
Ignace vient en France.	342
Il fonde la Compagnie de Jesus.	<i>ibid.</i>
Objet de ces Religieux.	343
Reproches qu'on leur fait.	344
Assassinat d'Henri IV.	345
De l'institut des Jésuites.	346
Différens états dans cet ordre.	348
Les montagnes de Pyrénées.	349
La Fiscaye, gaieté des Habitans.	352
Ses privilèges.	<i>ibid.</i>
Bilbao, sa description.	353
La ville de Fontarabie; anecdote.	355
Saint Sebastien.	356
La Navarre; le Comte de Gages.	361
Les Etats de la Navarre.	362
Les Habitans de cette Province.	363
Assemblée des Dames de Pampelune.	364
Galanterie des Navarrois.	365
Description de Pampelune.	366
Mot sur la perte de la Navarre.	367



L'Arragon perd ses privilèges.	368
Description de Sarragosse.	<i>ibid.</i>
La célèbre église du Pilier.	370
Singularités de l'Arragon.	371

## L E T T R E C C I I I .

## S U I T E D E L' E S P A G N E .

<b>L</b> A principauté de Catalogne.	372
Caractère des Catalans.	<i>ibid.</i>
La ville de Barcelonne.	373
Siege fameux de cete ville.	374
Obstination des Habitans.	375
Ils demandent à capituler.	376
La ville se rend.	377
Port de Barcelonne.	378
La Marine Espagnole.	379
Le Monastere de Mont-Serrat.	380
Le tombeau des Scipions.	382
Temple d'Auguste à Tarragonne.	<i>ibid.</i>
Forces de terre en Espagne.	383
Les Miquelots.	<i>ibid.</i>
L'Infanterie Espagnole.	384
La Cavalerie.	385
L'Artillerie & le Génie.	386
Le Royaume de Valence.	<i>ibid.</i>
Morviedro, ancienne Sagunte.	387
La ville de Valence.	388
La ville de Xatibouca.	<i>ibid.</i>
Vins d'Alicante.	380
Ville de Murcie.	<i>ibid.</i>
Comment s'y exerce la police.	390
Le port de Carthagene.	391

## DES MATIERES. 501

Plante dont se fait la toudé.	<i>ibid.</i>
Usage des Rois d'Espagne.	392
Beauté du Royaume de Grenade.	393
Description de la ville.	<i>ibid.</i>
L'ancien palais d' les Rois.	394
Les divers quartiers de la ville.	395
Expulsions des Maures.	396
Caractère de ce Peuple.	397
Grenade , séjour d' anciens.	<i>ibid.</i>
Concile d'Elvire , près de Grenade	398
Vases de terre d'Antequera.	399
Passerilles , ou raisins secs.	400
Les montagnes d'Alpujaras.	<i>ibid.</i>

## L E T T R E . C C I V .

### S U I T E D E L' E S P A G N E .

<b>D</b> escription de l'Andalousie.	402
Mœurs des anciens Habitans.	404
Portrait des Habitans actuels.	405
Séville , Capitale de la Province.	406
Ses édifices remarquables.	407
L'ancien palais des Rois.	409
Le bâtiment de la Bourse.	410
Comédie jouée dans cette ville.	411
Poésie Espagnole.	412
Vers de Sainte Thérèse.	413
Le Roman de Don Quichotte.	414
Autres ouvrages de Michel Cervantes.	415
Ouvrages de Quevedo.	<i>ibid.</i>
Mœurs & folies Espagnoles.	416
L'assemblée des Foux.	417
Continuation des mœurs Espagnoles.	418

Ouvrage de Don Feijoo.	428
Ses ennemis.	<i>ibid.</i>
Ecrivains actuels de l'Espagne.	424
Monnoies Espagnoles.	426
Science des médailles.	427
Especes en cuivre.	429
Maniere de compter en Espagne.	430
Pieces d'or & d'argent.	431
Manufature & produit du tabac.	432

## L E T T R E C C V.

## S U I T E D E L' E S P A G N E.

<b>L</b> A ville de Cadix.	434
Bonté de son port.	434
Origine de cette ville.	<i>ibid.</i>
Religions des anciens Habitans.	435
Colonnes d'Hercule.	436
La flotte pour le commerce.	<i>ibid.</i>
Les vaisseaux de registre.	437
Les gallions.	438
Diminution du commerce Anglois.	439
Commerce des Espagnols.	440
Leurs manufactures.	441
La ville & le port de Gibraltar.	442
Le château du Comte Julien.	443
La pêche du thon à Conil.	444
Maniere de préparer ce poisson.	445
Autres lieux de l'Andalousie.	446
La Sainte Véronique à Jaen.	447
Beauté de la ville de Cordoue.	<i>ibid.</i>
Son Eglise cathédrale.	448
Usage singulier de son Chapitre.]	449

## DES MATIERES. 503

Ancien château de cette ville.	<i>ibid.</i>
La Sierra Morena.	450
Projet d'y envoyer une Colonie.	<i>ibid.</i>
Difficultés de ce projet.	451
De l'agriculture en Espagne.	452
Projet sur le Mançanarès.	<i>ibid.</i>
Terres mal cultivées.	453
Comment on soigne le grain.	454
De la nourriture des mules & des chevaux.	<i>ibid.</i>
Campagnes de Grenade & de Valence.	455
Climat de l'Espagne.	<i>ibid.</i>
Description du chêne-vert.	456
Chêne qui produit le kermès.	457
Description de cet insecte.	<i>ibid.</i>
Description du liege.	458
Des vins d'Espagne.	<i>ibid.</i>
Des mules & mulets.	459
Mouton, volaille & gibier.	460

## L E T T R E C C V I.

### S U I T E D E L' E S P A G N E.

<b>D</b> e la constitution de ce Gouvernement.	461
Etendue de cette Monarchie.	462
Officiers de la Cour.	<i>ibid.</i>
Entrée publique des Rois à Madrid.	463
Fêtes données à ce sujet.	464
Divers Conseils en Espagne.	<i>ibid.</i>
Conseil de la Croisade.	<i>ibid.</i>
Institution de la Toison d'or.	467
Institution des autres ordres.	468
Le Conseil d'Etat.	469
Le Code des Loix.	<i>ibid.</i>

## 504 TABLE DES MATIERES.

Portrait des Avocats.	470
Censeurs de livres.	<i>ibid.</i>
Université de Salamague.	471
Sa Bibliothèque.	472
Ses exercices publics.	<i>ibid.</i>
Son Recteur.	<i>ibid.</i>
Ville de Leon ; sa Cathédrale.	473
Principauté des Asturies.	474
Oviedo sa Capitale.	<i>ibid.</i>
Ses reliques.	<i>ibid.</i>
La province de Galice.	475
Saint Jacques de Compostel.	477
Sa Cathédrale , ses Pélerins.	<i>ibid.</i>
Dévotions des Habitans.	476
Les Processions.	477
Spe&ccle des Flagellans.	478
Art de se donner la discipline.	<i>ibid.</i>
Les sermons Espagnols.	481
Viatique aux mourans.	<i>ibid.</i>
Vœu que font les malades.	482
Respect pour le Saint-Siege.	<i>ibid.</i>
Comment on traite les Bulles.	<i>ibid.</i>
Tout le monde porte des lunettes.	483
Liberté pour les mariages.	<i>ibid.</i>
Comment on punit l'adultere.	484
Autres usages particuliers.	<i>ibid.</i>
On ne fait point ici de provisions.	486
Usage singulier qui se pratique au jeu.	<i>ibid.</i>
En quoi consiste la beauté des femmes.	<i>ibid.</i>
Médecins , Chirurgiens , Apothicaires.	487
Proverbes Espagnols.	488

*Fin de la Table.*









